XAVIER BERNIER

DOSSIER POUR UNE HABILITATION À DIRIGER DES RECHERCHES

TRAVERSER

VOLUME

POSITIONNEMENT DE RECHERCHE

ESSAI SUR LES FIGURES SPATIALES D'UN DÉFI SOCIAL

DISCUTÉ AVEC UN JURY COMPOSÉ DE :

Anne-Laure Amilhat-Szary, Professeur des Universités en Géographie, Institut de Géographie Alpine – Grenoble, Rapporteur
Jean-Christophe Gay, Professeur des Universités en Géographie, Université Nice Sophia Antipolis, Rapporteur
Jacques Lévy, Professeur des Universités en Géographie, Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne (EPFL), Garant
Michel Lussault, Professeur des Universités en Géographie, E.N.S. de Lyon, I.F.E.
Thierry Paquot, Professeur des Universités en Philosophie de l'urbain, Institut d'Urbanisme de Paris, Paris XII Val de Marne
Denis Retaillé, Professeur des Universités en Géographie, Université de Bordeaux III, Rapporteur

XAVIER BERNIER

DOSSIER POUR UNE HABILITATION À DIRIGER DES RECHERCHES

TRAVERSER

VOLUME

POSITIONNEMENT DE RECHERCHE

ESSAI SUR LES FIGURES SPATIALES D'UN DÉFI SOCIAL

DISCUTÉ AVEC UN JURY COMPOSÉ DE :

Anne-Laure Amilhat-Szary, Professeur des Universités en Géographie, Institut de Géographie Alpine – Grenoble, Rapporteur
Jean-Christophe Gay, Professeur des Universités en Géographie, Université Nice Sophia Antipolis, Rapporteur
Jacques Lévy, Professeur des Universités en Géographie, Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne (EPFL), Garant
Michel Lussault, Professeur des Universités en Géographie, E.N.S. de Lyon, I.F.E.
Thierry Paquot, Professeur des Universités en Philosophie de l'urbain, Institut d'Urbanisme de Paris, Paris XII Val de Marne
Denis Retaillé, Professeur des Universités en Géographie, Université de Bordeaux III, Rapporteur

En couverture
« *Yellow* », sculpture de Nathan Sawaya
exposée en 2013 au Discovery Time Square, NYC (USA).

« *On affirme, en Orient, que le meilleur moyen pour traverser un carré est d'en parcourir trois côtés.* »

Thomas Edward Lawrence
Les sept piliers de la sagesse, 1922 (1989), Payot, 826 p.

TRAVERSER

ESSAI SUR LES FIGURES SPATIALES D'UN DÉFI SOCIAL

Exposition(s)

A l'origine du projet :

Proposer une grille d'intelligibilité de l'espace et des spatialités du traverser

Un graffiti de coureurs sur un mur.

Le mur est ici le support d'une expression artistique dont le thème est une pratique qui s'est affirmée comme urbaine, la course à pied. Pour le marathonien, le « mur » est aussi cet espace-temps, généralement localisé autour du 30e kilomètre dans l'acte sportif. Il correspond à un phénomène physiologique autant que psychologique qui se traduit par une défaillance généralisée que le coureur doit surmonter pour atteindre l'arrivée. Une expérience du vide auquel le mouvement donne une substance (apr77/Flickr/CC).

La nécessité d'identifier plusieurs types d'expériences et de phénomènes spatiaux associés à ce vocabulaire

Tout ce qui traverse

Une très célèbre plaisanterie d'origine anglaise et très répandue aux Etats-Unis pose comme une énigme la question suivante : « **Pourquoi le poulet a-t-il traversé la route ?** »[1]. Les réponses peuvent être déclinées à l'infini et internet a servi de support ces dernières années à la diffusion de quantité de chutes ou *punchlines*. Sur le web en particulier, ce processus s'apparente à un mème[2] et l'exercice de style connaît un succès sans cesse renouvelé. Le principe consiste ici à émettre sous forme parodique ou pseudo-savante des hypothèses supposées exprimer des théories et la personnalité de leurs auteurs. La portée des formules produites peut du coup être restreinte à la sphère privée ou au contraire s'exprimer à l'échelle du Monde[3] en « donnant la parole » à des relations communes aux interlocuteurs ou à des personnages célèbres[4]. L'utilisation du prétérit en anglais ou du passé composé en français installe la formule dans un questionnement post-circulatoire et dans un schéma générique qui fait de la route l'espace de référence*[5] en même temps que l'obstacle. Sa traversée est le défi et la réponse à la question envisage sa validation. La transposition systématique de la figure d'une traversée routière à tout type de contexte semble permettre d'envisager tous les actes spatiaux à l'aune de leur valeur traversante. Tout acte spatial pourrait alors être considéré comme traversant et la traversée serait alors réduite à ses dimensions métaphoriques. Et de fait, la traversée est en effet trop souvent employée comme une métaphore[6]…

Mais je m'emploierai plutôt à la définir comme un ensemble logique de faits tel que l'exprime Wittgenstein (1922, 1993). Cela suppose un questionnement approfondi sur l'espace et les spatialités du traverser[7]. Si l'on considère l'espace comme « l'ensemble des phénomènes exprimant la régulation sociale des relations de distance entre des réalités distinctes » et la spatialité comme « l'ensemble des usages de l'espace par les opérateurs sociaux » (Lussault 2009, p. 20), **l'ambition est ici de comprendre les figures spatiales liées à ce défi social. De rendre intelligibles des expériences spatiales de métriques[8] d'espace et de temps dans lesquelles on retrouve une grammaire commune et une syntaxe spatiale propre**. La spatialité s'inscrit ici pleinement dans le débat : l'usage du pluriel (spatialitéS) tout au long du projet est au cœur des recherches de caractérisation de la relationnalité qui fonde le plan spatial.

1. « *Why did the chicken cross the road?* ».

2. D'après l'*Oxford English Dictionary*, un mème (meme en anglais) est « un élément culturel reconnaissable répliqué et transmis par l'imitation du comportement d'un individu par d'autres individus ». La définition que donne Dawkins (1989) correspond à une « unité d'information contenue dans un cerveau, échangeable au sein d'une société ».

3. L'utilisation de la majuscule doit à la conceptualisation du mot par Lussault (2013) qui reprend à son compte Wittgenstein (1922, 1993) clamant « Le Monde est tout ce qui arrive ».

4. http://vadeker.net/articles/humour/poulet.htm ou là http://v.tomeno2.free.fr/blagues/poulet/ ou encore là http://lsoron.free.fr/humour/pages_html/poulet.html pour ne prendre que des exemples en langue française.

5. Tous les mots suivis d'un astérisque* donnent lieu à un approfondissement lexical placé en fin de travail.

6. Par son étymologie, la métaphore (du latin d'origine grecque *metaphora*, « transposition » nous dit le Dictionnaire Le Petit Robert 2013) dit malgré tout déjà un changement de place, un déplacement de sens qui s'apparente à un traverser dans la langue. Celui-ci exprime souvent un sens spatial. Lussault a d'ailleurs souligné ce parallèle dans son ouvrage sur la lutte des places (2009).

7. Voir aussi Xavier Bernier, « Espace et spatialités du traverser.», EspacesTemps.net, Traverses, 23.09.2013 http://www.espacestemps.net/articles/espace-et-spatialites-du-traverser/

8. Se référer à la définition de Lévy dans le Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés (2013, p. 659) : « mode de mesure et de traitement de la distance ».

En ce sens, ce volume inédit de l'Habilitation à Diriger des Recherches se présente bien comme **un essai sur le concept de traverser.**

Essai sur le concept de traverser

Je propose d'inscrire le traverser **dans une théorie de l'habiter en même temps que dans un champ de la mobilité**[9] ; il implique une expérience spatiale dont je chercherai à montrer les spécificités. Il ne s'agit donc pas d'accumuler des commentaires sur un mot ou d'alimenter un métadiscours. L'objectif est bien **la caractérisation de plusieurs types d'expériences et de phénomènes spatiaux dont le sens spatial est lié à l'achèvement***. Le traverser est donc abordé ici comme la validation sociale d'une pratique de l'espace ordonnancée *a posteriori*. Il s'agit bien de questionner le traitement social de cette validation. En ce sens, si la distance est l' « attribut de la relation entre deux ou plusieurs réalités, caractérisant leur degré de séparation (écart), par différence avec l'état de contact » (Lévy et Lussault, 2003, p. 267, voir aussi Lévy, 2009, p. 176) et si l'on admet le postulat d'« une représentation relationnelle de l'espace » (Pumain, 2009, p. 34), nous faisons l'hypothèse que le traverser est un processus de substantivation sociale qui fait advenir la distance parcourue comme unité d'espace et comme configuration spatiale particulière. **Comprendre le traverser, c'est comprendre cette « mise en relation de deux espaces par une action circulatoire définie et projetée pour faire sens à travers et en dehors d'un espace référent. Organisée et finalisée, cette action relève d'un arrangement spatial dont la morphologie révèle des empilements de rythmes** » (Bernier, a et b – 2013). Ce que je me propose de questionner ici est bien un ensemble d'agencements plus ou moins sophistiqués de l' « habiter[10] polytopique » (Stock 2006) et polyrythmique, un ensemble de mouvements singuliers ou conjugués.

Ce travail s'appuie sur des démonstrations construites à partir de **matériaux très hétérogènes**, ce qui a pour but de croiser l'étude des registres matériels de la distance (tout ce qui renvoie aux dispositifs matériels et physiques qui l'expriment) et celle de ses registres immatériels et idéels (les techniques immatérielles, les technologies, les idéologies de qualification et de régulation de la distance) (Lussault 2004, p. 111). Il mobilise pour cela des éléments collectés dans des contextes informatifs de différentes natures dont des expériences géographiques personnelles.

Le projet d'ensemble consiste bien à **donner une intelligibilité spatiale à des mises en relation identifiables comme des traversées**, dans lesquelles s'affirment des modes d'existence communs, des configurations spatiales parentes et des formes appariables d'aspectualisation.

9. De nombreuses recherches récentes sur les mobilités (Kaufmann et Pattaroni 2007, Urry 2000, 2002, 2003, 2005, Montulet 1998, Montulet *et al.* 2005) nous incitent à aborder le traverser comme un enjeu social qui passe dans ce cas par un défi spatial. De la motilité (Kaufmann et Jemelin 2004) traversière, potentiel de l'exercice spatial, à la mobilité traversante, déplacement à travers et en dehors d'un espace référent, se jouent des valeurs sociales et la mise en tension de morphologies spatio-temporelles, entre la « forme-limite » et la « forme-organisante » (Montulet *et al.* 2005, p. 148).

10. Parce qu'il renvoie bien à une dimension de l'habiter, c'est-à-dire au rapport à l'espace exprimé par les pratiques des individus (Frelat-Kahn et Lazzaroti 2012, Stock 2004, 2005, 2006), le traverser interroge « les sens du mouvement » (Allemand, Ascher et Lévy, 2004 ou encore Berthoz, 2013).

Trois grandes familles de spatialités humaines comme support démonstratif

Afin d'asseoir mes démonstrations, je m'appuierai en fait sur trois grands types ou familles de spatialités, souvent identifiées par un registre commun de dénominations verbales, nominales ou adjectivales associées à la traversée ou au traverser. Le travail sur le langage, comme mise en abyme de la validation, est donc tout à fait essentiel : de verbes d'action, potentiels d'expérience infinitifs, en produit de substantivation. Deux de ces grandes familles de spatialités relèvent plutôt de l'exceptionnalité quand l'une s'inscrit davantage dans la quotidienneté. Dans chacun de ces exercices spatiaux (**traverser des grands-espaces*, traverser touristique ou traverser sportif, traverser urbains**[11]), les six compétences de la maîtrise spatiale détaillées par Lussault (2013, p. 45) sont toutes sollicitées, à des degrés divers et dans des moments différents de l'événement[12] spatial du traverser[13]. Il s'agit de la compétence métrique (« capacité à maîtriser les manières de mesurer les distances »), de la compétence d'emplacement (« trouver pour soi, les autres, les objets, la bonne place »), de la compétence de parcours (« capacités que possèdent un individu à composer et à assurer un itinéraire »), de la compétence de franchissement (« l'ensemble des techniques et habitudes que nous avons acquises et qui permettent à tout un chacun de franchir ou tenter de franchir […] les limites de toutes sortes qui désormais ponctuent nos vies quotidiennes »), la compétence de découpage et de délimitation (« double capacité de découper l'espace en unités élémentaires pertinentes et celle, complémentaire, de délimiter et de poser les limites spatiales entre les différentes entités spatiales discriminées ») et enfin de la compétence scalaire (« Maîtriser l'espace, c'est aussi être capable de discriminer le petit du grand, donc d'appréhender la taille absolue et relative des objets spatiaux ») (*ibid.* pp. 45-47).

11. En la matière, les chorotypes urbains ont un rôle fondamental dans les processus décrits. Pour les définir, je me range ici à la définition que propose Lévy depuis 1993, à savoir « les plus petites unités spatiales pertinentes, sans préjuger de leur nombre, de leur degré de généralité et sans ignorer le contexte de leur apparition. […] Chaque chorotype associe nécessairement trois composantes : l'échelle, la métrique et la substance » (*ibid.*, 2013, p. 177) et définit un « agencement spatial élémentaire ». Cette lecture du chorotype ne doit donc pas être confondue avec celle défendue par Brunet (1992), qui renvoie d'abord à une conception graphique liée à la chorématique. Là où Brunet cherche à saisir un caractère général d'organisation, il s'agit dans ce projet d'appréhender le caractère singulier d'ordonnancements de substances.

12. Lussault (2004) a très bien montré la nécessité d'envisager la mobilité comme événement, comme « acte » et comme « expérience » de l'espace. Les pistes développées par les travaux du groupe EPEES (2000) sont plus éloignées des miennes dans ce projet.

13. Il s'agit bien de travailler sur un capital de mobilité, le produit de toute motilité. D'une certaine façon, cela appelle des éléments sur l'éducation au traverser, notamment dans les programmes scolaires : en littérature, en philosophie…

Traverser des grands-espaces*

Et précisément, l'appellation de traversée est d'abord volontiers associée aux grands espaces, avec de **multiples résonnances scalaires**. Grand Ouest américain (Laffont, Gautier, Martouzet, Bernard, Chamerois, 2013, etc), Grand Nord (Kohler, 2012) ou encore, dans un contexte régional, Grand Sud marocain, algérien ou tunisien… beaucoup de grands archétypes du monde ont leurs traversées implicites et actualisables par réitération imagée ou vécue. Mieux, l'identité spatiale de ces espaces semble co-évoluer avec elles. Souvent pensées de façon intuitive dans leurs dimensions historiques ou touristiques, ces traversées doivent

être interrogées comme espace. Si l'on cherche à comprendre l'échelle comme un « indicateur synthétique », il faut « identifier les processus les plus importants dans la constitution d'une taille spatiale » (Lévy, 1993, pp. 112-113).

La récurrence de l'adjectif « grand » dans la désignation spatiale imprime d'emblée l'existence d'un référentiel spatial dont la taille dépasse la moyenne. Ce présupposé est en fait à l'origine de nombreux paradoxes et, disons le, d'erreurs d'interprétation. Bien qu'inscrite de façon tacite dans l'espace euclidien, la revendication de grand espace se heurte en effet très vite à l'incommensurabilité. Le terme d'immensité, souvent associé à l'espace russe par exemple où il est indissociable des qualités de sa traversée, fait d'ailleurs étymologiquement ce constat. Il est, dans la recherche que je mène ici, l'occasion d'un questionnement majeur : **comment traverser un espace sans bornes, en quelque sorte infini, et dont les grandeurs n'ont pas de mesure commune ? L'échelle est en fait plutôt l'intensité dans un référentiel social, la grande échelle s'avère du coup une intensité qui dépasse la moyenne**.

Quantité d'expressions et de dénominations géographiques fournissent des pistes que j'interrogerai dans ces pages. Ainsi, là où la précision *Far* désigne une direction comme dans l'iconique *Far West* ou les multiples déclinaisons de la (toujours) « dernière frontière », il désigne ailleurs une zone aux contours plus ou moins discutés comme c'est le cas avec le *Far East* ou Extrême-Orient. A chaque fois une grande distance « *Far away from here* », autant dans l'espace que dans le temps, qui appelle l'identification d'un référent du dire. Et quand le grand large et son écho élémental, le grand air, sollicitent des expériences sensorielles, la langue dit bien davantage un espace ouvert (traduit parfaitement dans l'anglais *open sea* par exemple) que vraiment borné. Est-ce ce qui en fait un espace où se projettent plus facilement certaines spatialités ? Terre fantasmée parce que *terra incognita* ? Et terre à traverser ? Le *to be* anglais qui montre d'une certaine façon que faire sera accomplir quelque chose : accomplir l'objet externe par le moyen d'un actant (tout est écrit) ou au contraire s'accomplir en passant par une réitération inévitable, dont chacun a le choix initial de la mise en mouvement, mais dont l'acteur accepte les conséquences de modification[14].

La figure 1 vise à rendre compte des différents angles d'appréciation de l'espace et des spatialités concernés, raison pour laquelle l'apport d'un trait d'union (« grands-espaces ») est plus qu'une coquetterie typographique. Il s'agit en effet de substantiver et de conceptualiser un ensemble particulier de formes de régulation sociale des relations de distance, de **rendre compte des différents angles d'approche possibles et des différents écueils épistémologiques**.

S'agissant du traverser, le premier est assurément **celui de la surface physique dans le plan de l'étendu**e, une étendue qui serait bornée et limitée[15] par un horizon. Cette formulation est sans nul doute

14. Comment ne pas évoquer ici ce passage du film Laurence d'Arabie (David Lean, 1962), à l'issue de la traversée du désert du Nefoud entreprise pour prendre Aqaba à revers avec des troupes arabes ? Laurence découvre qu'un individu est tombé de son dromadaire et souhaite revenir sur ses pas pour le rechercher. Il se heurte alors à l'incompréhension des autres Arabes qui lui opposent un définitif « ***it was writen*** ». Il fera malgré tout une traversée à l'envers et réussira à le récupérer, clamant épuisé : « ***nothing is writen*** ». Cette traversée le réalise aux yeux des autres qui lui offrent alors une tenue d'un chef arabe, en faisant ainsi l'un des leurs…

15. Et la limite cognitive devient alors la borne.

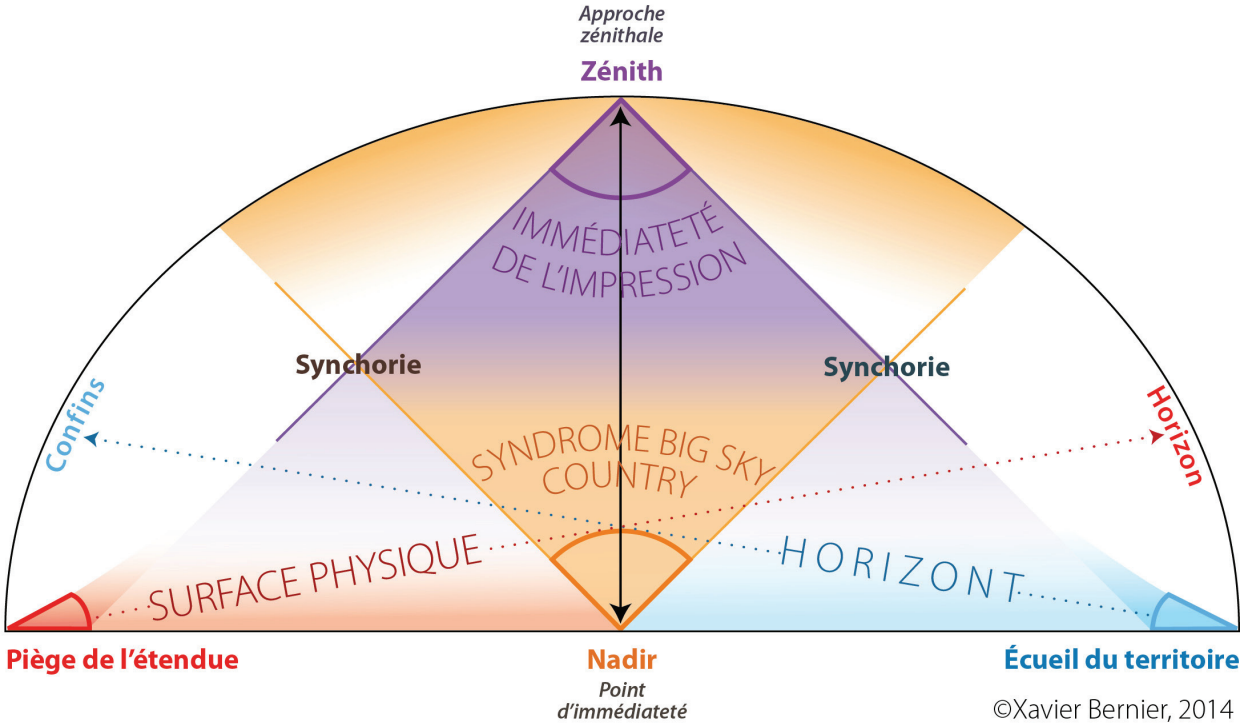


Figure 1 – Courbe et angles des grands-espaces*

tautologique puisque l'*horizein* grec signifie littéralement « borner ». Difficile pourtant de dépasser les incertitudes de l'étendue des grands espaces où l'horizon se révèle vite un leurre…

Les efforts d'objectivation scientifiques d'appareils physiques (mers et océans[16], déserts[17], forêts, plaines et montagnes) sont pourtant nombreux et régulièrement repris malgré des constats d'impasses. Ce qui sous-tend une question de fond : leur traversabilité* est-elle dépendante de cette objectivation ? Un constat s'impose : dans la plupart des cas, ils sont d'abord envisagés comme grands espaces, dans et par l'amplitude de l'étendue.

A cet égard, les travaux récents de Gagnol (2006, 2009, 2010, 2011) sur le Sahara ont montré avec une grande précision les différents basculements épistémologiques de l'approche scientifique du Grand Désert. Sa lecture est remarquable en ce qu'elle montre qu'il ne s'agit pas d'une évolution linéaire de grands espaces à grands-espaces*. L'écueil de l'étendue s'est en fait régulièrement manifesté dans les apories d'une pensée déterministe jusque dans l'hypothèse récente de la « thalassographie articulée » d'un Cosandrey (1997)[18]. Gagnol (*ibid.*) montre notamment très bien les liens entre les explorations de terrain et l'obsession à délimiter le Sahara dans un plan de géographie physique. De ce point de vue, son analyse de la cartographie historique nous amène à distinguer des cartes post-descriptives et des cartes post-circulatoires. Vu d'Occident, le savoir sur le Sahara puise ainsi longtemps dans les descriptions apportées par les Grecs et les Romains ou plus tardivement par les Arabes. La carte de Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville

16. Au programme du concours de l'Agrégation de Géographie et du CAPES d'Histoire-Géogrpahie à compter de 2015 après que la question des littoraux l'ait été il y a quelques années. La vraie filiation n'est pourtant pas là, mais plutôt avec la question de la mondialisation. Cette nouvelle question présente de fait l'écueil d'un recul de la thématique vers la générale, d'une catégorisation, quand il faudrait proposer un traitement phénoménologique.

17. Pour rappel, Le Sahara vient de l'arabe As-Sahara al-Kobra, ىرب كلا اءارحص, littéralement « le Grand Désert » et Gagnol (2009, p. 719) ne manque pas de souligner qu' « avant d'être le nom fameux de cette région sablonneuse du Sahara, ténéré désigne en temajeq un désert stérile, sans repères à l'horizon ».

18. Se reporter ici par exemple à sa recension récente (2007) des travaux de Cosandey D., 1997, Le secret de l'Occident. Vers une théorie générale du progrès scientifique, Paris, Flammarion, coll. Champs, 864 p, recension joliment sous-titrée « De la « doctrine des articulations littorales » à « l'hypothèse de la thalassographie articulée » ou la réapparition d'un serpent de mer des « temps héroïques ». http://cybergeo.revues.org/15663

(voir document 1 sur lequel est mentionné Sahra Désert de Barbarie !), réalisée uniquement sur la base de témoignages ou de récits de voyageurs contemporains, est de ce point de vue emblématique et marque un tournant. Le blanc est désormais omniprésent et le Sahara y est révélé comme tel en tant que grand espace…vide[19] !

19. Se reporter aux très intéressants travaux de Laboulais-Lesage sur « les blancs de la carte », 2004.

Gagnol souligne aussi la place de Carl Ritter ([1822] 1836) dans sa conception dynamique et circulaire de la géographie physique et com-

Document 1 – Carte d'Afrique de Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville, 1749.

David Rumsey Map. Collection, http://www.davidrumsey.com/maps81.html).

ment **la « "transformation Ritter"** a consisté notamment à faire passer la géographie du modèle physique mécanique (illustré par Varénius, Buffon, Bourguet, Buache) à un modèle physiologique (celui de Cuvier, Blumenbach, Sommering, etc.) » (Gagnol, 2010, p. 63). Pour Carl Ritter, et il le cite d'ailleurs littéralement comme tel (*op. cit.*, T.III, p. 261), le « grand espace » est le Sahel avec une « surface […] couverte d'un sable mouvant très fin et dénué de toute végétation ». Le Sahel est en fait alors le nom commun pour désigner la partie occidentale du Sahara et non pas encore, comme admis plus tard en référence* à l'arabe لحاس sahel dont il est issu, ce « littoral », ce « rivage » qui fait transition au sud avec le monde soudanais. Un récent article de Retaillé et Walther (2011) montre en fait très bien comment Sahel et Sahara sont liés.

Un autre document fait référence* ou contre référence* depuis le milieu du XVIII[e] siècle : les **cartes thématiques de Philippe Buache** (1752)[20]. Elles inscrivent le Sahara, inventé comme étendue physique délimitée et zonée selon les latitudes, comme grand espace borné par des littoraux et des montagnes, « charpentes de la terre »[21].

Convoquée comme grand espace en soi dans de nombreux contextes, **la montagne**[22] est un exemple très significatif de cette recherche d'une finitude de l'étendue. Dans le système de pensée d'un Philippe Buache (1770)[23] qui fonde l'espace français sur les structures de son réseau hydrographique, elle est en effet d'abord envisagée **selon des métriques externes** et sous différentes déclinaisons : « Grandes Chaines qui ceignent le Globe », « Moyennes Chaînes ou de Revers », « Montagnes côtières ». Leur existence rend en fait traversable… l'espace français, à une époque où la traversée des montagnes elles-mêmes ne fait pas vraiment problème. Cette conception et la légitimation scientifique qu'elle procure à l'époque sont en fait inspirées par **des enjeux politiques très forts** (Bernier, Gauchon, 2013). En privilégiant les métriques externes, elle a ouvert ensuite tout un discours, paradoxalement politique lui aussi, sur les « frontières naturelles ». Dans la géographie française, c'est Raoul Blanchard qui va tenter de réinventer la montagne comme objet physique selon des métriques internes. Dans son ouvrage sur les Alpes occidentales (1941) en particulier, il promeut une nouvelle définition qui va durablement nourrir les représentations (Debarbieux, 2001, Bernier, 2002). La montagne est en effet envisagée ici dans un cadre interfluvial et chaque massif se trouve borné et identifié par les talwegs périphériques. **La ligne est bien désormais la figure dominante qui nourrit toute une rhétorique de la limite et du franchissement** avec un réinvestissement du sens donné aux lignes de crête et de partage des eaux. La géométrie spatiale des grands espaces alpins n'est pourtant pas davantage ici soluble dans l'étendue des surfaces physiques. Raoul Blanchard lui-même (*op. cit.*), quand il s'agissait de désigner le « Sillon Alpin », ligne-limite entre les Alpes internes et externes, en vient à parler du « chemin de ronde » des Alpes. Soit à l'idée de longer pour traverser… Comme un retournement de gant, **la réinvention ces dernières années de l'expression de « Sillon**

20. « Dans sa « Carte minéralogique sur la nature du terrein d'une partie de l'Orient et particulièrement de l'Egypte, de la Palestine et de la Syrie », dressée en 1751 pour un mémoire de Guettard publié par l'Académie royale des sciences, Buache reprend le principe zonal de bandes successives depuis le littoral vers l'intérieur du continent. La nature de ces bandes n'est pas climatique mais physique : se succèdent respectivement les bandes « marneuse », « sablonneuse », à nouveau « marneuse », puis « schisteuse ou métallique », etc. Lorsqu'il utilise en les complétant les tables de Delisle dans sa carte d'Afrique de 1772, subsistent les trois bandes classiques, Barbarie (comprenant le «Sara ou désert de Barbarie»), Nigritie et Guinée divisées en royaume. C'est seulement dans ses cartes physiques, plus personnelles et reposant sur sa théorie des bassins hydrographiques, que le principe de ces bandes latitudinales africaines disparaît totalement chez Buache. Mais, contrairement à celle de d'Anville, elles sont des cartes thématiques physique » Gagnol, 2010, p. 272.

21. Expression reprise par Georges-Louis Leclerc de Buffon, contemporain de Philippe Buache, dans ses « Époques de la nature ».

22. Le lecteur se reportera aux très solides travaux de Debarbieux (2001 notamment) qui ont participé à la déconstruction de la montagne comme objet.

23. « Carte physique ou Géographie naturelle de la France, divisée par chaînes de montagnes et aussi par Fleuves et Rivières » publiée en 1770.

Alpin » pour désigner des interspatialités urbaines sur un axe Genève-Annecy-Chambéry-Grenoble-Valence, finit pourtant dans une nouvelle aporie quand elle revient buter dans le plan de la matérialité physique, ici décalée à l'Ouest du proto-Sillon de Raoul Blanchard. Faute d'une validation sociale par les opérateurs spatiaux, cet axe ne parvient pas à traverser l'espace Alpes. Le Sillon Alpin se trouve alors relégué au rang de métaphore (Debarbieux, Hussy, 1996) ou pire encore à un « élément de structure spatiale inopérant » (Brunet, 2008).

L'autre écueil que je crois donc percevoir, à l'autre bout de la courbe de la figure 1, **est celui du territoire**, qui est une autre forme de surface où s'exprime une spatialité marquée à la fois par l'exhaustivité et par la contiguïté comme l'a déjà très bien démontré Lévy (1993, p. 114). **L'angle des grands espaces renvoie ici à cette surface et se projette dans un hoizont**[24]. Et de fait, l'angle s'ouvre ici sur une surface non bornable. L'affirmation d'un territoire se présente alors comme l'écueil ultime de l'espace. **Traverser revient ainsi à conquérir, à s'approprier**. Pour prolonger les remarques déjà faites sur le Sahara, cet horizont a été cartographié comme tel pour et par les acteurs de la colonisation. Quelques grandes traversées vont faire date ; parmi les plus significatives, signalons celle réalisée en 1822 par Hugh Clapperton, Dixon Denham et Walter Oudney. Ou encore celle, connue sous le nom de « mission géologique saharienne » (Chudeau et Gautier, 1908) du géologue René Chudeau et du géographe Emile-Felix Gautier qui traversèrent le Sahara en 1905…sous escorte militaire ! La carte devient, au XIX[e] siècle en particulier, un outil opérationnel pour servir ce projet[25]. Retaillé (1994) ne manque pas d'ailleurs de voir cet écueil du territoire dans l'appréhension latitudinale et le principe de zonation qui en découle. **Cette conception** nie en effet un espace méridien et **enferme le mouvement dans une finalité et l'espace dans le territoire.** Son aménagement par les Etats post-coloniaux a sans doute paradoxalement repris ces codes. Et jusqu'au fonctionnement de certaines ONG ces trente dernières années qui se sont implantées depuis Bamako, Niamey ou N'djamena pour investir les grands espaces sahéliens et sahariens. Ces formes de compositions spatiales trouvent dans la force d'une appropriation vers le territoire leur écueil : la volonté de le contrôler et de l'encadrer apparaît comme un renoncement à les vivre dans leur temporalité. **Regarder les grands espaces dans cet angle justifie leur conquête traversière et les empêche d'exister comme grands-espaces*.** La catégorisation des « grands espaces » proposée par Claval (1968) est ainsi assumée comme une géographie générale des grands ensembles territoriaux. Et leur traversée passe par leur aménagement planifié. « L'espace-plan est un espace polarisé et peut sans doute se réduire à lui » nous dit-il (*ibid.*, p. 305)... Son approche de l'espace américain et de sa conquête, « du Mayflower au Disneyworl » (1989) reste d'ailleurs très ancrée dans une lecture historico-économique de l'espace dont il cherche à montrer « l'organisation ». Dans cette acception, traverser les grands espaces revient à chercher à les maîtriser et à les scalariser. Mais penser le traverser des grands-espaces* nécessite

24. Se référer à l'article « horizont » du Dictionnaire de la Géographie et de l'espace des sociétés, 2013, p. 511 : « Territoire limité par des confins ».

25. Cette appropriation des « blancs de la carte » a été très bien décryptée dans l'ouvrage de Chauvard, Goerg et Laboulais-Lesage (dir.) 2004.

sans doute de la dépasser… Et je rejoins Lévy (1993, p. 118) quand il dit qu'« en traversant l'Atlantique, l'Europe a engendré quelque chose de différent de ce qu'elle était ».

Pour ce qui concerne les déserts, **le basculement vers les grands-espaces*** s'est fait en grande partie grâce aux géographes africanistes, français en particulier. Dans le sillage de Pierre Gourou (1947, 1963, 1973), la notion de milieu et d'un genre de vie qui lui serait plus ou moins inféodé vont être balayés par les grands travaux de Jean Gallais, Toupet (1964, 1977), Edmond Bernus (1981, 1982) et Retaillé (1983, 1991, 1993). La notion d'espace vécu (Frémont, 1976) a bien sûr été fondamentale dans ce basculement. La traversée est désormais appréhendée comme une pratique de l'espace (Bernus, 1982, 1986, 1991, 1995 ; Bernier, 1988, 1994). Le processus de sédentarisation des nomades va pourtant vite nécessiter de repenser ces mouvements. Gagnol (2006) a montré que ces sociétés n'étaient pas forcément « solubles dans la sédentarisation ». La trajectoire spatiale d'un lieu saharien me paraît édifiante dans la compréhension de la traversée des grands-espaces et de leur émergence. Il s'agit du fameux « arbre du Ténéré », un acacia isolé, longtemps célèbre pour être le seul végétal mentionné sur des cartes à très petite échelle du monde (document 2). Un repère donc, dans une approche zénithale. Et pas seulement un repère d'étape (avec un puits creusé à proximité) sur les grands axes transsahariens… Avant d'être détruit par un camion, cet arbre avait le statut de l'arbre sacré tabou chez les Touaregs et l'intérêt qu'on lui portait avait dépassé le cercle des botanistes et des naturalistes[26] (Lesourd, 1959 ; Mauny, 1960 ; Daumont, 1957 ; Nabal, 1973 ; Anonyme, 1974). Sa substitution sur place par une structure métallique symbolique et le déplacement des restes du végétal au musée national de Niamey (document 2) constituent des actes spatiaux qui peuvent être replacés sur la figure 1. **Quand la muséification ou la monumentalisation revendiquent une appropriation du territoire qui passe par une symbolisation de la traversée…**

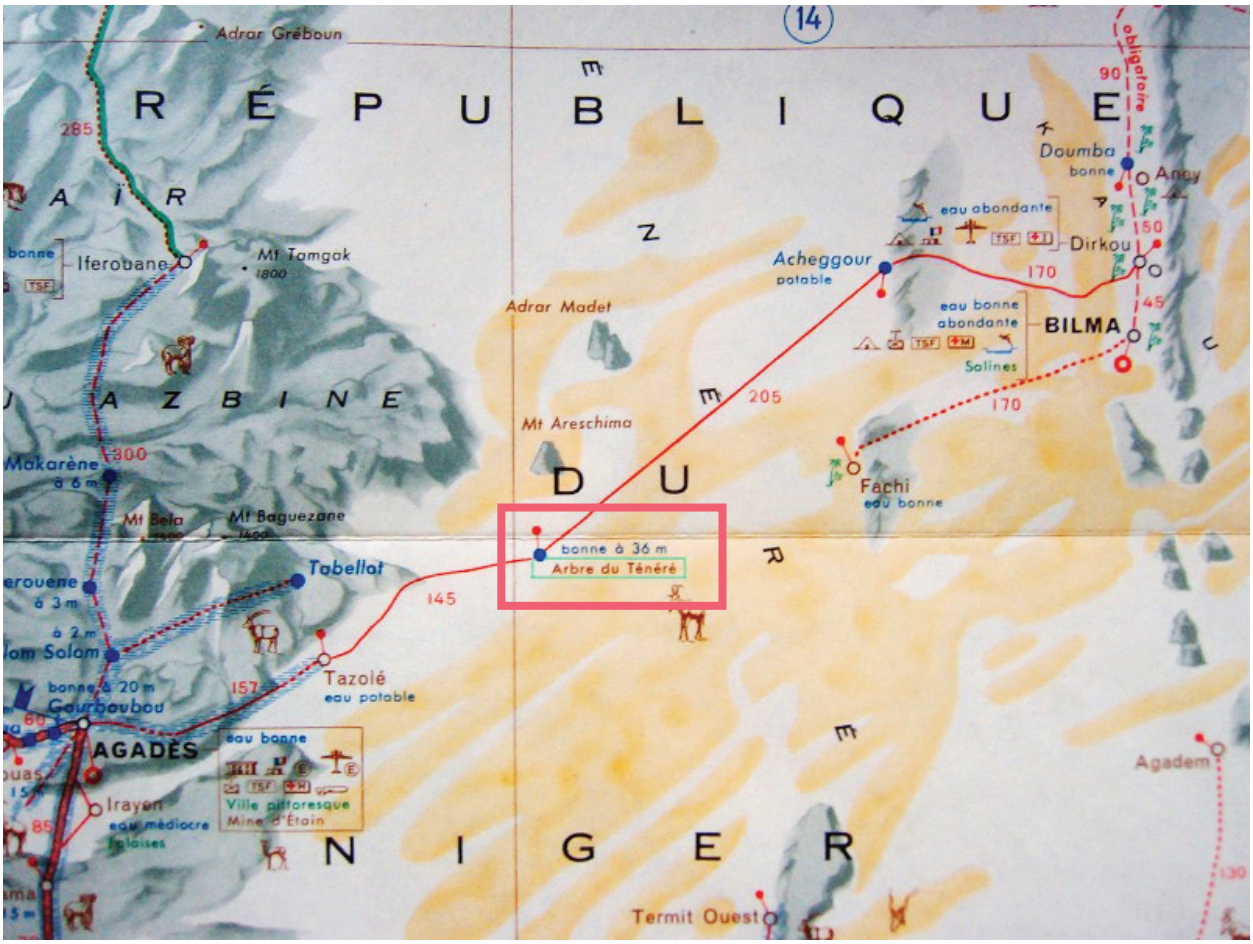
26. Pierre Loti, à la suite de son séjour à Obock (république de Djibouti), écrivait dans Propos d'exil (1892) : « ...et puis de distance en distance, posés comme pour faire jardin anglais, de ces chétifs arbustes en forme d'ombrelle, au feuillage terne et clair, comme nous en avions déjà vu du large, espèces de parasols d'épines penchés à droite ou à gauche de leur tronc grêle : c'est un mimosa triste, l'éternel mimosa des solitudes africaines, le même qui croît dans toutes les régions arides de l'intérieur - jusqu'à là-bas, de l'autre côté des grands déserts, dans les sables du Sénégal ; un mimosa qui ne produit rien, ne donne même pas d'ombre... ».

« L'Etat politique exige de la territorialité. L'idée de *polis* suppose en effet que les choix collectifs s'appliquent sans lacune ni spatiale, ni temporelle, à l'ensemble de la société. Les espaces vides d'aujourd'hui pouvant être chargés de sens demain. L'exhaustivité est la règle », nous rappelle Lévy (1993, p. 120). Le territoire occupe la traversée, la traversée peuple le territoire. Dans les relations intermétriques, j'essaierai de démontrer ici que le traverser a un rôle majeur dans les processus de transfert autoalimentés entre transcendance et immanence (Lévy, *ibid.*, 1993 et 1991).

Une autre piste me paraît devoir être creusée qui s'inscrit dans le losange central de la figure 1. Traverser les grands-espaces revient ici à **une expérience constructive de soi, une spatialité de mouvement en lien avec des sensations qui n'existeraient pas sans cela. Cette expérience du traverser réinforme la spatialité de l'individualité**.

Musée National de Niamey, où est conservé l'arbre du Ténéré (végétal) (photo en haut à gauche (cliché X. Bernier, février 1988).

« L'arbre du Ténéré » près du puits à la margelle bétonnée à l'occasion de l'éclipse du soleil (cliché pris par des touristes slovaques (source : http://www.ta3.sk/docasne/rusin/).



Ancienne carte Michelin n° 152, 1/4 000 000, 1960.

Documents 2 – L'arbre du Ténéré (Niger).

Je chercherai à démontrer qu'elle est une immersion dans le vide, mais un vide qui n'est pas rien, qui advient comme substance spatiale au terme de la traversée. Le traverser coïncide ici avec une dilatation spatiale, un étirement des spatialités. Il concerne d'abord l'individualité. À ce stade, il n'est pas inutile de rappeler l'étymologie d'un terme comme **l'agoraphobie**[27] qui fonde l'appréhension des grands espaces justement. Cette phobie des espaces libres et des lieux publics renvoie bel et bien à la place (au sens où l'entend Lussault, 2009) de l'individu dans les grands-espaces*. Et directement à la peur de les traverser ! Les sensations d'angoisses et de vertige devant la traversée d'une place, d'une rue ou d'un pont par exemple relève de l'agoraphobie. Elles doivent sans doute aussi être comprises comme **une spatialité de l'épreuve individuelle par rapport au groupe social**[28]. Mon hypothèse est que la recherche des grands-espaces* doit être comprise comme une forme d'intégration sociale et non pas, comme nous inciterait l'intuition, une mise à l'écart du groupe dans la recherche des très faibles densités liée à l'expérience de la solitude[29]. En ce sens, **le nadir (figure 1) est un point d'immédiateté[30] dans les perceptions. L'approche zénithale de l'impression lui fait écho.** Dans la sémiosphère[31], les grands-espaces sont informés par des signes qui peuvent là aussi se révéler trompeurs. Le document 3 résulte d'un questionnement du moteur de recherche google autour des grands espaces. En plus de nous proposer des recherches associées autour du terme de « nature »[32], il fournit des résultats d'images somme toute assez homogènes… celles de paysages vides d'hommes, au mieux coupés par une route elle-même libre de véhicules… Comme un appel du vide, un capital de représentation et une motilité (Kaufmann, 2000 ; Kaufmann et Jemelin, 2004) traversière. Ces mises en perspective interrogent la place de l'observateur et du suiveur, de l'actant et de l'acteur.

Cette spatialité de l'individualité peut d'abord paraître paradoxale car elle **semble s'accompagner d'une perte des repères**. « Le vrai passage a lieu au milieu. Quelque sens que la nage décide, le sol gît à des dizaines ou centaines de mètres sous le ventre ou des kilomètres derrière et devant. Voici le voyageur seul. Il faut traverser pour apprendre la solitude. Elle se reconnaît à l'évanouissement des références » (Serres, 1991, p. 24).

Un des objectifs de ce travail est ainsi de chercher à comprendre **les processus d'intégration spatiale de ce qu'on ne doit pas prendre pour une simple déambulation** parce que sans ancrages externes précis. Il y a bien davantage que cela par exemple dans l'errance des Wanderer de Goethe ou de celle des héros de Kerouac. Il ne s'agit pas non plus de résoudre une contradiction simpliste entre une considération du vertical par la hauteur tel que l'envisagerait le photographe Arthus-Bertrand[33] et une relation à l'horizontale, à hauteur d'homme[34]. La piste n'est pas à proprement parler celle du lointain ou de l'exotisme non plus, même si les hypothèses de Stazsak (2008 notamment) peuvent être intégrées dans la sémiosphère du traverser.

27. du grec *agora*, la place et *phobia* la peur.

28. Là encore, il faut donc s'abstraire du simple espace euclidien pour comprendre les grands-espaces et leur traversée. Ainsi Marcel Proust n'hésite pas dans le Temps retrouvé (1927) à évoquer l'agoraphobie sous cette forme : « La forme évoquée et la présence réelle et tutélaire aideront l'artiste intimidé à franchir sans agoraphobie l'espace creusé d'abîmes qui va de l'antichambre au petit salon ».

29. Renvoie à une interprétation de la traversée du « désert » déjà envisagée ici : Xavier Bernier, «Traverser l'espace.», EspacesTemps.net, Travaux, 22.10.2013 http://www.espacestemps.net/articles/traverser-lespace/

30. A comprendre au sens fort, sans intermédiaire, plutôt que seulement comme une échelle de temps.

31. Cette dimension est plus particulièrement traitée dans la deuxième partie de ce travail.

32. Clairement d'inspiration rousseauiste au regard des occurrences proposées dans le document 3.

33. Voir sa collection d'ouvrages sous forme de vues d'en haut, vues du ciel… le plus emblématique étant « La Terre vue du ciel » (éditions de La Martinière, 2002).

34. « En général, il faut voir de haut en bas, embrasser un grand espace pour sentir le beau, le grand, l'infini » nous enjoint en effet Pierre Maine de Biran (1816, p. 175). Dans la construction du capital spatial, le mouvement inverse de celui revendiqué dans beaucoup des programmes d'enseignement de la géographie !

Document 3 - Quand Google assemble la carte postale des grands espaces.

Moteur de recherche consulté avec l'entrée « grands espaces » le 20 mars 2014 ; premières occurrences d'images relevées.

Voyager à travers les grands-espaces* ne nous paraît pas non plus correspondre à un simple allongement spatio-temporel ou à des constructions métaphoriques tels que nous paraît les envisager Urry (2005). Cela revient trop souvent à les faire entrer dans une métrique externe qui conduit au triomphe des grands espaces du quotidien et à la mort des grands-espaces*. Il en va ainsi pour **l'expression de « voyage au long cours »** par exemple. Son apparition historique est redevable du Code de la Marine initié par Colbert en 1681[35] et ordonnance les périmètres de compétence et de souveraineté liés aux traversées[36]. Y seront ensuite assujetties une nomenclature de destinations avant que dans une période plus récente un cadrage de méridiens et de parallèles proches des espaces de départ ne permette de distinguer le cabotage de la navigation hauturière. Toujours fondés sur des métriques externes, les littoraux[37] intégreront ensuite la Zone Economique Exclusive des 200 miles marins. Si « Long Cours » est aujourd'hui le titre d'un magazine qui privilégie l'exotisme et le lointain[38], l'expression tend à être remplacée par celle de long-courrier. Elle s'est étendue à l'occasion au transport aérien et fait surtout référence* à une longue distance franchissable grâce à un ensemble de capacités techniques. Dans ce contexte, l'expression pourrait faire rechuter les traversées dans les écueils de la figure 1… Une autre expression, anglo-saxonne celle-là, est sans doute à l'origine d'un syndrome intéressant dans l'étude du traverser des grands-espaces*.

35. Appelé également « Grande ordonnance de la marine », « ordonnance royale de 1681 », dite aussi « Ordonnance de Colbert », il codifie en fait les spatialités des transports maritimes de la marine marchande. Ce faisant, il définit surtout le domaine public maritime et l'espace où s'exerce l'autorité française.

36. Toute la question entre espace local et espace proche.

37. Comme précédemment vu pour les déserts ou les montagnes, les mêmes écueils pour appréhender les grands-espaces peuvent être décelés pour les grands appareils maritimes à partir notamment de l'étude de leurs littoraux (Pirazzoli, 1993 ; Cabanne, 1998 ; Gamblin, 1998 ; Marrou et Sacareau, 1999 ; Gervais-Lambony, 1999 ; etc).

38. http://revue-longcours.fr/blog/

Attachée à l'Etat du Montana qui en a fait une de ses devises, **le « Big Sky Country »**[39] **illustre bien en effet les malentendus liés à la traversée des grands-espaces*.**

39. Littéralement pays du grand ciel.

Document 4 – L'Etat du Montana (USA) ou Big Sky Country.

Drapeau de l'Etat, carte postale, photo prise à l'entrée de l'Etat par Sébastien Bergmann, 2010.

Document 5 – L'affiche du film de William Wyler (1958) « Les Grands Espaces »

(Titre original « The Big Country »).

La symbolique de la Conquête de l'Ouest pourrait contraindre sa traversée à celle du territoire. La construction territoriale a englobé le mythe et se nourrit de celui-ci… Or cette lecture me paraît devoir être dépassée. Dans le film de William Wyler (1958) comme dans les nombreuses chansons qui déclinent l'expression[40] par exemple, il est d'abord et avant tout question de spatialités de l'individualité dans le groupe social. Mon hypothèse est ici que **le traverser doit d'abord être compris comme une immersion spatiale**. Dans le traverser, les grands-espaces* font alors référence* à des ensembles de phénomènes qui s'inscrivent dans des expériences de métriques caractérisées par l'exceptionnalité, par une référence* à des écarts de forte amplitude et de forte intensité. **Derrière l'effet d'angle, il y a une métrique de l'expérience des sujets spatiaux**. Objectif à courte focale dans la photographie, le grand angle permet un cadrage large d'objets dont on ne peut se rapprocher… ce qui semble l'enfermer dans le traitement panoramique des paysages dont la restitution se ferait en plans perspectifs. Mais l'apprentissage de la photographie tend à prouver le contresens : **« Une fausse idée courante est qu'un objectif grand-angle s'utilise généralement lorsqu'on ne peut pas s'éloigner suffisamment du sujet, tout en voulant le photographier en entier. Si on n'utilisait un grand-angle que dans ce cas, on passerait à côté de l'essentiel. En fait, on s'en sert plutôt pour le contraire, c'est-à-dire lorsqu'on veut s'approcher du sujet ! »[41]. Le traverser des grands-espaces* doit donc être étudié comme ce type de spatialités, l'archétype d'une scopie de l'espace à l'origine de spatialités mythiques. Une aspiration scopique holistique dans l'immédiateté de l'appréhension qui tend à l'état synchorique*, c'est-à-dire à une cohérence entre l'espace et les spatialités du traverser. L'amplitude renvoie ainsi à un angle qui se mesure dans le traverser. Il ne peut plus être question d'échelles, puisqu'il est question d'angles. Ce n'est pas une affaire de réduction mais d'intensité.**

C'est un des ressorts utilisés d'ailleurs dans le récit spatial du traverser par le touristique et le sportif.

40. On pense par exemple à celle de Chris Whitley dont le succès ne se dément pas aux Etats-Unis depuis sa sortie en 2004. En matière de chanson, « Les grands espaces» sont aussi le titre d'une tournée du chanteur français Alain Bashung. Il y est aussi fait référence* dans son album «L'imprudence» avec la chanson «Mes bras» : «...les impasses, les grands espaces, mes bras connaissent...».

41. http://www.cambridgeincolour.com/fr/tutorials/wide-angle-lenses.htm

Traverser touristique ou traverser sportif – Le poids du récit* spatial

Parmi les types d'expériences et de phénomènes spatiaux associés au traverser, ceux qui s'inscrivent dans le touristique (Darbellay et Stock, 2012) et le sportif doivent être envisagés dans toute leur spécificité. Non pas tant dans un cadre où le traverser se réduirait à un certain type de spatialité, mais à travers l'ordonnancement de figures spatiales propres. Ce que je propose n'est donc pas de catégoriser des pratiques à l'aune d'indices simples ou composites qui donneraient une valeur touristique aux traversées, mais d'**appréhender des mensurations spatiales liées au traverser par le touristique**. En d'autres termes, si l'on veut penser le traverser par le touristique[42] comme un « mode d'habiter polytopique » dans une « société à individus mobiles » pour faire nôtre le vocabulaire de Stock (2004, 2005, 2006), il faut dans sa foulée[43] questionner sa place dans « au moins cinq dimensions fondamentales des sociétés humaines : individuelle, sociale, temporelle, spatiale et symbolique » (*op. cit.*, 2006).

Les « traversées touristiques » sont aujourd'hui pléthoriques dans l'offre des catalogues des opérateurs du secteur qui les catégorisent à travers différentes dénominations, labels et dispositifs techniques plus ou moins sophistiqués. Au-delà du marketing, l'appellation de traversée y apparaît comme une catégorie spatiale à part entière ; elle supporte des spatialités extrêmement diversifiées, présentes dans toutes sortes de contextes. Mais je formule l'hypothèse que **c'est la coordination locale des interspatialités et son actualisation par le touristique qui fondent une relation particulière à l'espace**. Pour l'éprouver, je me propose notamment d'étudier la mise en œuvre et la validation par les opérateurs spatiaux des dispositifs touristiques qui revendiquent directement ou indirectement une portée traversière (quelques exemples à travers le document 6). En ce sens, la question posée est la suivante : si la traversée touristique est envisagée ici comme une forme originale de « déplacement et d'habiter temporaire hors des lieux du quotidien » (Knafou et Stock, 2013 ; équipe MIT, 2002, 2005, 2011), **le traverser touristique doit être étudié comme une configuration spatiale spécifique.**

Comme modalité de la recréation[44], **le touristique de traverser** s'applique à tout un système d'acteurs. L'entreprise de ce travail est de dépasser les codes et les réflexes associés à certains équipements ou dispositifs pour comprendre l'espace et les spatialités engagées. Car confusion il y a souvent entre le dispositif touristique et l'agencement spatial opéré par les acteurs du traverser. Plutôt que de chercher à comprendre les traversées touristiques ou ce que signifie traverser touristiquement si je puis dire, l'étude consiste à saisir les mobilités touristiques du point de vue du traverser. Je fais en effet l'hypothèse que le traverser organise un habiter touristique selon un processus original et j'essaierai de montrer les modalités de cet arrangement spatial.

42. Dans ma réflexion sur la syntaxe spatiale, je serai amené à étudier la plus ou moins pertinence des formulations : traverser touristiquement, traversées touristiques, tourisme traversant ou traversier, etc.

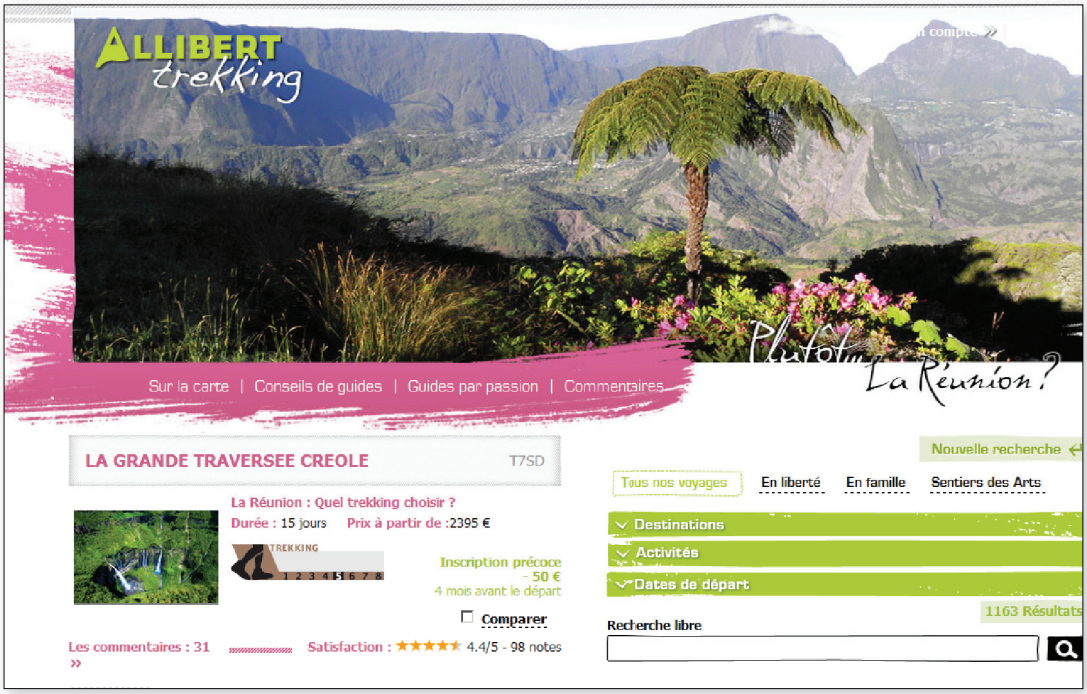
43. Et celle des Norbert Elias (1984, 1996) qu'il convoque volontiers dans ses travaux. Il rappelle d'ailleurs ici qu'« individu » et « société » ne s'opposent pas, mais peuvent être utilisés comme concepts désignant deux manifestations distinctes de l'humain ».

44. Le terme est bien sûr redevable ici des lectures de l'équipe MIT (2002), et Knafou *et al.*, (1997), Knafou et Stock (2013, p. 1018), et synthétisé par Darbellay et Stock, 2012 : une catégorie englobante dont l'une des modalités est jouée par le tourisme, l'autre par les loisirs. S'apparentant au terme anglais, recreation, il a une portée interdisciplinaire ».

http://www.linternaute.com/voyage/magazine/15-croisieres-d-exception/la-grande-traversee-de-l-atlantique.shtml

http://www.meretmarine.com/fr/content/queen-mary-2-une-traversee-sur-le-plus-grand-liner-du-monde

http://www.terdav.com/ consulté décembre 2013.



http://www.allibert-trekking.com/, consulté décembre 2013.

Une « croisière ferroviaire » à travers le Québec des peintres

L'ancien dirigeant du Cirque du Soleil a aménagé le pittoresque massif de Charlevoix pour accueillir les touristes du printemps à l'hiver

Tourisme

Québec
Correspondance

Environ 70 kilomètres au nord-est de Québec, dans un décor qui a inspiré de nombreux peintres, le circuit du train du massif de Charlevoix a un charme fou dans la splendeur des couleurs automnales. Départ aux portes de Québec, de l'impressionnante chute Montmorency face à l'île d'Orléans, berceau de la Nouvelle-France. Le parcours de 140 kilomètres mène à Pointe-au-Pic, lieu de villégiature prisé des riches nord-américains au temps des « bateaux blancs » à vapeur du début du XXe siècle. En train, on profite à plein de la vue sur le majestueux fleuve Saint-Laurent.

Coup de cœur au cap Tourmente : le refuge d'oies des neiges en migration

Cette « croisière ferroviaire » a été conçue par Daniel Gauthier, qui a bataillé ferme ces dernières années pour mettre sur pied son projet du massif de Charlevoix, l'une des régions les plus pittoresques du Québec. L'ancien dirigeant du Cirque du Soleil (qui a débuté avec des spectacles de rue dans Charlevoix) a racheté une station de ski en 2002, puis monté un projet de 169 millions d'euros. Objectif : aménager en destination de vacances un territoire de 120 km² de côte fluviale et de montagnes, en mettant l'accent sur le développement durable.

« Le massif de Charlevoix, c'est plus qu'une montagne, c'est une destination qui prend forme, avec un nouveau train touristique pour jalon important », se félicite-t-il.

Les voitures Pullman sont un modèle de design industriel et de récupération. *« Nous avons choisi,* note Frédéric Gonzalo, vice-président marketing du Groupe Le Massif, *de produire du neuf avec du vieux »* en restaurant des voitures de train de Chicago datant des années 1950. Exit la mezzanine intérieure pour laisser place à de hauts plafonds, *« de vraies salles de bal sur rail »*, s'exclame M. Gonzalo, en soulignant que la grandeur exceptionnelle des fenêtres permet d'être *« en synergie avec le paysage »*. La déco est contemporaine et multimédia avec iPad aux tables diffusant des capsules visuelles sur la région. Les teintes douces dominent, comme si l'on voulait que le regard ne s'accroche qu'aux extérieurs : le fleuve aux eaux noires, le roc couleur rouille, les bords verts du fleuve...

Premier coup de cœur au pied du cap Tourmente : le refuge d'oies des neiges en migration. Manoir ancestral et pré verdoyant sont adossés à une falaise. Le bouclier canadien n'est pas loin. Des rocs torturés et forêts colorées, il plongera dans le grand fleuve jusqu'à Baie-Saint-Paul. Dans l'intervalle, le train se love entre muraille et eau, épousant les contours des caps et des baies. La lumière du matin, diaphane, n'aura d'égale que celle du coucher du soleil, au retour. En chemin, le convoi passe au pied de la montagne, nom bien simple donné au volet du projet englobant la station de ski : Le Massif.

Baie-Saint-Paul est en vue. On découvre le chantier de La Ferme, troisième volet du projet du Massif. L'hôtel bioclimatique, construit dans un cadre bucolique, est la dernière pièce maîtresse du puzzle, dont la finition est prévue pour juin 2012. A la pointe des technologies vertes, ses cinq pavillons offriront 150 chambres. Plus une gare car, dans l'esprit d'un développement touristique conçu par Daniel Gauthier comme un *« aménagement du territoire à échelle humaine et durable »*, il fallait relier la station de ski à Baie-Saint-Paul en transports en commun. La voie ferrée du train touristique servira donc dès le printemps à la circulation d'une navette, 20 kilomètres séparant les deux sites.

Le train du Massif poursuit sa route quasi fluviale, doublant l'Isle-aux-Coudres, ainsi nommée par Jacques Cartier, passant au cœur du village historique de Saint-Joseph-de-la-Rive. A Cap-aux-Oies, une jolie plage perdue se découvre, tandis que celle de Saint-Irénée étale plus loin ses charmes en bordure de la route du Fleuve. Le train stoppe au port de Pointe-au-Pic pour trois heures. Là, on peut visiter le site du manoir Richelieu. Ouvert en 1929, l'hôtel imposant surplombe le fleuve, avec casino adjacent et golf sur les hauteurs. Au retour, la lumière a changé, la marée aussi. De son wagon, le visiteur a le sentiment de découvrir un tout autre panorama.

Anne Pélouas

Le train du Massif, le long du fleuve Saint-Laurent. BENJAMIN GAGNON/LE MASSIF DE CHARLEVOIX

Carnet de route

Y aller
Vols directs Paris-Montréal avec Air France. De Paris et autres villes françaises, selon la saison, pour Montréal ou Québec avec Air Transat.

Découvrir
Train du massif de Charlevoix : une journée, avec dîner et souper à bord : 209 euros.
Forfaits train hébergement à La Malbaie et Québec : Lemassif.com.
Tél. : 00-1-418-632-5876.

Station de ski Le Massif : l'une des plus réputées à l'est des Rocheuses pour son domaine skiable, son dénivelé (même s'il n'est que de 770 mètres) et ses pistes.
Parc de la Chute-Montmorency : Sepaq.com.
Tél. : 00-1-800-665-6527.
Pour survoler la région en hélicoptère : Heli-charlevoix.com.
Tél. : 001 418 435-4071.
Tours guidés à vélo-taxi ou moto à La Malbaie : Charlevoixecomobilite.com.
Tél. : 00-1-418-202-3266.

Station Blü : nouveau spa nordique, entre Québec et Charlevoix : Stationblu.ca.
Tél. : 00-1-418-647-3868.

Se loger
Fairmont Le Manoir Richelieu (La Malbaie) et Fairmont Château Frontenac (Québec) : Fairmont.ca
Tél. : 00-1-418-665-3703.

S'informer
Tourisme Québec : Bonjourquebec.com
Tél. : 0-800-90-77-77.

Evasion
Publicités

Le Monde, 22 septembre 2011.

Document 6 – Quelques catégories de traversées chez les opérateurs du tourisme Cunard, Star Clippers, « Allibert » et « Terre d'Aventures »...

Il ne faut d'abord en aucun cas le restreindre à l'actualisation d'une programmatique touristique et l'assimiler à l'énumération d'étapes pré-établies que l'opérateur spatial serait amené à valider. Le piège de la linéarité (figure 2) prend ainsi souvent sa source dans l'organisation historique des itinéraires. De Baecque (2014) rappelle par exemple les différentes étapes dans la création d'un sentier de randonnée dans son « Essai d'histoire marchée de la traversée des Alpes »[45]. « On dit qu'il a été « tracé » (conçu à partir d'une carte), puis « repéré » (sur le terrain) et « débroussaillé » (de ses obstacles », « jalonné » (de balises régulièrement disposées »), avant d'être « équipé » (en refuges et en gîtes), enfin « décrit » (en guides, topoguides, en cartes explicatives). […] Il est ensuite « entretenu », pourvu de « variantes » et « utilisé » » (*ibid.*, p. 11).

45. Une forme très originale de récit dont je me servirai de matériau dans ce travail.

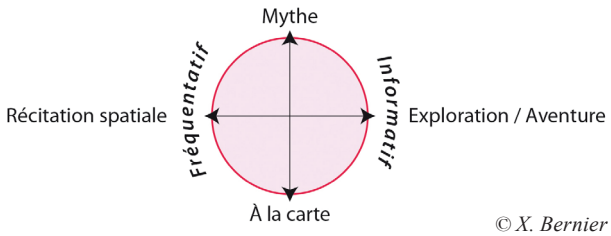
© *X. Bernier*

Figure 2 – Le piège de la linéarité : une lecture fonctionnaliste et techniciste du sentier de traversée.

De là découlerait une lecture appauvrie des traversées… fondée sur l'enchaînement suivant : une spatialité pionnière, **une spatialité d'expérimentation et de vérification puis une spatialité de réitération qui se diluerait finalement dans une banalisation**. Selon des effets de mode éprouvés, les opérateurs se chargeraient ensuite de réinventer régulièrement leurs produits pour réinitialiser le cycle. Je montrerai que le traverser touristique relève d'un espace et de spatialités beaucoup plus élaborés. Dans le domaine du trekking par exemple, les voyagistes « Allibert » ou « Terre d'Aventures » proposent chacun des dizaines de formules dont la dénomination met le plus souvent en avant l'espace de référence. En matière de « traversée touristique », une **hiérarchisation** semble être opérée ici entre la traversée « standard », la « grande » traversée ou ailleurs la traversée « intégrale » (document 6). Au prétexte qu'il s'agit d'une pratique itinérante, ici la marche ou l'escalade, le traverser ne doit pourtant surtout pas être réduit au bon déroulé d'un programme polytopique à réciter selon un ordre préétabli. Les expressions de « grande traversée créole » ou mieux encore de « traversée intégrale » sont en ce sens intéressantes. Sans craindre la pirouette verbale, **traverser revient sans doute ici à « faire le tour » de l'espace**, à le réciter en ordonnançant des spatialités choisies. Et l'opérateur a bien compris les enjeux de cette supposée garantie spatiale dans le marketing touristique. D'où sans doute l'inflation de ce type de dispositifs touristiques… Je me suis déjà attaché (Bernier, 2013 b) à montrer le caractère souvent beaucoup plus sophistiqué des montages spatiaux liés aux grands sentiers traversants que sont l' « *Appalachian Trail* » aux Etats-Unis et la « Grande Traversée des Alpes (GTA) » en Europe. L'objectif ici est d'approfondir ces méthodes et de les éprouver sur d'autres matériaux.

Dans le champ du touristique et comme mode de recréation particulier, le traverser est un « matériau […] convertible potentiellement par l'énonciation en un récit – total ou partiel – de cette expérience sociale, maîtrisée, contrôlée, intégrée par l'individu, *in fine*, grâce à la compétence narrative » (Lussault, *ibid.*, p. 844). Cette mise en œuvre est opérée selon différents types de modalités dont je m'applique ici à expliquer les processus et les enjeux. La figure 3 vise à décrypter leurs premières articulations et l'incrémentation de modules et d'inserts spatiaux. Les actants spatiaux adhèrent ainsi plus ou moins à l'espace de référence* et les ambitions validatrices de leurs récits prennent des formes littéraires[46] plus ou moins sophistiquées. Cette validation doit bien sûr être appréciée au regard du projet de départ et de l'initialisation* de son récit*. C'est pourquoi, plutôt que de catégoriser les récits du traverser touristique dans des temporalités simples par exemple (nomenclature de faits spatiaux détaillés dans l'immédiateté de leur advenue ou plus ou moins grand décalage temporel entre le phénomène et sa restitution), je m'applique à saisir les schèmes mis en œuvre dans la construction de ce que j'appelle les mémoires de métrises. Par **mémoire de métrise**, j'entends la relation ordonnée par le récit des expériences de métriques liées au traverser et son activation potentielle. Dès lors, il faut aussi questionner l'actualisation du traverser dans ce qu'elle inclut de fréquentatif, ce que j'appelle ici la **récitation spatiale**, ou dans ce qu'elle revendique d'informatif (l'exploration et/ou l'aventure). L'individualité de l'expérience du traverser touristique s'exprime également dans des pratiques modulées « à la carte » tandis que les récits de traversées peuvent s'inscrire dans le mythe (figure 3).

46. Selon Lussault toujours, (2013, p. 842), un récit en effet « est un texte » (donc un tissu, fondement d'une étymologie commune) ; il « déploie une succession temporelle d'actions » » ; il « est organisé par une mise en intrigue » et il « est marqué par un engagement des actants dont les propriétés initiales sont modifiées dans et par l'intrigue ».



© *X. Bernier*

Figure 3 – Matrice de combinaisons des valeurs récitatives du traverser touristique.

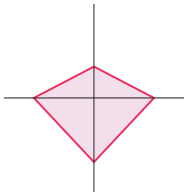
Si les possibilités du touristique de traversée sont aujourd'hui plus ou moins structurées (document 6), le récit les articule en fait le plus souvent selon ces axes, à la fois dans la promotion et dans la mise en tourisme, dans l'actualisation traversière et dans sa mémorisation spatiale. Retranscrites en schéma radar (figure 3), **les combinaisons des valeurs récitatives du traverser touristique sont multiples.**

Mon hypothèse est que cette organisation et que sa validation relèvent bien d'un récit* spatial dans le cadre du traverser. En ce sens, ce

travail cherche à montrer qu'il s'agit d'**une forme spécifique de traitement de la distance**. Il nécessite de prolonger le constat de Ceriani, Gay, Stock, Viollier, Knafou, Coëffé (2008) qui soulignent combien « l'utilisation des potentiels technologiques à disposition du plus grand nombre demande des compétences spécifiques que tous n'auront pas et qui ne permet donc pas de faire un lien automatique et proportionnel entre offre et actualisation (Kaufmann *et al.*, 2003) ». La compétence de mise en récit est en effet une compétence spatiale du traverser touristique et doit être étudiée comme telle ici.

Si l'on considère le traverser comme un ordonnancement spatial post-ciculatoire, il faut aussi questionner les modalités qui permettent de le rendre intelligible. Et le traverser touristique a quantité de formes de validation spatiale qui vont du journal de bord décliné en blogs (le plus souvent renseignés dans la linéarité de la préparation, de l'exécution et de la mémorisation, soit une forme de narration[47] qui relève du **récit déroulé** (figure ci-contre)) au récit* plus ou moins romancé ou fictionnisé en passant par le registre du reportage et du journalisme[48]. Mais **la validation sociale du traverser consiste en une mise en ordre spatiale**.

Le récit déroulé



« Il s'agit là de bien autre chose que d'une promenade ou d'une simple exploration de l'espace : cette quête incohérente pour un opérateur non prévenu, offre à mes yeux l'image même de la connaissance, des difficultés qu'elle oppose, des joies qu'on peut en espérer. Tout paysage se présente d'abord comme un immense désordre qui laisse libre le sens qu'on préfère lui donner » expliquait déjà Lévi-Strauss (1955, pp. 48-49). Un des grands projets de cet essai est de **montrer le processus et les enjeux de cet ordonnancement. Il s'agit en ce sens bel et bien de chercher à comprendre le sens spatial du récit***. Raison pour laquelle j'ai particulièrement foré le travail contemporain de ceux qui ont fait « profession du traverser ». Géographes de formation, Tesson (1998, 2001, 2002, 2004, 2005, 2009, 2011, 2012, 2014) et Gras (2011, 2013, 2014) sont les auteurs francophones emblématiques d'une production profuse assise sur une activité traversière intense et revendiquée dans toute son originalité décalée (un Olivier Rolin s'est aussi spécialisé dans les traversées, mais pas seulement russes dans son cas). L'immensité russe[49] leur sert notamment de cadre pour approcher les grands-espaces*. Leurs dernières livraisons sont des nouvelles (document 7), mais l'utilisation de cette technique littéraire vise toujours à interroger la place de l'individu dans les grands-espaces*. La distance s'inscrit et se comprend ici dans un plan fictionnel. Mais le récit reste envisagé comme le prolongement du traverser et sa conclusion.

47. Exposé écrit d'une suite de faits spatiaux.

48. Noter que journal de bord et journalisme ont la même racine, du latin *diurnalem*, « de jour », « journellement ». Compte tenu de l'importance fondamentale du rythme dans la proposition conceptuelle du traverser développé ici, ce parallèle doit bien sûr être questionné. Quantité d'auteurs se sont emparés du reportage comme genre littéraire. Dans l'autre volume de ce travail, j'ai déjà évoqué Guillaume Apollinaire, Blaise Cendrars ou Joseph Kessel, qui, avec le même matériau, était en mesure de produire un reportage sous forme de feuilleton, un article approfondi ou encore une lecture romanesque. La méthode repose souvent sur une recomposition individuelle et locale d'expériences sociales multiples. « Chaque reportage est l'œuvre de plusieurs auteurs, même si une tradition ancienne veut que le texte soit signé d'un seul nom. En fait, le reportage est le genre littéraire le plus collectif qui soit puisque des dizaines de gens – les interlocuteurs que nous rencontrons sur notre route - contribuent à sa création en nous racontant des histoires de leur vie, de leur communauté, des évènements auxquels ils ont participé ou dont ils ont entendu parler. Ces étrangers que nous ne connaissons pas toujours bien sont pour nous une inépuisable source de connaissance, mais ils nous aident aussi dans notre travail : ils nous servent de médiateurs, nous ouvrent les portes de leur maison, quand ils ne nous sauvent pas la vie » (Ryszard Kapusciski, « Cet Autre », 2009). Tous questionnent la place du « je » et du collectif dans le récit post-circulatoire. Dans certains cas, le récit relève de l'exégèse, au fil des commentaires apportés par les posts d'éventuels lecteurs, appelant à une mise en scène de soi par l'auteur du blog, plus que de l'auteur de la traversée.

49. La première partie de ce travail sur les principes de diatigisation est l'occasion de mobiliser le travail et de le mettre en perspective avec d'autres expériences traversières des immensités russes.

« L'exotisme est une maladie infantile »

LE MONDE DES LIVRES | 13.02.2014 à 14h33 • Mis à jour le 13.02.2014 à 16h21 |

Propos recueillis par Florence Bouchy

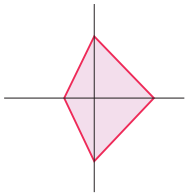
Amis et parfois compagnons de voyage, Sylvain Tesson et Cédric Gras publient tous les deux en cette rentrée d'hiver des recueils de nouvelles, nourris plus ou moins directement de leurs expériences d'aventuriers. Chez chacun, l'appel du large et le goût pour les grands espaces, aux climats parfois hostiles, ont décidé d'un mode de vie et d'un rapport au monde fait de contradictions fécondes. Sylvain Tesson, avec *S'abandonner à vivre*, et Cédric Gras, avec *Le Cœur et les confins*, en explorent les multiples manifestations. Si l'un publie régulièrement récits de voyage et nouvelles, l'autre choisit pour la première fois la fiction. De passage à Paris au même moment, ils s'entretiennent, visiblement heureux de l'occasion, de ce que le voyage et l'écriture disent de leur *« sensibilité décalée »*.

Document 7 – Les traverser en décalage de Sylvain Tesson et Cédric Gras « L'exotisme est une maladie infantile ».

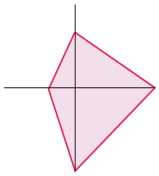
Article Journal Le Monde (extrait, 13 février 2014 / Le Monde des livres).

Ces auteurs ont bien sûr leurs illustres correspondants à travers d'autres archétypes spatiaux comme le désert africain (déjà évoqué dans cette introduction) avec par exemple les **approches encyclopédiques** de Théodore Monod (1989, 1992, 1997). Ou encore l'Amérique du Nord d'un Chambaz (2014) avec son récent « Dernières nouvelles du martin-pêcheur » davantage inscrit dans une construction de soi actant en perspective d'une mémoire de soi. La **portée cognitive** est plus ou moins revendiquée dans ces exercices de restitution. Elle est plus évidente quand il s'agit de **traversées d'exploration** comme pour les expéditions africaines de Henry Morton Stanley (1878) ou celles, de 1804 à 1806, de Meriwether Lewis et William Clark à la conquête de l'Ouest américain (Moulton, 2002, 2003 ; Perriot, 2004).

Le récit à portée cognitive



Le récit pionnier



Le récit sert en quelque sorte à penser l'espace traversé ; sans lui cette signification spatiale n'advient pas. Ainsi par exemple, si Erik le Rouge découvre le Groënland à la fin du premier millénaire, il n'y en aura pas de vraie restitution avant le XIX[e] siècle… Soit une traversée restée longtemps non réalisée comme traverser parce que dépourvue de son récit pionnier.

Mon propos n'est pas ici d'étudier les différentes formes d'une tradition littéraire et de chercher par exemple les liens culturels entre Hérodote (1958) et un Kapuscinski (quand bien même il fait de cette filiation sa méthode, 2004) ou entre Homère et ses héritiers multigenres (Dau *et al.*, 2009). Ce qui m'intéresse dans l'odyssée[50], c'est qu'elle renvoie autant aux traversées mouvementées qu'à leur récit, validant en quelque sorte un voyage plein d'aventures et désormais cohérent. **Il s'agit bien *de facto* de traiter des différentes formes d'agencement du traverser comme restitution sociale**. Parce que je m'inscris dans le cadre d'interprétation de Lussault (2009), ce que j'appelle « **donner sa position dans le traverser » est pour les opérateurs spatiaux une forme de cartographie sociale**. Et c'est ainsi que je propose d'aborder les multiples dispositifs d'information spatiale et de validation sociale. L'illusion de l'immédiateté est apportée aujourd'hui par les outils fournis par les blogs et les réseaux sociaux type Twitter ou Facebook[51]. La plupart s'inscrivent dans une simple restitution chronologique. Alors que leur utilisation est parfois boudée par certains traverseurs, leur rôle est parfois important dans les traverser urbains, traités par ailleurs. Ma méthode de travail vise ainsi à rendre intelligibles les récits* du traverser touristique en tant que validation spatiale (figure 3). Le passage d'un plan du quotidien à un traverser par le touristique peut passer ou pas par une proposition touristique et y adhérer plus ou moins partiellement (figure 3). Je montrerai que **cette actualisation et son récit* sont intimement liés** (Ricoeur, 1991). Si le récit* est cet « énoncé caractérisé par l'existence d'une succession temporelle d'actions, d'un processus de mise en intrigue et par l'engagement d'actants au sein et au service de cette intrigue » (Lussault, Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés, 2013, p. 841), en quoi est-il une figure organisatrice possible pour le traverser ? Un support efficace pour la validation sociale qui le sous-tend ?

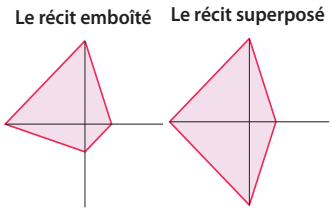
Gay (1999) a par exemple très bien mis en évidence le poids du mythe et de l'aventure dans les récits des traversées touristiques dans les Outre-mers de l'Océan Pacifique. Ses travaux montrent comment ils ont participé à l'élaboration de traverser touristiques selon des axes spatiaux bien identifiés, dans l'archipel de la Société ou intégrant l'archipel des Tuamotu et des îles Marquises. En matière de récit de traversée, j'ai déjà été amené à travailler sur le « **Voyage en Suisse » d'Alexandre Dumas (Bernier, 2013 d)**. Un reportage diffusé récemment sur Arte réinvestit l'œuvre de celui-ci selon des modalités originales. Parti en 1858 de Paris pour traverser le Caucase, Alexandre Dumas en tirera un récit plus qu'un carnet de route auquel on l'a longtemps et injustement assi-

50. Terme bien sûr emprunté au titre de l'œuvre d'Homère qui raconte les aventures d'Ulysse dans son long périple.

51. Le post (« Un post est une information individuelle publiée sur un blog, le plus souvent datée, signée et disposant de sa propre adresse (permalink). Il peut être composé de texte, de photos, de liens externes, ou de tout autre élément que l'on peut inclure dans une page Web. Un post peut être envoyé sur un blog depuis une interface Web, un email ou même par téléphone. Les internautes peuvent parfois saisir un commentaire sur le post grâce à un lien présent sous celui-ci », http://www.dicodunet.com consulté le 25 mars 2014) est la forme d'information des actes spatiaux la plus courante sur les réseaux sociaux. Sa restitution est le plus communément faite dans le déroulé linéaire des événements. Mais poster le traverser peut nécessiter des compétences et des méthodes beaucoup plus sophistiquées.

milé : « **Voyage au Caucase** » (1859, 2002). Le reportage de Devillers et Bergouhniou[52] dont l'intitulé, « Retour au Caucase », contient déjà toute la programmatique spatiale, l'éclaire d'une façon intéressante. Le spectateur est amené à traverser le Caucase dans un portrait croisé d'Alexandre Dumas et de Gérard Depardieu (« Alexandre Depardieu »), et, ce faisant, à tout faire en sa compagnie : dîner avec des convives, fréquenter une exposition d'art contemporain à Bakou (dont on retrouve un siècle et demi après Dumas le caractère bifide entre une Bakou noire et asiatique et une Bakou blanche et européenne), arpenter un bazar ou des champs pétrolifères. Comme Alexandre Dumas était accompagné par un peintre, Gérard Depardieu est suivi par le dessinateur Mathieu Sapin… Le traverser relève ici du **récit emboîté ou superposé**.

52. Pour Arte TV, première diffusion 4 avril 2014, le reportage (54') de Jean-Pierre Devillers et Stéphane Bergouhniou retranscrit le voyage de Gérard Depardieu sur les pas d'Alexandre Dumas durant deux semaines à travers le Caucase (septembre 2012).



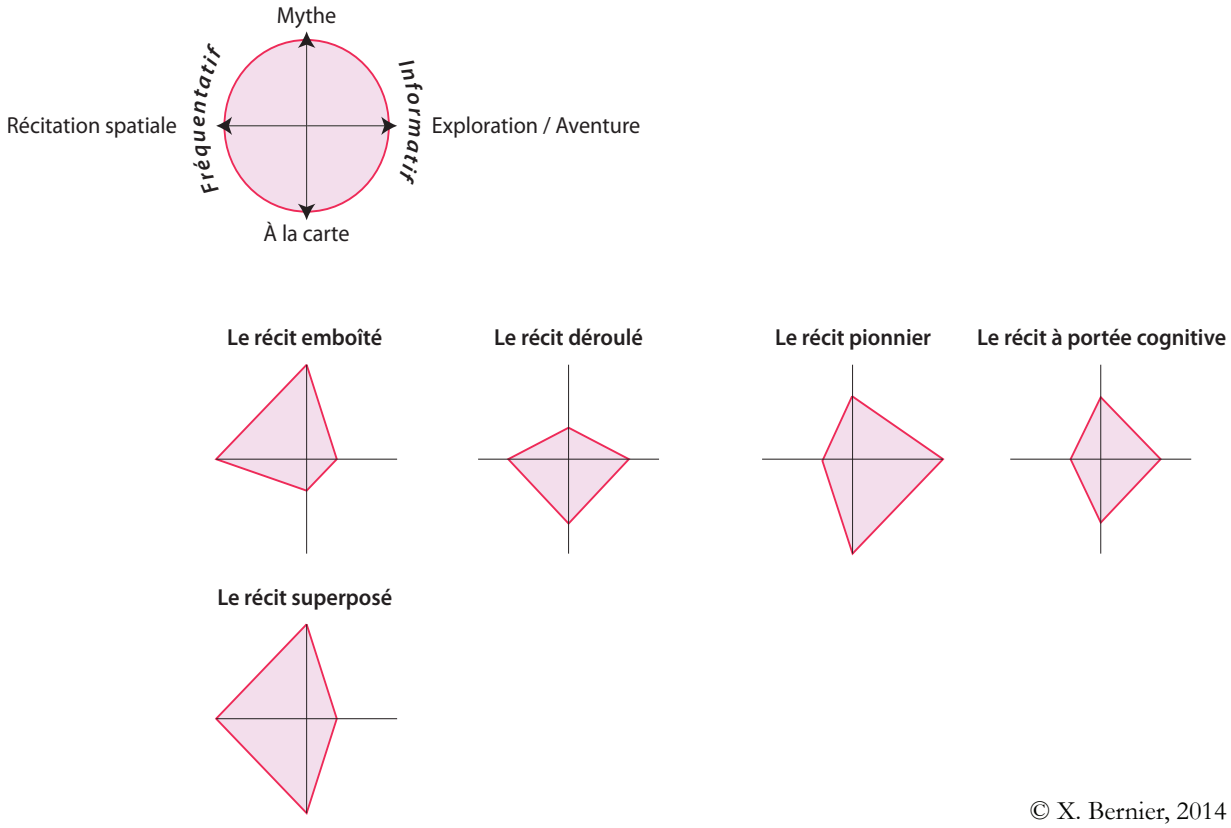


Figure 4 – Récapitulation de quelques exemples de combinaisons des valeurs récitatives du traverser touristique.

Récit déroulé *(journal de bord),* ***Récit à portée cognitive*** *(traversées d'exploration et de conquête / Afrique et Amérique, XIX^e siècle),* ***Récit pionnier*** *(découverte des Amériques),* ***Récit emboîté ou superposé*** *(Retour sur l'espace / Traversée du Caucase).*

Une figure du traverser touristique retient particulièrement notre attention ici, à la fois par sa dénomination générique et par les combinaisons spatiales qui lui sont liées : il s'agit de la croisière. Au-delà de l'appellation, la **croisière**[53] est un exemple d'exercice spatial de traverser touristique qui a très tôt débordé le cadre maritime auquel il reste pourtant volontiers associé (document 6). Bien qu'elles ne revendiquent pas

53. La croisière comme symbole spatial est aussi approfondie dans la partie sur la sémiosphère en particulier autour de la figure de la croix comme information du traverser.

toujours l'appellation de croisière, c'est dans cette catégorie que je propose de questionner **les multiples formules touristiques de « Tours du Monde »**[54]. Si les fameuses croisières Citroën (« Croisière noire » et « Croisière Jaune » ; document 8) s'inscrivent historiquement dans des traversées coloniales, elles sont à l'origine d'un grand nombre d'intégrations spatiales affiliables à cette forme actualisée. Ce travail interroge donc la croisière comme modalité d'habiter et de mobilité.

54. L'offre des opérateurs du secteur s'est considérablement étoffée ces dernières années, même si la géographie des escales (en bateau ou en avion) se révèle plus étroite et s'articule souvent autour des mêmes « hauts lieux ». Toutefois, des formes plus innovantes ont pu voir le jour comme les tours du monde en cargo (Verlomme, Bombail, 2011, Laurent, 2008, Rolin, 1982, Mathieu, 2005, Landon, 2003) que je préfère ranger dans la catégorie de traverser des grands-espaces en raison des métriques engagées.

Document 8 – Les croisières Citroën.

La Croisière jaune © Bibliothèque de documentation internationale contemporaine / MHC, Affiche Gaumont (http://www.croisieres-citroen.com consulté mars 2014), La croisière noire, film de l'exposition Citroën-Centre-Afrique (F. de SMET,1926).

Certaines de ses formes actualisées s'expriment **dans le sportif** comme c'est le cas avec le raid Paris-Dakar. La permanence dénominative, en dépit d'une délocalisation en Amérique latine depuis plusieurs éditions, semble paradoxalement revendiquer une permanence de l'exercice spatial indépendante des spatialités d'origine. **Le traverser sportif** pourrait ainsi sembler une déclinaison du traverser dans une **version souvent réduite à la seule performance** (assujettie par exemple dans une lecture paresseuse à la chronométrie de la mise en relation spatiale), **au mode de déplacement mobilisé** (à pied, à vélo, à moto, en voiture, à cheval, à la rame ou à la voile avec les fameuses transats, etc, le tout avec parfois des aménagements réservés ou partagés[55]) **ou aux handicaps des opérateurs spatiaux** (je pense par exemple à l'entreprise du Français Philippe Croizon[56] qui, amputé des 4 membres, a accumulé des

55. On notera la confusion fréquente entre le nom donné à l'équipement et sa fréquentation traversière, avec par exemple le très générique « Grande traversée ».

56. http://www.philippe-croizon-consulting.com/

traversées nagées jusqu'à la systématisation d'un exercice interspatial). L'exercice devient alors une fin en soi, détraversisant le fait…puisqu'on en revient alors au franchissement. On ne traverse plus ! L'actant est par ce qu'il franchit et non parce qu'il traverse…

Sans la convoquer pour elle-même, l'étymologie (sources : Rey-Debove, Rey, 2013 ; Rey, 2005) de quelques mots liés aux traversées sportives m'aide à présenter la proposition soutenue ici ; elle dépasse ces lectures usuelles. Ainsi par exemple **le terme de « raid »** est une variation écossaise de l'ancien anglais « *rad* », source du « *road* » moderne mais avec une plus-value qui relève du défi[57]. Mieux, **le « *rallye* » anglais** exprime la volonté de rallier, au sens rassembler. A la base, ne s'agit-il pas d'ailleurs d'une compétition où les concurrents, partis de points différents, doivent, en se guidant sur diverses indications, rallier un lieu déterminé pour s'y « retrouver » ? Verbe lui aussi très riche dans ce qu'il dit de remise en question sociale, **dé-fier** quelqu'un ne revient-il pas à se mesurer à lui, à tester sa valeur ? Le traverser sportif serait du coup une **mise en débats** (que dit très bien le **challenge** d'origine anglaise et lui-même emprunté au *chalenge* du vieux français) des compétences spatiales. Et de là, la compétition fait état d'une recherche (du latin *competere*) de validation sociale, véritable résultat du traverser sportif. La réalisation du traverser sportif est alors à comprendre comme un événement (Lussault, 2004) dont l'achèvement* fait advenir une unité de mesure et une substance spatiales. Étudier le traverser sportif ne peut donc se limiter à une forme de pratique sportive (Gillon, Grosjean, Ravenel, 2010 ou Mathieu, Praîcheux, 1987). Même dans une approche par l'amusement et la plaisance que l'on pourrait raccorder à la recréation du traverser touristique, le traverser sportif doit être compris comme **une forme de décalage, construit et configuré pour mieux envisager une réintégration sociale. Elle est fondée sur une nécessité de singularisation, donc d'individuation.** Par l'aphérèse de sa construction étymologique (à partir de l'ancien anglais *disport* et de l'ancien français *desport*), le mot sport n'exprime-t-il pas au bout du compte très bien ce processus éminemment social consistant à **se déporter** ?

Comme le suggérait l'image de marathoniens urbains placée en frontispice de cette partie, certains traverser sportifs s'enrichissent aussi d'un sens spatial à travers les chorotypes urbains.

57. Comme un clin d'œil à ce que je développe en la matière dans ce travail, il faut souligner que le symbole « *rad* » est aussi l'abréviation du radian, une unité de mesure des angles plans.

Traversées* urbaines et traverser de chorotypes urbains

La troisième grande famille d'exercices spatiaux et de configurations spatiales qui arment ma recherche est ainsi celle qui concerne les chorotypes urbains. Ceux-ci se comprennent comme l'expression de formes traversières ; ils se caractérisent par des traversités* différenciées. Il y a plusieurs façons de penser cette affaire spatiale là et, si l'on ne craint pas les formules, il faut d'emblée souligner les **liens ontologiques entre traversité* et urbanité**. Dans le prolongement du paragraphe précédent, je voudrais d'abord dire à quel point ma démarche doit aux **éclairages d'Henri Maldiney** (Mangematin, Nys, Younès, 1997 ; Younès, Paquot, 2002 ; Younès, 2007, 2014). Le regard de Younès (2014) sur la « traversée expérientielle de l'espace » a ainsi été fondamental dans l'élaboration de ma proposition de recherche. Henri Maldiney place en effet la corporéité existentielle au cœur de cette expérience de l'espace liée au sentir et se situe dans une pensée que l'on pourrait qualifier de post-heideggerienne. Younès (*ibid.*, p. 79) souligne en fait déjà la présence de **l'*aisthesis*** chez Heidegger dans son « *Sein und Zeit* » (1985, [1927]) : « Est vraie au sens grec du mot l'*aisthêsis*, la pure appréhension de quelque chose ; elle l'est plus originellement que le *logos* ». Lévy (2012, pp. 25-33) éclaire davantage encore ces perspectives quand il s'agit d'étudier **« l'habiter en mouvement » et l' « habiter comme mouvement »**. Mais j'y reviendrai. Henri Maldiney place bien le sentir au cœur de **l'ouverture à l'espace.** Le Monde « s'offre à l'expérience dans l'unité indissoluble du sentir, du se mouvoir et du signifier. Il renvoie à la racine « *per* » du mot expérience, au sens spatial et temporel de « à travers », « pendant » (présente également dans *apeiron* et *péras*). Est soulignée la proximité du passage (dérivé du latin tardif *passare* : « passer », traverser) et de la limite : « Traversée répond à cette racine indo-européenne *per*, 'à travers', qui est celle du mot expérience, comme celle du grec « *expeira* » et d'une quantité de mot dérivés en germanique. Le grec *poros*[58], qui veut dire passage, signifie aussi bien un chemin qu'un gué, tout ce qui permet de passer d'un en deçà à un au-delà, à travers cette ligne ou zone d'union et de séparation qui définit fondamentalement la plus primitive des situations humaines » nous rappelle encore Younès (2014). Le *poros* donne aussi une qualité à la matière : la porosité. Comme entrevu dans mon travail pour la revue Espacestemps[59], **les rythmes spatiaux et leur organisation sont plus que jamais au cœur du traverser.** De nombreux parallèles peuvent être faits avec les recherches de Masson (2014) sur la rythmanalyse des parcours urbains ordinaires. Son travail mené à partir du « Bœuf sur le toit » de Darius Milhaud est particulièrement riche. La mise en musique d'expériences urbaines vécues permet bien d'envisager la traversée comme une expérience polyrythmique. L'idée est de retrouver des régularités dans un plan horizontal, des séquences sur lesquelles s'inscrivent dans la verticalité la manifestation des intensités traversières. La verticalité est elle-même le fait de la mise en résonnance

58. La porosité et le rythme urbain sont aussi des notions récurrentes dans les travaux de Jacobs (2005, 2012) que j'aurai l'occasion de mobiliser dans la troisième partie du travail.

59. Xavier Bernier, «Traverser l'espace.», EspacesTemps.net, Travaux, 22.10.2013 http://www.espacestemps.net/articles/traverser-lespace/. Le rythme y est notamment compris à travers le *rhuthmos* démocritéen tel que l'éclairent les analyses de Wismann (2010).

des espaces rythmiques. L'ensemble constitue une rythmique du voyage urbain qu'est ici le traverser. Le rythmanalyste, pour reprendre le terme d'Henri Lefebvre (1992), est ici celui qui rend intelligible le traverser. Il est donc un médiateur nécessairement narrateur. La « philosophie de l'Ouvert » d'Henri Maldiney envisage ce **mouvement entre pulsion et présence, entre transpossible et transpassible.** Younès encore (2007, avant-propos, p 12) nous explique que « les directions de sens, constitutives de la spatio-temporalité, se manifestent dans un double mouvement rythmique de diastole et de systole ».

Pour illustrer cette temporalité spatialisante, je propose pour commencer de m'appuyer sur le film « *Following* »[60] du réalisateur britannique Christopher Nolan (1999, film de 69 min seulement. Document 9).

60. Sous-titré « Le suiveur » en français. Il est visionnable en ligne à cette adresse : http://www.youtube.com/watch?v=UVpUt0JT8c8.
Les pages suivantes reprennent les scènes clés du film (captures d'écran). Les images des séquences reconstituées se lisent de gauche à droite et ligne à ligne.

Document 9 - Affiche du film « *Following* » (Christopher Nolan, 1999).

Ecrivain qui se cherche, Bill quitte son domicile pour prendre des inconnus en filature dans les rues de Londres. Son regard s'arrête sur quelqu'un dans la foule et il le suit à travers l'espace public.

La forme aléatoire d'habiter des rues de Bill va être bouleversée quand il va se fixer sur un individu et approfondir son expérience de *following* ou *shadowing*.

Sa « cible » se retourne pour le démasquer et s'avère un cambrioleur sophistiqué qui lui propose de partager ses intrusions spatiales dans les sphères privées, tout en faisant intrusion dans la sphère de Bill.

« J'adore observer les gens de très près » lui dit-il… en particulier le coffret que chacun a chez lui et qui contient l'essence de son intime, une « sorte d'illustration de leur vie ». « Chaque objet y est une clé, c'est comme un journal intime, caché et exposé à la fois. Il suffit que tu leur enlèves pour leur montrer ce qu'ils avaient » (geste du poing fermé puis ouvert).

Surpris pendant leur premier forfait, ils sont obligés de s'enfuir et de réfugier en quelque sorte dans la rue... Celle-ci est alors réduite à une étendue, dans l'anonymat. Bill se sert de photos d'identité (!) pour pister une personne qu'il a préalablement cambriolée et dont il a dérobé notamment le contenu de la boîte intime. Il fait connaissance physiquement avec elle dans un café public. Après avoir investi son domicile privé avec des gants pour ne pas laisser de traces d'infraction, il revient chez elle comme individu à visage découvert… Bill parvient à se faire inviter à son domicile ; dans cet échange, l'identité des protagonistes est connue. Il s'est désormais coupé les cheveux et est habillé élégamment pour ressembler à son alter ego Cobb. Les figures du franchissement et de la traversée sont nombreuses dans la mise en scène.

Bill va ensuite l'entraîner dans son propre domicile qu'elle s'applique à fouiller consciencieusement. Dans un exercice un peu schizophrénique, il en vient ensuite à inviter également son partenaire de rapine, Cobb, à cambrioler son propre domicile et écoute l'identification qu'il fait de lui à travers l'intrusion de son intime et de l'extime inscrit dans son propre domicile.

Cobb, que l'on vient à envisager comme un alias de Bill, se replie régulièrement avec lui dans un appartement inoccupé dont ils font leur espace du privé provisoire, un espace où les valises (d'autres boîtes) gisent ouvertes et vides. Ils y volent notamment des cartes bancaires pour s'approprier l'espace du propriétaire. Reconnus dans un restaurant par des personnes qui les avaient surpris en train de cambrioler leur appartement, ils s'éclipsent dans les travées de la galerie marchande qu'ils traversent. Bill est conduit à forcer un coffre dans lequel se trouvent des secrets de la fille.

Bill noue finalement une relation intime avec la personne cambriolée du début tout en conservant la boîte intime de celle-ci et son contenu. La fin du film montre qu'il a en fait été berné par son acolyte dont la complice et amante n'est autre que la personne que Bill croit avoir séduite. Une explication a lieu sur le toit d'un immeuble sur lequel on retrouve tout un dispositif de retournements spatiaux, de l'intérieur (figuré par le mobilier – tables, chaises, canapé…) vers l'extérieur, du suiveur devenu suivi et cible à son tour… objet d'une véritable manipulation.

Suite au meurtre de la femme cambriolée et amante, il est confronté à un représentant de la force publique qui le confond avec des indices retrouvé… dans sa propre boîte cachée sous son lit. Le spectateur voit finalement Cobb se fondre dans la foule dans les dernières images du film.

La figure 5, dont les finalités sont illustratives et non modélisatrices, peut permettre de décrypter l'ensemble de ce traverser, envisagé à travers des métriques internes.

L'intime coexiste ici avec l'espace du privé. Nous avons affaire à deux plans spatiaux qui coïncident dans une seule étendue par le seul fait de l'instant* spatial. Grâce encore aux clés de lecture d'Henri Maldiney, on comprend cet instant comme la nature de l'acteur spatial et non comme une simple origine chronologique de récit. L'instant est ici la **matrice d'interspatialités**. Dans le champ d'intelligibilité de l'habiter, l'intime est un pôle de cet instant spatial. Lévy (2012, p. 28) nous explique que « l'intime émerge lorsque la distance de soi à soi tend vers zéro, et cet événement peut se produire en toutes circonstances spatiales, ici, ailleurs ou entre les deux ». « L'intime introduit le sujet à une intériorité par rapport à soi, à l'intimité à l'être » (Serfaty-Garzon, 2003) qu'Emmanuel Lévinas (1971, 1988) désigne comme recueillement. Ce qui n'exclut nullement une virtualité de déploiement. **Les schèmes d'exploration de la personnalité humaine ont leurs propres topiques et l'histoire de l'espace intérieur proposée par**

Chrétien (2014) éclaire plusieurs ruptures et renversements spatiaux. L'interrogation est celle d'un face à moi-même dans l'espace public. Là encore les éclairages de Lévy (2012, p. 29) sont précieux : « L'espace public offre cette possibilité à l'intime de se déployer dans un espace qui est, par définition, le contraire d'un lieu privé. […] L'être habité de l'espace public est d'autant plus remarquable qu'il est tout à la fois microlocal et porteur d'un potentiel d'extension sans limite. Contrairement à l'espace de l'Internet, l'espace public implique l'engagement des corps et c'est dans la protection ou la menace des corps les uns par les autres que se joue la civilité, le politique sans la politique. L'espace public est aussi un morceau d'un autre espace, une ville par exemple, et il exprime la modestie de son hétéronomie face à cet ensemble plus vaste. Il n'est pas une ville dans la ville mais un concentré de ce qui, dans une ville, peut être accessible à tous ». Le traverser doit bel et bien être compris ici comme une forme de contrat lié au régime d'accessibilité de cet espace public, avec des « droits et des devoirs » en relation avec des « usages prévus et imprévus » (Paquot, 2009, pp. 92-101). **Pas plus qu'espace public et espaces publics ne se correspondent, traverser l'espace public[61] et traverser les espaces publics n'ont pas la même signification.**

Dans l'approche proposée ici (figure 5), il faut considérer **les coordonnées de l'espace du privé[62] à la croisée d'un degré d'intensité des interspatialités (y) et d'un niveau de positionnement vis-à-vis de l'espace public. La position de l'intime est indépendante car celui-ci a ses propres métriques.** Toute configuration ne vaut donc que pour l'instant spatial (P) qui se caractérise par l'écart entre l'intime et le centre de gravité de l'espace du privé : une affaire spatiale interne. Cette mesure définit l'instant dans **un champ de résonnance des positions relatives.** Je fais donc l'hypothèse pour mon travail que les conditions de production du traverser s'exercent dans une métrique interne. **Cette distance peut être exploratrice (virtualité de dilatation) ou intrusive (virtualité de contraction). L'exploration correspond dès lors à une métrique d'actualisation de la dilatation et l'intrusion à une métrique d'actualisation de la contraction. Alpha (α) définit l'angle de l'ouverture spatiale dans les champs de résonnance.**

61. « L'espace public est un singulier dont le pluriel –les espaces publics- ne lui correspondent pas. En effet, l'espace public évoque non seulement le lieu du débat poilitique, de la confrontation des opinions privées que la publicité s'efforce de rendre publiques, mais aussi une pratique démocratique, une forme de communication, de circulation des points de vue ; les espaces publics, quant à eux, désignent les endroits accessibles au(x) public(s), arpentés par les habitants, qu'ils résident ou non à proximité. Ce sont des rues et des places, des parvis et des boulevards, des jardins et des parcs, des plages et des sentiers forestiers, campagnards ou montagneux, bref le réseau viaire et ses à-côtés qui permettent le libre mouvement de chacun, dans le double respect de l'accessibilité et de la gratuité » (Paquot, 2009, p. 3).

62. Je rejoins là encore Lévy (2013, p. 365) quand il souligne combien le concept d'espace public peut le mieux s'actualiser dans une société d'individus (voir aussi Senett, 1995). Ce dont je parle ici est la privacité (*privacy*). « De fait, le parcours dans l'espace public suppose une suspension de la privacy dont l'existence par ailleurs en est, paradoxalement, une condition de possibilité » (*op. cit.*).

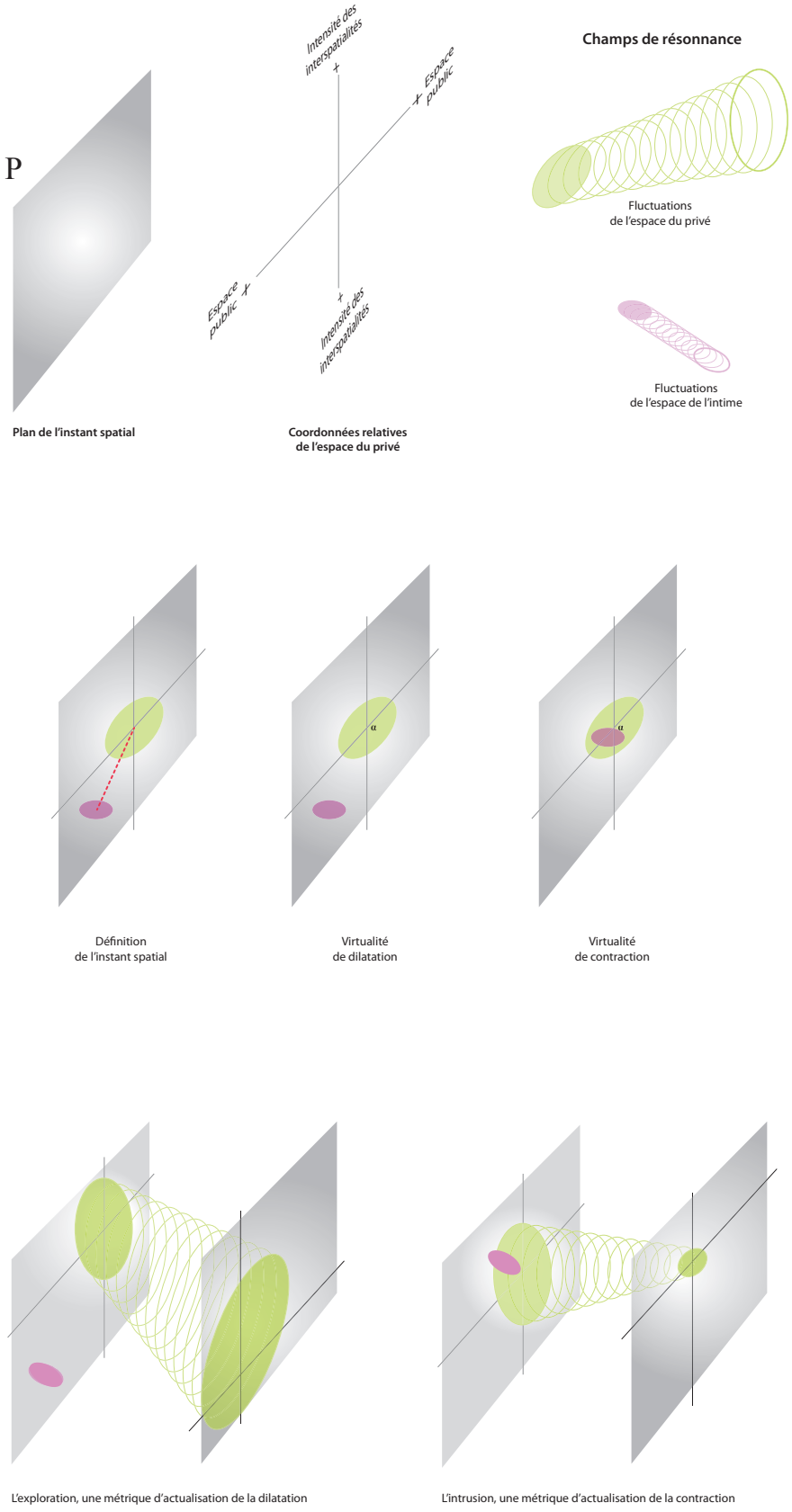
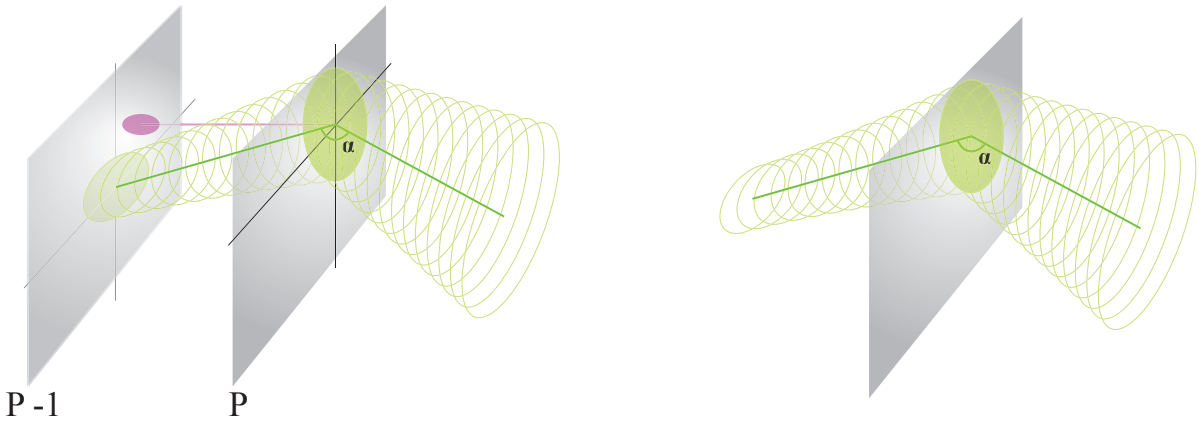
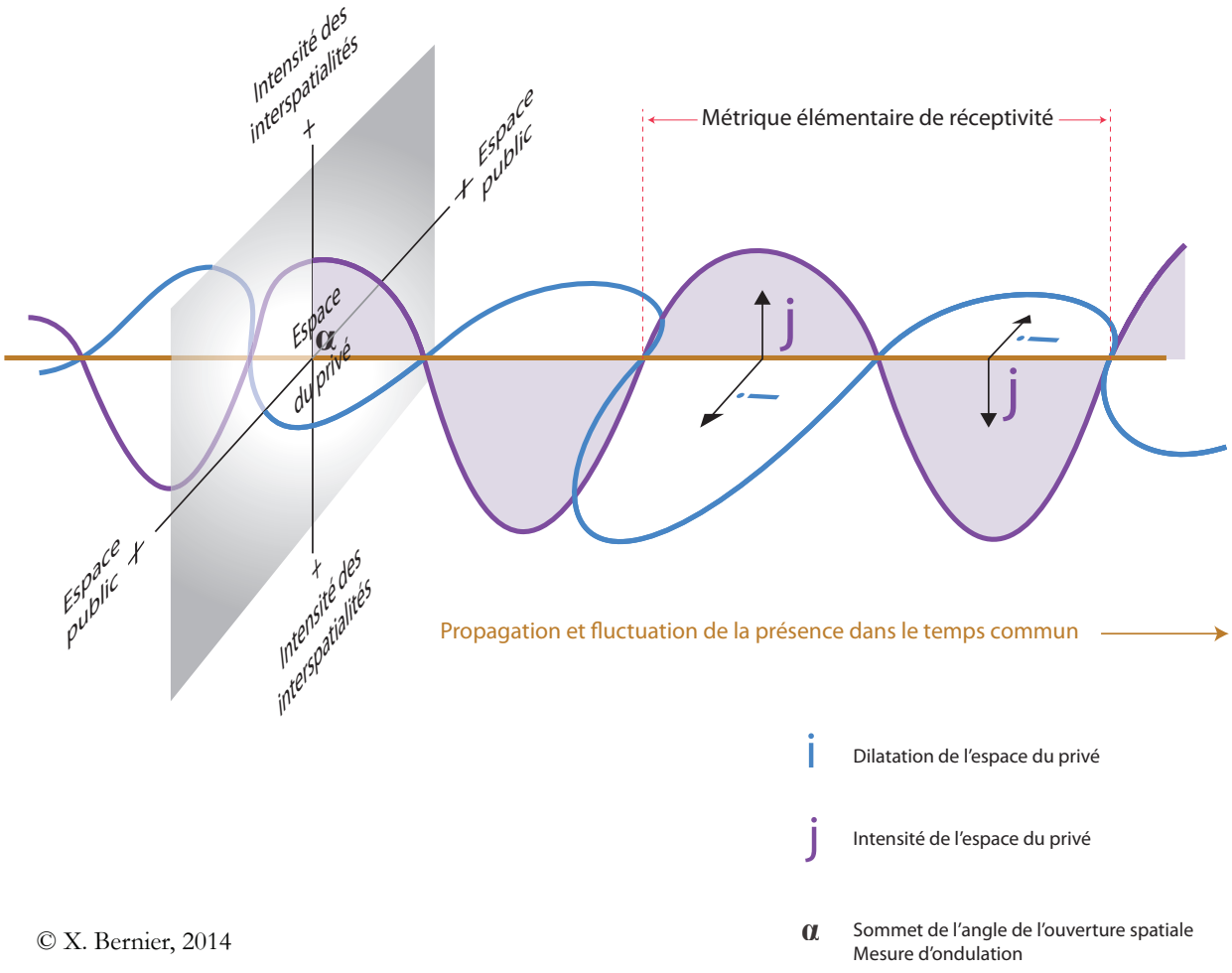


Figure 5 – Les métriques internes des traverser urbains



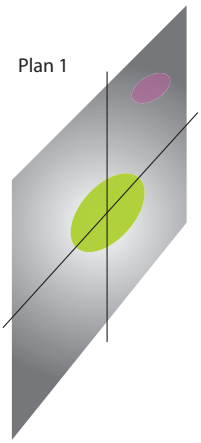
Le sommet de l'angle α se positionne sur le plan P
aux coordonnées de la projection de la position de l'intime sur le plan P-1



© X. Bernier, 2014

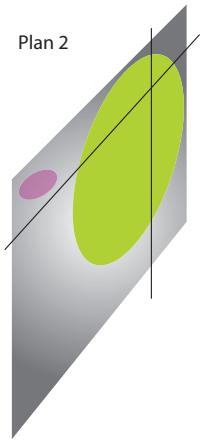
Figure 5 suite – Les métriques internes des traverser urbains.

Mais revenons au film *Following* comme support de cadrage.Les mêmes assemblages d'images extraites du film sont réutilisées ici pour expliciter les différents plans spatiaux.



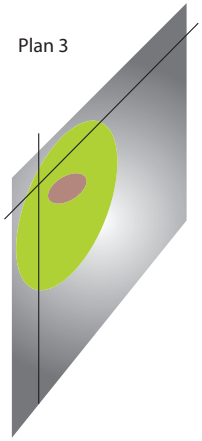
PLAN 1

A ce stade, il y a intention mais pas intentionnalité dans le traverser. Il ne s'agit donc pas complètement d'un acte. **L'état spatial est celui d'une virtualité de dilatation.**



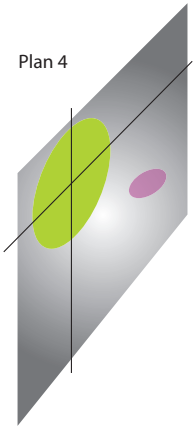
PLAN 2

Le traverser devient alors pour lui une forme d'**épanouissement spatial**. La dilatation de l'espace du privé est effective tandis que l'intime continue de s'aventurer dans l'espace public. **La privacité tend à converger vers la situation de l'intime à l'instant spatial précédent (P-1). Pour décrire son traverser, Bill parle alternativement de following et de shadowing : la nuance est d'importance car elle traduit une question de mesure de l'intentionnalité, donc de l'identification de l'acte**. Je pensais le suivre alors que c'est lui qui me suivait…



PLAN 3

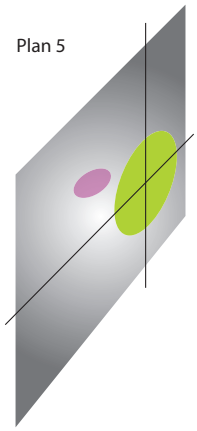
Dans le traverser, l'espace du privé se contracte tandis que l'intime se replie.



PLAN 4

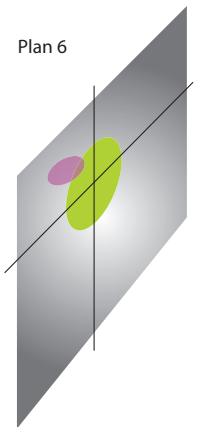
Le traverser permet un nouvel épanouissement potentiel de l'espace du privé par une exploration dans l'espace du privé.

Cette oscillation spatiale correspond a une nouvelle forme de **dilatation spatiale dans le traverser**. L'intime constitue ici une des principales polarités ; il se projette ici dans un *alter ego*, un autre moi.



PLAN 5

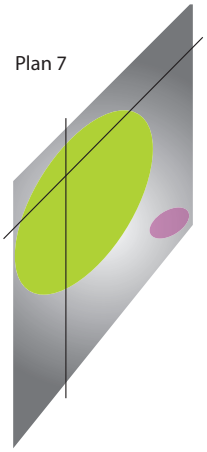
La dilatation spatiale a repris. L'individu se plaît à traverser l'espace public, à franchir et à aller au-devant de **l'alteridentité** dans une **démarche exploratoire.**



PLAN 6

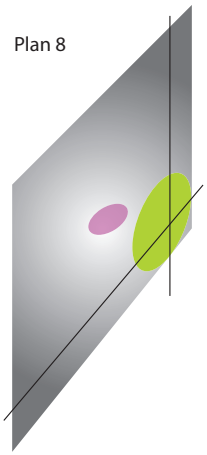
L'intime se retrouve dans l'espace du privé, ici le domicile, désigné comme l'espace privilégié de l'extime[63]. Celui-ci, dans cette phase du traverser, doit être compris comme une posture de l'intime qui vise à ouvrir l'intime sur l'espace ; il relève en cela d'une modalité exploratoire. Une sorte de transfert de soi et de dilution de soi dans sa propre projection. La convergence des métriques dans le lieu de l'habitat donne à l'actant **l'illusion d'une métrise de soi.** Cela conduit à une dilatation de l'espace du privé sans qu'il s'agisse forcément de révéler l'intimité.

63. Compris ici comme la pulsion alimentée par le désir de rendre visibles certains aspects de soi jusque-là relevant de l'intimité.



PLAN 7

Si Bill continue à suivre Cobb dans les rues qu'ils traversent ensemble, l'intime s'exprime désormais dans des métriques divergentes de celle de l'espace du privé. Dans ces traversées prospère plus que jamais l'alteridentité. L'épisode du vol d'une carte bancaire renvoie à l'identité sociale, dans sa forme financière. L'ouverture du coffre se révèle quant à elle la matérialisation d'un leurre lié au franchissement d'un code.

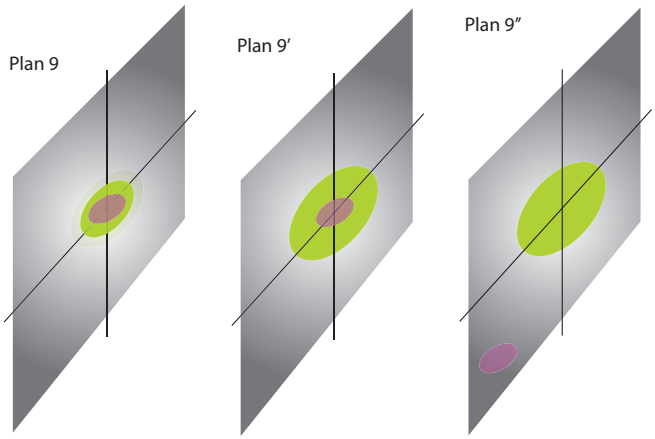


PLAN 8

La relation spatialité/espace (Lussault, 2007) de l'individu-acteur est bouleversée par ces agir multiples. Après une série de décalages* spatiaux dont on devine de plus en plus qu'ils vont servir à caractériser les traversées*, ces différents retournements produisent de nouvelles configurations. Le retournement spatial oblige à changer de perspective. Dans cet achèvement*, l'acteur spatial est en fait celui qui regarde le film, le spectateur. La mise en scène propose en fait clairement un leurre d'achèvement en guise de clausule[64] de l'intrigue. Il s'agit d'une **épanadiplose narrative**, soit la reprise d'une figure initiale, une fermeture du récit sur lui-même. Ce retour à la scène de départ, le récit fait au policier, signe une sorte de faux traverser puisque la narration finit par montrer l'inadéquation entre un traverser et la traversée.

64. Dernière cellule d'une structure narrative.

PLAN 9 ; 9' ET 9"



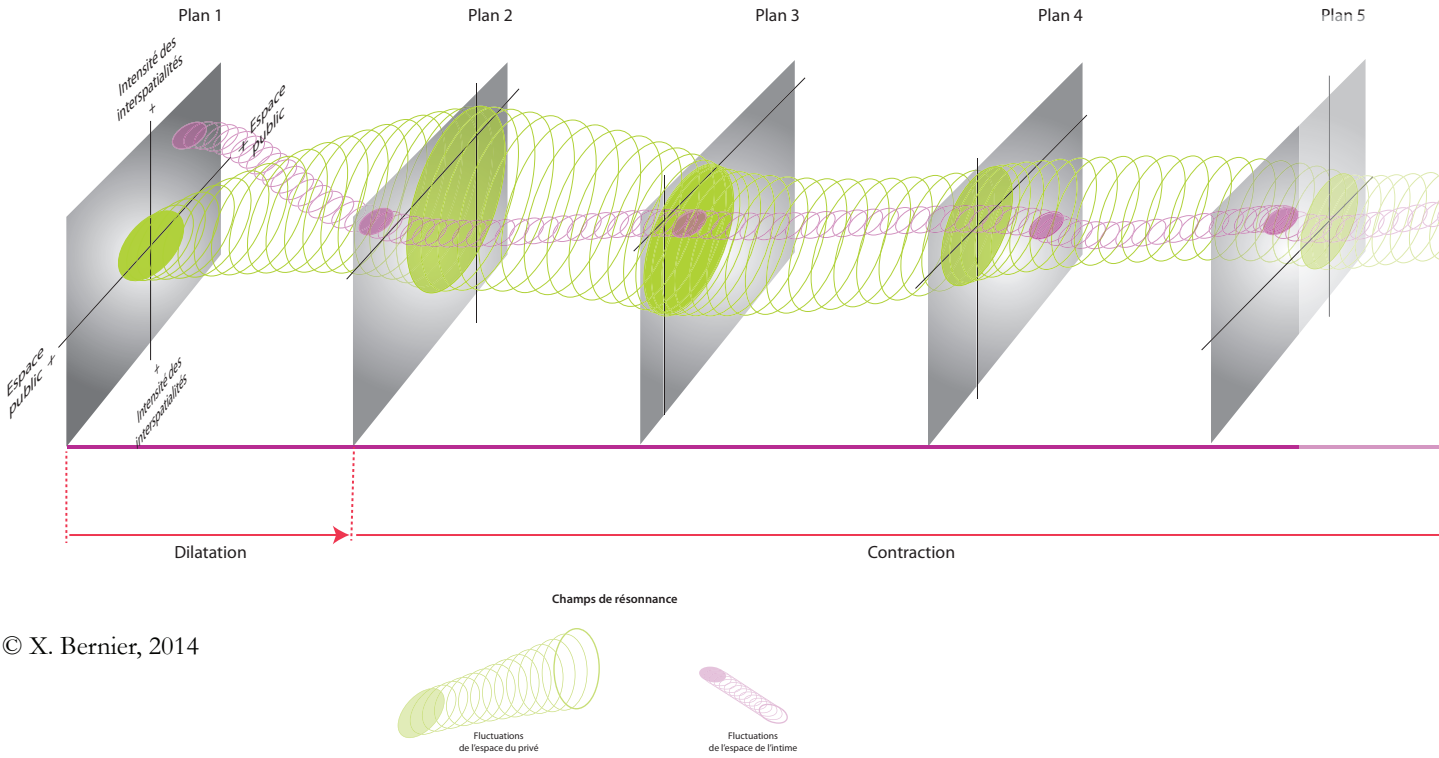
Les futurs spatiaux sont multiples et on peut a minima envisager **trois achèvements* possibles :**

- Appelé à être jugé et emprisonné, Bill est condamné à une **contraction spatiale maximale** (Plan 9).

- **Sa version des faits spatiaux**, qu'il défend en fait tout au long de son traverser, **est admise** au bout du compte et il se trouve disculpé. Cobb est en fait le véritable assassin (9').

- **Cobb, voire la fille, ne sont que des doubles spatiaux de Bill, ses projections dans l'espace public.** Le film s'achève sur une scène dans laquelle Cobb/Bill se fond dans la foule qu'il traverse pour se laisser absorber vers de **nouvelles explorations** (9")…

L'ensemble des oscillations urbaines du traverser produit de l'espace dans un processus d'ondulation illustré par la figure 6. À ce stade, il me paraît falloir **se prémunir d'un contresens possible vis-à-vis des pistes ouvertes par la Time Geography dans les représentations des mobilités** (Hägerstrand, 1970, Chardonnel, 2007 ; Ellegård, Svedin, 2012 ; Thevenin, 2010). Le temps s'y affirme généralement dans la dimension verticale d'un plan bi-dimensionnel. Ce qui est en jeu dans ce travail sur les figures spatiales du traverser n'est **pas un temps filaire, mais des instants qui s'inscrivent dans des durées. Le temps est du coup ce qui compose la profondeur du plan de l'instant (P).** C'est dans ce cadre que s'exprime la simultanéité des plans, c'est-à-dire les interspatialités. Leurs configurations sont redevables des métriques du traverser. L'hypothèse que je m'attacherai à développer notamment dans la troisième partie est donc la suivante : le traverser urbain organise en configurations singulières deux plans spatiaux (qui est l'acteur spatial ? qu'est-ce qu'il fait ?) en une succession d'instants. Ils sont **autant d'incréments* spatiaux agencés par la diatigisation*. L'ensemble est amorcé par des décalages* spatiaux et ponctué selon des rythmes multiples.** Pour ce qui concerne le film « *Following* », la diatigisation* pourrait alors être représentée à travers la figure 5. Elle combine des phases de dilatation* et de contraction* spatiales. C'est à partir de ce processus que je m'attache à montrer que le traverser produit de l'espace.

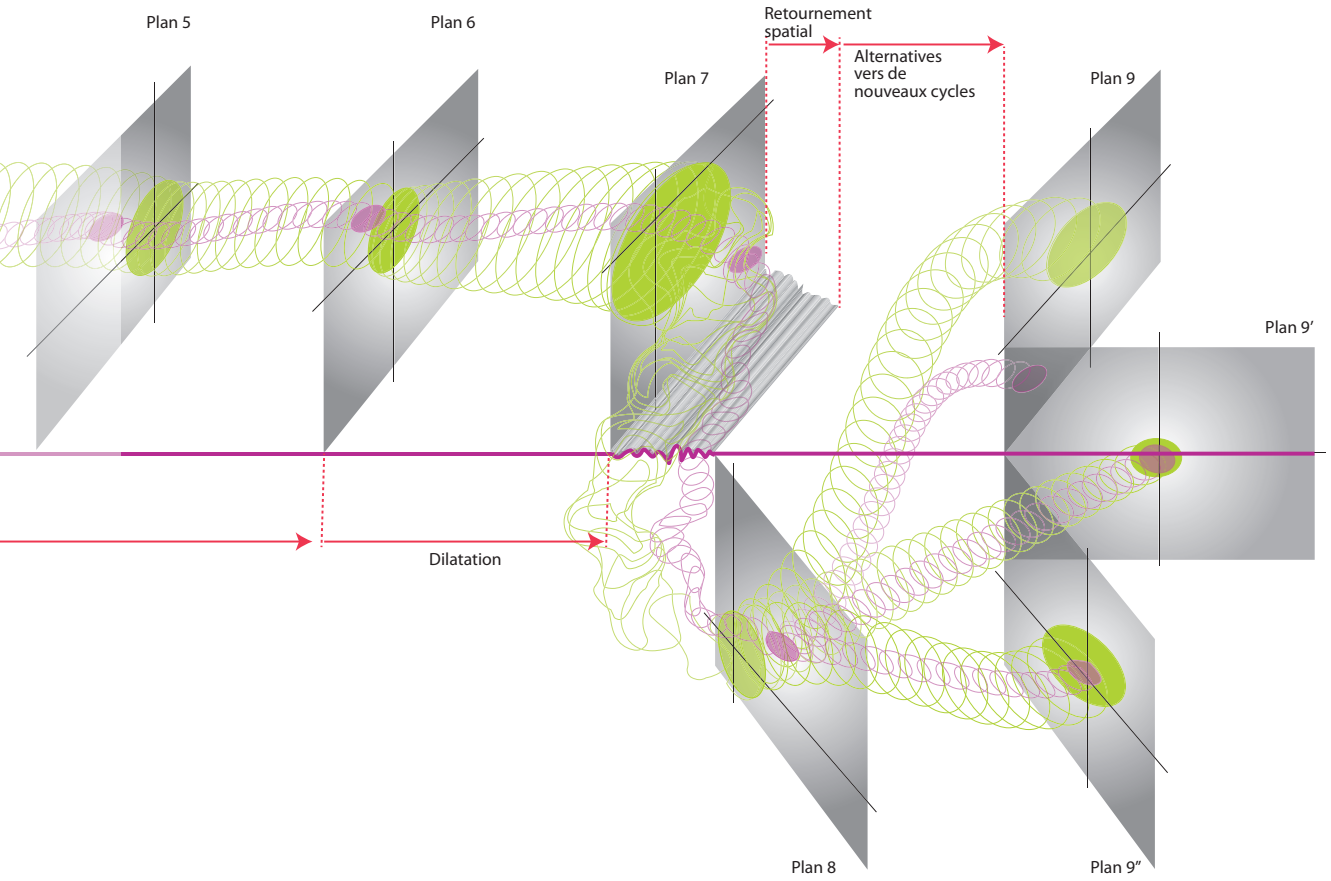


© X. Bernier, 2014

Figure 6 – Les oscillations urbaines du « suiveur » (captures d'images du film « *Following* » de Christopher Nolan (1999) : quand le traverser produit de l'espace.

L'espace de référence* compose clairement avec des métriques externes ; il « définit le niveau de diversité que l'espace public est censé résumer, en pratique l'aire urbaine dans laquelle se trouve cet espace public » (Lévy, 2013, p. 364). Les traverser urbains construisent ainsi des figures spatiales de l'ouverture dont parle Henri Maldiney ; les chorotypes urbains sont les lieux de cette ouverture spatiale. L'espace de référence* peut sembler d'une certaine façon hors-champ, mais sa présence reste perceptible. Dans le sillage d'Henri Maldiney, je m'appliquerai à montrer que le traverser fait lieu[65] et comment l'expérience traversière est métabolisée en un traverser. C'est pour comprendre ces processus que j'aurai notamment l'occasion d'étudier les configurations spatiales du traverser de la rue ou de la place à travers des lectures expérientielles de Boston (Mass. USA), de Paris ou de Beyrouth (Liban). Selon des méthodes éprouvées par Lussault, je proposerai notamment des expériences permettant l'interprétation de faits spatiaux à partir d'observables. Dès lors, **la question de l'espace de référence*** se pose dans toutes ses dimensions. Pour rester dans la compagnie de pensée de Lussault (2014, p 364), « le concept intégrateur, dans cette perspective, devient celui d'**espace commun**, l'espace public ne constituant plus qu'une des modalités d'organisation possible de l'interaction spatiale ». Traverser doit donc s'étudier ici comme une forme d'intégration de l'**espace public**. Compris « comme un espace de diffusion » Tassin,

65. Cette définition du lieu se retrouve dans «Topos-Logos-Aisthèsis», *in* Le sens du lieu, sous la direction de Mangematin, Nys et Younès, Editions Ousia, Bruxelles, 1996 pp. 13-34 : « Une architecture n'est pas un assemblage d'arcs, de voûtes, de colonnes, de pleins et de vides, elle est un rythme unique qui les traverse toutes et à cet égard, on peut dire qu'elle transcende les structures formelles de l'espace géométrique. L'espace transformel impliqué dans le rythme d'une architecture constitue un lieu ».



1991, p. 24), il est **la condition de possibilité du traverser**. « Au lieu de fondre les individus dans la figure de l'Un, condensant l'ensemble social en son principe unifiant, il les répand dans l'espace, les extériorise, les tient à distance. Espace de diffusion aussi, parce qu'il se donne comme le lieu et la modalité d'une transmission entre individus tenus séparés, instituant et préservant une possible communication. On pourrait comprendre l'espace public comme ce qui oppose un mouvement de divergence à une tendance à la convergence, un mouvement de diversion à une tendance à la conversion, un mouvement de diffusion à une tendance à la confusion, bref un mouvement de désunion à une tendance à la communion » (*op. cit.*, p. 24-25). Dans ce que j'appelle ces oscillations urbaines, une des questions posées par mon projet est la suivante : **quelle sorte de commun peut s'instituer à partir du traverser ?**

Cette articulation passe sans doute par la publication du traverser et par sa publicité. Publication et publicité doivent être comprises ici au sens kantien, joliment rappelé par Descamps (1991) : « Publicité veut dire rendre public, imprimer, offrir à la libre discussion. On voit qu'on est ici très loin de la réclame[66] qui nous traite en simples consommateurs. Loin aussi du « On » décrit par Heidegger dans l'Être et le Temps ». Le traverser doit donc être compris comme l'actualisation de cette réflexivité.

66. Des développements sont proposés dans la troisième partie de ce travail sur la publicité comme caisse de résonnance sémiosphérique du traverser.

Je décale, tu décales, nous décalons, ça décale…

le traverser comme un décalage* spatial ?

L'identification de ces trois grandes familles de spatialités amène à nous réinterroger sur le verbe et ses conjugaisons, la langue et les syntaxes spatiales associées. **Un certain nombre de constantes ont pu être mises à jour dans les questionnements. Parmi elles, l'idée selon laquelle le traverser est associé à un décalage* spatial me paraît tout à fait fondamentale** à ce stade du travail.

Et bien sûr d'abord si l'on considère **le traverser comme un mode d'existence, les spatialités qui lui sont rattachées comme un « art de l'existence** » pour reprendre la belle formule de Lussault (2013, p. 49). Dans sa foulée, comment ne pas rappeler l'étymologie du mot, à l'origine de tous les décalages : « *Sistere*, qui dérive de la racine indo-européenne sta, qui veut dire se tenir debout, immobile (d'où vient le latin *stare*), signifie « placer » ou « se placer ». Exister c'est donc placer ou se placer « ex » - « hors de » : à la fois se placer et se déplacer, bref agir pour trouver ses « bonnes » places » (*op. cit.*). A la base, traverser implique ainsi une expérience spatiale de déplacement pour parcourir une distance, physiquement ou avec un accompagnement physique (la question d'une traversée virtuelle et de sa place dans le traverser sera posée dans la première partie). **Il s'agit de la partie expérientielle, intentionnelle d'un acte mobilitaire qui engage quelque chose du mouvement de l'acteur ou des mouvements simulés. Le traverser doit bel et bien être conçu à travers l'engagement des corps** et pas seulement en raison des risques physiques inhérents aux croisements d'autres mouvements. L'accident intra-traversée, même entendu dans sa version la plus basique consistant par exemple à se faire renverser en traversant la rue, peut ainsi relever d'un risque physique élémentaire. Mais traverser l'espace est plus largement **une expérience sensible, un acte spatial qui mobilise le sens du mouvement** (Berthoz, 2012), **un exercice d'équilibre spatial organisé autour de référentiels et de polarités. La réalisation du traverser passe ainsi par toutes sortes de stratégies d'évitement, de synergies des opérateurs[67] spatiaux traversants. Le traverser construit une cohérence du mouvement, une chorégraphie faites de décalages multiples**. Cette expérience des corps urbains, décrite par Paquot (2006), est une correspondance sensible avec le monde extérieur. Pas seulement la physique d'une relation à un plan matériel ou élémental. Pas seulement non plus une poétique exploratoire fondée sur une psycho-géographie (Coverley, 2006). **L'ajointement d'incréments spatiaux créé du décalage en même**

67. L'opérateur spatial est «toute entité (individu, collectif, agents non humains) qui opère un acte spatial. Un acteur spatial est un opérateur humain, un individu qui agit en poursuivant des intentions» (Lussault, 2013, p. 43).

temps qu'il est une forme de réajustement. Cette confrontation et cette adaptation animent une aventure[68] ondulatoire.

68. Au sens où l'entend Mendel (1998), l'individu exerce un pouvoir sur l'espace.

L'actualisation du traverser se fait ici bien sûr à la fois par la pratique et le langage. **Les formes de publication et de publicisation de l'habiter en mouvement et de l'habiter comme mouvement (Lévy, 2012) s'inscrivent dans un spectre de combinaisons linguistiques très large.** L'utilisation de la langue pour susciter, exprimer et valider le traverser est une des pistes privilégiées dans ce travail. En la matière, les éclairages de Wisman (2012) et Walter Benjamin (Wisman, 1986, colloque 1983) pour « penser entre les langues » ont constitué des clés interprétatives de premier ordre. L'énoncé du traverser est en effet censé cristalliser les informations spatiales qui le concernent ; il est censé être sensé si l'on veut bien convoquer la profondeur de l'homonymie. Exprimer une décision, un vœu, un engagement, une projection, un désir, une motivation, une justification. « La puissance des mots révèle en tout cas un décalage, et comme une rupture des rapports qui jouent à l'intérieur du langage entre le mot et le sens, entre le signe et l'idée », nous dit Jean Paulhan dans « Les fleurs de Tarbes » (1936, 1990). Wisman (2012, p. 65) s'intéresse d'ailleurs à toutes les formes de décalages exprimées par les langues et souligne avec Kant la « possibilité de dépasser l'alternative entre deux postures : la langue révélation et la langue opération ». Dans la somme de ces décalages, le processus de substantivation du verbe nourrit le sujet ou le complément. Le je traverse la rue répond par exemple à la rue traverse la ville. Ces assemblages différenciés caractérisent l'énoncé du traverser selon des équations linguistiques singulières (figure 7). Elles renseignent la place et la valeur du sujet, du complément et de l'action.

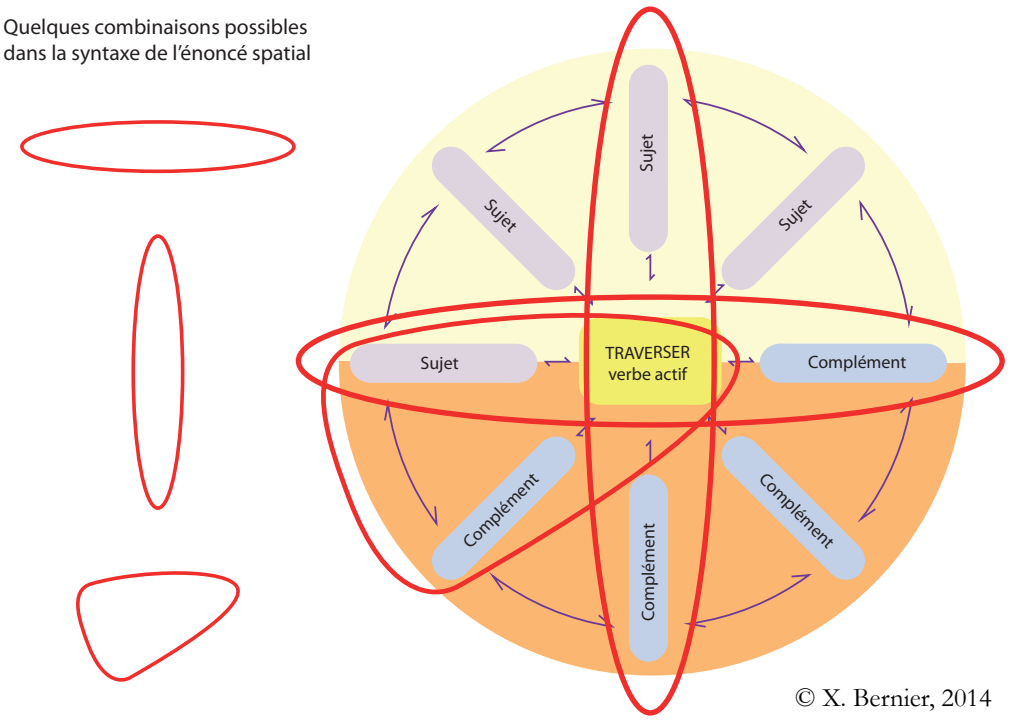


Figure 7 – Des équations linguistiques de l'énoncé du traverser.

Les réflexions de Wisman, liées à ses propres « vagabondages autobiographiques », lui font interroger **cet « entre mobile »** (*op. cit.*, p. 44) qui se développe de l'allemand (« qui encourage le principe d'action ») au français (où « celui de spatialité prédomine ») et au grec (envisagé comme « multilangues ») *(ibid.*, p. 83). Laissons le nous expliquer : « La structure de la phrase latine est comparable à une équation dans la mesure où, dans la forme la plus simple du jugement d'attribution, le sujet et son prédicat sont censés être mis dans une relation d'équivalence par la copule (le verbe). […] Le propre de l'allemand est de conférer aux verbes un rôle bien plus important. Les verbes que les grammaires traditionnelles et descriptives – calquées sur le latin - appellent auxiliaires sont dans la langue allemande les verbes les plus « puissants ». En effet, la syntaxe s'appuie toujours sur le verbe qu'il s'agit de spécifier » (*ibid.,* p. 77). Autrement dit, **la réalité est l'action verbale**. Mais « cela implique qu'il faut penser ce qu'on veut dire avant de l'exprimer. […] Ainsi l'idéal de la phrase allemande est-il une phrase dans laquelle toutes les spécifications possibles de l'action verbale la plus générale (être) sont réunies : c'est le système hégélien ! Toutes les spécifications possibles de l'action verbale « être » y sont convoquées et agencées en vue d'une spécification » (*ibid.*, p78). Le français serait quant à lui plutôt « une langue de connivence » qui laisserait « la possibilité de conversation » (*ibid.*, p. 79-81). Les synthèses culturelles opérées par chacune des langues relèvent alors d'un mode de distanciation. Selon une formule audacieuse, Wisman (*ibid.*, p. 101) n'hésite alors pas à affirmer que « **l'aventure humaine consiste à explorer toutes les divergences possibles** ». L'exercice de navigation interlinguistique que propose Wisman consiste à éclairer la richesse de cet « entre mobile » (*ibid.*, p. 44). **Il renseigne tout autant qu'il produit un espace mobile** que ne renierait sans doute pas Retaillé (2009). Il nécessite en tout cas une « **intelligence flottante** » (la *freischwebende Intelligenz* développée par Alfred Weber, 1935, 1960) pour rechercher la vérité de l'expression langagière. L'essentiel est de saisir le rapport entre le matériel et l'immatériel. Le dire et l'agir se répondent en quelque sorte. Et s'entre-percolent. A cet égard, j'ai déjà eu l'occasion (Bernier, 2013 b) d'appréhender le travail de Patrolin (2012) et son expérience spatiale d'une « traversée de la France à la nage ». Dans un retour sur son œuvre, il n'hésitait pas à dire : je traverse « la France » parce que j'écris en français. Et c'est bien ainsi qu'il faut sans doute appréhender le décalage de l'expression langagière. Non dans un quelconque déterminisme culturel qui nourrit telle ou telle légende urbaine, selon laquelle les Allemands attendraient que le petit bonhomme passe au vert pour traverser, « même s'il n'y a personne ». A l'inverse par exemple des piétons vietnamiens, obligés de « forcer » le passage[69]. Ou bien encore, les généralités qui consistent à opposer les mérites des marcheurs parisiens ou new-yorkais comme a récemment encore pu le faire l'actrice américaine Scarlett Johansson[70]. Le Parisien ne saurait pas marcher, ce qui empêcherait une traversée aisée ; aux yeux de l'actrice, il ne serait du coup pas assez urbain… car incapable de se décaler.

69. http://www.gizmodo.fr/2014/05/22/impossible-traverser-rue-vietnam.html

70. http://www.youtube.com/watch?v=p-s8KY7fDX4 : « C'est super, j'adore, même si tout ce que je trouvais charmant au début devient pénible au bout d'un moment. Ce sont des petites choses, je croyais par exemple que le côté mal élevé des Parisiens était un mythe mais ça, c'était avant que je m'installe vraiment et que je voie leur véritable nature ! Quand je marche dans la rue, les gens me rentrent dedans sans arrêt, du coup je commence à être vraiment agressive aussi, et je m'en fous ! ».

Tout çà ne résiste bien sûr pas à l'analyse. **L'Allemand ne traverse pas différemment du Français, c'est l'allemand qui traverse différemment du français. Les régulations réglementées ou spontanées des flux entre eux doivent plus aux conventions et à l'intégration des dispositifs techniques qu'aux aptitudes déterminées par l'appartenance à une communauté**. J'aurai l'occasion de revenir sur des expériences censées rendre la responsabilité traversière aux usagers. Drachten ou Makkinga aux Pays-Bas ont ainsi été parmi les premières communes à faire la promotion d'une expérience de ville sans panneaux. Les traversées par autorégulation valorisent ainsi le **principe du « *shared space* »**. Bref des décalages intégrés dans les pratiques de mobilité.

Ce que dit d'ailleurs d'abord **le mot « décalage »** : enlever les cales d'un véhicule pour permettre la mobilité et le résultat de cette action (Rey, dictionnaires Le Robert). Décaler, c'est aussi déplacer un peu de sa position normale (avancer, reculer, changer), dans l'espace ou dans le temps. Dans la mise en page d'un texte, l'alinéa n'est-il pas comme l'annonce d'une mise en mouvement ? Dans le traverser sportif, le décalage peut aussi être l'occasion de certaines formes de nivellement. Sur les pistes d'athlétisme par exemple, les distances remarquables peuvent être identifiées par des marquages qui indiquent aux coureurs où se placer dans chaque couloir avant le départ de la course… Un décalage précédant le mouvement pour assurer l'équité de l'exercice. L'expression historique des pompiers (« décaler » signifie partir en intervention pour traverser la ville jusqu'à l'accident[71]) ne dit pas autre chose. **Le fait de décaler dans l'espace, le temps,** est aussi une référence* à un écart temporel ou spatial. Le décalage horaire résulte aussi de certaines formes de traverser et d'organisation du monde en Monde : il s'agit de la différence des temps locaux. Pour les opérateurs spatiaux du traverser, le fameux « *jetlag* », décalage issu du voyage en jet est une épreuve qui s'accompagne d'effets psychophysiologiques. Le décalage figure également **un manque ou un défaut de correspondances, d'adaptation entre deux faits spatiaux ou deux choses matérielles. Il exprime en cela des désaccords, des ruptures, bref des discontinuités** telles qu'a pu les décrire Gay (2004). Dans ces conditions, la traversée échoue (Sutton, 2013) quand les opérateurs spatiaux sont recalés. N'oublions pas ici le sens du mot **recaler** : remettre des cales, caler de nouveau, mais aussi refuser à un examen, ajourner, coller, retoquer. Autant de pistes interprétatives pour dire la non validation sociale de la traversée, le non traverser. Traverser engage quelque chose comme de l'acceptation entre acteurs : l'acceptation de règles qui vont définir une action. Enfreindre ces règles sociales rend le traverser vulnérable.

71. Ce mot est dans la bouche de tous les pompiers. Cette expression date de l'époque où les pompiers utilisaient des pompes à vapeur (extrêmement pesantes) tractées par des chevaux. Pour faciliter ainsi la traction des animaux, ces pompes étaient calées en position de départ sur les bateaux légèrement en pente douce des casernes. Au moment de l'alerte les sapeurs retiraient les cales pour partir. Les camions ont remplacé les chevaux mais le terme est resté.

Toutes ces observations amènent à envisager le traverser comme la validation post-circulatoire d'une expérience de l'espace dont les clés doivent être cherchées entre éthique et esthétique. « On peut considérer l'ethos comme l'ensemble des productions

humaines ayant trait à la régulation des relations entre une société et ses composantes. Au sein des productions culturelles de l'humanité, l'ethos appartient, avec le droit et le politique, au domaine affectif-objectif. Affectif parce que, à la différence du cognitif, on se situe ici dans une posture consistant à ordonner les réalités du monde et à les classer selon des principes qui permettent leur usage hiérarchisé. Objectif parce que, à la différence du subjectif, ce qui est produit possède une valeur indépendante de son émetteur. On se situe à l'opposé diagonal de l'esthétique, qui relève quant à elle du cognitif-subjectif » (Lévy, 2013, p. 374). **La diatigisation*, dont les principes généraux sont explorés dans la partie « principes de diatigisation* »**, compose ainsi une articulation en gradients entre intention(s) et intentionnalité(s). Dans le « triangle de l'éthique » du traverser : je veux traverser ? je peux traverser ? je dois traverser ? Dans le triangle de l'esthétique du traverser : comment je traverse ? ce que je ressens ? la façon dont j'apprécie ? Au cœur de la démonstration ici : la distance entre être et acteur, un consentement ou non à la dilatation spatiale et à l'intrusion. L'expérience traversière s'éprouve dans la mesure de la distance entre le soi et l'être faisant, c'est-à-dire entre l'être et l'acteur, au milieu se situe l'actant.

La publicisation de cette expérience interroge la place de la langue et du langage comme contrat de narration. Travailler sur la substance traversée, c'est travailler sur les conditions de validation d'une expérience qui vise à être communiquée. **Le traverser comme sémiosphère intéresse à ce titre toute une partie de ce projet**, comme support et moyen d'expression et d'information du traverser. La narration fait de l'instant spatial une structure élémentaire du récit ; l'immédiateté du signe ou du symbole est produite par le média. Et il y a bien une contractualité narrative. En ce sens, la narration peut relever de l'éthique autant que de l'esthétique en ce que la narration est le filtre social qui fonde la contractualité du traverser. La dimension publique réside ici dans le caractère intelligible, donc accessible. Interroger le traverser dans les dimensions politiques de cet être-ensemble, c'est aussi comme le fait Amilhat-Szary (2012 a, b ; 2013) chercher les articulations entre art et culture, dans la ductilité de l'espace référent autant que dans la viscosité et l'élasticité des fractions de la traversée.

La question n'est par ailleurs pas tant de savoir si « je » traverse seul ou en groupe que de définir le régime de communauté du traverser. Pour penser le traverser, il faut donc suivre Tassin (1991, p. 26) quand il insiste sur « deux formes d'écueil, deux formes de déliaison : celle qui résulte d'une conversion communionnelle de la communauté qui tend à effacer les pôles d'une communication possible ; celle qui résulte de son contraire, d'une dispersion et d'une désunion des parties qui s'exprime dans l'atomisation sociale. Au fantasme de la fusion d'une pluralité en un corps substantiel s'opposerait la dissolution du lien politique

dans l'atomisation et la sujétion sociale. A une communauté intégrative s'opposerait une société ségrégative. Mais ces deux formes de déliaison communautaire, politique et sociale, sont en réalité comme l'endroit et l'envers d'une même idée de la communauté. La figure centripète de la communion s'accompagne de la figure centrifuge de la désunion ». Si le traverser est une combinaison de faire spatiaux qui mobilisent un ensemble d'intentionnalités pour réaliser un transfert, **la production d'un espace commun** est tout particulièrement creusée. Elle est plus particulièrement interrogée dans les configurations spatiales liées au **traverser de la rue (dernier volet du travail).**

Au-delà des perméabilités qui peuvent exister entre les trois grandes familles de spatialités humaines identifiées dans cette introduction, la langue et le langage, « l'espace de la parole » (Paquot, 1991) occupent une place essentielle dans la définition du traverser. Raison pour laquelle je propose d'envisager **l'aspectualisation du traverser à travers un ensemble de pistes lexicales**.

Partie 1

Principes de diatigisation

Au-dessus de Vitebsk (Marc Chagall, 1915-1920)
(19,5 x 25 cm, *Museum of Modern Art*, NYC, USA).

Le décor de l'œuvre est celui d'un carrefour enneigé avec une église orthodoxe en arrière-plan. Ses couleurs vives contrastent avec le reste. Nous sommes à Vitebsk, la ville natale de Marc Chagall. Un vieil homme « vole » au-dessus de la ville qu'il traverse. Il paraît lancé dans un voyage sans fin, transportant son ballotin comme Sisyphe pousse sa pierre. Ce « Luftmensch *» ou « piéton de l'air » (Wismann) est bien sûr une métaphore du peuple d'Abraham dans la culture Yiddish. Dans la Russie de ce début de XX*e *siècle, ce tableau exprime une traversée sans fin. Cette figure du « mendiant » trouvera plus tard un écho américain dans le « clochard céleste » de Kerouac.*

« … voici qu'enfin la traversée – Effrayante, d'un astre à l'autre, est commencée ! »

Victor Hugo
(Avant-dernier poème de *La Légende des siècles* ; *Les Petites Epopées*, XIV, 2, Plein Ciel).

Un fait spatial, vécu pendant des travaux menés sur les cols routiers dans la traversée des montagnes françaises (Bernier, 2003), peut servir de point d'accroche pour entamer cette partie. Entre le jeudi 15 août et le dimanche 19 août 2002, quelque **17 000 amateurs de musique techno sont réunis sur le col franco-italien de Larche** (document 10). **Le Technival**[1] se tient en fait côté italien, à 200 mètres de la frontière. A un moment où la législation sur les rave-parties se durcit en France, le col a été choisi par les acteurs spatiaux de la *free-party* pour rendre visibles ces spatialités et sensibiliser l'opinion sinon les pouvoirs publics. L'Italie paraît alors en effet plus « permissive » que la France. Les faits expriment une configuration spatiale qui produit un espace du traverser suffisamment sophistiqué pour questionner d'emblée différents arrangements spatiaux.

1. Une *free party* est une fête libre autour des musiques électroniques ; dans sa version *underground*, la *rave* ou *rave-party*, elle, se déroule en « pleine nature » ou dans des lieux non prévus à cet effet type gares, entrepôts ou tunnel abandonnés (je pense en particulier ici au tunnel désaffecté du Mortier (Vercors). Quand elle s'organise en festival, elle prend le nom de « technival » ou « teknival » ou « tekos ».

Document 10 – Technival au col de Larche (août 2002).

Photos rassemblées ici : http://actarus88.free.fr/Tekos%202002/001.html

Pendant la manifestation, la route française d'accès au col a été le théâtre d'un face à face entre raveurs, à l'origine d'opérations-escargots, et C.R.S. cherchant à multiplier les contrôles. Côté italien, l'accessibilité n'a guère été meilleure avec quantité de barrages des forces de l'ordre bloquant l'accès au col. Lieu emblématique d'une traversée alpine[2], **le col de Larche**, dont l'ouverture à la circulation

2. Avec une fonction de franchissement qui décline toutefois nettement.

routière est par ailleurs maintenue tout l'hiver, s'est en quelque sorte trouvé **entravé dans ses fonctions de commutateur* spatial**. Déjà occupé par le lac de la Madeleine[3], le site offre en effet une disponibilité foncière limitée. La rugosité des flux s'est donc imposée aux trafics traversants : une franchissement alors empêché dans un espace proche[4]. Sur place, traverser revient **à se frayer un chemin : un frottement partagé à l'espace. L'étymologie latine, *fricare*, renvoie bel et bien à ce frottement**. Si l'on se réfère au Dictionnaire culturel en langue française (Le Robert, Rey, dir., 2005), frayer la voie, le chemin à quelqu'un, c'est écarter les obstacles, aplanir les difficultés en donnant l'exemple, en montrant la voie. Frayer la voie à quelque chose, c'est la rendre possible. Dans une lecture pronominale, l'acteur spatial peut également se frayer un chemin dans la foule, à travers elle. Et on devine bien dès lors comment **la pratique de cet espace référent qu'est le col dans cet espace-temps précis, est une expérience sociale** : « frayer avec quelqu'un, frayer ensemble » (*op. cit.*), c'est avoir des relations suivies, fréquenter d'autres acteurs spatiaux, une matrice d'espace public. Voire se reproduire et se recréer avec eux. Le traverser invente des acteurs sociaux et leur donne les moyens de leur épanouissement. Le traitement social de ces rugosités est donc constitutif de la traversée. Cette opération est souvent envisagée dans sa réitération avérée ou potentielle. Dans un plan de base, il s'agit là de tracer un chemin par son passage, par le frottement des pieds au sol. L'**actant de passage**, par ses capacités circulatoires et leur actualisation, **fait ici exister le col comme lieu de passage**. Mais les participants du Technival ont eu ici des **ambitions d'acteurs spatiaux**. Dans cet espace à la fois traversant et traversé, un traverser supplémentaire était également en jeu, *in situ* en quelque sorte. Devant des dispositifs sonores appelés « *sound systems* », les pratiques de danse en position debout[5] produisent une

3. Qui a donné au col son nom italien : *Colle della Maddalena*.

4. La sécurité et la gestion matérielle sont pour ainsi dire les seuls points traités par ce reportage de France 2 proposé dans la continuité de l'événement : http://www.youtube.com/watch?v=0041HjIGDq4.

5. Voir les remarques déjà faites en introduction sur l'origine étymologique d'existence (Lussault, 2013, p. 49).

Document 11 – Guérite frontalière en friche au col de Larche.

(X. Bernier, août 2002).

forme de stase dans un espace dédié au mouvement. La chorégraphie des « teuffeurs » elle-même n'est-elle pas faite de mouvements du corps équivalent à un piétinement sur place ? Les quatre jours du Technival ont fait stationner ses participants au col ; ils ont d'abord consisté à rassembler des membres d'une communauté. Il s'agissait ainsi d'affirmer la possibilité de spatialités « en liberté »[6]. « Les teuffeurs n'ont pas de frontières » ai-je entendu à l'envi. Une formulation à maints égards paradoxale puisque dans le même temps le Technival était ici une validation de la valeur frontière.

6. Cet autre reportage diffusé sur Arte (http://www.youtube.com/watch?v=CYZqjtko5lc) explore les motivations et les intentions des pratiquants du Technival.

Compte tenu de l'afflux de participants à l'événement, la validation spatiale a sans nul doute dépassé le simple cadre d'une rave-partie. Ce qui s'est exprimé ici relève du **rapport de la manifestation au mouvement**, à son pouvoir performatif dans un dispositif frontalier inopérant depuis une dizaine d'années (document 11). L'ensemble des mises en relation opérées m'amène à reconnaître ici les éléments d'un traverser et la réalisation de son agencement dans un espace construit dans la distanciation opérée par le Technival. Cet agencement des interspatialités peut être considéré comme « feuilleté » puisqu'il combine interface, cospatialité et emboîtement (Lévy, 2013, p. 570). Le traverser a fait lieu au sens où l'entend Henri Maldiney et où le rappellent Mangematin, Nys et Younès (1996, voir aussi l'introduction) et a **coordonné l'événement selon les métriques externes de l'enjeu politique et les métriques internes de la fête**. Il a réactivé le lieu comme **espace liminal** (Fourny, 2013) et comme « **frontière mobile** » pour reprendre le vocabulaire d'Amilhat-Szary (2013). La diatigisation*, ce processus de mise en relation compris comme les interspatialités dans lesquelles se coordonnent les espaces du traverser a eu lieu et fait lieu (Bernier, 2013 b). En ce sens et bien que le terme n'ait jamais été affiché ou revendiqué, cette manifestation peut être apparentée au traverser. D'où d'emblée quantité de questions afférant à la langue et au langage[7].

7. Cette partie doit en effet être aussi l'occasion de comprendre un troisième traverser qui se superpose à la scène : celui de l'observateur-chercheur que je suis qui le fait naître en mots en tant que traverser. L'objet doit donc être recontextualisé d'un terrain à une expérience relue *a posteriori*, soit la matrice de tout traverser.

L'expérience traversière articulée à la langue et au langage

Les architectures dynamiques d'un agencement flottant

Le terme de **diatigisation**[8] renvoie au fondement même de mes travaux (Bernier, 2013 b) et désigne un processus spatial que je me propose d'approfondir ici. Il rend compte du traitement relationnel des interspatialités dans lesquelles se coordonnent les espaces du traverser. Cette coordination nécessite de mobiliser l'ensemble des compétences spatiales détaillées en introduction (Lussault, 2013, p. 45).

Entre un espace de départ et un espace d'arrivée, les interspatialités construisent des fractions spatiales ductiles et parfois chevauchantes dans un processus spatial lui-même instable. La signification de ces fractions spatiales se construit et prend sens en référence à l'interne et l'externe, au dedans et au dehors[9], à l'identité et à l'altérité (le soi et l'autre), à l'ici et à l'ailleurs. **C'est bien l'action circulatoire qui donne sens à l'espace du traverser. Pour penser le traverser, on ne doit donc clairement pas envisager isolément tel ou tel espace mais bien l'agencement complet mis en tension par le traverser**[10]. L'analyse du Technival du col de Larche en 2002 permet de l'illustrer…

Sans qu'il s'agisse de proposer une géométrie fondée sur une lecture matérialiste, la figure 8, avec ses « doigts chevauchants », cherche à exprimer cet arrangement spatial lié à la mise en tension de l'espace traversé et à rendre compte de la ductilité des espaces et de ses multiples « coupures » ou/et chevauchements. **Le traitement spatial opéré par les acteurs de la traversée est un assemblage de faire spatiaux qui est le produit d'une logique spatiale**. Je cherche à soutenir ici que ce traitement spatial est un exercice par excellence local sachant que nous sommes bien ici dans un espace non euclidien, dans lequel le local n'est pas ce que l'on peut croire dans un plan de base. Toutes les logiques circulatoires et les modalités de transfert doivent bien être appréhendées.

Ces logiques circulatoires sont redevables d'un **empilement de rythmes**[11] et peuvent être comprises à travers le *rhuthmos* démocritéen (Bernier, 2013 b). La lecture que propose Wismann (2010) de Démocrite et de la pensée atomiste permettent de mieux appréhender le traverser. Sa théorie de la connaissance du monde nous invite à penser que les atomes sont des éléments qui se meuvent dans un espace vide à « n » dimensions (mais non euclidien) et qu'ils sont en cela des manifestations de ce vide. Contrairement à Salem (2010), qui défend une lecture corpusculaire de l'atome démocritéen, Wismann reprend **l'image de la**

8. Une référence au « *diathigè* » démocritéen qui désigne littéralement le « toucher traversant ». Ces pistes se sont nourries à la lecture proposée par Wismann (2010) de Démocrite et de la pensée atomiste. Elles ont déjà pu donner lieu à des développements dans l'article « Traverser l'espace » (Bernier, 2013 b) et seront reprises plus loin.

9. Ces hypothèses ont été forées notamment grâce aux travaux de Mongin (2009) sur Michel de Certeau et aux réflexions de Georges Pérec (1985) sur le chez-soi et le dehors.

10. Mon hypothèse fait du traverser un tout dont la cohérence se construit par le fait d'un récit.

11. Voir également l'introduction.

natte, de la tresse ou de l'entrelacs (« *sumploké* ») et soutient que l'atome n'a pas d'épaisseur ni de poids et qu'il est le mouvement même dans lequel le grand vide s'étend. Il tient pour responsables de ce qu'il considère comme un malentendu majeur, Aristote, Théophraste et Épicure, qui désignent explicitement ces atomes comme des corps (« *sômata* ») et décrivent en particulier leurs propriétés à travers le trinôme *schema-taxis-thesis*. Celles-ci évoquent ainsi clairement l'ordre et l'aménagement dans une dimension statique. Et matérialiste. Cette hypothèse euclidienne fait de la forme une propriété intrinsèque de l'atome chez Aristote. Wismann nous explique qu'Épicure est ensuite piégé en quelque sorte par cette cosmologie aristotélicienne qui l'amène à concevoir un univers dont la périphérie est une ligne droite, avec des corps (atomes) qui tombent vers un centre infini. La lecture de Démocrite proposée par Wismann va à l'encontre de ces interprétations. Elle fait de l'atome démocritéen **une ligne de force qui se propage selon son rythme (le « *rhuthmos* » étant sa propriété principale). La traduction du très rare « *diathigè* » en « toucher traversant » (!) permet d'insister encore sur ce mouvement par lequel l'atome se traverse lui-même, si tant est qu'il est une onde, une ligne, un filament qui se propage dans le vide, une des forces mêmes du vide** (se reporter à deux passages notamment de l'ouvrage de Wismann (2010) : p. 28 à 36 et p. 59 à 66). **La *diathigè* y est décrite comme « l'action de se toucher, d'entrer en contact avec quelque chose en le traversant »** (p. 62). La possibilité d'un retour de l'atome sur lui-même (« *tropè* ») est la troisième caractéristique dévoilée par Wismann. « Le mouvement originel des atomes, défini par Démocrite comme une vibration (« *palmos* »), précède l'apparition des corps qui ne se forment qu'à partir du moment où les entités ainsi mues parviennent au contact

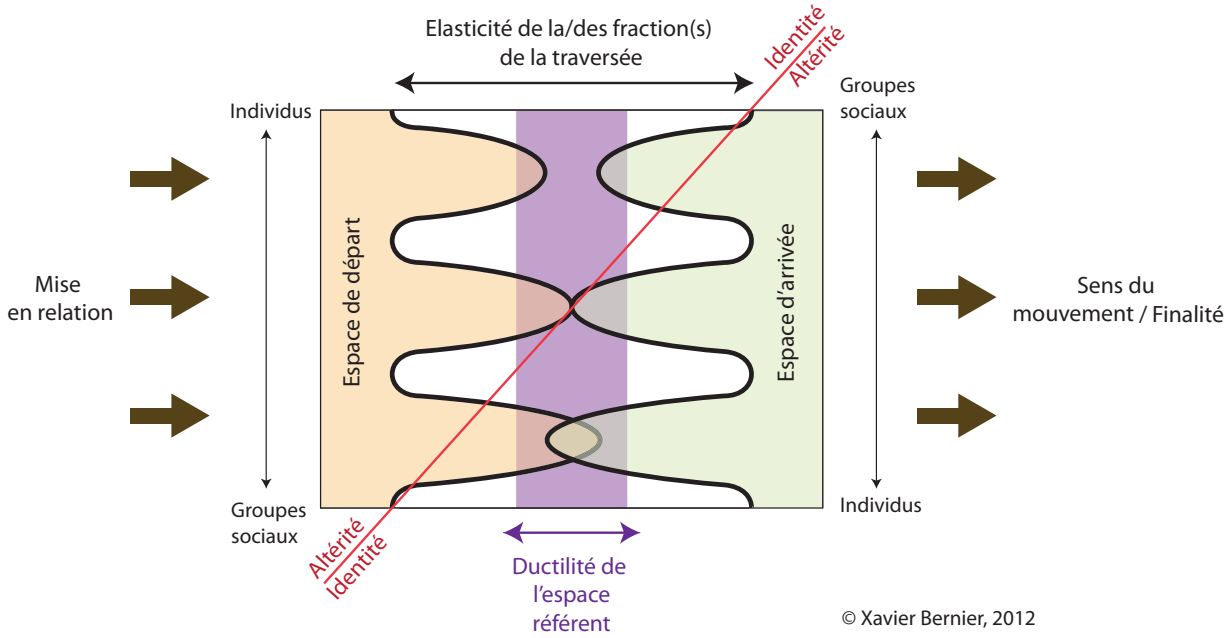


Figure 8 - L'espace du traverser.

et s'entrelacent en un agrégat dont l'effet est de les relier en les maintenant dans une proximité. L'espace réel, au sens d'une distance entre des corps (*diastèma sômatôn*), surgit à la condition que les agrégats se multiplient suffisamment pour produire un « tourbillon » (*dinos*) qui peu à peu se développe en une « membrane » sphérique (*hymen*) sous la protection de laquelle les processus cosmogoniques peuvent amorcer leur cours » (Wismann 2010, p. 34-35). Cette lecture ondulatoire du traverser a déjà été figurée en introduction pour illustrer les traverser urbains.

Si l'on veut bien **envisager une carte du traverser** (figure 9), elle doit ainsi être comprise comme un empilement de rythmes organisé par de multiples spirales[12] autour d'un centre où réside l'individu ou le groupe social. Elle cherche à rendre compte des spatialités dans l'espace du traverser et permet donc de cartographier dans un espace

12. Le traitement des figures spiralées donne lieu à une étude plus approfondie dans ce travail (fin de cette partie et partie suivante).

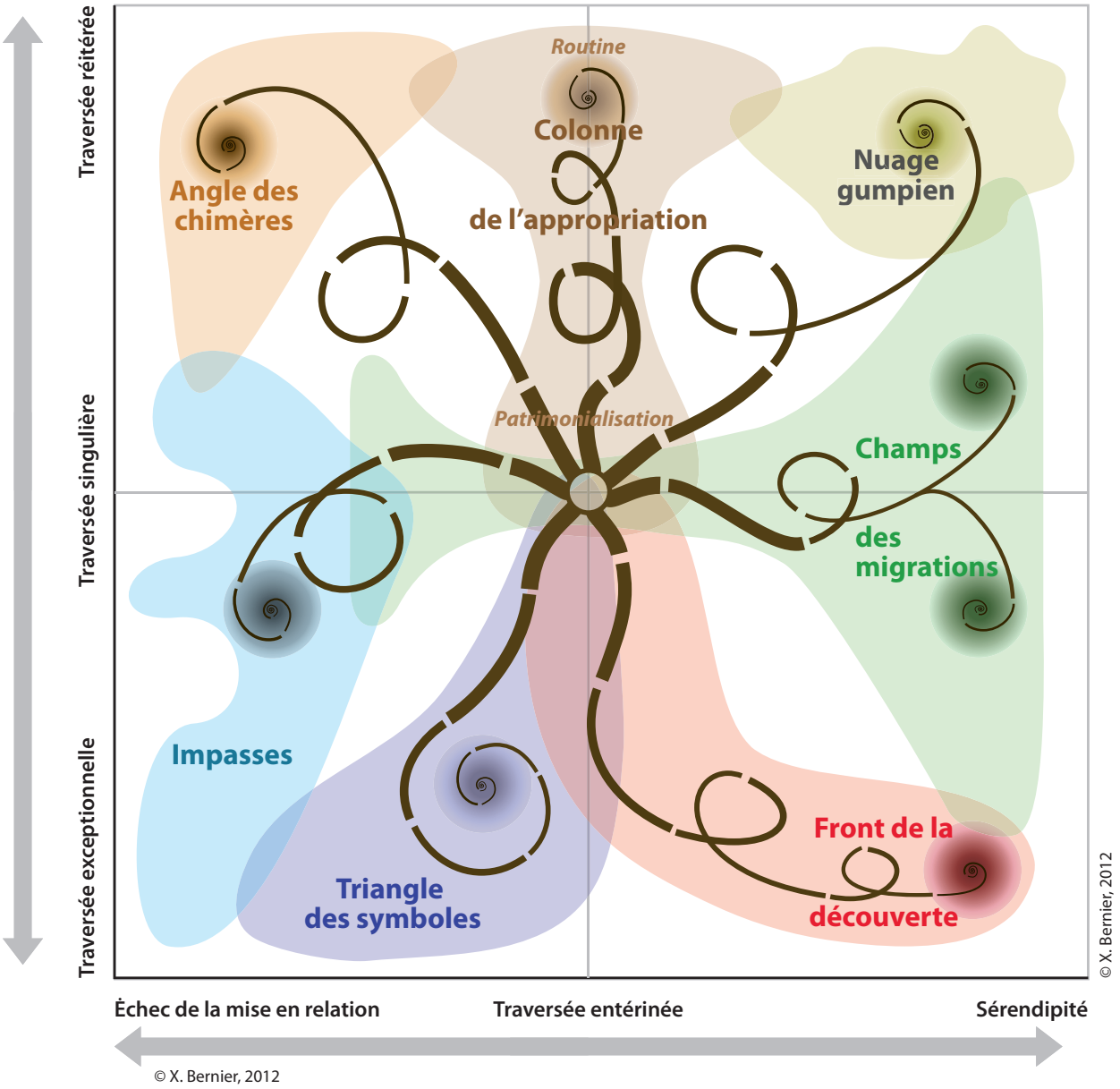


Figure 9 - Carte du traverser.

non euclidien des mises en relation à la fois centrifuges et centripètes. Elle distingue des **traversées singulières** (qui n'ont pas lieu en dehors d'elles-mêmes), **exceptionnelles** (dans les dimensions de leur événement) **ou dont on peut envisager la réitération, voire la reproductibilité.** La validation des objectifs projetés dans la traversée peut conduire les opérateurs spatiaux à **l'entériner**, c'est-à-dire à la considérer comme réalisée. Mais l'espace d'arrivée peut aussi être différent de celui attendu et révéler ainsi une capacité à traverser quelque chose **par hasard** (la sérendipité définissant ici aussi bien l'art de ce traverser que le traverser ainsi fait). La carte du traverser signale aussi certains cas où la mise en relation **débouche sur une impasse**, en tout cas validée (temporairement ou définitivement) comme telle par les acteurs sociaux. Selon les temporalités et les contextes spatiaux, la signification du traverser peut aussi glisser d'une signification spatiale à une autre.

Ainsi, la traversée de Christophe Colomb vers les Indes l'emmène en ce qui deviendra l'Amérique et prend ainsi sa place dans un « **front de la découverte** ». Elle se prolonge bien sûr dans le « **champ des migrations** » (dont il n'est pas besoin de rappeler l'importance pour le Nouveau Monde), mais aussi dans une **appropriation patrimonialisé**e érigée au rang de symbole. À une autre échelle, la validation spatiale de l'*Appalachian Trail*[13] a elle aussi évolué depuis l'utopie sociale de son fondateur Benton Mac Kaye (Maumi, 2012), faite d'un projet aménagiste théorisé autour du « *Regional Planning* ». Ce qui était au départ une philosophie de l'habiter en plein air (« *in the open* »), un projet rural qui envisageait les Appalaches comme un refuge pour les communautés, est devenu un itinéraire continental dont le réseau longitudinal des chemins de randonnée s'étend aujourd'hui de la Floride au sud jusqu'à Terre Neuve au Canada. **Dans la colonne de l'appropriation,** la **dimension patrimoniale** du projet initial s'est peu à peu effacée au profit d'une certaine forme de routine des pratiques touristiques dans le champ du traverser touristique.

13. Xavier Bernier, «Traverser l'espace.», EspacesTemps.net, Travaux, *22.10.2013 http://www.espacestemps.net/articles/traverser-lespace/*

D'autres traversées « américaines » peuvent apparaître sans aucun but apparent, comme celles répétées par le héros **Forrest Gump. dans le film de Robert Zemeckis (1994)** : « *he just runs* »…« *with no particular reason* ». L'individu part de chez lui en Alabama, court jusqu'au bout de la route, puis à travers la ville, puis à travers le comté, l'État et finalement le pays. Dans ce type de pratique de l'espace, la « compétence scalaire » (Lussault 2013) est sans nul doute engagée. D'abord seul, il va être suivi par des foules de plus en plus nombreuses, dans une succession de traversées effectuées sur la route et où sont figurées des représentations qui servent de marqueurs spatiaux, des phares des côtes du Maine aux rivages du Pacifique. Comme autant de ponctuations* spatiales. Dans ce « **nuage gumpien** » figuré sur la carte du traverser, jamais l'acteur fictionnel opérant ne semble repasser au même endroit, ni s'arrêter, avant, au bout de trois ans, de décider qu'« il est fatigué » et de stopper, au milieu de nulle part. Il s'agit alors d'un changement de quotidienneté et non d'un passage d'une quotidienneté à une banalité.

Pour rester dans un cadre américain, selon la lecture qui en est faite, le livre culte de **Jack Kerouac, « Sur la route »**, peut être situé dans **l'angle des chimères** ou dans des **impasses**… à moins que sa force symbolique n'ait peu à peu validé cette traversée dans un **triangle des symboles** qui donne un écho sinon un sens à toute **traversée des grands-espaces***. « Quel est ce sentiment qui vous étreint quand vous quittez des gens en bagnole et que vous les voyez rapetisser dans la plaine jusqu'à, finalement, disparaître ? C'est le monde trop vaste qui nous pèse et c'est l'adieu. Pourtant nous allons tête baissée au-devant d'une nouvelle et folle aventure sous le ciel » (Kerouac, 1997, p. 241). **Le « clochard céleste » cherche à donner sens au mouvement par la vitesse, mieux, par une réinvention du rythme[14]. Le traverseur de la Beat génération aspire à s'opposer au monde, à se mesurer à lui**. En ce sens, l'espace référent de sa traversée relève de métriques externes ; plus que jamais son traverser des grands-espaces* renvoie lui à des métriques internes. « On était tous aux anges, on savait tous qu'on laissait derrière nous le désordre et l'absurdité et qu'on remplissait notre noble et unique fonction dans l'espace et dans le temps, j'entends le mouvement » (*op. cit.* p. 189). **Le récit spatial concerne les acteurs spatiaux qui prennent part à cette mouvance car ils ne se contentent plus d'un statut de simples actants. Il concerne aussi l'auteur lui-même** qui valide par son récit plusieurs voyages effectués à travers le continent entre 1947 et 1951. Et jusqu'à l'objet support (le fameux rouleau de papier de téléscripteur de 36 mètres de long, une forme physique qui allégorise la route elle-même) et la forme littéraire (la légende veut que « Sur la route » ait été écrit en un jet, dans un style d'écriture volontiers assimilé au jazz Be Bop. de l'époque) qui donnent sens au traverser[15]. Le récit ambitionne de **faire éprouver**, ressentir, l'immensité de l'espace américain **au lecteur**. La forme est celle d'un road-book incarné dans les métriques internes de la traversée. Ecrit et devant être lu dans un souffle, le récit est fondé sur un style **associé à une ponctuation minimaliste**. Cette particularité a d'ailleurs pu être décriée par Truman Capote qui n'hésitait pas à dire **« *that's not writing, that's typing* »[16]. Ponctuations* et ponctualités de l'espace du traverser** doivent être replacées ici dans les clés de lecture (*sic*) fournies dans la dernière partie de ce travail. La figure de la route autant que la forme de récit choisie s'inscrivent également dans un genre et dans une histoire avant Jack Kerouac (« La route » de **Jack London** (2001, 1907) par exemple avec la figure du hobo[17], ce « vagabond ferroviaire ») et après lui (par exemple, toujours avec un roman intitulé « La route », le **détour par le fictionnel** proposé par MacCarthy (2008) pour donner à voir la traversée d'un père et de son fils dans un monde en proie au chaos apocalyptique). Si le premier rend compte dans son livre de ses propres errances sur les routes américaines[18], le second utilise le récit d'une traversée pour illustrer un traverser familial.

14. Les formes d'actualisation de cette figure du traverser sont tellement nombreuses qu'il est bien sûr impossible d'en dresser un catalogue exhaustif, des plus médiatisées comme « *Into the Wild* » de John Krakauer (1996) (traduit au Québec en un intéressant « Voyage au bout de la solitude ») mis en film par Sean Penn (2007) aux expériences révélées sous forme de blog. Indépendamment du suivi d'un quelconque itinéraire dont la réitération n'est jamais vraiment la question posée, la récitation spatiale tient explicitement ou implicitement à des spatialités référentes. Certains opérateurs spatiaux ne sont alors pas à une contradiction près comme avec Nick Kleckner (http://worldinstrides.blogspot.fr/) qui s'est surnommé « le vagabond » tout en accédant à son point de départ par avion et en s'étant doté des instruments et du matériel nécessaires à la meilleure connexion internet pour alimenter son récit au fil de l'exécution d'une traversée qui l'a mené en 2012 de la Floride à la Californie en 178 jours (http://www.huffingtonpost.com/2012/10/03/hobo-nick-kleckner-walks-florida-california-video_n_1936575.html).

15. Dans une lettre de 1951, Kerouac (2000, p. 294) explique : « J'ai raconté toute la route jusqu'à présent. Suis allé vite parce que la route va vite... ait écrit tout le truc sur un rouleau de papier de 36 mètres de long (...) - je l'ai fait passer dans la machine à écrire et donc pas de paragraphes... l'ai déroulé sur le plancher et il ressemble à la route ».

16. « Ce n'est pas de l'écriture, c'est de la dactylo » (Archives du *New York Times*, 25 octobre 1992).

17. Aux Etats-Unis, le hobo désigne un SDF qui se déplace de ville en ville et l'expression « *to be on the road* » renvoie plutôt à ce type d'errance qu'à une forme de traverser touristique.

18. Qui lui vaudront d'ailleurs en 1894 d'être emprisonné, c'est-à-dire privé de mouvement… Une restriction de la motilité traversière*.

Verbe et espace, verbes et spatialités

La langue et le langage informent donc le traverser, à la fois pour la validation globale de son achèvement* et pour la qualification des faire spatiaux[19]. En la matière, tous les vocabulaires et tous les verbes ne se valent bien sûr pas. J'ai déjà eu l'occasion d'aborder les nuances apportées par certains **verbes synonymes** (Bernier, 2013 b). Ainsi, traverser n'est pas **franchir**. Ou pas seulement. Dans le langage courant comme dans l'analyse spatiale ou dans la chorématique, par exemple, il y a dans « franchir » une référence claire à la ligne et à sa transgression. Dans la quotidienneté, le traverser par le prisme du franchissement produit des configurations spatiales très bien étudiées par Gay (2013). Qu'elle soit de couleur (jaune, blanche, rouge, bleue, verte etc.), de crête, un cours d'eau, une frontière matérielle, un mur, etc., la ligne invite à une compréhension *a priori* de la traversée par la limite. Soit un temps d'une séquence dont l'expérience, si elle peut être centrale, ne constitue pas la matrice du traverser. Obstacle structurel, social ou politique, symbolique ou imaginaire, la ligne peut avoir une plus ou moins grande épaisseur et relever d'une métrique euclidienne ou non. L'expression spatiale de la limite peut aussi être ponctuelle quand il s'agit, par exemple, de bornes, de seuils ou de cols, mais c'est toujours l'avant et l'après de la démarcation qui sont pris en considération. Soit une métrique interne. Retaillé (2011) a très bien expliqué les « transformations des formes de la limite » et Amilhat-Szary (2013) fait volontiers se rencontrer la viscosité de la matière du mur évoquée par Marcel Aymé (« Le Passe-muraille ») et celle des corps dans la pensée de Gilles Deleuze et Félix Guattari (2008, 2009). Dans un espace mobile (Retaillé 2011), il en résulte des agencements de spatialités plus ou moins élaborés. Pour les comprendre, les très fines analyses des spatialités du franchissement de Lussault (2009, 2013) doivent être mobilisées.

19. Tailler la route signifie l'ouvrir, faire la route ou la pratiquer pour traverser les grands-espaces*.

Traverser n'est pas non plus **passer**. Ou pas seulement. L'étymologie de *pas-* inscrit l'action dans une métrique des limites et de leur gestion. On notera que le *pass* anglo-saxon désigne aussi un lieu du passage[20], fonction également dévolue à la passe du lagon. Rappelons encore que le passe est le moyen de s'affranchir des limites d'un lieu pour le faire sien et qu'un mot de passe est parfois indispensable pour passer les limites. Quand Augé (2009) soutient qu'une frontière n'est pas un barrage, mais un passage, il revendique aussi une anthropologie des mobilités. Le passage peut donc être abordé comme un rapport du soi au lieu.

20. En particulier un col comme abordé dans mes travaux sur les cols routiers dans la traversée des montagnes (2003).

« Parcourir », « cheminer » ou « sillonner », verbes volontiers présentés comme ses synonymes, ne sont pas « traverser » non plus. Il est plus question d'une étendue dans laquelle on circule en tous sens et toutes directions. Mais s'ils peuvent laisser des traces, s'inscrire dans une sémiosphère parfois très sophistiquée, le cheminement n'existe pas en dehors de ses propres coordonnées et le parcours fait d'abord référence à une trajectoire qui produit l'espace…

L'action de traverser, si elle ne se résume pas à ces actes, suppose de franchir, passer, parcourir, cheminer.

L'usage du verbe traverser proprement dit est plutôt récent[21] dans la langue française (Dictionnaire culturel en langue française (Rey, dir., 2005, vol. 4, p. 1567). **Les deux racines latines qui lui donnent un sens étymologique, *trans-* et *versare-*, font clairement de ce mot l'expression d'une ouverture définie par un angle**[22]. Procès, état ou devenir d'un mouvement, traverser signifie en effet d'abord **« se tourner vers », « être tourné vers »**. Son pendant réflexif apparaît fin XVI[e] siècle dans la langue française pour signifier **« se présenter à l'esprit »**. De l'espace, du spatial et des spatialités donc. Plus tardive (début XIX[e] siècle) est l'introduction d'un rapport temporel quand il s'agit de **traverser une période**. En règle générale, cette identification temporelle se fait *a posteriori* de la période en question et d'autant plus facilement qu'elle est associée à des difficultés. « Traverser une crise », c'est être confronté à ces difficultés. Dans une formule intéressante, le français dit ainsi volontiers « traverser une mauvaise passe »… Dès lors, les dictionnaires s'appliquent à détailler la **polysémie du verbe en entrées qui peuvent paraître contradictoires** : traverser reviendrait d'abord à parcourir (un espace) d'une extrémité, d'un bord à l'autre. Il s'agit d'ailleurs plus ou moins de la seule définition proposée par Brunet, Ferras et Théry dans leur dictionnaire critique (1992). L'action de traverser y est en effet décrite comme un « déplacement d'une extrémité à l'autre d'une entité spatiale repérable » (p. 445). Cette lecture appauvrie du mot a son correspondant temporel avec le déjà signalé « traverser une période ». A ces compréhensions dynamiques font écho des formes d'apparence plus passive ou plus statique qui consistent à « être en travers », à (se) placer en travers et à faire obstacle au mouvement. Emetteur ou récepteur du processus mobilitaire, l'opérateur spatial est alors impliqué dans l'intrusion de cet interposé. A la forme active ou passive, traverser est alors passer, pénétrer de part en part, à travers un corps, un milieu, un objet. Et le Dictionnaire Le Robert de convoquer quantité de synonymes pour expliciter cette acception : percer, transpercer, filtrer, envahir… Une des **modalités de l'expérience traversière** dont on voit bien qu'elle a affaire avec le contact, les sensations, les sens.

Pour progresser dans la démonstration et « penser entre les langues »[23], les méthodes de Wismann (2012) permettent d'ouvrir quelques premières pistes spatiales. Sans s'attarder pour l'instant sur les idiotismes ou les déclinaisons spécifiques à l'intérieur d'une même langue[24], trois grandes composantes admettent de **fortes récurrences d'une langue à l'autre quand il s'agit de qualifier les relations spatiales associées au verbe traverser**. La figure 10 en rend compte sous la forme de nuages de verbes. Devenu langue du Monde, l'anglais nous fournit avec ***across***, ***through*** et ***beyond*** qui sont des formes de qualifications adverbiales du mouvement, trois composantes majeures pour mieux comprendre les interspatialités associées.

21. Tournant du premier millénaire.

22. L'introduction a déjà permis de souligner les liens entre traverser et la « philosophie de l'Ouvert » de Henri Maldiney de même que l'importance d'une approche par les angles.

23. Le choix des langues abordées ici relève de l'intérêt des résonnances sémantiques ou des opportunités liées à des terrains récents ou à des rencontres. Sans les approfondir autant, mes recherches m'ont amené à sonder d'autres champs linguistiques que ceux développés ici : le chinois (mandarin) par exemple décline notamment le verbe traverser autour du caractère *guò* – *guo* 过 selon des logiques similaires, expliquées de façon sommaire ici (http://www.chine-nouvelle.com/methode/caracteres/caractere/36807.html).
La forme du Kanji japonais est quant à elle édifiante quand il s'agit de désigner le traverser (« *wataru* »). Avec toutes les précautions interprétatives nécessaires, nous suggérons que le *Sanzui-Hen* (surligné ici en rouge) tend à désigner des choses relatives à l'eau et pourrait signifier le traverser premier d'un Japon largement construit dans son rapport à la mer. Le Kanji central (en vert) évoque des « degrés » ou des multiples (« fois ») dans lesquels nous croyons retrouver les multiples spatialités et les multiples plans spatiaux. Enfin, le Hiragana « *ru* » (en jaune) est la terminaison qui désigne en japonais le verbe, l'action, la mise en mouvement.

渡る 渡る

24. Par exemple le français canadien avec ses traverses et ses traversiers (voir Xavier Bernier, « Espace et spatialités du traverser. », EspacesTemps.net, Traverses, 23.09.2013 http://www.espacestemps.net/articles/espace-et-spatialites-du-traverser/).

Un des exercices engagés dans le traverser et dont rendent comptent beaucoup de langues est bien celui de la « compétence de découpage et de délimitation » (Lussault, 2013, p. 46). La diatigisation, et sans doute est-ce un des faire spatiaux majeurs qui la constituent, passe ainsi par des opérations de fraction et de découpe. Gay (2004, 2013) s'est appliqué à montrer l'importance et les modalités de cette tomogénèse[25]. Traverser a à voir ici avec l'***across*** des anglophones. Dans les langues indo-européennes en particulier, la racine « *crux*, *crucis* »[26] (la croix-ciseaux) se décline en quantité de verbes dont bien sûr le français « croiser » ou « couper à travers » : *to cross* (anglais), *kreuzen* (allemand), *cruzar* (espagnol), *cruz* (portugais), *incrociare* (italien), *krzyżować*[27] (polonais[28]), etc, se font écho pour exprimer ces coupures de l'espace. Le « chemin de traverse » français désigne d'ailleurs un raccourci obtenu en coupant à travers.

Cette lecture est également présente dans beaucoup d'autres familles de langues comme l'hébreu[29]. En hébreu moderne, la racine *HaTSaTS* צחץ signifie ainsi littéralement « partager en deux » mais peut s'employer aussi pour dire « traverser la rue ». L'hébreu biblique ou rabbinique exprime également l'idée de déchirer[30] avec la racine *KaRA* ou ערק. Quand il s'agit de dire qu'on traverse de cette façon, l'arabe[31] a ses équivalents avec par exemple عطقي *yaktaa* qui, littéralement, a le sens de couper. Si le locuteur rajoute la route (*al tarik* en arabe), cela donne *yaktaa al tarik* qui a deux sens : soit couper la route (dans le sens bloquer) soit traverser la route... L'amharique[32] (éthiopien moderne) q^{w}ärräṭä décline le même genre d'agir spatiaux : couper, débiter, tailler, trancher, amputer, interrompre, clore, terminer, achever, tondre, labourer une 2^{e} fois… Au causatif, il donne aq^{w}ärräṭä : interrompre, cesser, prendre un raccourci, traverser une route, une rivière, une frontière… cesser une relation (ce qui interroge aussi le rapport entre traverser et franchir).

25. Tomogénèse, de *tomo* « coupe, section » et de genèse « processus de formation ».

26. La croix est d'abord un signe dont on devine l'universalité de la portée dans la sémiosphère, un symbole immédiatement perceptible pour ce qu'il dit de croisements et d'intersections en même temps que de formes centripètes ou centrifuges.

27. Il existe aussi le mot « *trawersować* » dans la navigation marine ou aérienne, dans la randonnée ou le ski en montagne qui désigne alors une route perpendiculaire à l'axe principal de circulation ou à l'axe de symétrie principal.

28. Merci à Maciej (Maciej Jedrusik, professeur à l'université de Varsovie) avec qui nous parlions « traverser » sur les chemins du nord de l'Ethiopie…

29. Les éclairages sur les pistes en hébreu doivent beaucoup aux échanges avec monsieur le Rabbin Nissim-Nathan Sultan (Consistoire Israélite de Grenoble).

30. Une déchirure qui renvoie notamment à l'**ouverture de la mer Rouge par Moïse**, cet épisode majeur et parmi les plus connus de l'Ancien Testament qui « empile » les traversées et leur donne sens par leurs ancrages externes : l'Egypte pharaonique et la « Terre Sainte ».

31. Un grand merci pour ses éclairages à Jocelyne Gerard-Adjizian, professeur à l'université Saint-Joseph de Beyrouth (Liban), véritable « Aladine » lors de chacun de mes terrains au pays du Cèdre.

32. Alain Gascon, avec qui j'ai fait du terrain dans le nord de l'Ethiopie, a été d'un immense concours pour ces explications. L'amharique (éthiopien moderne), langue de travail de la république fédérale et démocratique d'Éthiopie, est parlé par au moins 50 millions de locuteurs et compris par plus des 2/3 des 90 millions d'Éthiopiens et sans doute par une part importante des 5 millions d'Érythréens (L'Érythrée fut fédérée à l'Éthiopie de 1952 à 1962, puis annexée de 1962 à 1991). C'est la langue africaine, *sensu stricto*, la plus utilisée, sans doute, devant le swahili. Elle appartient, avec l'arabe, l'hébreux, les langues berbères, le tigrinya, le somali, l'oromo, l'afar… au phylum afro-asiatique (préféré à afro-sémitique ou chamito/hamito/couchito/sémitique). Comme dans toutes les langues sémitiques, la priorité est donnée à l'expression verbale à partir de racines verbales trilitères (3 consonnes) auxquelles on agrège des préfixes et des suffixes. Exemples tä (passif) tä + verbe / a (causatif) faire + verbe. Exemple : sämma [écouter/entendre] asämma [faire écouter] / mä : (substantif). Exemple : racine verbale slm devient mslm [musulman].

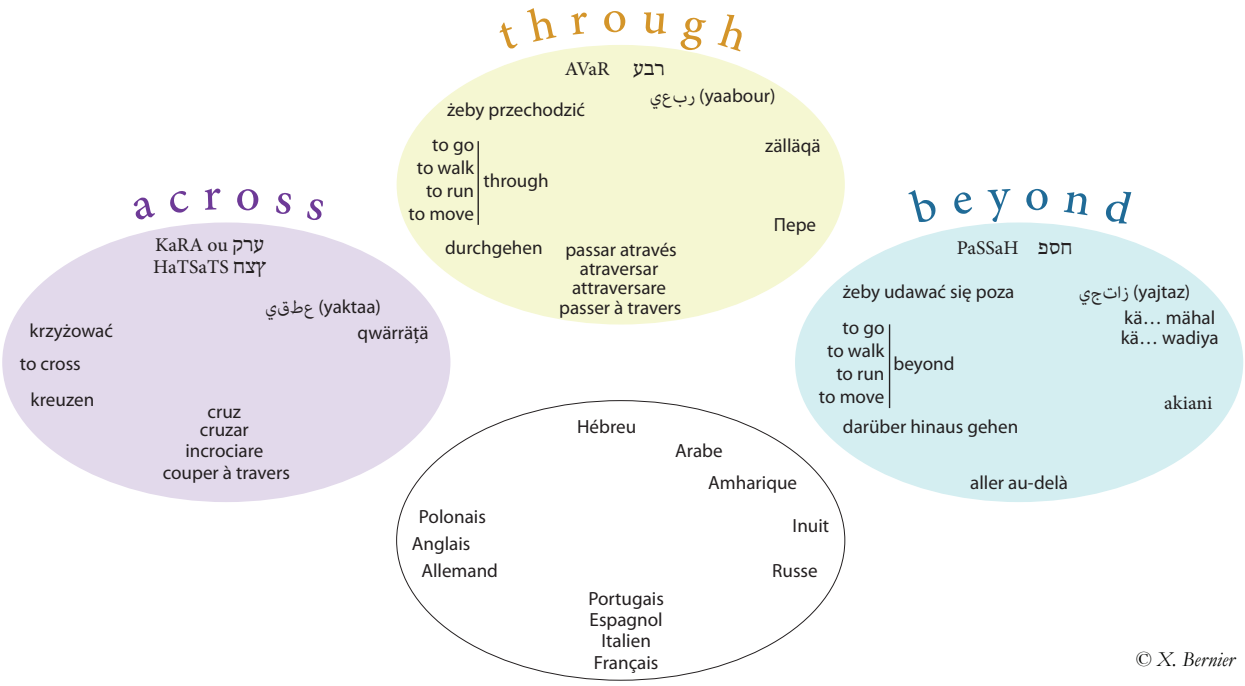


Figure 10 – Une approche interlangues du verbe traverser

L'autre grande composante qualificative du traverser tient dans le « ***through*** » (à travers) que l'anglais adjoint aux « *to go* », « *to walk* », « *to run* », « *to move* »... Le « *to go through* » a son correspondant allemand (« *durchgehen* »), espagnol (« *atraversar* »), portugais (*passar através*), italien (*attraversare*) ou polonais (*Żeby przechodzić*). Des parallèles peuvent là aussi être envisagés avec la racine *AVaR* רבע exprimant en hébreu biblique aussi bien que moderne le passer à travers, le passer outre ou le transgresser. C'est cette même racine qui est utilisée pour évoquer la traversée d'une période par exemple. En arabe, c'est ربع (*yaabour*) que l'on préférera pour ce traverser franchissant (*yaabour al Nahr* prend par exemple le sens de franchir le fleuve). L'amharique utilisera ici des prépositions pour exprimer le fait de traverser à travers, au travers (*through*) : bä… bäkkul et pour aller d'un point à un autre : eskä… deräs. La racine Zälläqä peut aussi permettre de verbaliser l'action de traverser une rivière (*go through*), d'achever, de terminer (*to complete*)[33], ou encore avancer par (*get by*) qui donne là aussi une dimension de quelque chose de perpétuel, pérenne, permanent. Moins usitée est la racine Šäggärä transformée au passif en täšaggärä traverser, passer une rivière, traverser une rue, passer d'une région à l'autre et au causatif en aššaggärä faire passer, traverser, transpercer, passer d'un lieu à l'autre (ou aššägaggärä) pour dire au sens figuré que l'on passe d'une année à une autre. Sous forme de nom et d'adjectif, cela donne le très intéressant mäššagäriya qui veut dire aussi bien gué que guéable.

33. A rapprocher de l'achèvement* du traverser abordé à la fin de cette partie du travail.

Ce dont il est question ici relève notamment de ce que Lussault (2013, p. 179) nomme la transspatialité, soit « la spatialité spécifique [de] l'expérience spatiale majeure en même temps que de plus en plus routinisée : celle du franchissement d'une limite, d'un seuil, d'une barrière. […] La réalisation de la mobilité des individus implique donc de pouvoir passer à travers ». Parmi les préverbes utilisés en russe, Пере[34] est l'un des plus importants par la quantité et la variété des déclinaisons qu'il permet (figure 10). Les verbes qu'il permet de composer peuvent se ranger dans différentes familles de traverser, mais les recherches que j'ai menées me font en tout cas associer le préverbe Пере au *through* même s'il dit pourtant aussi quelque chose du *beyond* par ce qu'il exprime de trans- (cf *infra*).

La troisième grande famille sémantique associée au verbe traverser dans les différentes langues est sans doute à rattacher au « ***beyond*** » de l'anglais. Et donc à des spatialités qui conduisent à un espace au-delà de la traversée. Ainsi en va-t-il pour l'arabe زاتچي (*yajtaz*) utilisé par exemple pour évoquer la traversée les frontières et plus exactement le mouvement qui les dépasse. Il y a également du *go beyond* (aller au-delà), mais aussi du *passover* (passer au-dessus) dans l'hébreu biblique חספ (racine *PaSSaH*[35]). Pour dire que l'on fait une traversée au-delà (*beyond*), l'amharique utilisera par exemple des prépositions : kä… mähal, kä… wadiya. Ce dépassement est également exprimé dans le polonais avec le générique traverser *przekraczać* (passer) qui peut aussi se traduire par « atteindre un niveau élevé. Le « *to go beyond* » pouvant se dire également *Żeby udawać się poza*. Beaucoup de langues utilisent un préfixe ou un préverbe pour exprimer cette idée. La langue inuit[36] propose par exemple des constructions de mots et de phrases souvent associées au localisateur « *akiani* », qui signifie « de l'autre côté de ». Pour l'inuktitut[37] donc, dialecte de la langue inuit (de l'Arctique oriental canadien), on ajoute ensuite des suffixes à ce localisateur[38] pour obtenir un verbe (« aller de l'autre côté ») et conjuguer les personnes, entre autres. Ce qui donne par exemple « *qajakkut akianuusivunga* » quand on veut dire « je traverse en canoë » (ou plus précisément « je m'apprête à traverser en canoë ») ou « *qimuksikkut akianuusivunga* » quand « je m'apprête à traverser en traîneau ».

La langue russe est particulièrement sophistiquée quand il s'agit de verbaliser le mouvement. Il existe ainsi quantité de **verbes de mouvement préverbés**. Lorsque le locuteur adjoint un préverbe de déplacement à un verbe de mouvement, il produit un verbe imperfectif ou perfectif[39]. La figure 11 et le document 12 nous donnent un aperçu de l'étendue des combinaisons possibles.

34. Prononcer « piri ». Pas moins de 13 pages d'occurrence dans un dictionnaire de russe (Scerba, Matoussevitch, 1983, pp. 433-445). Пере est par exemple à la base d'un mot qui dit les profonds changements et les restructurations liés au passage d'un espace soviétique à un espace russe : la perestroïka (« перестройка » qui signifie reconstruction, restructuration, avec une idée de renouveau, un élément novateur : de péré- = re-, et stroïka = construction, transformation).

35. A rattacher de façon évidente avec la plus connue des fêtes juives *Pessa'h*, la Pâques juive. Selon la tradition, ce nom vient rappeler ce moment lié aux Dix Plaies infligées aux Egyptiens pendant lequel Dieu a tué tous les premiers-nés à l'exception de ceux des maisons juives qui furent préservés (car il « passa au-dessus »). Par extension, *Pessa'h* commémore l'avènement du peuple juif, sa libération, qui sera permise ensuite par la traversée de la mer Rouge et du désert pendant laquelle Moïse recevra la Torah sur le mont Sinaï (cf *supra*).

36. Toute ma gratitude va ici à Béatrice Collignon qui m'a mis en relation avec Carole Cancel, docteur, diplômée du programme de langue et culture inuit de l'Inalco et du département d'anthropologie de l'Université Laval à Québec et qui travaille pour le gouvernement du Nunavut, à Iqaluit dans l'Arctique canadien, pour le bureau de la traduction, au ministère de la Culture et du Patrimoine.

37. Je n'ai pu approfondir mes recherches sur les autres dialectes, mais les formes utilisées pour dire traverser semblent assez homogènes.

38. Une localisation relative, selon les termes de Louis-Jacques Dorais, professeur en anthropologie et en linguistique à l'université Laval de Québec.

39. Rappel : en linguistique, aspect d'une action aboutissant à un terme. Le procès ne peut être réalisé qu'une fois parvenue à son terme. Ainsi, pour tout mon projet et pas seulement en russe, **la traversée peut être validée par un récit imperfectif tandis que le traverser peut être seulement envisagé dans un perfectif.**

Un grand nombre d'entre elles permettent la **caractérisation de types d'actes* spatiaux et au-delà de types d'expériences spatiales associés au traverser**. Parmi les préverbes détaillés ci-dessous, Пере[40] est sans doute celui qui permet les agencements les plus à même de décrire les faire spatiaux liés à la diatigisation. Le **préfixe trans-** le traduit en partie. Les préfixes français trans-, tra-, tré-, très- traduisent notamment bien cet au-delà intensif envisagé plus haut dans le *beyond*.

40. Le petit graphe qui lui est associé dans la figure 11 n'est d'ailleurs pas sans rappeler la figure 7 dans une version simplifiée.

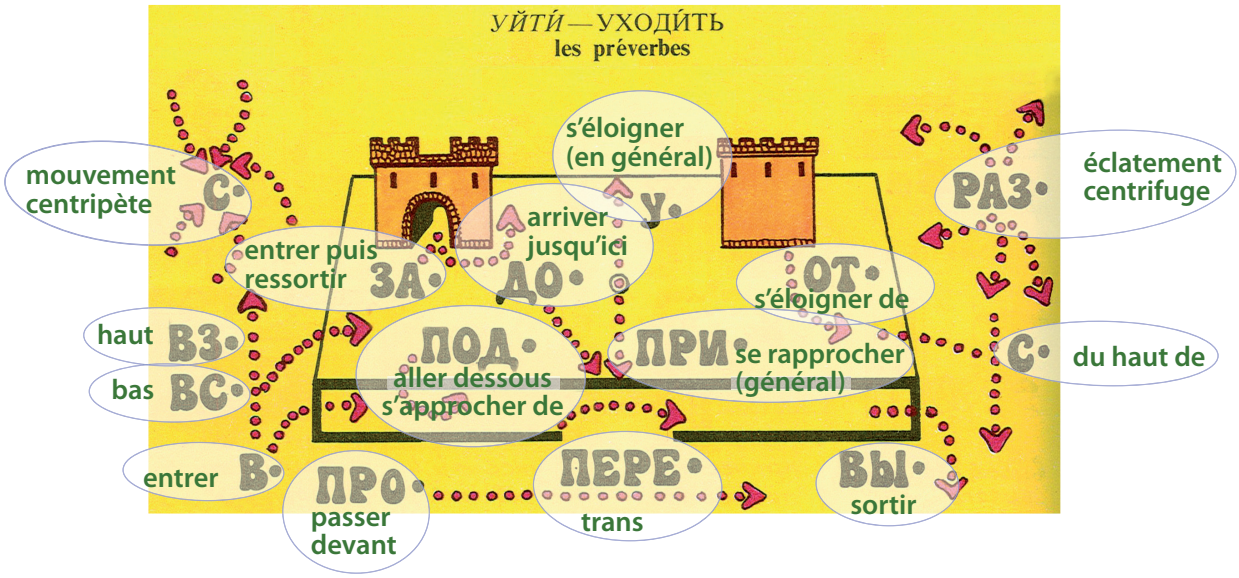


Figure 11 – Les préverbes russes associés au mouvement.

Les traductions en français (redevables à mon collègue russophone Patrick Pigeon) ont été rajoutées en surimpression à partir d'un petit dessin issu du manuel de russe « Le russe vivant » (Durin et Merkoulov, 1979, p. 188).

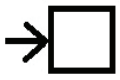
Le préfixe trans- se révèle en fait à la fois préposition et préverbe servant d'abord à désigner **ce qui est au-delà d'un espace de référence par rapport aux espaces d'ancrage du traverser**[41]. L'Italie est ainsi un espace transalpin depuis la France. **Cis-** est le préfixe opposé qui renvoie donc à ce qui est-en deçà de l'espace référent depuis le même espace d'ancrage du traverser. La Lombardie, le Piémont étaient ainsi pour les Romains la fameuse Gaule cisalpine. Dans les deux cas, il s'agit de définir par extension les espaces externes et leurs métriques. Dans la toponymie, les exemples de ce type de désignation spatiale abondent. Ainsi, depuis l'espace politique russe, la **Transcaucasie** (soit au sud du Caucase l'espace composé de la Géorgie, l'Arménie et l'Azerbaïdjan) se situe par exemple au-delà de la Ciscaucasie (située entièrement en Russie, celle-ci rassemble plusieurs républiques dans ce qu'on appelle communément le Caucase du nord ou Caucase septentrional). **Fait spatial remarquable qui vaut aussi pour le cas alpin évoqué précédemment[42], il y a contiguïté dans l'étendue entre Transcaucasie et Ciscaucasie, si bien que l'espace référent est dans ce cadre réduit à la ligne de franchissement des limites politiques constituées**[43]. Dans ces figures spatiales, le recours à des objets physiques reste donc avant tout abstrait. Le cas de la **Transylvanie**

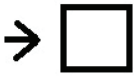
41. Dans l'espace interstellaire, l'astronome parlera d'objet transneptunien (OTN ou *TNO transneptunian object* dans le système de référence anglais) pour désigner tout objet du système solaire dont l'orbite est entièrement ou pour la majeure partie au-delà de celle de la planète Neptune.

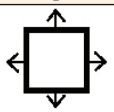
42. Les formes de franchissement liées aux Nouvelles Traversées Alpines ont été remarquablement étudiées par Sutton (2011).

43. Il s'agit de *facto* de la faille des interfaces.

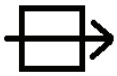
Entrer	Sortir
в-	вы-
входи́ть / войти́	выходи́ть / вы́йти

arriver *(jusqu'à)*

до-
доходи́ть / дойти́

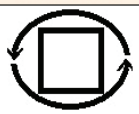
Arriver	Partir
	
при-	у-
приходи́ть / прийти́	уходи́ть / уйти́

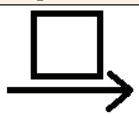
Se séparer	se rassembler
	Rassembler.jpg
раз-	с-
расходи́ться / разойти́сь	сходи́ться / сойти́сь

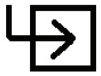
S'approcher	s'éloigner
под-	от-
подходи́ть / подойти́	отходи́ть / отойти́

traverser

пере-
переходи́ть / перейти́

Monter	Descendre
вз-	с-
всходи́ть / взойти́	сходи́ть / сойти́

contourner

об-
обходи́ть / обойти́

passer

про-
проходи́ть / пройти́

entrer *(en passant)*

за-
заходи́ть / зайти́

Document 12 – Les verbes russes de mouvement préverbés.

cours de russe niveau 2 (http://serge-arbiol.fr/Russe/N2/Verbes_de_mouvement/_Verbes_mouvement_preverbes.htm, consulté en mai 2014)

(*Ardeal* en roumain, *Erdély* en hongrois), formé du latin *trans-sylvam*, « au-delà des forêts », **renvoie à un espace encore plus « flottant » pour reprendre le vocabulaire de During (2010, 2014) ou mobile pour continuer à faire nôtres les clés de lecture de Retaillé (2009)**. De la principauté historique (à partir du XI[e] siècle) à la Transylvanie actuelle, dont les limites occidentales sont largement issues du traité de Trianon (1920)[44], cet espace résulte de rapports de force politiques dans les intentionnalités diplomatiques et géopolitiques en Europe médiane.

44. Et doivent beaucoup à la commission présidée par le géographe français Emmanuel de Martonne…

La frontière politique avec l'Ukraine fournit d'ailleurs la limite septentrionale. Si comme le suggèrent bon nombre de manuels, les Alpes de Transylvanie et l'arc des Carpates servent de délimitations méridionale et orientale, celles-ci offrent une bordure régionale qui peut sembler imprécise (lignes de crête ? de partage des eaux ? administrative -dans le cadre des *judete*, une maille très comparable aux départements français- ?). La place des minorités y est historiquement un élément clé alors que cet espace n'a jamais été doté d'autonomie administrative et politique. Le développement d'un système politique roumain de plus en plus centralisé au XX^{e} siècle va participer au croisement spatial de plusieurs horizons, notamment entre un Erdélysme sentimental côté hongrois et l'irrédentisme prôné depuis Bucarest. Sans oublier la place des Saxons depuis l'Allemagne ou le poids revendiqué par l'Union soviétique dans cette partie de l'Europe. Toutes ces considérations spatiales font sans doute de la Transylvanie **un trans-espace avec un agencement interne de métriques externes**. Donc un espace liminal. Toujours dans cette partie du continent, la **Transnistrie** (document 13) est un autre cas très intéressant, en particulier depuis les évènements et les bouleversements politiques amorcés en Ukraine au printemps 2014.

Document 13 – Carte de localisation de la Transnistrie.
Libération.fr / 24 mars 2014.

Reconnu seulement par l'Abkhazie, l'Ossétie du Sud et le Haut-Karabakh, eux-mêmes territoires séparatistes non validés par les institutions internationales, la Transnistrie s'est en fait autoproclamée indépendante de la Moldavie née au moment de la dislocation de l'URSS (1991). Rattachée à la Russie depuis un référendum tenu en 2006, elle n'a manifestement pas le même intérêt pour Moscou que la Crimée récemment revenue dans le giron russe. Toutefois, les célébrations récentes (à Tiraspol, la capitale, 9 mai 2014) de la victoire soviétique contre le nazisme ont donné à la visite du vice-premier ministre russe, Dimitri Rogozine, une portée politique évidente[45]. La Transnistrie est en effet clairement envisagée comme **un point d'ancrage* externe d'un traverser politique russe.** En ce sens, le nom de Transnistrie (au-delà du Dniestr) est trompeur car il pourrait laisser penser à un angle ouvert depuis la Moldavie…

45. L'article de Lemonde.fr, 10 mai 2014 souligne la coïncidence de cette visite avec celle de Vladimir Poutine en Crimée.

Mais le préfixe trans- est aussi présent quand il s'agit de nommer des traversées maritimes ou terrestres qui à la fois coupent (*across*), circulent à travers (*through*) et vont au-delà (*beyond*)[46]… c'est ce que disent les « transamazonien », « transandin », « transaméricain », « transcanadien », transsibérien », « transcaspien », « transatlantique », etc. Les traversées dites « transsibériennes » sont, par exemple, beaucoup plus complexes à appréhender qu'il n'y paraît. Si la route transsibérienne relie bien Saint-Pétersbourg à Vladivistok, la voie ferrée éponyme démarre seulement à Moscou et dessert près de 1 000 gares. Quant au nom, il doit plus à l'histoire qu'à l'espace de référence. Enfin, pour ajouter à la confusion, la ligne est souvent confondue avec les trains qui l'empruntent et dont le nom, pour le coup, est souvent lié… à la destination.

46. Le préfixe trans- a ici le rôle d'une préposition de relation spatiale signifiant « qui traverse l'espace ou la limite, qui est de l'autre côté de la limite que désigne le substantif de la base » (TLFI consulté le 26 août 2013).

Le générique « transcontinental » évoque quant à lui une traversée de continent. **La Transaméricaine appelée aussi Panaméricaine** renvoie pour le coup à une traversée transcontinentale longitudinale entre Prudhoe Bay et Ushuaïa. Pour prendre sens, l'espace référent comme son traverser ont besoin d'être orientés, finalisés… Les nombreuses solutions de continuité, entre le Panama et la Colombie notamment, et la complexité des espaces intermédiaires invitent également à identifier cette route sous la forme d'interspatialités urbaines. Ce que signifie sans doute aussi son glissement vers le préfixe pan- qui introduit l'idée d'un ensemble complet, d'une substance appréhendée dans sa totalité par la traversée. De la même façon, si l'on veut bien considérer comme **transocéanique** ce qui se fait à travers l'océan ou qui est au-delà de l'océan, le terme transatlantique sert par exemple de socle à la qualification spatiale des échanges entre l'Europe et l'Amérique. Son extension langagière à l'ensemble des composantes spatiales du traverser affirme plus que jamais là aussi **un système d'acteurs, de pratiques et d'espaces qui participent à des catégories de mise en relation.** Il réfère ainsi aussi bien à une logique de réseau, de maille et de nœud. Le terme est générique pour désigner aussi bien les éléments du système de transports que les espaces du traverser (espaces de départ et d'arrivée, espace référent et ses spatialités.

Construit comme une apocope, le terme de **transat** concerne lui plus directement les traverser touristiques et sportifs. Ses expressions spatiales permettent toutefois de retrouver toutes ces logiques spatiales en particulier **dans le champ du sport** (Augustin, 2007, 2011). En la matière, il catégorise d'abord un exercice de navigation à la voile à travers l'Atlantique. Son inspiration historique et spatiale est clairement européenne et c'est dans sans surprise que la plupart des exercices correspondants ont leurs points de départ sur ce continent. Les appellations sont riches d'enseignements sur les figures spatiales produites ici. Elles font alterner des couplages entre espace de départ et espace d'arrivée (La Québec-Saint-Malo et la route du Rhum Saint-Malo-Pointe à Pitre dans la tradition française et, dite « transat anglaise », la Plymouth-Boston qui a longtemps accosté à Newport).

Ailleurs, elles se focalisent sur l'exercice sportif lui-même à travers les références au matériel utilisé (La « 6.50 » ou la « mini-transat » signent par exemple la longueur des voiliers) ou aux formes d'engagement des praticiens du faire traversier (transats en solitaire ou transats en double). Ailleurs encore, c'est l'expression affirmée du sponsoring qui a nommé la transat Jacques Vabre (un fabricant de café européen qui, dans cette mise en relation transatlantique, cherche un ancrage sud-américain et met en récit cette course comme une « route du café », avec des éditions qui ont tantôt rallié la Colombie, le Costa-Rica ou le Brésil, autant de pays producteurs) la transat BPE ou la transat AG2R[47]. **Les sociétés d'assurances financent d'ailleurs un grand nombre de traversées sportives, comme si le niveau d'exposition des pratiquants était ici plus particulièrement élevé** (voir plus loin). **Cette « approche géomarketing du sport » (Ravenel, 2011) s'approprie ici tous les espaces et d'une certaine façon toutes les spatialités du traverser**. C'est bien ainsi qu'on se doit d'entendre la préposition ou le préverbe qui a servi de base au traverser de la transat dans le champ du traverser sportif. Il définit bien davantage que ce qui traverse, bien davantage qu'un support pour la recherche de performance telle qu'a pu la détailler Erhenberg (1991). Le terme renvoie bien à un **système spatial** qui s'inscrit dans le traverser sportif autant que dans le traverser des grands-espaces*. **Il définit une expérience constructive de soi, une expérience qui réinforme et métamorphise la spatialité de l'individualité : ce que dit évidemment aussi le trans-**. L'ensemble ainsi mis en système organise l'espace selon des modalités et des configurations spatiales propres (Augustin, *ibid.*).

47. Le retour à un sens historique de l'assurance, le *nolis*.

Pour être complet sur les renseignements spatiaux donnés par ce préfixe, sans doute faut-il enfin souligner sa résonnance récente **dans le socle épistémologique qui sert à appréhender les migrations. Le glissement récent de « l'international » vers « le transnational »** (on parle aussi de transmigrations avec en particulier les travaux de Tarrius[48]) dit une forme d'affranchissement de la maille. Et une façon d'appréhender la traversée comme une séquence intermédiaire par-delà les aspects nationaux. Le traverser devient alors une expérience dans le champ migratoire. Ce glissement poursuit une approche des migrations centrée sur le migrant, une approche sociale en « rupture » avec l'approche quantitative démographique.

48. Alain Tarrius, « Les carrefours migratoires mondiaux. », EspacesTemps.net, Travaux, 06.11.2013 http://www.espacestemps.net/articles/les-carrefours-migratoires-mondiaux/

Si l'on veut bien s'arrêter sur ces différentes articulations entre la langue, le langage et l'expérience traversière, il faut sans doute leur associer de façon plus ou moins combinée, « synchronique ou séquentielle », les 6 compétences de la maîtrise spatiale (Lussault, 2013, p. 45)[49]. Ainsi **le champ de l'*across*** mobilise t-il de façon privilégiée les compétences de découpage, de franchissement et scalaires. **Le *through*** quant à lui s'inscrit plutôt dans les dimensions expérientielles liées à la projection de soi dans une trajectoire. Les compétences d'emplacement et de parcours sont ici prioritairement engagées. Enfin **le registre du *beyond*** dit l'ambition du projet spatial et son achèvement*.

49. Lussault précise ici que la compétence métrique n'est pratiquement jamais suspendue et qu'elle s'appuie en particulier sur le rôle du regard (*ibid.* p.45), soit un angle…

Pour les opérateurs spatiaux, il s'agit bien de combiner des expériences de métriques de temps et d'espace pour relever le défi du traverser[50]. Mais qu'engagent-ils exactement pour chacun de ces champs spatiaux et qu'en est-il des expériences corporelles des faire spatiaux associés ? Qu'est-ce qui constitue l'expérience sensible du traverser et selon quelles modalités mobilise-t-elle et alimente-t-elle le capital spatial ? En quoi nourrit-il l'existence des individus traversants et comment se nourrit-il d'eux ?

50. La séquence du Technival au col de Larche (début de partie) exprime bien ce type de combinaison.

Construire une cohérence entre l'exposition et l'engagement

Décrypter les performances mobilitaires des pratiquants de la traversée

Mon propos n'est pas ici de faire une synthèse, fût-elle forcément modeste, des études scientifiques de la perception ou des méthodes philosophiques de sa phénoménologie dans le cadre d'une thétique associée au traverser. **La méthode soumise ici tient au départ à l'étude des articulations entre la dénomination de situations motrices ou de pratiques de mobilité d'une part et leur caractérisation dans l'expérience corporelle du traverser d'autre part.** Quand il s'agit d'appréhender les modalités d'engagement du corps dans les traversées, le traverser sportif semble d'abord proposer toute une palette de propositions et de réalisations marquées par le sceau des performances et par des pratiques caractérisables selon des métriques externes. Non pas que les contenus de conscience s'inscrivent dans une causalité externe à la conscience et qu'il faille traiter les pratiques traversières pour elles-mêmes. Si l'on veut bien avec Lenay et Sebbah (2001) envisager le travail de Merleau-Ponty (1945) pour caractériser l'expérience ou au moins la perception de la « **profondeur** » et ses conditions de possibilités dans un « **corps propre** », on peut en fait alors s'intéresser à cette « spatialité originaire » comme clé d'une première compréhension du traverser. Dans la diatigisation, cette expérience première est fondamentale en ce qu'elle fait exister le corps dans son pouvoir d'agir et de sentir. « Ce qui importe pour l'orientation du spectacle, ce n'est pas mon corps tel qu'il est en fait, comme chose dans l'espace objectif, mais mon corps comme système d'actions possibles,

un corps virtuel dont le « lieu » phénoménal est défini par sa tâche et par sa situation. Mon corps est là où il y a quelque chose à faire » (Merleau-Ponty, 2008 (1945), p. 289) […]. De deux choses l'une : ou bien, avec le béhaviorisme on refuse tout sens au mot d'expérience, et l'on essaye de construire la perception comme un produit du monde de la science, ou bien on admet que l'expérience, elle aussi, nous donne accès à l'être, et alors on ne peut la traiter comme un sous-produit de l'être. » (*ibid.*, pp. 298-299). Dans l'initialisation* autant que dans l'actualisation du traverser, le corps exerce une fonction de reconnaissance, une continuité avec le Monde. Cette permanence du « corps propre » dans la traversée lui permet d'appréhender sa « profondeur ». Dans cette expérience, Lenay et Sebbah (2001) soulignent combien la mise à distance du corps est impossible, faisant écho au fameux « mon corps ne peut me fuir » d'Edmund Husserl. Mon hypothèse est que cette « **spatialité originaire** » participe d'un agencement relatif entre exposition et engagement.

La spatialité de l'individualité s'exprime ainsi entre une ouverture spatiale[51] (elle consiste ici en un ensemble de dispositions pour soumettre le sujet à l'action mobilitaire selon des modalités qui le mettent plus ou moins en vue mais aussi en danger : l'exposition), et une implication en gradients à partir d'un capital spatial (Lussault, 2009, p. 93). Celle-ci se fait grâce à la mobilisation de compétences spatiales agencées selon des combinaisons variables : l'engagement.

51. Voir les liens déjà faits avec la « philosophie de l'ouvert » de Henri Maldiney.

Pour développer mon propos, je propose d'étudier un exercice qui revendique quasi systématiquement l'appellation de traversée et qui a depuis longtemps retenu mon attention : celui du **funambule**. Il est d'abord tout particulièrement approprié pour s'interroger sur la place de l'individu puisqu'à l'exception de figures de cirque, les traversées de funambules concernent par définition l'engagement d'un seul corps dans le défi du vide physique (Petit, 1997)[52]. Il y a là bien davantage qu'une « matérialisation symbolique » ou qu'un « symbole matérialisé » du traverser. La traversée a dans ce cas bien sûr ici ses impératifs physiques qui appellent un matériel spécifique : des ancrages latéraux puissants, un câble de marche dont le contrôle de la tension est essentiel, des cordes de Cavaletti tendues[53] latéralement au câble principal, un balancier. Tout le dispositif technique nécessité par la traversée est mobilisé grâce à un apprentissage perceptif pour permettre une succession d'actions. Le point de vue est un point d'action (Lenay et Sebbah, 2001) et la cible visée par l'acte mobilitaire doit être recherchée dans des catégories d'expériences. Fait remarquable, le funambule était **historiquement un artiste de cirque, qui faisait donc de ses traversées un spectacle social.** Le public étant généralement attiré par le caractère risqué de l'exercice et par la possibilité d'observer une chute en direct… soit une pulsion pour la morbidité assez courante dans la mobilisation des spectacles articulés autour des vulnérabilités corporelles. L'engagement physique est donc en premier lieu un défi à

52. La figure 12 s'attache à caractériser quelques pratiques traversières sans moyens motorisés car on peut faire l'hypothèse que l'exposition et l'engagement de l'individu y sont particulières aussi bien au regard du « corps propre » et de la perception de la « profondeur » que de ses implications sociales.

53. Généralement placées tous les 8 à 10 mètres, elles empêchent une trop grande ondulation du câble principal. Chaque installation est particulière et les cordes de Cavaletti peuvent être arrimées au sol aussi bien qu'au même niveau que le câble. Dans le dispositif technique, le balancier permet d'abaisser le barycentre de l'opérateur et d'augmenter le moment d'inertie, soit de diminuer l'amplitude des oscillations d'ensemble.

l'équilibre à travers un parcours sur un câble par définition moins large qu'un pied humain. Et c'est également à ce prisme que l'on peut aborder le niveau d'exposition (figure 12). Le funambulisme a son histoire et ses personnages célèbres. L'origine de leur notoriété (et son évolution depuis deux siècles) est un bon marqueur des validations sociales de cette forme de traversée et de son évolution vers le traverser. Depuis les années 1970, de nouvelles formes de pratiques semblent en effet émerger qui revendiquent une vraie place pour les lieux et les individus.

Si l'on veut bien comprendre et étudier les enjeux de ces traversées avec les clés proposées par Ceriani, Gay, Stock, Violier, Knafou, et Coëffé (2008), l'analyse des exemples qui vont suivre a pour but de montrer que ce basculement reste parfois très partiel de la part de certains pratiquants. Compris ainsi, l' « individu » ne signifie pas « unité biologique insécable » ayant une « âme» ou une « personnalité » indépendante de la société. L'individu, comme dimension des sociétés humaines, est appréhendé en tant qu'élément d'une configuration, en lien avec les processus sociétaux. Ainsi, l'individu n'est pas statique, mais défini comme un « processus », et ce doublement » (*op. cit.*). Au delà du funambulisme, l'appréciation des pratiques traversières abordées doit donc permettre de distinguer ce qui relève de la caractérisation mobilitaire et ce qui a trait aux spatialités du traverser. Le processus d'individuation opéré par la diatigisation* initialise* le traverser dans l'articulation plus ou moins sophistiquée de ces différentes composantes. Il le constitue socialement… ou non.

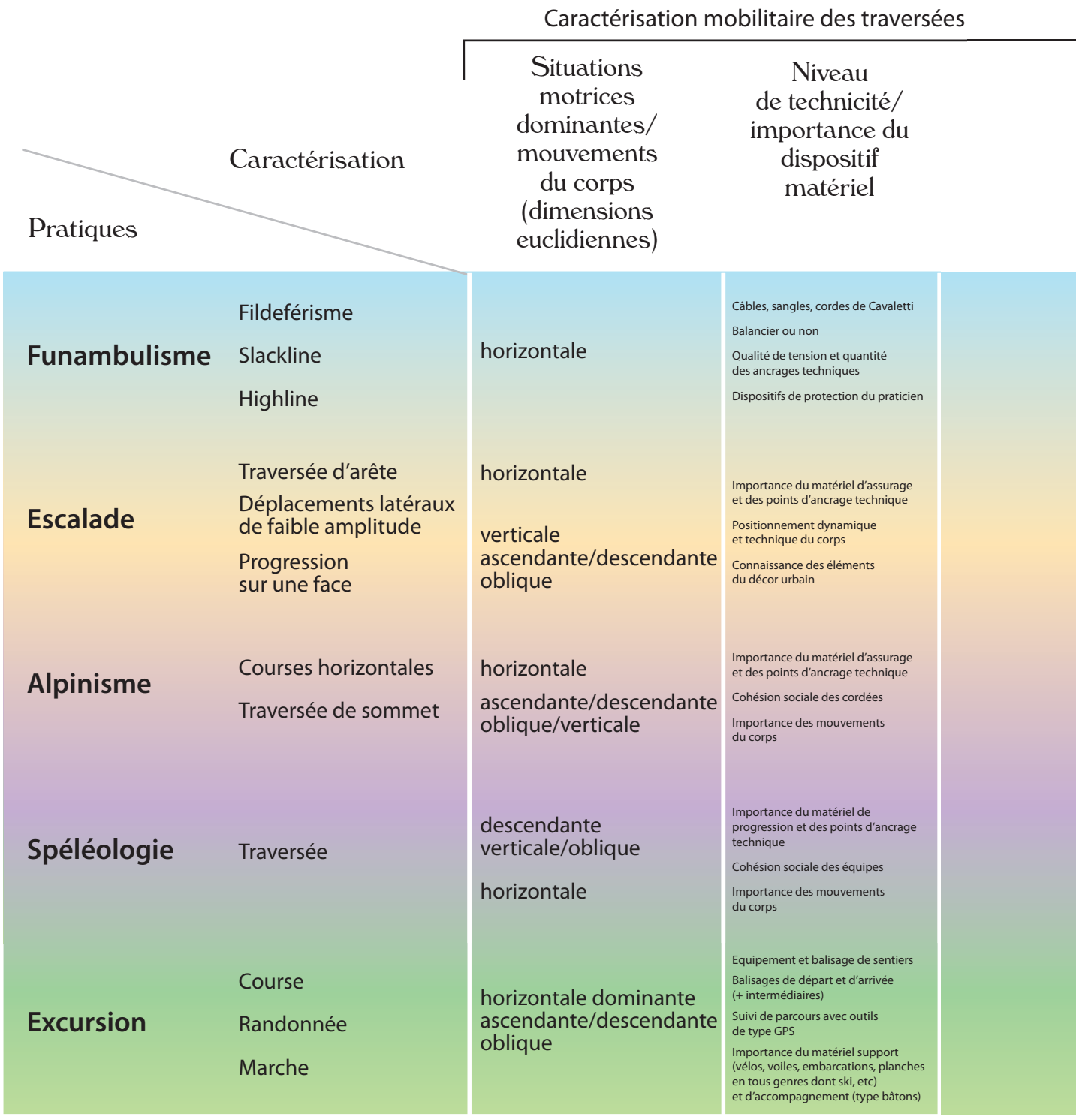


Figure 12 – Quelques pratiques traversières sans moyens motorisés à travers la question de leur caractérisation.

(Sont identifiées et caractérisées ici celles qui répondent à l'appellation de « traversée » justement).

Caractérisation des spatialités

Mesures internes des pratiques et des limites de l'acte et de l'action	Parts d'exposition et d'engagement	Traverser potentiellement concernés	Exemples
Longueurs et durées Capacité d'équilibre (pied plus large que le support traversier) Appréciation relative des sauts et acrobaties	Exposition liée au niveau de protection et à l'expérience Engagement relatif au contexte et à l'exposition du pratiquant	Traverser sportifs et touristiques Urbain	Pratiques de loisirs isolées ou en groupe Acrobaties Traversées médiatisées et évènementialisées (type Nik Wallenda) Urban Highline Festival (Pologne)
Règles définies par l'apprentissage et la pratique Appréciation relative du parcours	Augmentation forte et rapide du niveau d'exposition Engagement relatif à la perception et au vécu du pratiquant Constitution ou non d'un «équipage» de traversée («crew», «team»)	Grands-espaces* Traverser sportifs et touristiques Urbain	Parties de courses alpinistes Accrobranche Murs d'escalade Parcs fermés de pratiques Parkours Free Run Arts du déplacement (ADD)
Cibles et objectifs visés Intégrité corporelle maintenue Cohésion de l'ensemble	Exposition liée au niveau et à la qualité de la protection Engagement relatif au contexte et à l'expérience du pratiquant et de l'équipage	Grands-espaces* Traverser sportifs et touristiques	«Traversées sans retour» Traversée du Mont-Blanc
Cibles et objectifs visés (sortie) Retour impossible Intégrité corporelle maintenue Cohésion de l'ensemble	Exposition liée au niveau et à la qualité de l'équipement Engagement relatif au contexte et à l'expérience du pratiquant et de l'équipe	Grands-espaces* Traverser sportifs et touristiques	Traversée de Bramabiau Traversée de la dent de Crolles
Mesures euclidiennes et non euclidiennes Mesures relatives du parcours (espace vécu/espace perçu)	Importance de la durée de l'exercice plus ou moins organisé en séquences et ordonné en étapes Importance du rythme Exposition et engagement relatifs au contexte Plus faibles niveaux de conscientisation	Grands-espaces* Traverser sportifs et touristiques Urbain	Grandes traversées, à pied, à vélo, à la voile, à la nage, en vol, etc. Marches et randonnées urbaines

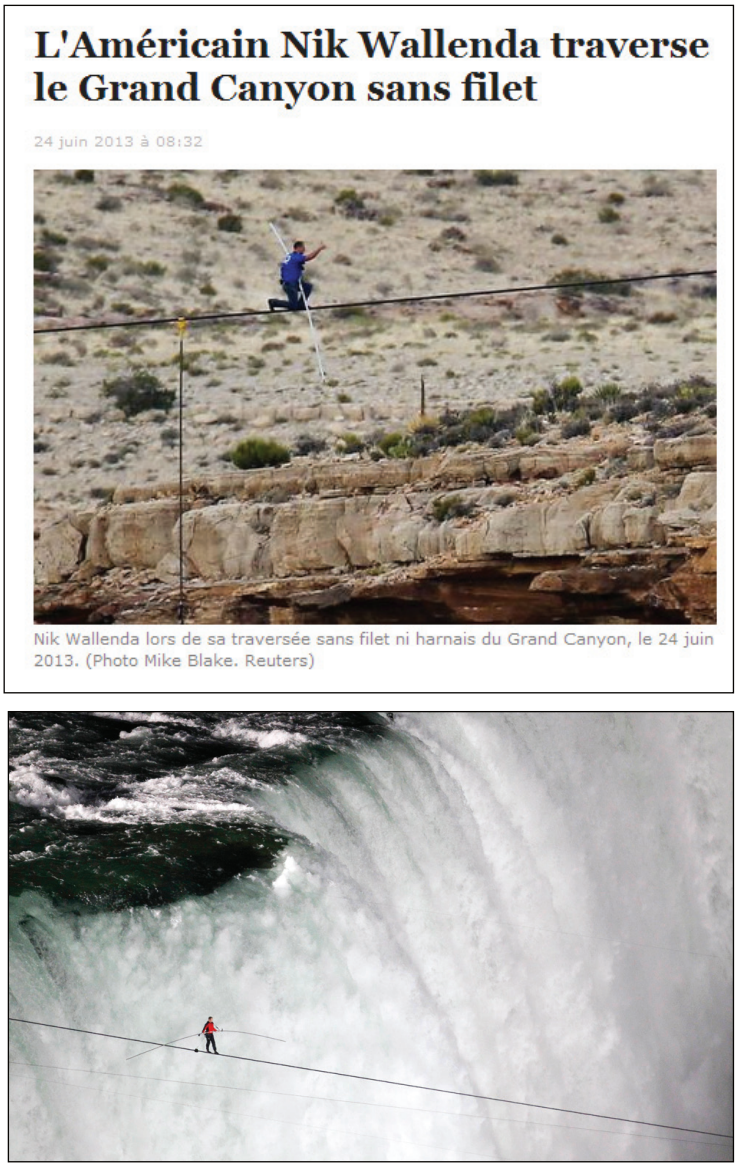
© X. Bernier

Ainsi, toutes les traversées de funambule ne peuvent être subsumées dans le traverser. L'américain Nick Wallenda[54], lui-même issu d'une famille d'illustres funambules[55], se revendique aujourd'hui comme l'un des héritiers de Philippe Petit[56]. Ses derniers « exploits » (documents 14) sont intéressants à étudier pour comprendre les modalités et les processus à l'œuvre dans l'espace du traverser. Je veux notamment montrer ici que la filiation avec les faire spatiaux de Philippe Petit sont aisément réfutables.

54. Quelques liens intéressants vers un article des journaux lemonde.fr (http://abonnes.lemonde.fr/ameriques/article/2013/06/24/le-funambule-nik-wallenda-traverse-le-grand-canyon_3435154_3222.html) (24 juin 2013) ou liberation.fr (http://www.liberation.fr/monde/2013/06/24/l-americain-nik-wallenda-reussit-sa-traversee-sans-filet-du-grand-canyon_913221) (24 juin 2013), mais aussi vers son site (http://nikwallenda.com/) qui est sans équivoque quant à l'exploitation mercantile de ses capacités traversières.

55. Qualité sur laquelle insiste systématiquement sa communication, laissant à penser que son savoir-faire traversier serait au moins en partie héréditaire… !?

56. Son traverser fondé sur la traversée du WTC en 1974 (NYC, USA), déjà étudié par ailleurs (Bernier, 2013 b), est replacé dans le cadre de la diatigisation un peu plus loin dans cette partie.



Documents 14 – Nik Wallenda traverse les chutes du Niagara (2012) et le Grand Canyon (2013).

Le funambule Nik Wallenda relie en marchant les Etats-Unis et le Canada par-dessus les chutes de Horseshoe (Niagara Falls, Ontario, 15 juin 2012) (Mark Blinch/Reuters), consulté BGP déc. 2012 (à gauche) et dépêche AFP, 24 juin 2013 à 8:32 (liberation.fr, consulté ce jour-là).

Sa « traversée du Niagara » (2012) n'était pas une première, mais tout a été fait pour l'habiller comme telle. Le choix du parcours et des conditions de la traversée en disait déjà long sur les ambitions médiatiques du funambule et de ses équipes, de plus en plus étoffées. La combinaison du franchissement de la frontière franco-canadienne, les détails hydrographiques (chutes au débit de 2800 m^3 sec.), sonores ou relatifs aux mesures euclidiennes (moins de 30 minutes pour parcourir plus de 500 mètres de câble, 60 mètres au-dessus des chutes elles-mêmes, les derniers en courant sur le câble...), mais aussi le haut-lieu touristique… et jusqu'au moment choisi (à la nuit tombée avec des projecteurs focalisés sur le funambule), l'argumentaire du récit pré- et post-traversier ne manquait pas de supports. Et de fait, il a alimenté un flot d'images et de discours associés sans précédent pour ce type de performance. Dans le temps même de la traversée, c'est tout un dispositif de témoignage traversier qui a été mis en œuvre. En direct et « en *live* »[57] de la traversée donc, une oreillette et un micro lui permettaient notamment de communiquer avec son père resté au sol et de développer une conversation fondée sur « le ressenti » et restituée comme telle au public. Car là était sans doute le vrai tournant dans la réalisation de l'exercice : **dans la mise en scène et dans les moyens sans précédent alloués à la mise en récit conçue d'abord dans l'immédiateté**[58]. Mais une immédiateté externe, médiatique, donc publicisée. L'utilisation des médias sociaux et celle désormais contractuelle et très rémunératrice des médias plus classiques (la chaîne de télévision ABC notamment, devenue sponsor) ont en effet donné à cette traversée un réel retentissement. En plus des quelques dizaines de milliers de spectateurs présents sur place, Nik Wallenda et ses équipes ont estimé que l'image de leur traversée du Niagara a touché plus d'un milliard de personnes dans les 24 heures qui ont suivi… gage évident d'une réussite totale à leur yeux. Un grand nombre de témoignages de fans regrettaient pourtant que Nik Wallenda ait dû porter le harnais que lui imposait son sponsor, **réduisant ainsi son exposition et donc la portée de son acte** ? Et ses déclarations sur ses « terribles douleurs au bras » liées au porté du balancier n'y ont rien fait pour eux : tout çà paraissait trop facile et sans risque (n'avait-il pas fini le parcours en courant d'ailleurs ? signe aussi au bout du compte d'un faible niveau d'engagement). Toutes ces considérations sont bien sûr très riches d'enseignements dans la compréhension du traverser. D'abord, **il ne s'agit pas d'arguer sur un quelconque quotient de mise en danger ou d'effort physique. Ce qui me paraît remarquable ici, c'est l'obsession des opérateurs et des témoins à définir la traversée par l'acte**. A la réduire aux mesures performatives de celui-ci. Là où Philippe Petit répondait *There's no why* à tous ceux qui lui demandaient pourquoi il avait fait çà après son arrestation post-traversée du WTC[59], Nik Wallenda avoue sans ambages être d'abord motivé par le caractère très rémunérateur de son entreprise. La mise en scène elle-même, si elle fait la part belle à l'environnement familial comme socle du récit (son père au sol donc, sa mère qui lui confectionne elle-même des chaussures spéciales en cuir (!), sa femme et ses trois enfants qui l'attendent à l'arrivée…) et à tout un cortège de prières faites à voix

57. Pour reprendre le vocabulaire des médias radio et télévisés.

58. Ce qui n'a bien sûr pas exclu ensuite tout un merchandising autour de restitutions, mais elles aussi envisagées dans le registre de l'immédiateté : livres de photos, tee-shirts *I was there* ou *Beyond the falls*…

59. Il a d'ailleurs d'abord été conduit dans un établissement psychiatrique !

haute avant, pendant et après l'exercice, est très fortement concentrée sur les mesures des mouvements de l'actant funambule. L'accumulation des records est au cœur du projet et le rythme de leur exécution s'accélère depuis.

Prévue « 3 ou 5 ans après », la **traversée du Grand Canyon** a finalement été réalisée dès 2013. Un défi somme toute similaire n'était la distance au sol (450 mètres de vide) et des « vents plus puissants », la distance euclidienne à parcourir (380 mètres) étant même moindre. Et pourtant, tout a été organisé en plus grand autour de nouveaux sponsors (en particulier Disney Chanel). Grâce à des caméras qui permettaient aux internautes de sélectionner la vue depuis sa poitrine ou ses pieds, l'évènement était retransmis à la télévision et sur internet[60] avec un décalage de plusieurs secondes de façon à pouvoir interrompre la diffusion en cas de catastrophe. Ce décalage restitutif restait dans l'immédiateté et n'avait d'autre ambition que d'**accroître la perception externe de l'exposition de l'actant**. D'ailleurs, Nik Wallenda soutenait à qui voulait l'entendre : « mais je n'ai pas peur de la mort ». « J›ai confiance dans mes capacités. Mais c›est au mental que je dois faire très attention. C›est un grand défi de participer à un événement comme celui-ci, c'est mondial, et cela a vraiment une influence sur mon mental », expliquait-t-il par ailleurs. **Réduit à l'engagement du corps dans un acte physique, le défi perd pourtant paradoxalement son pouvoir traversif*. Si l'on veut bien entendre par là ses propriétés et ses capacités de mise en relation et d'ordonnancement de plans spatiaux, la couverture médiatique exceptionnelle et la diffusion mondiale des images ne suffit en effet pas à faire aller cet exercice au-delà de l'acrobatie. Elles le ramènent paradoxalement plus que jamais à l'état de spectacle de cirque. A une simple performance traversière. *Outdoor*, c'est-à-dire au grand air, comme une revendication des grands espaces qui passerait à côté des grands-espaces*... L'étymologie d'acrobate le rattache d'ailleurs explicitement à ces métriques externes : le grec *akrobatos* désigne ainsi celui « qui marche sur les extrémités ». L'espace n'est ici pas intégré et de facto, l'actant est condamné à une inflation de traversées, à un empilement d'actes destinés à alimenter une collection sans fin.** « Les pyramides d›Egypte, la tour Eiffel. Il y a plein d›endroits à travers le monde où je voudrais marcher » dit-il d'ailleurs dans la conférence de presse qui a suivi sa traversée du Grand Canyon. « Jusqu'à mes cinquante ans » finit-il… ! L'individu ne parvient pas à se constituer comme « géographiquement pluriel » (Stock, 2001, 2005), sa traversée fait échouer (Sutton, 2013) son traverser en supprimant tout sens à l'acte de franchir.

Bon nombre de commentateurs ont par ailleurs boudé l'exploit en pointant le choix du site, les gorges du Little Colorado (Arizona), qui seraient davantage un canyon affluent du Grand Canyon. Mais c'est sans doute également tomber dans le piège de l'étendue si l'on se fie à la courbe et aux angles des grands-espaces* (figure 1, introduction).

60. http://skywire.agency.discovery.com/

Le cadre physique importe en fait peu ici, puisque les conditions du récit traversier détraversisent en quelque sorte l'exploit en le réduisant au corps physique de l'individu et à ses capacités à se déployer sans perdre l'équilibre pour franchir un écart euclidien. L'objectif du funambule revient en fait à tenir le vertige à distance… condition de son franchissement mais aporie de son traverser. La ligne s'impose à la courbe et à la spirale d'une certaine façon puisque l'étymologie même de vertige (le latin *vertigo*) renvoie au mouvement tournant[61]. Pour passer de la traversée au traverser, le vide ne doit pas ici être seulement compris dans un plan de base, mais bien comme une substance spatiale à laquelle la mise en relation peut donner un sens.

Un très grand nombre de déclinaisons sportives du funambulisme existent aujourd'hui dont certaines expriment des formes de convergence dans les formes de mobilité et d'habiter. Le **fildeférisme** et son expression coréenne le jultagi tiennent par exemple clairement de l'acrobatie avec des modalités de mise en spectacle plus ou moins élaborées. La ***slackline***[62] s'affirme quant à elle comme une pratique sportive devenant une pratique de loisirs[63]. De nombreuses formes existent qui privilégient tantôt la réalisation de figures statiques ou dynamiques (*trickline* ou *jumpline* par exemple), tantôt le défi d'un parcours complet d'un bout à l'autre du câble ou de la sangle (le critère de la distance sert à discriminer la *shortline* ou la *longline* alors que des formes originales de sollicitation des sens sont à l'origine de la *waterline* (au-dessus de l'eau) ou de la *blindline* (à l'aveugle) : **autant de variantes qui ont pour but de faire évoluer les agencements du couplage exposition / engagement)**. Quand la hauteur sous-câble dépasse les 30 mètres, il est convenu de qualifier la pratique par le terme générique de *highline*[64]. Si l'exposition est relativement réduite grâce aux protections, le niveau d'engagement peut se révéler élevé selon les contextes. Avec une **remarquable convergence du matériel, des tenues, du vocabulaire ou encore des performances recherchées**, les pratiquants se servent aussi bien de supports rocheux en montagne que des pièces de bâtiments comme points d'ancrage des câbles. La pratique a du coup aujourd'hui aussi bien ses labels « montagnards » qu' « urbains » (document 15). En juillet 2014 s'est d'ailleurs déroulée la 6e édition du Urban Highline Festival dans la ville polonaise de Lublin[65]…

61. Je reviendrai plus loin sur l'importance de l'agencement spiralaire dans l'initialisation et le développement du traverser.

62. La *slackline* ou « corde souple » est une pratique sportive née en Californie il y a une trentaine d'années. Le principe général est celui d'exercice de funambule. Les cordes ou sangles plus ou moins larges remplacent ici les câbles en acier. Dans certains cas et selon les déclinaisons de l'exercice, le praticien est assuré au moyen d'un harnais relié à l'axe de circulation par une attache ou cordon de sécurité appelé leash. Ce faisant, l'exposition du corps est de moindre intensité.

63. Une trajectoire commerciale similaire à celle associée au trampoline en fait. La *slackline* semble ainsi faire suite au succès de l'accrobranche.

64. Le terme désigne aussi désormais un parc urbain linéaire suspendu, un lieu touristique et une traversée à New-York (USA) inauguré en 2009. J'y reviendrai dans la troisième partie de ce travail.

65. http://video.lequipe.fr/video/tous-sports/une-highline-en-plein-centre-ville/?sig=abd2ed66fc5s&.

Documents 15 – Highline « montagnard » et highline « urbain ».

En haut : sur la célèbre highline du Brévent, Antoine Moineville photographié en 2012 par Laurent Soyris ; Xavier Cailhol en Haute Tarentaise (2012, Savoie) ; Highline sur les pentes du Vercors (2012, Isère) avec Grenoble en contrebas, Baraka Films.
En bas : Urban Highline Festival (cliché Lukasz Warzecha, 2013, Lublin, Pologne) et pendant le record de 185 mètres de hauteur au-dessus du sol (mai 2013, Francfort, Allemagne, photo dépêche Reuters, 25 mai 2013, Ralph Orlowski) réalisé par l'Autrichien Reinhard Kleindl.

Pour rester dans l'engagement sportif, l'étude d'autres pratiques peut permettre de progresser dans la démonstration. Je pense par exemple à ce qu'il est convenu d'appeler des traversées **dans le domaine de l'alpinisme**. En montagne, la traversée est ainsi d'abord la progression parallèle à la ligne de pente (en longeant une arête, etc), tandis qu'**à ski**, elle désigne une descente selon une direction oblique par rapport à la ligne de plus grande pente (Rey, 2005).

En matière d'alpinisme comme dans le domaine de l'escalade proprement dit, la dénomination de traversée fait référence à toute une gamme de techniques et de déplacements dont les spécificités sont détaillées dans les manuels spécialisés (Cox et Fulsaas, 2006 ; Jouty, 2006 ; Jouty et Odier, 1999 ; Hagenmuller, Marsigny, Pallandre, 2009, etc). Une des pratiques génériques les plus couramment associées est celle qui renvoie à des techniques de déplacements latéraux ou « horizontaux » par rapport aux lignes de pente dominante. Si l'on veut bien malgré tout détailler les mouvements désignés par l'appellation de traversée, **un glissement peut être mis au jour qui permet de penser ces traversées pour les intégrer dans le traverser**. Dans les Alpes par exemple, plusieurs courses ont acquis leur renommée sur un type de faire qui a à voir avec une progression sur une arête ou une succession d'arêtes entre une cime principale et une ou plusieurs autres cimes qui

sont autant de points de départ, intermédiaires ou d'arrivée. En France, la traversée des Droites (massif du Mont-Blanc) ou la très renommée traversée de la Meije (Ecrins)[66] ou encore en Suisse la traversée de la Blumlisalp. ou celle du Weismies sont quelques exemples parmi les plus probants (documents 16). Ces courses intègrent en effet des passages « aériens »[67] dans lesquels l'exposition et l'engagement sont concomitamment significatifs. Ils dépendent du niveau de protection et sont relatifs au contexte, à l'expérience du pratiquant, à sa perception et son vécu du contexte (figure 12). Soit le rapport de son « corps propre » comme sujet incarné présent dans un milieu (« *Umwelt* ») et au monde (« *Welt* ») à partir duquel il construit sa progression dans la traversée.

66. Les détails des courses de la traversée de la Meije ici : http://www.campto-camp.org/routes/53874/fr/la-meije-grand-pic-arete-du-promontoire-voie-normale-puis-traversee-des-aretes

67. Dans le jargon des pratiquants, on dit volontiers qu' « il y a du gaz »…

Documents 16 – Traversée des arêtes sommitales de la Blumlisalp. (Alpes bernoises), du Weissmies (Alpes valaisannes) et de la Meije (Ecrins).

http://photo.peterderooij.com/Galleries/Portfolio/i-89rL3S3 (consulté décembre 2013) et pour la Meije (trois photos du bas) : http://www.refugedupromontoire.com/ (consulté mai 2014).

Documents 17 - Traversée de la Nonne.

http://www.guides06.com/le-blog-actus/8-blog-alpinisme/1266-traversee-de-la-nonne (consulté mai 2014).

Toujours dans le massif du Mont-Blanc, les images rassemblées dans les documents 17 (traversée de la Nonne en 2012[68]) disent le **défi au vertige** que constitue ce type de traversées alpinistes. Les analogies avec l'exercice du funambule sont d'évidence nombreuses, et en particulier le traitement technique et matériel du danger lié au vide physique. S'agissant du traverser, elles conduisent d'abord aux mêmes apories. **Abordée selon une physiologie projective et coordonnée dans le mouvement du corps à travers le parcours**, la question du franchissement peut être relue à l'aune du passionnant travail de Berthoz (2013) sur les sens du mouvement. Il y explique pourquoi on a le vertige. « Le vertige est une illusion sans solution. En effet, on sait maintenant que le vertige des hauteurs est dû au fait que la proprioception des jambes signale au cerveau de petites oscillations du corps et que la vision, au contraire, en raison de l'éloignement du paysage, ne détecte aucun mouvement. Il est aussi dû, dans certains cas, à une difficulté de traiter les informations visuelles. Pourquoi certaines personnes ne peuvent-elles résoudre ce conflit ? Nul ne le sait, mais je pense que mon hypothèse d'un mécanisme de haut niveau faisant intervenir les structures du cortex ou du système limbique qui réalisent la synthèse de la perception du corps et de l'environnement est une piste à suivre » (*ibid.*, p. 274). Il faut souligner le **parallèle avec l'agoraphobie** fait

68. J'aurais aussi pu prendre des images de la traversée de l'Innominata toujours dans le Mont-Blanc, très réputée dans le milieu des alpinistes. Ou encore dans le même massif la traversée des arêtes de Rochefort dont rend compte ce petit film de façon très spectaculaire : http://www.youtube.com/watch?v=R33A6pEDDKA.

quelques lignes plus loin par l'auteur qui émet l'hypothèse d'origine neurales dans un dérèglement des sens lié aux espaces ouverts. Son idée est celle d'une fragmentation de la représentation de l'espace et d'une difficulté à construire une cohérence entre les multiples référentiels corporels et les informations sensorielles. Compte tenu de mes propres hypothèses[69] liées à l'appréhension spatiale des grands-espaces*, **cette lecture de l'agoraphobie contraint le traverser dans la traversée maîtrisée d'un franchissement euclidien**. La mise à distance du vertige est alors liée à un ensemble de compensations corporelles permises par la gestion d'informations sensorielles. Y compris en restant dans ce registre neuro-physiologique, les travaux toujours mobilisés aujourd'hui des physiologistes modernes Pyotr Kuzmich Anokhin (1974) ou Nicolas Bernstein (1967) montrent le caractère pourtant très complexe de la régulation et de la coordination du mouvement. En particulier quand il s'agit des progressions en situation d'équilibre instable opérées par des traversées « funambulesques ». Tout ne saurait en effet être compris à travers un prisme englobant et simplificateur de réflexes sensoriels. Pyotr Kuzmich Anokhin à travers son concept d' « accepteur d'action » ou Nicolas Bernstein avec son schéma circulaire articulant des phases de prédiction, de préparation, d'exécution et de contrôle en dehors de tout déterminisme linéaire montrent à quel point « la perception est une action simulée » et « le sens du mouvement, un sixième sens » pour reprendre les formules de Berthoz (*op. cit.*). Toujours dans ce domaine du rapport du corps au mouvement traversier, identifié, conscientisé et nommé comme tel par ses pratiquants, les apports de Bach y Rita (1994) sur ce qu'elle nomme les « systèmes de substitution sensorielle » sont également utiles. Non qu'il s'agisse ici de chercher à expliquer des formes spécifiques de traversées associées à des handicaps sensoriels construits type blindline ou escalade dans le noir… Non qu'il faille donner non plus une importance démesurée à la technicité et au matériel associés à l'assurage, aux ancrages ou à l'équilibre (balancier, piolets, bâtons ou même corde pour la traversée à la bavaroise[70]). **Ce qui est perçu**, reconnu, ce ne sont pas à proprement parler les invariants de la sensation nous disent Lenay et Sebbah (2001). **Ce sont plutôt des invariants de cercles sensori-moteurs inséparables de l'activité du sujet** (Gibson 1966, 1986 ; Paillard 1971 ; Varela 1979 ; Brooks 1999 ; O'Regan 2001). L'intérêt de Bach y Rita pour les lois de pointage dit aussi cette recherche de « régularités spatiales » quand il s'agit d'agencer des mouvements pour produire un acte mobilitaire à finalité traversière. **La part d'engagement du sujet incarné dans cette expérience tient précisément dans l'appréciation d'un trajet actualisable dans la traversée**. Tout ceci sans compter le problème de la décision et de toutes ses composantes émotionnelles. Les pistes ouvertes ici par les travaux récents de Damasio (1995 en particulier) sont en particulier très fécondes[71].

Pour prolonger le raisonnement, il faut en fait mentionner **un premier glissement dans l'acception de la traversée, glissement qui s'opère comme un retour de l'alpinisme à l'escalade**[72]. Sans

69. Voir l'introduction.

70. Dans le cas de la traversée à la corde ou traversée à la bavaroise, le grimpeur s'aide alors du soutien oblique de la corde, un peu comme dans un rappel pendulaire (Jouty, 2006, p. 277).

71. Se référer notamment aux apports fondamentaux d'Edmund Husserl (1992 (1931) ; Paul Ricoeur (1954) ; Lavigne (2008)) ou de Maurice Merleau-Ponty sur « la structure du comportement » (2013 [1942]). Ces clés sont particulièrement importantes pour mettre en perspective l'initialisation du traverser à travers la diatigisation telle que présentée un peu plus loin. Elles sont synthétisées dans le capital spatial par le pratiquant de la traversée.

72. La figure 11 intègre aussi les traversées spéléologiques traitées par ailleurs (Bernier, 2013 b).

entrer dans les détails techniques inhérents à la discipline, est appelée traversée, en escalade, tout ensemble de mouvements pour traiter un passage particulier avec un déplacement horizontal. L'idée est de permettre un décalage (!) horizontal pour poursuivre la progression dans le vertical du versant[73]. L'assurage des grimpeurs est alors souvent beaucoup plus complexe que pour les progressions verticales directes où le « premier de cordée »[74] est celui qui expose le plus son corps et qui est le plus vulnérable. Dans le cas de ces traversées d'escalade, qu'il s'agisse de progression sur rochers ou sur glaciers (Hagenmuller, Marsigny et Pallandre, 2009 ; Cox et Fulsaas, 2006 ; Braas, 2008), les autres membres de la cordée sont en effet plus ou moins également exposés. Ces parties intermédiaires des courses sont donc des sections particulièrement dangereuses et nécessitent souvent un plus fort niveau d'engagement. Alors qu'elles relèvent ainsi d'articulations momentanées et localisées, **un renversement s'est opéré pour en faire dans certaines courses la partie interne des traversées**, le cœur même de celles-ci. Les exemples ont fait florès dans certains contextes comme par exemple les calanques de Marseille. En fonction de l'environnement immédiat (« La traversée au fil de l'eau »[75]) ou des caractéristiques techniques[76] (« **La traversée sans retour** »), des itinéraires de traversée où dominent de façon plus ou moins exclusive ce type de progression ont acquis une solide réputation. Si l'exposition peut ici se révéler assez limitée, l'engagement nécessaire à la traversée est en général important.

Le vocabulaire et les techniques employées, les combinaisons relatives aux parts d'exposition et d'engagement… beaucoup de ces éléments de caractérisation ont leur écho **à l'échelle de certains parcs d'activités ou sur des murs d'escalade**. Mais c'est aussi vrai **dans les arts du déplacement (ADD) ou les parkours[77] (PK) urbains** (3ème partie de ce travail). Avec un assurage pour ainsi dire inexistant et une grande intensité dans la pratique qui sont au fondement même de sa définition, ils renvoient à des traversées caractérisées à la fois par une forte exposition et un degré d'engagement élevé. **La dimension projective de la pratique est essentielle à sa compréhension spatiale puisqu'elle doit permettre, en cas de problème ou en situation d'urgence, de maîtriser un déplacement efficace à travers une succession de mouvements. Le traverseur est alors placé tantôt en situation de poursuivi ou de poursuivant**. Le matériel engagé est ici minimal, les situations motrices dominantes combinent l'horizontal, les ascendants et les descendants voire les obliques. Mais surtout, **les sauts** à partir des éléments du décor comme points d'élan et de réception des mouvements du corps y occupent une place majeure. Faisant **du vide et des vides les vraies ponctualités de ces traversées urbaines**... En ce sens, le traitement du vertige opéré par les pratiquants n'est pas appariable avec celui des funambules. Il y a par ailleurs dans ces traversées **un vrai acte politique** (Bornaz, 2008) qui me permet de les envisager comme « traverser » plus loin dans mes démonstrations.

73. Certains manuels parmi ceux déjà référencés dans ce texte distinguent ainsi une traversée qui n'excède pas 25 mouvements ou bien encore un aspect technique bien précis de ce type de progression comme par exemple les traversées de dalles, sur ou sous le « toit » de celles-ci.

74. Le fameux « Premier de cordée » de Roger Frison-Roche (2012 [1941]) raconte de façon remarquable cet engagement du corps à travers un récit qui a connu une renommée internationale. L'auteur a par ailleurs construit une partie de son œuvre autour d'autres récits qui concernent plus directement encore des traversées comme avec son non moins fameux ouvrage « La piste oubliée » (2012 [1953]).

75. Petit film pour visionner un mix de la « traversée de la Ramond » et de la « traversée au fil de l'eau » ici : http://www.youtube.com/watch?v=bixl0H2EevA.

76. La fiche de la « traversée sans retour » : http://www.camptocamp.org/routes/54350/fr/calanques-castelvieil-grande-traversee-du-devenson-5eme-partie-ou-traversee-sans-retour et là : http://www.calanques.eu/traversee_sans_retour.html ou là : http://lionel.tassan.pagesperso-orange.fr/textes/sans_retour.htm. Cette traversée nécessite au minimum 5 à 6 heures de progression tout de même, sans possibilités de rebrousser chemin…

77. L'inventeur du terme Parkour est le Français David Belle. Il définit cette pratique comme « une méthode d'entraînement et de préparation physique dans le but de pouvoir faire face à tout obstacle » (Belle, 2010). La définition plus communément admise aujourd'hui est à mes yeux beaucoup plus pauvre car elle enferme le parkour dans une pratique au lieu de l'envisager à travers son et ses spatialités. Elle renvoie en effet le parkour à une pratique sportive consistant à transformer les éléments du décor du milieu urbain en obstacles à franchir par des sauts, des escalades pour se déplacer, d'un point à un autre…

Mais revenons une fois encore aux pratiques associées au géotype montagne et nommées traversées. D'un ensemble de modalités techniques d'escalade, la traversée **redevient parfois dans un nouveau retournement une catégorie de course alpiniste comprise dans la globalité de son exécution**. Le qualificatif de traversée envisage alors un espace de départ ou d'entrée différent de l'espace d'arrivée ou de sortie. C'était déjà le cas des grandes courses horizontales évoquées plus haut. Mais, dans le vocabulaire des pratiquants, traverser le Mont-Blanc consiste aussi à **faire l'ascension d'un côté du sommet et à redescendre de l'autre côté**. C'est-à-dire à réaliser une course dans laquelle le pratiquant ne revient pas sur ses pas… Dans un plan euclidien, la pratique fait donc alterner des situations motrices à dominante tantôt ascendante, tantôt descendante. Dans ces traversées, le sommet est le point haut dans le parcours de l'étendue physique… ce qui est d'ailleurs aussi le cas dans les traversées d'arêtes. Les cols y sont pour le coup les points bas des parcours traversiers. A l'inverse pour ce qu'il a longtemps été convenu d'appeler le **traversage** dans les courses d'alpinisme, ils redeviennent les points hauts ! Au début du XX^{e} siècle, ce mot était en effet employé pour désigner l' « alpinisme de col », consistant à franchir des cols d'un versant à l'autre, plutôt que de faire l'ascension de sommets (Jouty, 2006, p. 277). **Dans le géotype montagne, le col (Bernier, 2003) est au bout du compte un lieu où se croisent les traversées et du coup un point de convergence et de divergence des flux traversants.** Il est du coup le croisement entre des pratiques traversantes et franchissantes.

Prolongée dans la pratique de course, de randonnée ou de marche (figure 12), cette lecture élargie des actions traversières caractérise également des modes de déplacement armées par des **logiques excursionnistes**. Qu'il s'agisse du champ du touristique ou du sportif (avec ou sans compétition), de pratiques inscrites dans la quotidienneté ou dans l'exceptionnalité, les opérateurs se plaisent ici à **qualifier de traversées des mobilités qui tendent alors à confondre l'espace référent avec sa pratique traversière. D'où une véritable inflation d'associats entre des pratiques et des espaces référents**.

Selon les situations, l'appellation de traversée associe alors de façon simple ou combinée des pratiques mobilitaires avec la performance physique des pratiquants (plus ou moins corrélée à des mesures euclidiennes de durées et de longueurs), le ou les moyens de transports mis en œuvre[78], les itinéraires et leur inscription matérielle, la maille, et au-delà le territoire concerné, ou bien encore les nœuds entendus ici comme les ponctuations élémentaires des traversées (balises de départ, d'étapes et d'arrivée).

Précédemment abordé, le cas des transats sportives[79] est par exemple l'objet d'empilements remarquables, relatifs aux records (temps d'exécution, formes de réitération[80]), aux modalités et aux conditions de navigation. L'innovation traversière consistant alors en

78. Dès lors que sont mobilisés des moyens de transport motorisés, une tendance à la survalorisation du véhicule est régulièrement détectable en fonction de ses qualités « vintage » (« La traversée de Paris en Anciennes », le fameux rallye de véhicules anciens organisé par une association de Vincennes) déjà traité par ailleurs (Bernier, 2013 b) ; les innombrables traversées en moto de marque Harley Davidson ou ici en Royal Enfield dans le sud de l'Inde avec une traversée proposée comme telle par l'opérateur Vintage Rides : http://www.youtube.com/watch?v=x1UvcNzrg-8) ou mécaniques.

79. Bien sûr extrapolables au-delà du seul segment océanique de l'Atlantique nord puisque des pratiques équivalentes peuvent être observées à travers d'autres géotypes, en particulier dans un contexte revendiqué de grands espaces (voir introduction).

80. L'inflation sans fin des registres est ainsi alimentée par des défis de pratiques sans cesse renouvelés dans leurs dimensions performatives. C'est le cas par exemple avec le Français Charles Hedrich, qui, après avoir vaincu le record de vitesse de traversée de l'Atlantique nord à la rame a établi en 2012 une première, celle de cette même traversée, mais réalisée aller-retour, en solitaire et sans assistance, en 145 jours et 21 heures, soit un périple de 11 000 km en reliant Saint-Pierre et Miquelon à la Martinique en passant par le Cap. Vert. (http://www.actunautique.com/article-traversee-de-l-atlantique-a-la-rame-pari-reussi-pour-le-francais-charles-hedrich-113070720.html). En attendant mieux ?

une option modale (à la voile, à la rame, en ballon, etc), aux handicaps construits ou recherchés comme tels, aux itinéraires et aux variantes, bref à un appauvrissement du traverser dans sa réduction à la traversée. **L'exposition et l'engagement ne sont pas liés ici à l'action mobilitaire ; ils tendent en fait à en devenir les arguments et les objectifs (Erhenberg, 1991)**. Dans cette forme de validation restrictive, le naming a ses codes qui affichent expressément ces types de projet. Les adjectifs y survalorisent les dimensions performatives et l'espace référent, même si parfois il cède la place au sponsor comme avec la transat Jacques Vabre déjà traitée. Le risque est ici que le chemin, au sens du « *path* » anglais, occupe une place majeure, au détriment du processus d'individuation. Nous sommes alors **dans le cadre du transactionnel au lieu d'être dans celui du relationnel**. Les traversées y ont bien sûr leurs registres, leurs catalogues et leurs labels mais qui ne parviennent pas à dire autre chose qu'une abstraction de l'espace du traverser. Le documents 18 exprime bien ces apories dans le cas des déclinaisons de la traversée en VTT à travers l'obsession à enregistrer la traversée en tant que sentier(s), technique ou matériel (opportunément labellisé « *crossing* ») ou les épreuves mises en compétition (comme avec ici la Transverdon[81]).

81. Ce petit film réalisé par Alpes de Haute Provence Tourisme résume très bien le caractère réduit des ambitions traversières : http://www.youtube.com/watch?v=HuKQ9sG0JX4.

Documents 18 - Du sentier au réseau, du vélo à la technique, de la pratique à la compétition, les déclinaisons de la traversée en VTT.

http://www.vtt.alpes-haute-provence.fr/sur-la-transverdon/ (Site de la Transverdon, consulté mars 2014).

Cette lecture fait bien sûr abstraction des dimensions spatiales. Or je rejoins Lussault (2004) quand il dit la nécessité d'envisager la mobilité comme événement, comme « acte » et comme « expérience » de l'espace. En ce sens, pour passer de la traversée au traverser et avant même de pouvoir envisager son achèvement* et avec lui une forme d'accomplissement spatial, il faut que l'individu mette en œuvre toutes ses capacités de géologisticien. La géologistique comme « ensemble des modes d'organisation nécessaires à un opérateur pour réaliser une opération spatiale, de la plus élémentaire à la plus complexe » (Lussault, 2009, p. 216) permet d'agencer des stratégies de traverser pour performer la diatigisation*. C'est à cette condition que l'individu peut envisager la synchorie* et mieux encore faire que le chemin devienne une rue à traverser[82], un espace public où se projeter par le traverser dans quelque chose de commun.

82. La troisième partie de ce travail questionne tout particulièrement ce processus et ses enjeux spatiaux.

Stratégies et agencements de la diatigisation*

L'exposition et l'engagement doivent donc être envisagés de façon beaucoup plus large, en particulier en intégrant tous les champs de l'habiter (Stock, 2004 ; Frelat-Kahn et Lazzaroti, 2012). Le « toucher traversant » de la diatigisation passe ainsi par des coordinations singulières et parfois très sophistiquées des formes relationnelles au fondement d'une situation d'interspatialité.

Pour commencer, je propose de revenir à l'expérience du funambule, mais cette fois-ci telle que traitée par Philippe Petit. L'espace de référence autant que l'agencement des métriques place ici le traverser au cœur d'une expérience de métriques d'espace et de temps tout à fait remarquable. En ce sens, la traversée s'inscrit dans un **exploit spatial** dont la réalisation fait sens dans l'espace du traverser. **Le cas de la traversée des deux tours du World Trade Center de New York réalisée par le funambule Philippe Petit le 7 août 1974** permet d'approfondir notre analyse. Projetée plusieurs années auparavant devant les plans du bâtiment découvert dans un magazine, elle va ensuite devenir l'objet d'une démarche obsessionnelle de la part du Français et le conduire à des proto-traversées, dans son jardin, puis avec les tours de Notre Dame de Paris (1971) et celles du Pont du Port (Harbour Bridge) à Sydney (1973). La traversée « proprement dite » aura lieu sur des tours encore en chantier et donnera lieu à huit allers-retours à 417 m au-dessus du sol. La disparition des Twin Towers le 11 septembre 2001 inscrit ce traverser en quelque sorte hors du temps et le fameux documentaire du Britannique James Marsh (*Man on a wire*, traduit en français Le funambule (2008)) en fait désormais une méta-traversée. La photo ci-dessous (document 19), extraite de ce documentaire, prend *a posteriori* une résonnance toute particulière. Ces différentes traversées ne doivent pas être appréhendées comme une succession historique, mais

comme un empilement de durées et d'espaces. L'agencement spatial de tous ces actes et de toutes ces expériences spatiales fait le traverser, lui donne sens spatial et valeur sociale. Ainsi, quand il met en récit son expérience traversière dans son **Traité du Funambulisme** (1997), il ne s'intéresse pas aux records, pas non plus à une technique sportive, pas davantage à un quelconque risque du pratiquant. Ce qu'il considère au travers de son exposition et de son engagement expérientiel, ce sont bien les qualités des configurations spatiales.

Document 19 – Extrait du documentaire de James March, *Man on a wire*, 2009.

Philippe Petit dans sa traversée du WTC (NYC / USA)
avec un avion passant au-dessus des deux tours le 7 août 1974…

Pour une pleine compréhension du traverser, il me faut à ce stade mobiliser un concept central : celui de **capital* spatial** (document 20).

UNE NOTION FONDAMENTALE : LE CAPITAL SPATIAL

« S'il est vrai que chaque acte est une aventure, ouverte au moins sur l'aléa sinon toujours sur l'inconnu, cette aventure comporte ses conditions de possibilité : notamment, ce que l'opérateur connaît de l'espace et de la spatialité en général, mais aussi de l'espace particulier de la situation d'expérience qu'il a à vivre et des registres de spatialité qu'elle impose ou suggère. Ce savoir, plus ou moins objectivable, cette capacité de penser, sentir, agir dans la configuration dynamique de la situation procède d'une capitalisation, d'une intégration mentale de schémas d'appréhension et de répertoires d'actions, fruit des expériences sociales. Il y entre une bonne part de normes et de valeurs collectives, incorporées et traduites dans le langage propre de l'acteur, et une bonne part de singularités. Il ne faut pas voir dans ce « capital spatial » une férule, un déterminant de pratiques univoques, mais plutôt un potentiel actualisable. La spatialité, comme tout agir social, est plutôt caractérisée par une tension dynamique entre l'habitude, la routine, la reproduction et la créativité, l'innovation, le changement, la spontanéité adaptative. Ni immuable, ni exclusivement changeante, elle apparie l'invariant et la variation, elle pousse à apprécier tout et son contraire et à le justifier par des jeux de langage ».

Lussault, 2009, p. 93 (De la lutte des classes à la lutte des places)

Document 20 – Définition du capital spatial.

Traverser, cela s'apprend donc et cela se construit. Mais les progrès réalisés par l'individu pour développer ses aptitudes à traverser ne doivent pas être appréciés au regard d'une dilatation perceptive propice au déploiement des actions. En ce sens, la diatigisation ne relève pas d'une phénoménologie de l'espace telle qu'envisagée dans une **« psychologie de l'espace »** propre à permettre une progression de la traversée à travers les « coquilles de l'homme » (Moles, Rohmer, 1998 (1972)). Ces domaines concentriques s'inscrivent trop dans le domaine de l'horizontalité et ne permettent pas la coordination de toutes les interspatialités. Inspirée de cette lecture de l'espace, la **proxémie** d'un Edward T. Hall (1978 (1966)), ne me paraît également pas suffire à rendre intelligible la diatigisation* car elle est trop contrainte dans des dimensions physiques et culturelles. Je défends l'idée selon laquelle la diatigisation est un processus de mise en relation qui coordonne les interspatialités dans un espace identifié comme bi-dimensionnel (Bernier, 2013) dans lequel s'expriment aussi bien l'*across* que le *through* ou le *beyond*. Les espaces s'organisent de proche en proche à partir de l'individu ou du groupe social. En ce sens, je cherche à montrer (Bernier, 2013) que la traversée se réalise dans une proximité et que **la diatigisation* est par définition un exercice local qui mobilise et à la fois produit le capital spatial dans un processus auto-alimenté.** Mode d'existence, traverser permet aussi au sujet spatial de se faire de l'expérience. Il agence le défi spatial auquel sont confrontés les acteurs sociaux dans un « *ongoing process* » pour reprendre un gérondif anglo-saxon. En ce sens, le traverser renvoie finalement bien à un traitement de la distance et des distances tel que l'explique Lévy (2009). Il est aussi matrice de distances.

Plusieurs questions me paraissent devoir être traitées. Il s'agit de la dialogique initialisation* / achèvement*, du rythme du traverser à travers sa (ses) ponctuation(s) et sa (ses) ponctualité(s) et enfin des simulations et transferts spatiaux associés à la mobilisation du capital* spatial. Pour mieux rendre ma démarche intelligible, je propose de construire des illustrations au fur et à mesure du propos. Elles ont pour but de figurer les processus spatiaux à l'œuvre et n'ont aucune prétention modélisatrice car le traverser ne peut s'entendre que dans la singularité de l'expérience. Et pour s'assurer d'une cohérence dans les supports exemplaires, envisageons que « je » veuille traverser la Russie.

Poser la question du déclenchement de la mise en relation opérée par le traverser revient automatiquement à poser celle de sa réalisation et ouvre quantité d'interrogations philosophiques sur la possibilité d'identifier un début et une fin, sur les niveaux de conscience et sur l'intentionnalité du sujet spatial engagé dans la traversée, mais aussi sur les aspects du langage. Mon ambition ne se situe pas ici dans un plan théorique, mais il convient bien sûr de caler certaines perspectives épistémologiques dans le cadre d'une pensée du traverser.

Le problème de **l'intentionnalité**[83] alimente depuis longtemps des débats très complexes et, en la matière, la pensée francophone a longtemps été principalement marquée par les **conceptions héritées des Méditations cartésiennes (Husserl,** 1992 (1931)). Elles sont rappelées par Libera (2004) à travers ces deux préceptes : - « tout état de conscience en général est, en lui-même, conscience de quelque chose, quoi qu'il en soit de l'existence réelle de cet objet et quelque abstention que je fasse, dans l'attitude transcendantale qui est mienne, de la position de cette existence et de tous les actes de l'attitude naturelle » et – « tout état de conscience « vise » quelque chose et porte en lui-même, en tant que « visé » (en tant qu'objet d'une intention) son cogitatum respectif ». Ce que synthétise la formule « […]…le mot intentionnalité ne signifie rien d'autre que cette particularité foncière et générale qu'a la conscience d'être conscience de quelque chose, de porter, en sa qualité de *cogito*, son *cogitatum* en elle-même ». Libera (*op. cit.*, p. 109) revient sur les discussions philosophiques récentes pour dire combien **« l'intentionnalité n'est pas une liaison entre un fait physique et un fait psychique » et revient à Husserl pour dire qu'il faut plutôt s'attacher à envisager des « vécus considérés purement en fonction de leur essence ».** Cette entrée par le sujet, siège de la conscience, construit ainsi le langage comme fait de conscience.

Un lien me paraît du coup devoir être fait ici avec le capital spatial pour essayer de saisir **l'initialisation* du traverser. Je cherche à montrer que cela revient à lui donner une valeur spatiale initiale, un format spatial à partir d'une intentionnalité. Ce processus de cristallisation revient à une instanciation* spatiale qui n'a pas de « ponctualité » mais qui figure l'amorçage du traverser**. La figure 13 vise à rendre compte de cet état d'agencement entre des « ouvertures »[84] redevables des habitudes individuelles, de l'éducation sociale et des représentations et qui va fonder le projet de traversée de l'individu spatial. Les ouvertures d'angles qui les renseignent sur la figure expriment singulièrement un niveau de sophistication plus (angle obtus) ou moins (angle aigu) développé. Elles figurent aussi l'intensité du fait d'intentionnalité : plus c'est aigu et plus le projet est précis et fondé sur une intention précise. **L'instanciation* correspond dans ce cadre à une programmation spatiale du traverser.** L'individu spatial géologisticien produit alors un ensemble d'équations susceptibles de lui permettre de réaliser son projet et qui sont potentiellement ajustables dans le courant de la diatigisation*. **Chaque traverser compose ainsi un assemblage singulier et propre à chaque individu en fonction d'une éthique[85] et d'une esthétique spatiale**. L'éthique spatiale est ici « l'analyse de la constitution des acteurs sociaux en « sujets », plus exactement en opérateurs spatiaux, agissant sous le triple processus d' « assujettissement » des cadres normatifs, des matrices pratiques et de l'usage de soi. Ce processus est constructif, non point aliénant, constitutif de l'identité sociale de l'opérateur, une identité sociale qui se forge et s'exprime par la spatialité, le jeu avec l'espace. Cette spatialité se déploie du corps à l'ensemble des espaces de vie d'un individu,

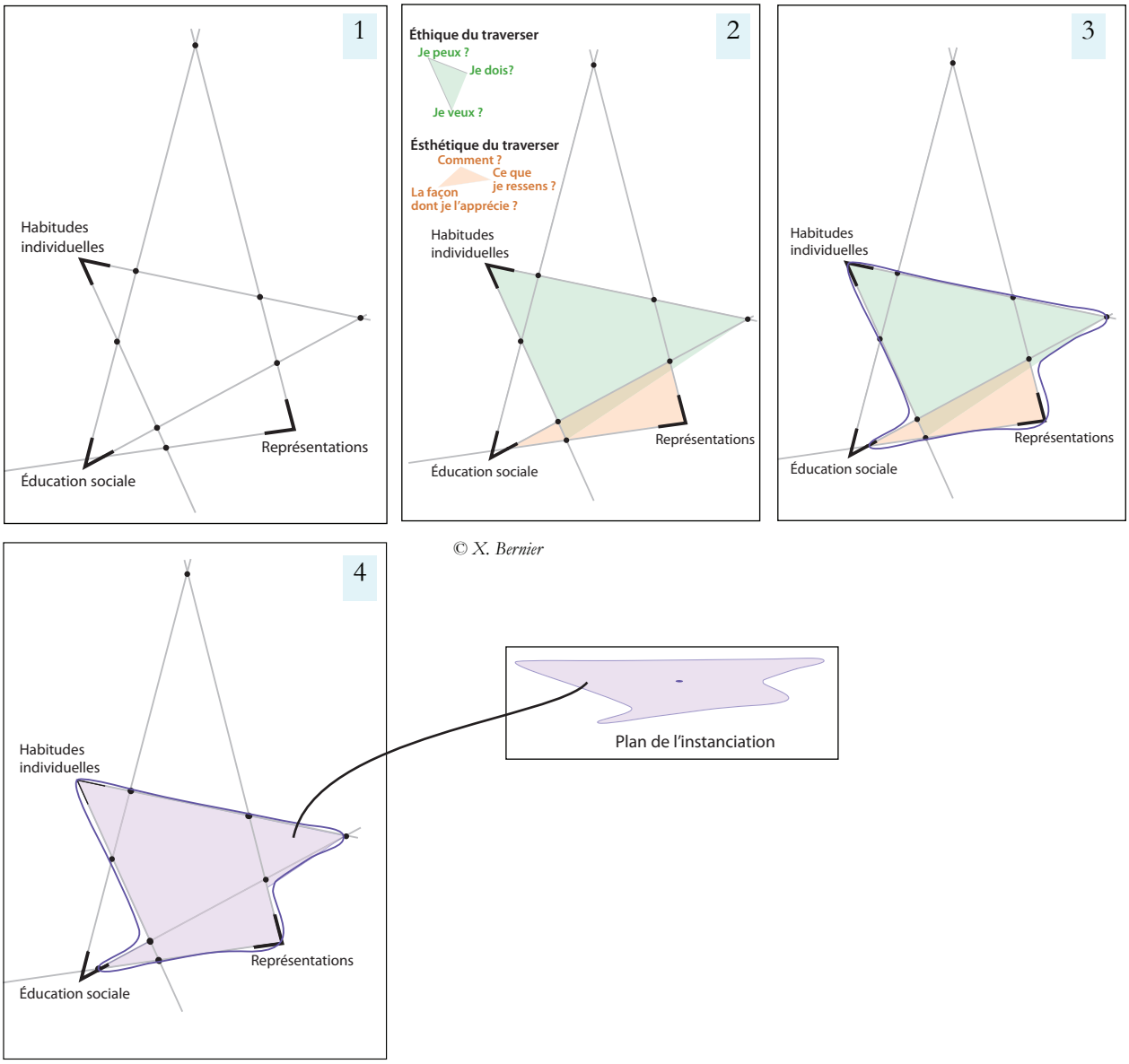
83. La fortune du mot doit beaucoup à son utilisation par Brentano (2008 (1874)) dans le vocabulaire de la psychologie.

84. Il faut bien comprendre ici l'ouverture au sens exposé par Maldiney et développé dans mon introduction. L'illustration construite ici ne doit donc en aucun cas être lue comme un assemblage de mesures identifiables en degrés géométriques.

85. Si l'on veut bien suivre les clés de Paul Ricoeur (1995, 1998), l'intention éthique se construit autour des fameux pôles « je » (vivre une bonne vie…), « tu » (… avec et pour autrui…) et « il » (dans des institutions justes) avec des combinaisons d'interrelations qui permettent de traiter les questions : est-ce que je peux traverser ? est-ce que je le dois ? ou encore est-ce que je le veux ? et d'envisager des spatialités adaptées.

qui forme un arrangement spécifique à chacun » (Lussault, 2009, pp. 220-221). Ce processus qui « appartient au domaine affectif-objectif » (Lévy, 2013, p. 374) a son « opposé diagonal » (en ce qu' « il relève du cognitif-subjectif »)[86], l'esthétique. Il permet à l'individu spatial d'envisager comment il traverse, ce qu'il ressent et la ou les façons de l'apprécier. Cette instanciation* est également du coup caractérisée par la qualité de l'ouverture spatiale. **La figure 14 dit ainsi l'inclination du sujet spatial à traverser selon les contours éthiques et esthétiques définis dans l'instanciation* du traverser (un angle O qui suit la logique instancielle, donc « droit », quelle que soit la façon dont on l'entend ; un angle O+n qui intègre l'acceptation d'une part de sérendipité plus ou moins significative ; un angle O-n qui cherche à minimiser l'exposition et l'engagement).**

86. Ces polarités sont tout à fait essentielles dans la diatigisation*. Lévy (2013, p. 374) les clarifie : l'affectif, « à la différence du cognitif, correspond à une posture consistant à ordonner les réalités du monde et à les classer selon des principes qui permettent leur usage hiérarchisé ». Dans « l'objectif, à la différence du subjectif, ce qui est produit, a une valeur indépendante de son émetteur ».



© *X. Bernier*

Figures 13 – Les contours éthiques et esthétiques de l'instanciation* du traverser.

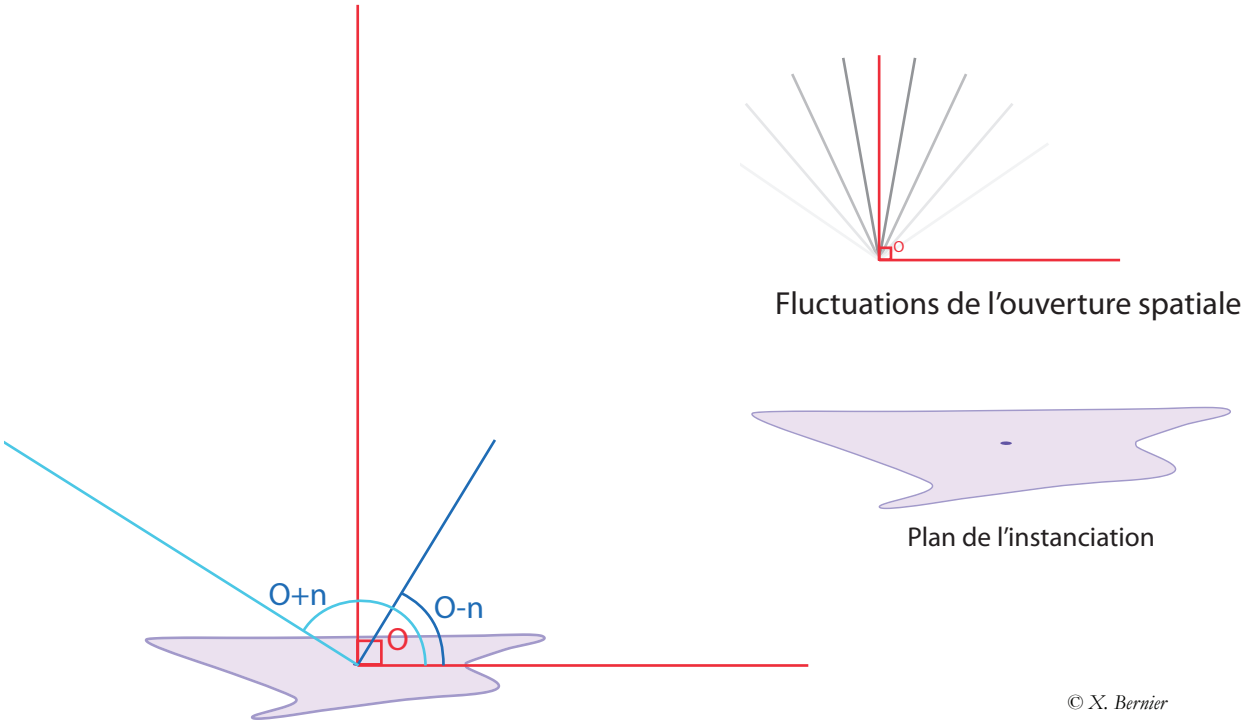


Figure 14 – Inclination du sujet spatial à traverser ou non selon les contours éthiques et esthétiques définis dans l'instanciation* du traverser.

Pour envisager spatialement cette ouverture spatiale, des **simulations projectives** (à défaut d'être prédictives), des **simulations informatives** et des **simulations procuratives** peuvent être mises en oeuvre. Par **simulation projective**, je n'entends pas seulement quelque chose qui engagerait de façon incarnée le sujet dans les phases de l'action et en particulier son rôle dans l'accepteur d'action défini par Pyotr Kuzmik Anokin (1974) et sa place dans les phases de l'action (Bernstein, 1967). La simulation projective n'est pas non plus une dilatation perceptive ; elle **doit être comprise comme l'articulation entre une mémoire cumulative et sélective des faire spatiaux du traverser** et une projection de soi dans un futur de l'expérience du traverser (figure 15).

Qu'il s'agisse de mises en relation projetées dans la quotidienneté : je traverse l'espace pour me rendre dans les lieux que j'habite (et pas seulement dans la trilogie de pratiques de domicile, de profession ou de loisir) ou dans l'exceptionnalité pour des traverser touristiques ou sportifs par exemple, cette manière de faire avec l'espace permet à l'individu spatial d'envisager le traitement des distances nécessaires au traverser. Et donc son exposition et son engagement dans ce processus à travers un ensemble d'actions projetées pour que se réalisent les transferts* spatiaux. **À des niveaux de conscience et de réalisation différents, il ne saurait être question ici d'une simple réédition d'instants* spatiaux ayant existé, mais leur mise à jour singulière et permanente.** J'entends ici par **transferts*** spatiaux l'ensemble des ajustements opérés par l'individu spatial visant à traiter toutes les

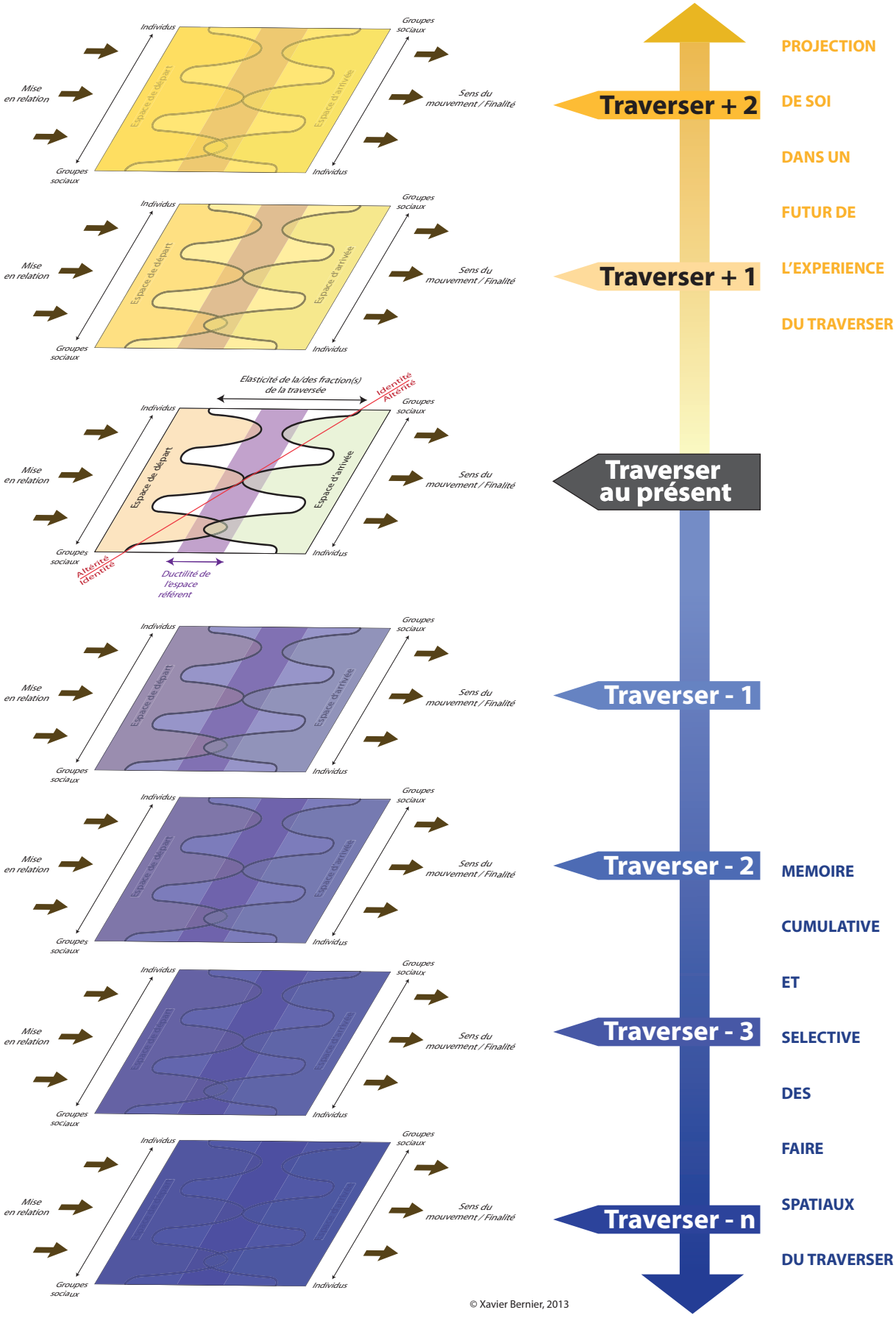


Figure 15 – Mémoire et projection des faire spatiaux.

formes spatiales de décalage. La mobilisation de son capital spatial est ici fondamentale ; elle passe également par des simulations informatives. Les ressources motiles à disposition sont de toute nature et leur confrontation est un exercice sans cesse à réactualiser. Elles concernent par exemple la fluidité ou la rugosité des trafics mobilitaires et peuvent être accessibles selon des logiques pré- ou intra-traversières. Beaucoup de grandes agglomérations mondiales proposent ainsi aujourd'hui des services prévisionnels aux usagers des transports publics comme automobiles. En jouant des nouvelles technologies et en découpant le réseau en lignes, les applis renseignent et alertent par exemple pour une ligne donnée. Quels que soient les supports techniques de diffusion (tables ou écrans tactiles, sites dédiés, etc), les calculateurs d'itinéraires sont une offre de service désormais habituelle. Elle révèle toutefois une géopolitique des compétences, une sélectivité par un capital actoriel. Des écrans d'affichage dynamique peuvent être installés sur les voiries pour actualiser ces informations au gré des fluctuations régulières ou inhabituelles (accidents, grèves, météorologie, etc). Aux États-Unis, des villes comme Detroit, Atlanta ou Chicago ont très tôt su mettre en place pour les flux automobiles des dispositifs techniques efficaces et exportés par la suite avec des variantes. Autant d'éléments à disposition pour **adapter « en temps réel » sa stratégie de transfert* spatial**. En France, un outil comme Bison Futé[87] peaufine ses simulations informatives et les met à disposition du public depuis 1976. Sous l'égide d'un organisme interministériel, le Centre National d'Information Routière, quantités de données, et notamment depuis 2003 la fameuse « carte » de Bison Futé, sont transmises au public. Cette médiatisation s'exprime à travers un spectre de supports de plus en plus élargi qui laisse à penser une accessibilité accrue à ces informations. Il s'agit là d'une information préventive, différente par exemple de celle fournie par radio autoroute (107.7 FM) qui oriente en temps réel comme le font les opérateurs routiers.

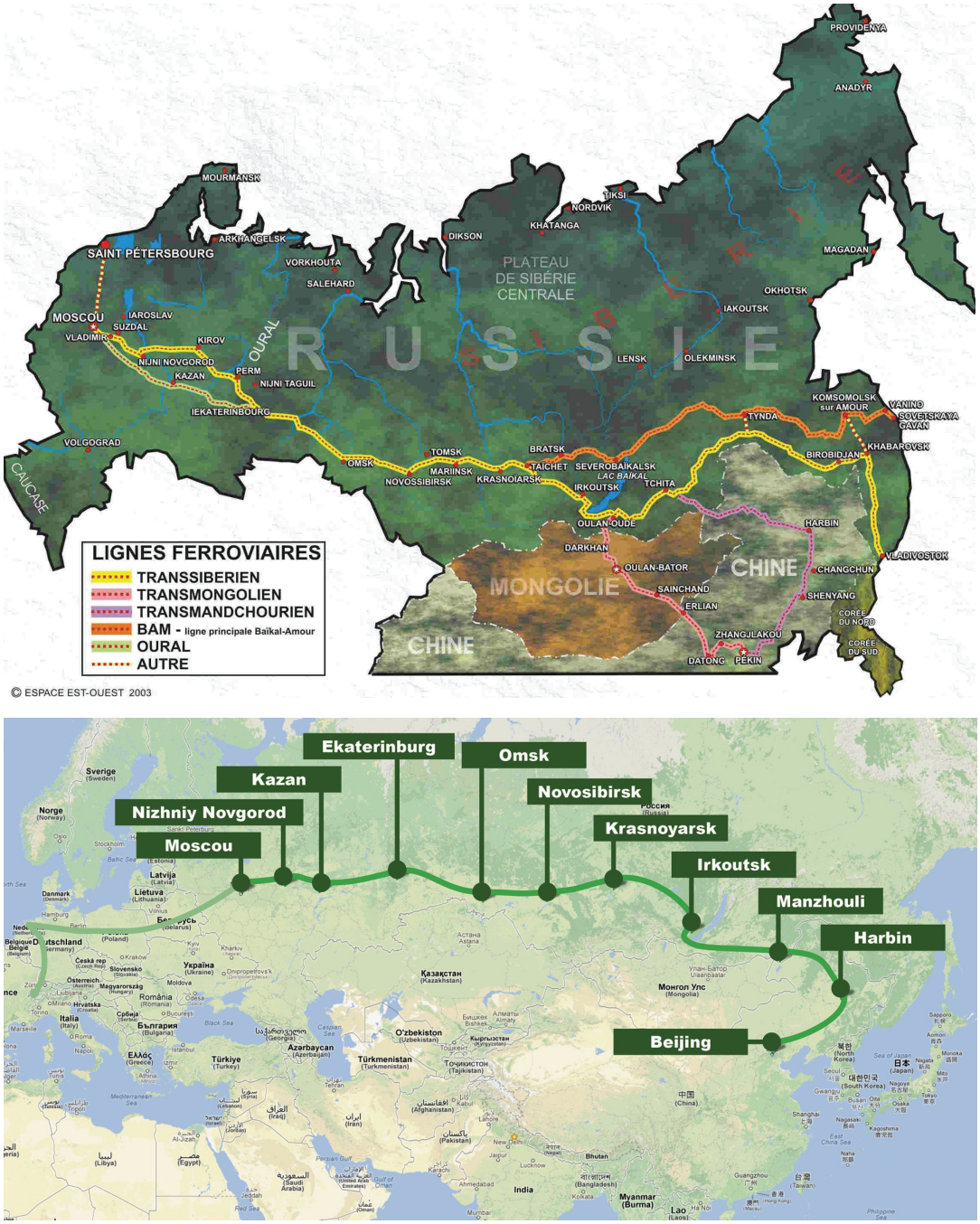
87. http://www.bison-fute.gouv.fr/previsions-bison-fute.html

Le traverser touristique est une des pratiques pour lesquelles l'usage de simulations informatives est la plus forte. A la fois dans la décision d'une destination et pour les modalités de transfert nécessaires pour atteindre cet espace d'arrivée. Les travaux de Lahire (1998, 2004)[88] explorent les stratégies de « l'homme pluriel » pour assurer une « concordance » avec son propre projet, ce qui l'amène notamment à traiter les « dissonances » entendues comme les conflits émotionnels et les éventuelles contradictions entre identités et pratiques. Elles ont été traitées notamment par l'équipe MIT (2002, 2005, 2011), Knafou *et al.* (1997) et Gay (1990-1991, 1999, 2008, 2013) en ont proposé quantité de lectures critiques très utiles. **Pour envisager par exemple un traverser touristique de la Russie, quantités de simulations projectives et informatives sont possibles. L'équipe MIT (2002, *op. cit.*) nous a montré que l'individu spatial est autonome pour les assembler** et non pas assujetti aux injonctions des guides notamment. Inutile de faire le détail des guides touristiques sur la Russie justement, mais ceux que j'ai pu consulter et en particulier les classiques Guide Vert, Routard

88. Mobilisés par le groupe Ceriani, Gay, Stock, Violier, Knafou et Coëffé (2008) dans leurs recherches sur les conditions géographiques de l'individu contemporain.

et autre Lonely Planet proposent chacun des modalités plus ou moins variées et élaborées pour réaliser une traversée de la Russie. Il existe également des guides plus pointus attachés directement aux « traversées transsibériennes » (collectif, 2012, par exemple). La carte des traversées est ici généralement un des premiers outils recherchés (documents 21). Certaines agences de voyages se sont également par ailleurs spécialisées dans ce type de traversées, au point d'en faire leur fond de commerce comme pour la société Est-Ouest[89] (documents 22).

89. Une dénomination qui affirme les ancrages externes du traverser touristique puisqu'elle fait ainsi davantage référence aux touristes occidentaux qu'au sens politico-historique (voir la première partie de ce travail) du Transsibérien clairement lui « orienté » Ouest-Est. http://www.espace-est-ouest.com/fr/.



Documents 21 – Le Transsibérien par son réseau ferroviaire.

(httpelectrodes.wordpress.compoesie-poetryblaise-cendrarsprose-du-transsiberien.jpg, capt. 25.08.13) et son détail cartographique (Lyon-Pékin par le Transsibérien) par un opérateur touristique, httpwww.ontheroad-again.comfrdestinations-transsiberien.jpg, (consulté le 25.08.13).

Documents 22 – L'opérateur touristique Est-Ouest, spécialisé dans les traverser touristiques de la Russie.

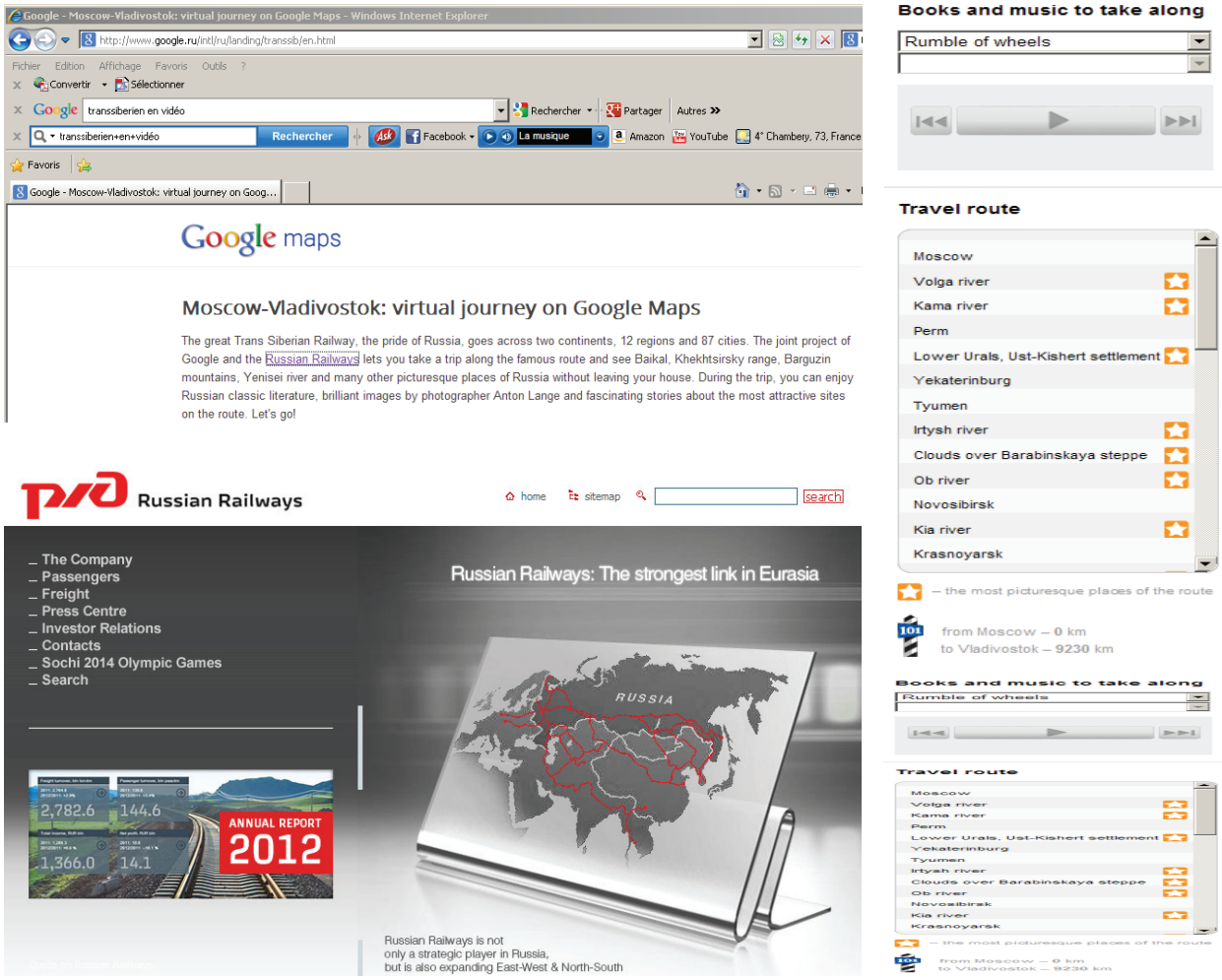
http://www.espace-est-ouest.com/fr/ (consulté le 25 août 2013).

L'argumentaire promotionnel développé ici est très intéressant avec en particulier ce solgan érigé en savoir-faire : « Directement du producteur… Petit et fier de l'être ». Soit la réduction des intermédiations organisationnelles comme l'affirmation d'une garantie d'accessibilité aux grands-espaces* ? Les prestations « à la carte » des opérateurs

du tourisme correspondent bien sûr à une offre très ancienne avec notamment la constitution de « carnets de voyage » **personnalisés**. Mais l'utilisation du support internet est ici exploitée dans toutes ses dimensions pour permettre des simulations projectives et informatives. Pratique elle aussi très répandue, les commentaires laissés par d'anciens voyageurs doit théoriquement permettre d'affiner le projet traversier. De même les liens hypertextes ici vers ici des blogs, là vers des sites spécialisés semblent fournir d**'autres potentiels simulatoires.** La navigation sur internet permet très rapidement de tomber sur différentes formes de récit (Journaux de voyage, webdocumentaires, reportages plus classiques, etc) sur lesquels je vais revenir.

Mais je souhaiterais m'attarder d'abord sur un dispositif récent (2010) et original : celui d'une traversée virtuelle entre Moscou et Vladivostok proposée par la société de chemin de fer russe « *Russian Railways* » et Google Maps (document 23)[90]. Il doit permettre de questionner **les simulations procuratives** qui sont une autre forme de médiation dans

90. Derrière la prouesse technique du dispositif croisé, il y a sans doute aussi la volonté de publicisation de l'itinéraire comme alternative compétitive vers la Chine (la logistique est réalisée avec l'aide de Schenker DB)..



Documents 23 - Une traversée virtuelle entre Moscou et Vladivostok : un dispositif numérique proposée par la société de chemin de fer russe « *Russian Railways* » et Google Maps.
(capt. Déc. 2013 : http://www.google.ru/intl/ru/landing/transsib/en.html).

la mise en relation opérée par le traverser. Je les entends comme des conduites relationnelles pour partie déléguées et partagées. Les possibilités expérientielles du Transsibérien offertes sur ce site au « voyageur virtuel » se révèlent aussi larges qu'innovantes, tant l'internaute « a la main » sur de multiples combinaisons. Elles ambitionnent clairement par ailleurs une portée sensible élargie. A commencer par la vue bien sûr puisqu'il dispose des outils habituels de Google Map. et notamment cartographiques ou photographiques aériens. Son écran lui permet de parcourir l'intégralité des 9230 km de chemins de fer ou de choisir d'assembler tel(s) ou tel(s) segments. Mais ça ne s'arrête pas là puisque « le voyageur virtuel » a la possibilité de « jeter un œil par la fenêtre du train » pour appréhender le paysage, fixe ou en mouvement[91].

Plusieurs ambiances sonores sont proposées tandis que celui que l'on pourrait appeler dans une contraction clin d'œil **« le traversaute »*** peut choisir d'atténuer les bruits ferroviaires pour mieux laisser la place à une éventuelle ambiance musicale présentée comme adaptée. La proposition numérique est également assortie de conseils de lectures. L'ensemble du dispositif affichant ainsi ses fonctions dans un optimum alternatif à une exposition et à un engagement « réels », sous-entendu personnel et corporel. Cette lecture mérite sans aucun doute beaucoup de nuances spatiales. Je rejoins en effet complètement Beaude (2008, 2012, 2013) quand il soutient qu'**Internet doit être pensé comme un espace réel.** Les explications qu'il fournit (2008, introduction) permettent de comprendre pourquoi « pourquoi la virtualité d'Internet n'est pas celle que l'on croit. Elle ne s'oppose pas au réel, mais à l'actuel. Elle se trouve dans chacune de nos actions. Internet offre de nouvelles potentialités d'action et chacune des virtualités qui est ainsi actualisée, conjointement, change subrepticement le monde que nous vivons ». Ce qu'il précise encore en soulignant qu' « Internet est une technique, indiscutablement. C'est un remarquable moyen de gérer la distance, une médiation efficace entre la connaissance et l'action, dès lors qu'elle se déploie sur de vastes étendues. C'est une technique dont la singularité s'exprime non tant par l'infrastructure matérielle qui est sollicitée, mais par l'utilisation particulière qui en est faite » (*op. cit.*, 2008, p. 119)[92].

Les utilisations d'Internet peuvent être multiformes. Dans le champs des simulations (dans lequel il ne s'agit surtout pas de l'enfermer dans des simulations procuratives puisqu'il est notamment un outil et un support de plus en plus utilisé dans le récit du traverser sous des formes qui peuvent se révéler originales et spécifiques), il offre un potentiel projectif, informatif et procuratif en extension très rapide. Les trois formes de simulation spatiale sont d'ailleurs très perméables l'une à l'autre et permettent à l'individu de donner un **élan spatial** à son traverser.

L'actualisation du traverser consiste ainsi à donner corps à une aspiration. Cette actualisation est redevable de ce que j'appelle le

91. Selon le principe d'une webcam commandée à distance, il a la possibilité d'orienter ses angles de vue…, de « capturer » des images…

92. Certaines formes d'utilisations peuvent d'ailleurs se traduire par une réelle forme d'engagement comme en témoigne ce petit film réalisé en 2010 par deux Japonais étudié pour la revue Espacestemps.net (Bernier, 2013). Leur traversée des États-Unis par Google Street View s'apparente à une « course immobile » dans une pièce. Restituée « à l'envers » (en référence à une mythologie nord-américaine, le sens de la traversée fait sens…), elle permet au vainqueur de traverser les États-Unis, de San Francisco à New York et d'arriver en « 4760 km, 90 heures et 104 619 clics » ! Le procédé consiste en fait en un ajointement d'images fixes — 104 620 au total — dont l'assemblage constitue l'espace du traverser. Les deux opérateurs sont côte à côte, face à deux écrans où s'inscrivent et s'écrivent leurs traversées. Celles-ci s'effectuent dans la quotidienneté d'une pièce où se déroule l'exercice spatial, avec des choix directionnels à grande échelle (la flèche cliquable de Google Street View qui devient une étendue), qui finissent par produire une traversée dans un retournement des polarités classiques est-ouest. Le lieu de destination, Times Square NYC, arme la traversée d'une force symbolique. Un peu comme des navigateurs de transat sportive, on les voit gérer de courtes phases de sommeil et d'alimentation. Traitée dans la continuité de son exécution comme un traverser sportif, cette traversée ne doit sans doute pas être considérée complètement comme une simulation… Elle a assurément permis un état d'agencement cohérent entre l'espace et les spatialités susceptible d'être qualifié de synchorique*.

régime de traversabilité*. Compris comme l'ensemble des règles et des facteurs qui caractérisent la mise en tension du traverser, ses caractères peuvent être visualisés à travers la figure 16. Son articulation peut être générique ou singulière ; elle rend compte de la construction du phénomène traverser et caractérise son système. D'un point de vue graphique, sa forme visualise la coordination des différents paramètres dont la valeur spécifique dans l'ensemble agencé est renseignée sur chacun des axes.

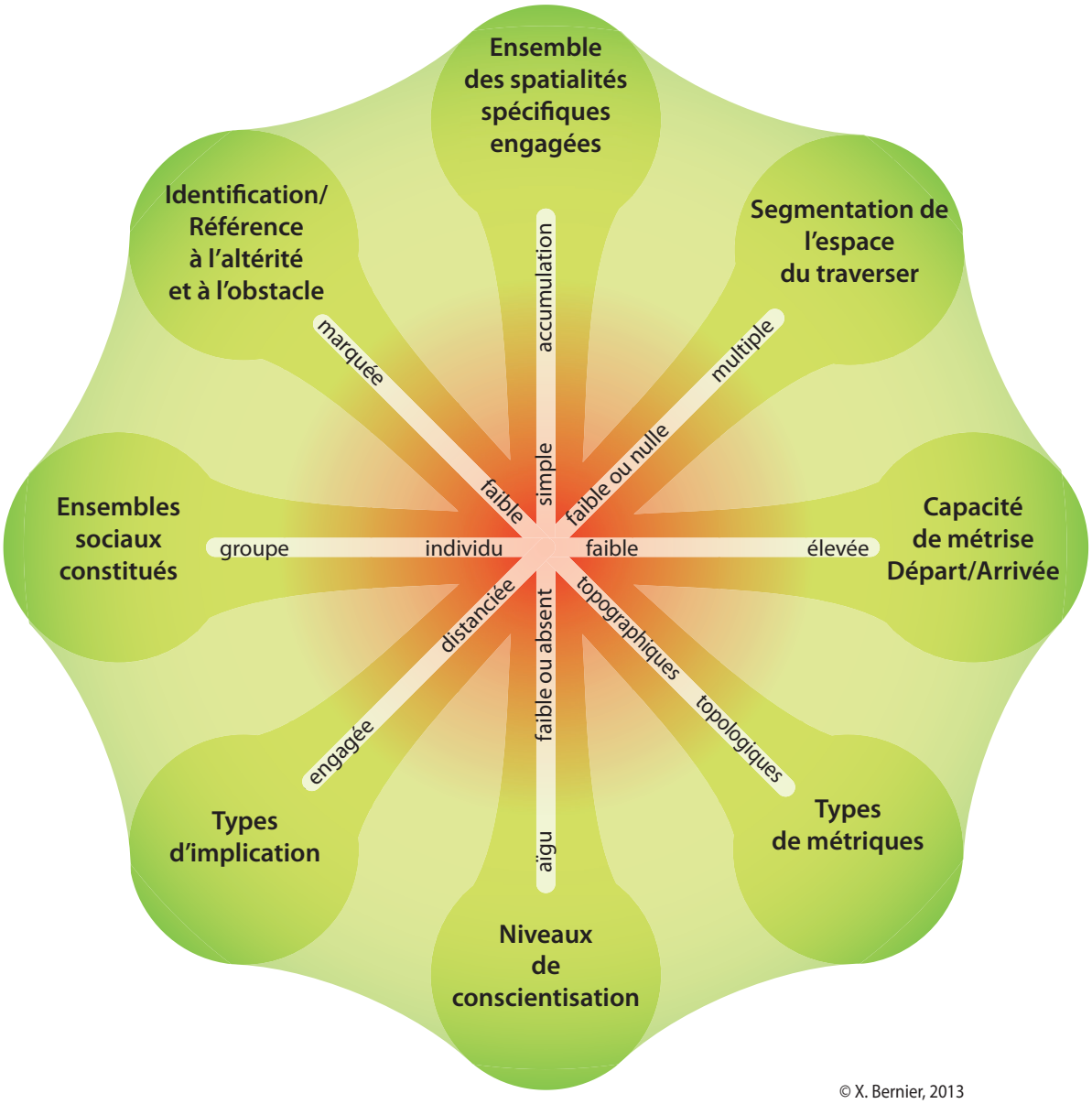


Figure 16 – Le régime de traversabilité.

Dans le cas de l'exercice spatial qui consiste donc à traverser la Russie, la figure permet par exemple de **considérer d'abord les types d'expériences des lieux**. Les clés proposées dans ce domaine par Stock (2005) sont très utiles pour comprendre dans quelles logiques s'insèrent les pratiques des lieux, en particulier entre lieux du « quotidien » et lieux du « hors quotidien ».

Type de rapport au lieu	Définition	Caractéristique	Exemples
existential insideness	complete and unselfconcious commitment to a place	inconsciemment impliqué et engagé	Résident Appréhende le lieu de domicile comme référent de l'identité
empathetic insideness	emotional participation in and involvement with a place	consciemment impliqué et engagé	non-résident appréhende un lieu par l'empathie et par un effort conscient
behavioural insideness	physical presence in a place	inconsciemment impliqué, seule la présence corporelle compte	non-résident appréhende le lieu, par la perception, avec les sens
vicarious insideness	experience of places through novels and other medias	engagement médiatisé	véhiculé par la littérature, les films, la télévision et toutes sortes de média
incidental outsideness	places are merely backgrounds for other activities	inconsciemment distancié	- hommes d'affaires - personnel navigant - camionneurs
objective outsideness	places are treated as concepts and locations	consciemment distancié	- agents immobiliers - scientifiques - aménageurs et urbanistes - investisseurs et entreprises
existential outsideness	profound alienation from all places	consciemment distancié	Déracinement, perte de l'identité

Source : Stock (2005), d'après Relph (1986).

Document 24 – Les types de rapports aux lieux.

Son **tableau synthétique** (document 24) peut *a minima* être **lu dans la coordination des axes relatifs aux types d'implication (engagée ou distanciée pour reprendre le vocabulaire de Relph, 1986) et aux niveaux de conscientisation (faible voire nulle ou au contraire aigüe) des sujets spatiaux (ensembles sociaux constitués, groupes ou individus) dans l'action traversière**. Rapportée à la Russie, l'action circulatoire du traverser est donc définie par l'expérience des lieux des acteurs spatiaux. S'il est russe et réside en Russie, l'acteur spatial de la traversée aura tendance, c'est en tout cas une hypothèse plausible (même si elle souffre de nombreuses exceptions potentielles en fonction du contexte), à être moins consciemment impliqué et engagé dans les actes qui peuvent se superposer dans des traversées inscrites dans la quotidienneté. Cela n'exclut pas bien sûr, et nous reprenons là le vocabulaire de Stock (*op. cit.*), d'envisager un espace d'arrivée comme non-résidentiel et de l'appréhender par un effort conscient de

la part de l'opérateur spatial. Il paraît bien sûr peu défendable de soutenir traverser la Russie pour un Moscovite se rendant dans sa datcha (lieu d'une banalité de retraite destiné à se reposer, à déguster des spécialités russes et de la vodka, à se réunir entre amis et, au final, lieu produit par une sociabilité générique) pour un temps donné généralement délimité dans celui du week-end. Mais ce même Moscovite peut considérer l'acte de se rendre chez un ami ou une personne de sa famille à Novossibirsk comme un faire spatial apparenté au traverser. Et ce même si la première ville de Sibérie (par son poids démographique, près de 1,5 million d'habitants et aussi la première grande agglomération rencontrée pour qui vient de la capitale) est à peu près au centre d'un espace euclidien dans une transverse ouest-est.

Le régime de traversabilité* compose ainsi des **métriques topologiques.** Dans le cas d'hommes d'affaires, de personnels navigants ou de camionneurs, qui peuvent être des acteurs spatiaux (russes ou non) de traversées étendues avec des ancrages externes très périphériques voire situés dans un horizont[93], on a plutôt affaire à une expérience « inconsciemment distanciée » nous diraient Stock et Relph. La topologie des réseaux permet le traitement de multiples segmentations de l'espace du traverser, à la fois dans la longueur de son déroulement et dans les variantes ou extensions proposées.

Les documents 21 permettent ainsi d'affiner l'analyse et d'inférer toute l'importance des métriques externes quelles que soient les spatialités envisagées : traverser des grands-espaces*, traverser touristique ou sportif, traversées urbaines. Le lecteur-analyste de cartes peut évidemment appréhender la connexité et la connectivité[94] des réseaux ferroviaires[95] et rendre intelligible la nodogénèse[96]. Dans le cas de la traversée de la Russie, elle met en évidence des nœuds comme Iekaterinbourg dans la partie occidentale et Taïchet et Oulan-Oudé dans la partie orientale. Mais plus que des bifurcations réticulaires, il s'agit surtout de polarités majeures et de commutateurs spatiaux dans l'espace du traverser russe. Ces cartes permettent aussi une lecture étendue du Transsibérien avec des ancrages externes à Lyon et Pékin. Dans l'espace du traverser, elles mettent aussi en évidence des segmentations du parcours de la traversée liées au positionnement des principales gares ferroviaires comme Nizhniy-Novgorod, Kazan, Omsk, Novossibirsk ou Irkoutsk. Les lieux agencés dans ce type de traversée le sont aussi par la perception, avec les sens et la présence corporelle comme nous dit encore Stock (*op. cit.*). C'est une de ces expériences de traversée dont on peut dire ensuite : je l'ai fait. En hiver, l'intérieur des voitures est par exemple surchauffé (avec des températures tutoyant les 30°C qui peuvent gêner le sommeil et produisent des espaces internes très hétérogènes par rapport à l'extérieur exposé à des températures très basses) et même avec des cabines individuelles ou dans des trains privés, ce sont des lieux de sociabilité importants.

93. Voir figure 1 en introduction sur « la courbe des grands-espaces ».

94. Dans l'analyse spatiale (Haggett, 1973, Abler, Adams, Gould, 1972), la méthode des graphes (Plassard, 1992 et Pumain, St-Julien, 2004) permet ainsi d'appréhender les propriétés de ces réseaux. Rappelons ici que « la connexité d'un réseau indique s'il est possible à partir de n'importe quel nœud de rejoindre les autres nœuds et qu'un graphe est fortement connexe si, à partir de n'importe quel sommet, il est possible d'atteindre tous les autres sommets, soit par un arc direct, soit en passant par d'autres sommets. La connectivité permet, elle, d'évaluer les possibilités alternatives d'atteindre les divers sommets. Plus l'indice de connectivité est fort, plus le nombre de chemins possibles pour aller d'un nœud à un autre est élevé ».

95. Il pourrait aussi le faire à partir du système des Cinq-Mers, cet ensemble de voies maritimes et fluviales entre les cinq différentes mers de l'horizont russe : les mers Baltique, Blanche, Noire, Caspienne et d'Azov. Mais leur régime* de traversabilité est bien moindre. Par ailleurs, on se situe ici davantage dans un sens européen que russe, car il s'agit d'accomplir un isthme, quelque chose qui est borné *a priori*. À mon sens, ce n'est donc pas la même relation à l'immensité et à son incertitude. Et au final pas le même régime d'invention.

96. Dans l'action de traverser, la nodogénèse peut être définie comme la dynamique d'agencement des cycles de fonctionnement des nœuds et donc comme une structuration topologique des réseaux.

Au final, l'opérateur du traverser compose un empilement de durées successives. Ses calculs de géologisticien lui permettent un travail d'échantillonage ou sampling[97]. L'échantillon spatial est un extrait d'espace utilisé dans un nouvel agencement spatial. Il peut être une spatialité ou être composé par telle ou telle forme d'interspatialité. Cet échantillon peut être produit de toute pièce ou être réutilisé en dehors de son contexte spatial d'origine. Cette opération d'échantillonnage nécessite, de façon isolée ou synchronisée, tout ou partie des compétences spatiales de l'individu engagé dans la traversée. Elle est réalisée tout au long du traverser, de son instanciation* à son actualisation, de son récit à sa validation sociale. Pour rester dans le vocabulaire de l'informatique qui est un des supports de la « mobilisation générale » dont se fait écho Lussault (2013), je propose d'appeler « cloud spatial » cet ensemble de ressources spatiales échantillonnées, individuelles ou partagées et configurables par l'opérateur du traverser.

97. Un peu comme le font certains musiciens. Un échantillon se dit « *sample* » en anglais.

Il est en quelque sorte disponible à la demande pour réaliser des figures spatiales. La figure 17 (qu'il faut faire résonner avec la carte du traverser, soit la figure 8, elle aussi composée en « clouds ») tend à rendre de ce processus et de cette « taille en nuages »[98]. L'actualisation du traverser s'agence alors selon des **figures spiralées** qui renvoient à une composition locale des esapcestemps (Lussault, 2013, p. 158) et des durées (During, 2010, 2014 ; Bergson, 1965 (1939), 2009). Les qualités de l'agencement spiralaires peuvent être extrêmement complexes[99] et produire ici une architecture dynamique lié à un **agencement « flottant »** pour faire nôtre le vocabulaire de During. Les rythmes s'empilent et se chevauchent (Bernier, 2013, b) de façon **ciné-graphique** tandis que les rythmes sont renseignés par autant de **ponctuations* spatiales.** La figure rend compte de plusieurs types d'accélération[100]. La réitération de la figure spiralée et son exponentialité structurent bien ce que Bergson (2009 b) appelait un **« souvenir du présent ».** During (2010) explique la construction d'une simultanéité dans la relativité verticale de la spirale. Elle est « non pas la métaphore, mais le symbole » (During, 2010, p. 65) de l'action circulatoire. Et son enclenchement relève d'un ajointement dynamique de multiples pièces disloquées, ce qui fait se raccorder entre elles différentes spatialités en une même aspiration. La spirale est à la fois un motif et une figure spatiale.

98. Une référence pour le coup à un principe fondamental du jardinage japonais qui consiste en un ensemble de techniques destinées à tailler les arbres (*across*) pour que le regard des visiteurs puisse passer à travers (*through*) et voir au-delà (*beyond*).

99. Cela occupe un champ très vaste des mathématiques et de la géométrie.

100. Je fais mienne les lectures de Raffestin (1975, 1990) ou de Sutton (2011) plutôt que celle de Rosa (2010) qui me paraît envisager les rythmes comme successifs plutôt qu'empilés.

L'individu spatial ajuste la trajectoire de son traverser en continu (la courbe de l'actualisation sur la figure 18 et ses « écarts » par rapport à l'ouverture spatiale liée à l'instanciation*) ; il perçoit et cré son monde simultanément à partir du projet spatial instancié*. Cette figure spatiale produit de l'espace. Il y a entre l'*homo traversus* et le *spatium transitum* (ou *spatium transgressum*) une **confrontation à l'altérité** synonyme de croisements, de conflits et de transgressions (Bernier, 2013 b) propre à produire **ce que Lévy appelle une alteridentité**. Elle compose à partir de l'*across*, du *through* et du *beyond*.

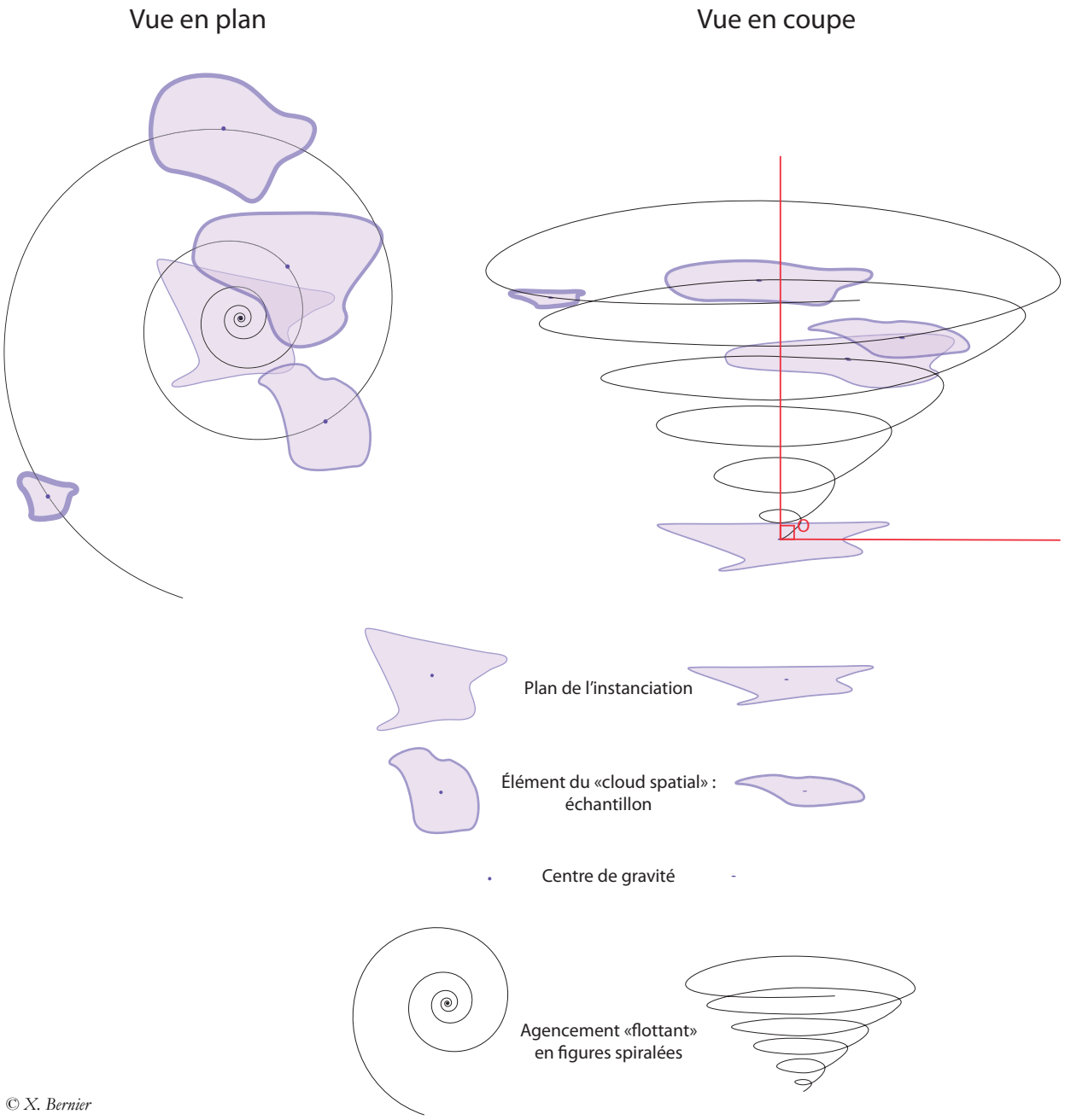


Figure 17 – Sampling and clouding : l'agencement* spiralé des échantillons* spatiaux.

Cette approche transverse de la traversée, liée à la mise en tension d'ancrages externes, recèle un **potentiel polémogène** qu'il ne faut pas négliger. **Traverser, c'est aussi s'opposer. Et s'imposer…** La stratégie peut par ailleurs être celle du contournement, de l'évitement ou du raccourci. Pour le chemin de traverse (français) et de façon plus claire encore avec le *short cut* (anglais), la traversée coupe un espace pour en dessiner un autre. En le coupant, elle peut même le raccourcir en un sens. Le traverser peut aussi se manifester par des pratiques transgressives de l'espace[101]…

101. Voir l'introduction.

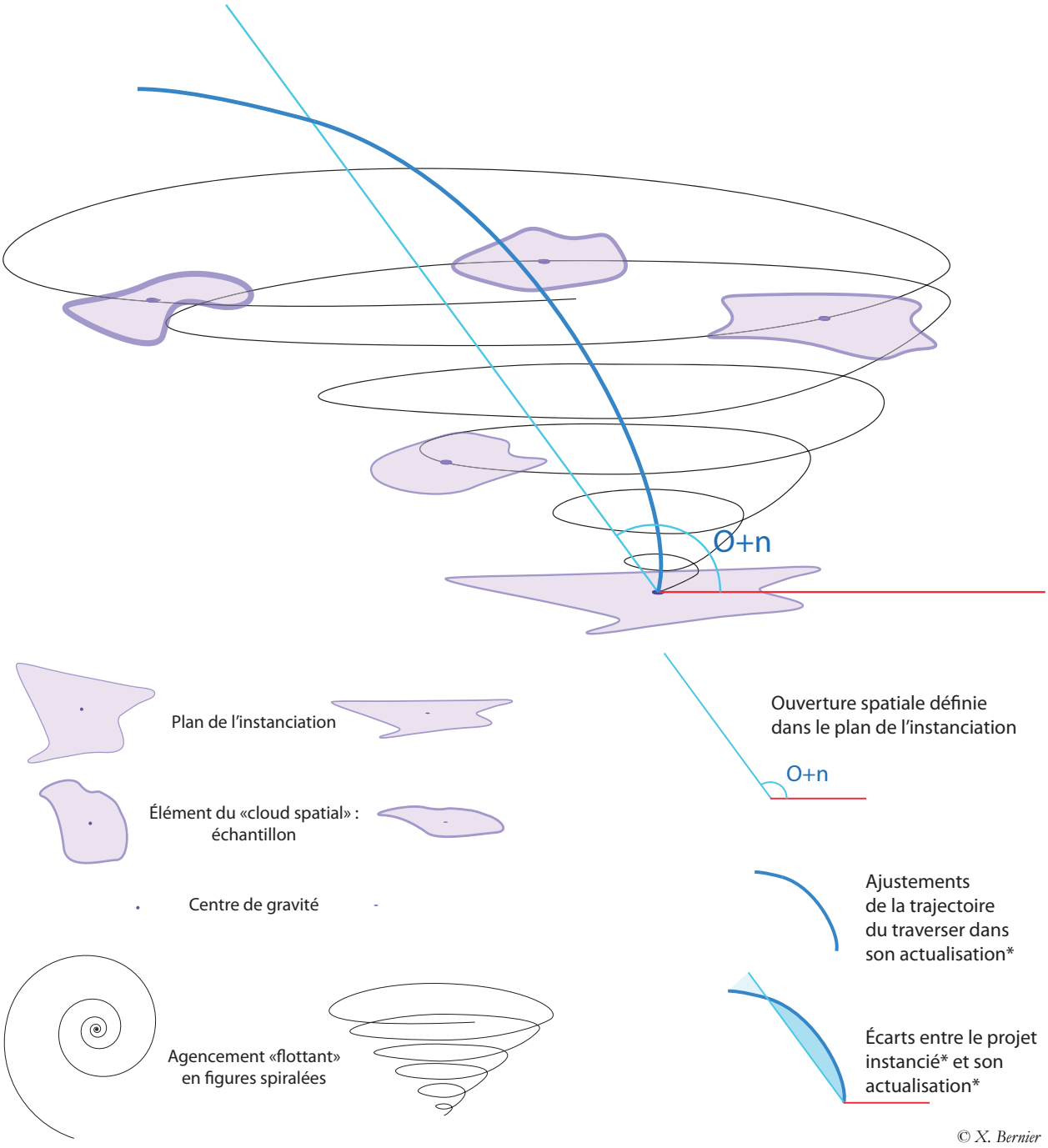


Figure 18 – Ajustements des trajectoires spatiales du traverser : un « on going process ».

A ce stade de la démonstration, une première série de questions sur **l'achèvement** du traverser mérite d'être posée. **Mon hypothèse est que son appréciation est liée à l'acte de langage (Cassin, Laugier, Rosier-Catach, 2004), mais aussi fort logiquement à l'embrayage vers le récit. L'aspect, entre parole, langues et langage (Vogué, *et al.* 2004), est la clé qui déclenche le processus spatial visant à sauver (au sens de l'anglais informatique « *save as* ») le traverser.**

En ce sens, je soutiens qu'il n'y a pas de ponctualité(s) au sens où le traverser arriverait à l'heure et à l'acte spatial près[102]. Même si on peut sans doute faire un point spatial du traverser pour mieux appréhender le traitement des décalages nécessaires à sa poursuite… qui ne saurait être « *pointless* ». La référence est dans les pointages de l'instanciation*. « *Achèvement* » peut à bien des égards être considéré comme un anglicisme et son usage francophone expose à beaucoup de contresens si l'on se réfère à l'Anglais « *achievement* ». Achever, nous disent les dictionnaires (voir par exemple Le Dictionnaire culturel en langue française Le Robert, vol. 1 p. 70), c'est « finir une chose commencée, généralement de façon satisfaisante » aux yeux de ses opérateurs spatiaux ou des autres acteurs sociaux. La question de cette situation spatiale pose bien sûr en négatif celle d'une **traversée échouée** (Sutton, 2013). Dans les deux cas, c'est bien la qualité de la mise en relation qui doit être jaugée. Quantité de synonymes peuvent être convoqués. Si l**'aboutissement spatial** peut par exemple être identifié à un résultat à atteindre (« appréciation intime de l'état d'achèvement » sur la figure), situé au bout du procès, l'accomplissement spatial renvoie à une réalisation sociale. **Les ponctuations de cet *achievement* peuvent par exemple être posées de façon interrogative (*so what?*), exclamative (*what a point!*) ou transitionnel (; ou : signifiant *what's up ? what will happen after?*), en points de suspension (*what else?*) ou d'énumération (*point one, point two*, etc) (Drillon, 1991)**[103]**. Les oppositions entre procès téliques et atéliques** (en référence au telos d'Aristote qui distinguait notamment dans la Métaphysique (6, 1048b, 18-35) (Aristote, 1953 trad., 2014) deux sortes d'activités ou *praxis*, les *kinêsis* et les *energeiai*, pour lesquelles le présent et le parfait étaient vérifiables ou pas au même moment) ont nourri les débats des néo-grammairiens du XIX[e] siècle au sujet des verbes perfectifs et imperfectifs. Les efforts de catégorisations verbales ont depuis été nombreux, notamment ceux produits à partir de la classification de Vendler (1957) qui fondait quatre types de verbes : d'état, d'activité, d'accomplissement, et d'achèvement (traductions pouvant porter à confusion par rapport aux originaux anglais, *states, activities, accomplishments* et surtout *achievements*). Verkuyl (1989), Vetters (1996) ou Recanati (1999) par exemple, ont cherché à réévaluer et à tester ces quatre classes de Vendler (Cassin, Laugier, Rosier-Catach, *ibid.* ; Vogué, *et al.*, *ibid.*)[104].

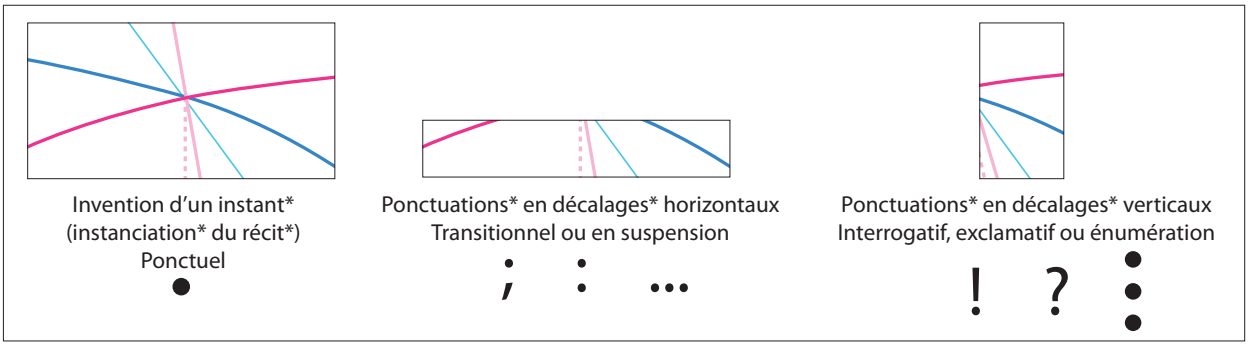
Ce basculement vers le récit* ne doit surtout pas être compris comme devant s'inscrire forcément dans une continuation temporelle de l'actualisation du traverser. Je considère en fait qu'il s'agit d'un autre processus d'échantillonnage du cloud spatial* (figure 19).

102. Le traverser ne peut donc s'entendre que dans un cadre temporel interne.

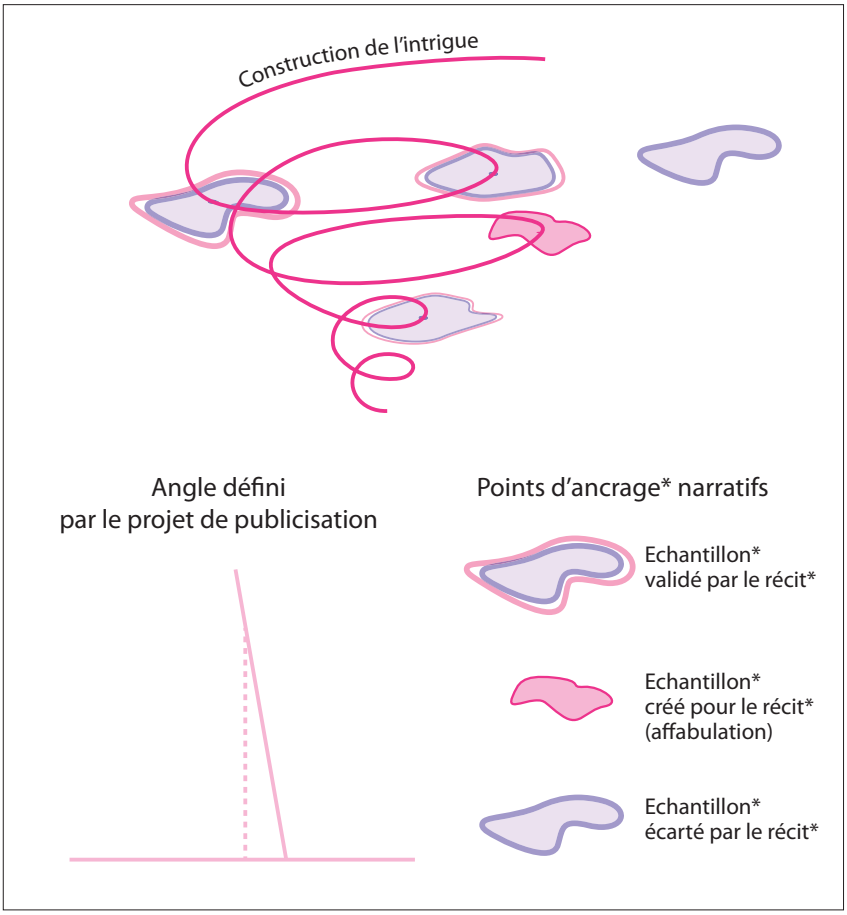
103. L'ensemble se repère alors sur la figure 18 en décalages verticaux ou horizontaux (voir les petits agrandissements).

104. S'il fallait une expression française adéquate pour rendre l'anglais « *achievement verb* », nous opterions pour «verbe de résultat» nous disent Vogué *et al.*

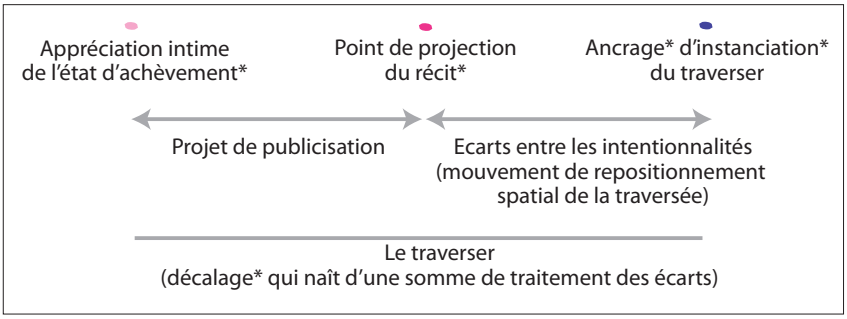
Ponctuations* de l'achèvement* ou *achievement*



Echantillonnage* lié au récit



Décalages*



© X. Bernier, 2014

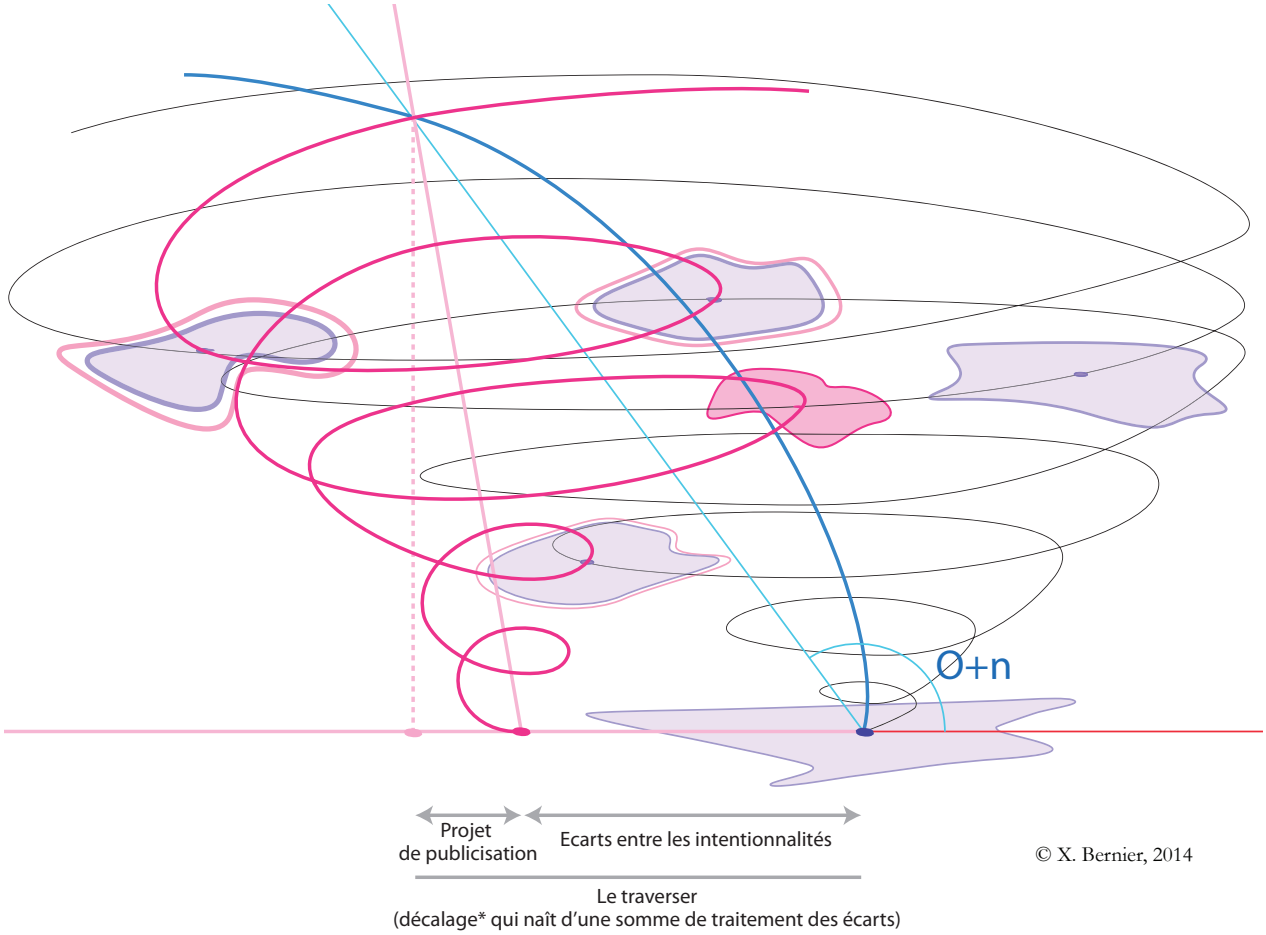
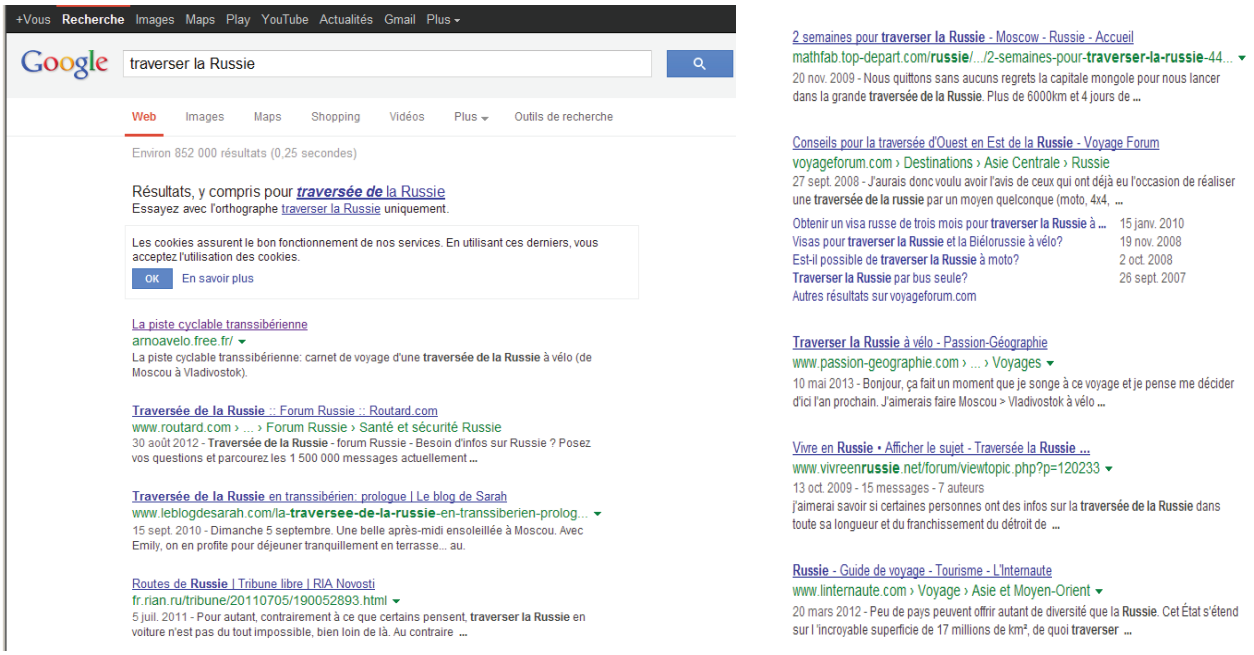


Figure 19 – La validation du traverser par le récit.

Sa finalité et d'un certain point de vue son ouverture sont liées aux ambitions du récit et de son rédacteur. La figure 19 permet ainsi de situer le « point de projection du récit (l'intentionnalité narrative) » et le « projet de publicisation » du traverser défini par l'écart avec l' « appréciation intime de l'état d'achèvement ». Elle renseigne aussi sur l'écart entre les deux intentionnalités traité par la traversée comme un mouvement de repositionnement spatial. **Le traverser peut alors être lu comme un décalage qui naît d'une somme de traitement des écarts. Dans la diatigisation*, les calculs réalisés par l'individu spatial sont permanents. Tout le processus doit notamment être mis en perspective avec la figure 5** (« Les oscillations urbaines du « suiveur » expliquées dans Exposition(s)) **et avec les repositionnements entre l'espace de l'intime, l'espace du privé et l'espace public.**

Certaines formes de récit spatial sont conçues **dans l'immédiateté de l'actualisation*.** Sans parler de formes « extrêmes » permises par Twitter par exemple, les carnets de voyage (quels que soient leurs supports matériels) et autres blogs… suivent cette logique, avec un petit décalage temporel pour les « forums » d'échanges. Sont principalement concernés des traverser touristiques ou sportifs, comme en

témoignent ces quelques exemples de récits de traversées de la Russie disponibles sur Internet (document 25). Il y est bien sûr question de « retour sur » ou rétrospatialités relatives au Transsibérien puisque se sont par exemple développées des traversées originales associées aux pratiques cycliste ou en course à pied (!) (assorties dans le récit de quantité de « conseils aux voyageurs » vis-à-vis du matériel ou de l'exposition à l'insécurité ou aux plus ou moins anecdotiques moustiques…). Ces **rétrospatialités** se veulent souvent personnalisées (exemple du « blog de Sarah » pour le Transsibérien) et investissent les nouvelles technologies (par exemple les caméras GoPro en voie de diffusion rapide). Les formes de récit engagées les font coller au plus près de l'angle O' du récit simple, au sens de non distancié ou faiblement distancié.



Document 25 – Quelques occurrences du moteur de recherche Google à l'appel « Traverser la Russie » (consulté déc. 2013).

La figure 18 montre la **possibilité de configurations plus sophistiquées et construites là aussi en spirales à partir du cloud* spatial. La courbe de l'intrigue structure alors le récit pour donner un sens au traverser. Cette construction d'une signification spatiale est le résultat d'une sélection de plans spatiaux mais combine également des plans occultés[105] (généralement en fonction d'une éthique et d'une esthétique de la spatialité) ou au contraire des plans fictionnels** qui peuvent déboucher sur un récit de traverser confinant à l'affabulation. Une des formes les plus universellement répandues d'arrêts sur image du traverser est sans nul doute la **photographie**, qu'il s'agisse de fixer des moments forts vécus par les individus spatiaux (document 26) ou de témoigner de sa présence plus ou moins exposée et engagée (la forme en développement rapide des selfies).

105. Ils restent hors-champ du récit bien que dans le champ de l'actualisation du traverser.

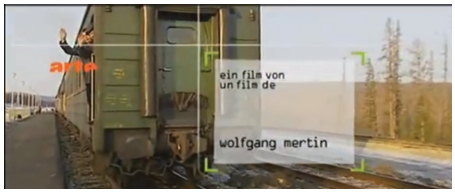
Document 26 – La gare du Transsibérien à Novossibirsk.

(Clichés P. Pigeon, février 2012).

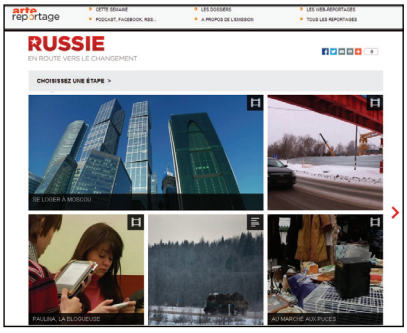
Quel que soit le support envisagé, les dispositifs et les formes de récit du traverser sont pour ainsi dire infinis. Ils vont par exemple **du reportage au webdocumentaire (documents 27), du rapport scientifique à la structure romancée ou poétisée.** Pour reprendre la catégorisation proposée en introduction, il faut distinguer le récit déroulé, le récit pionnier, le récit à portée cognitive, le récit emboîté ou le récit superposé. Le support filmique est sans doute moins étoffé que pour des traversées américaines, mais les très connus Docteur Jivago de David Lean (1965) ou la plus ancienne filmographie de Sergueï Eisenstein ont pu contribuer à l'expression de rythmes et de « montages » originaux des traverser russes, selon des métriques internes ou externes. Les traverser en décalage de Tesson et Gras déjà évoqués en introduction investissent aujourd'hui le récit sous des formes parfois innovantes comme la poésie ou associées à des traverser hors-normes comme ce traverser immobile raconté par Tesson à travers son « Dans les forêts de Sibérie » (2011). Le récit spatial du traverser peut par ailleurs avoir une ambition et une portée politiques, qu'il s'agisse de constructions matérielles ou d'autres formes d'inscriptions sémiosphériques (discours, affiches, publicités, etc) (documents 27 et 28)[106]. **L'incurvation de la courbe de l'intrigue exprime l'ambition d'un traverser des grands-espaces* à travers le récit* actoriel.**

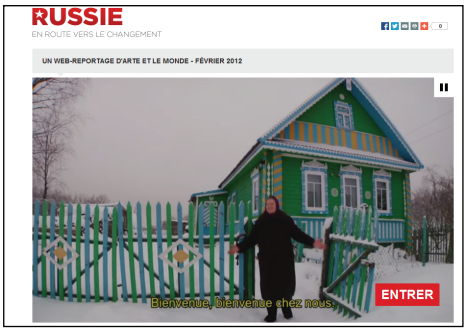
106. Voir partie suivante.

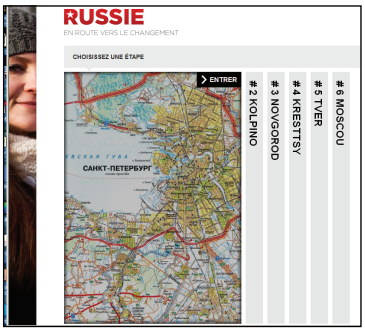
Reportages « De Moscou à Vladivostok, le Transsibérien révèle l'âme russe » (en haut), Euronews 27 mai 2013 5' 06 " (film disponible à cette adresse http://www.youtube.com/watch?v=ghaElMXol9I). Le procédé met ici en récit un traverser inscrit dans son exotisme et dont le potentiel de simulation projective est revendiqué, en particulier pour des traverser touristiques.



Baïkal-Amour-Magistrale, l'autre Transsibérien (au milieu) | Arte Reportage 360°- GÉO 1er oct 2013 http://www.youtube.com/watch?v=GgWr5y6_q5c . Le point de vue du récit est explicitement celui des opérateurs techniques dont les compétences et la mémoire sont sollicitées au fil d'entretiens restitués de manière ordonnée. La fonction de simulation informative est assez évidente.







Webdocumentaire « Russie : "en route vers le changement" » (en bas) (Arte reportage, février 2012, http://www.arte.tv/fr/russie-en-route-vers-le-changement/6410940,CmC=6402144.html). Le dispositif proposé permet d'investir un espace multicouche (euclidien, fonctionnel, patrimonial, etc.). Les rencontres filmées sollicitent la mémoire des habitants autant que des visiteurs et nous montrent, par exemple, telle ville ou tel itinéraire au regard de son « ouverture à la modernité ». Dans cet espace multicouche, le traverser doit donc être abordé de façon complexe. Le traversaute a une certaine autonomie dans ses simulations procuratives.*

Documents 27 – Récits documentés pour simulations* spatiales du traverser russe.

Document 28 - À la gare de Vladivostok, terminus du Transsibérien.

(source Kaligan, 2013, Locomotive à vapeur ES 3306). Sur les quais, les trains de la ligne actuelle.

A ce stade de mon raisonnement, à la fois pour **faire un lien avec la sémiosphère du traverser et pour mettre en perspective la place de l'individu spatial dans le traverser,** je voudrais avec **Wismann (2012)** chercher à le faire comprendre comme **un « piéton de l'air ».** Il y a là un puissant écho à la culture yiddish[107] et à des traversées profondément marquées par l'errance. L'œuvre de Chagall en fournit des témoignages puissants (en début de partie et à travers le document 29).

107. Ce blog très documenté fournit de nombreuses pistes intéressantes : http://les-pilesintermediaires.blogspot.fr/2012/10/mot-du-jour-16.html

Document 29 – Le « piéton de l'air » chez Chagall.

Marc Chagall, Lithographie (Projet pour la coupole de l'Opéra de Paris, 1964 sur lequel on peut distinguer des Luftmensch au milieu de spirales (!)… Ces spirales ont ici toutefois un sens tout particulier puisqu'il s'agit du final de « la Flûte Enchantée » et donc d'une certaine forme d'accomplissement) (à gauche) et Au dessus de la ville, 1915 (à droite).

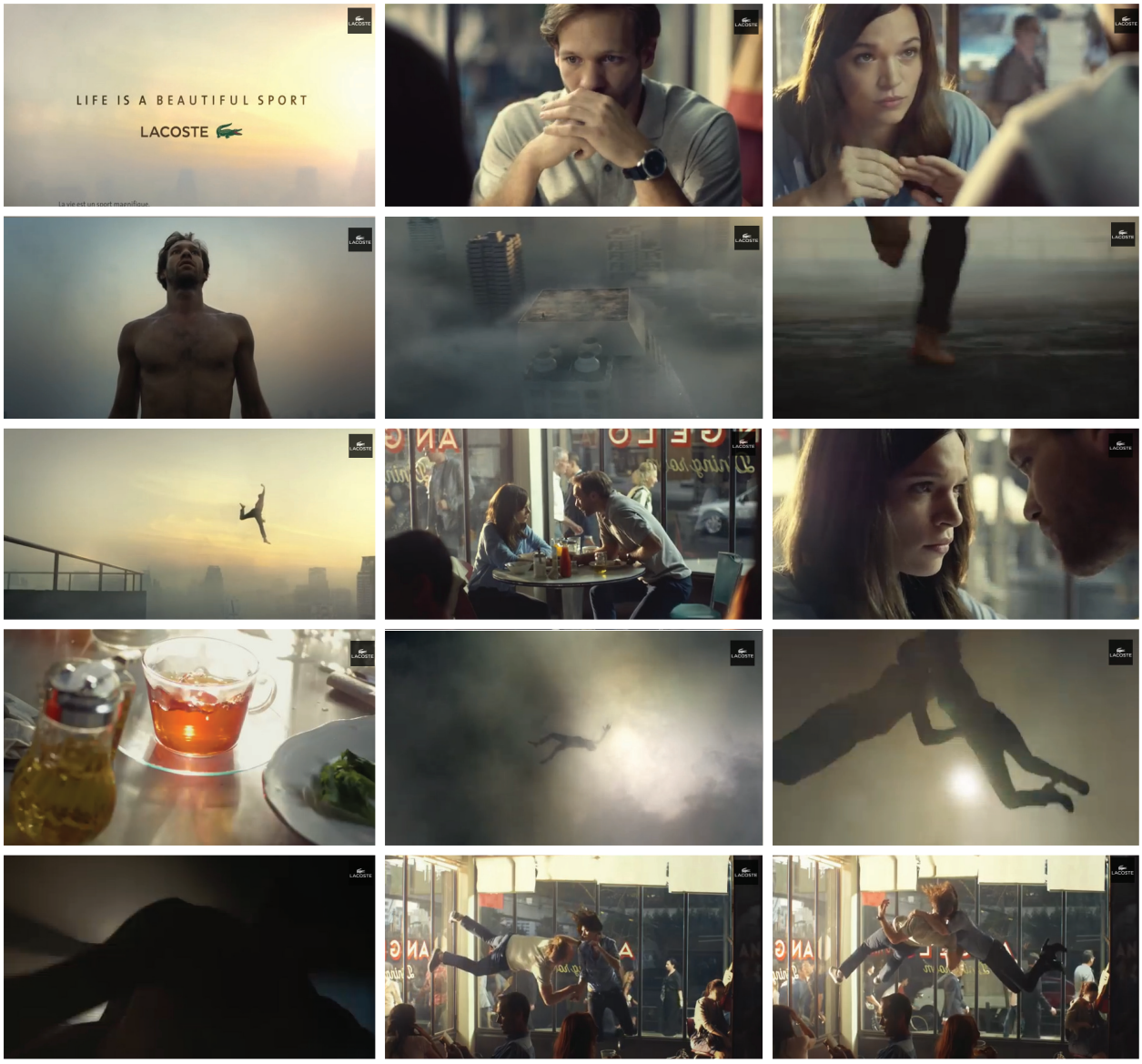
Mais la diatigisation*, telle que je viens d'en exposer les principes, est bien un toucher traversant dont la propagation ondulatoire fait en quelque sorte de l'individu spatial un être doué de la capacité de se déplacer pour reprendre la formule aristotélicienne. Plus qu'un être qui vit hors-sol, dans l'air, le sujet spatial est aussi fait d'air ; il est comme un flux d'air nous dit Wismann. Il compose avec le vide pour

traverser. Ce vide est donc porteur d'une certaine façon. Et quand Merleau-Ponty (1945, p. 169) explique ici que « comprendre, c'est éprouver l'accord entre ce que nous visons et ce qui est donné, entre l'intention et l'effectuation – et le corps est notre ancrage dans un monde », il ne faut surtout pas le comprendre comme un enracinement qui ferait retomber le traverser dans l'écueil du territoire (figure 1). Le verbe, les verbes, la langue et le langage occupent une place fondamentale dans ce travail pour articuler l'*across*, le *through* et le *beyond*[108.] **Traverser apparaît en fait bel et bien comme une expérience spatiale et une opération mentale visant à aller au-delà.** D'un obstacle, d'une gêne, des apparences. Merleau-Ponty (*op. cit.*, p. 367) soutenait ainsi : « je traverse les apparences, j'arrive à la couleur ou à la forme réelle, lorsque mon expérience est à son plus haut degré de netteté ». Cette ouverture produit de l'espace. Traverser se présente bien ici comme une expérience, c'est un art de l'existence. Mieux encore, un art d'exister.

108. Pour reprendre l'expérience du col de Larche dont il était question en début de partie, c'est bien le chercheur et son récit scientifique qui au bout du compte la valident comme traverser, même si cette appellation lui faisait défaut dans le récit de ses autres opérateurs locaux. C'est aussi lui qui peut la repositionner sur la carte du traverser. Avec un empilement de spatialités hétérogènes, la capacité des acteurs à éviter les impasses ou l'angle des chimères peut alors être appréciée. C'est aussi le cas pour les traversées à replacer dans le triangle des symboles associés à l'espace liminal de la frontière. Si le rôle du col dans le champ des migrations est aujourd'hui déclinant, les pratiques dominantes peuvent enfin s'inscrire dans la colonne de l'appropriation.

Partie 2

Le traverser, une sémiosphère



Lacoste – Publicité (2013) *The Big Leap*. (Le grand saut).

http://www.youtube.com/watch?v=bu2ht9c-FFU&feature=kp

« Ne te vante pas de ta technique, de la réputation de ton maître
ou de la perfection de ton style.

Le kung-fu, c'est deux mots : Horizontal. Vertical.

Une erreur : horizontal.

Seul le vainqueur reste debout »

Dialogue de Ip. Man au pré-générique du film « *Grandmasters »* de Wong Kar-Waï (2013).

L'art a copieusement investi et donné une matérialité visuelle à la figure du « piéton de l'air ». Parmi les œuvres inscrites dans l'actualité, quelques exemples frappants et singuliers méritent d'être signalés (document 30). Je pense en particulier au **travail du photographe français Denis Darzacq** (2009, 2013) qui, depuis une quinzaine d'années, interroge **la place de l'individu dans la cité**. Sur son site web (http://www.denis-darzacq.com/), il explique qu'il s'interdit toute manipulation numérique pour faire se heurter deux réalités urbaines. « D'un coté, le décor d'une ville à l'architecture générique et sans âme et de l'autre la puissance orgueilleuse de corps en action qui refusent la soumission et le silence. Les modèles sont des jeunes de cité populaire que je compare volontiers à des chevaliers des temps modernes qui savent allier travail et discipline et se jouer des lois de la gravité et de l'apesanteur ». Une série de photos plus anciennes (2009) avait déjà été l'occasion d'une série de clichés « en apesanteur » dans des hypermarchés[1]. Le même dispositif théâtral visait à faire prendre la pose au sujet dans des postures inhabituelles. Dans des espaces présentés comme « contraignants et coercitifs » par l'auteur, les photos « mettent en scène une série de tensions entre des forces divergentes : la nature et la culture, le corporel et l'architectural, le global et le local, la consommation et la création ». La question des oppositions entre la photographie documentaire et la photographie plasticienne paraît devoir être dépassée au profit d'une affirmation renouvelée du « ça-a-été » de Barthes (1980, 1970). On peut également avec Crawley-Jackson (2009) faire référence à ce que Rancière (2002) appelle police, soit un ordre symbolique qui assigne place, occupation et attitude. « L'action politique, par contre, consiste en tout ce qui perturbe et dérègle l'ordre policier, comme la manifestation qui bloque une rue « vouée » à la circulation des personnes et des biens » (Rancière, *op. cit.*, p. 45-46). En ce sens, il faut comprendre ces poses non comme des pauses, mais comme **un « dissensus politique »**.

1. Une autre série non moins intéressante, « Casques de Thouars » (2009), interroge la vulnérabilité de ce qu'il est souvent convenu d'appeler dans une facilité de langage, « les jeunes des cités ».

L'art vidéo n'est pas en reste, avec notamment la récente exposition rétrospective de l'américain **Bill Viola** vue au Grand Palais à Paris (mars-juillet 2014). L'affiche y faisait la part belle à une pièce majeure intitulée « ***Tristan's Ascension*** »[2] (« L'ascension de Tristan », 2005, durée totale 10'). Un homme allongé dans un espace vide est peu à peu soulevé sous l'effet d'une chute d'eau de plus en plus intense. Il sort finalement du cadre pour ne laisser qu'un fond noir. Comme dans d'autres éléments de son travail, la question de la transfiguration est interrogée au prisme du mouvement exprimé dans la dialectique apparition / disparition. L'ascension du corps dit ici une forme de libération, un affranchissement de la pesanteur et du vertige. Un traverser réalisé.

2. Sous-titrée « *The sound of a mountain under a waterfall* », elle fait partie d'une série, The Tristan Project. Cette référence à l'opéra de Wagner, « *Tristan und Isolde* » signe une portée mystico-religieuse avec en particulier ce sujet les bras en croix.

Cette figure « vidéale » si je peux l'appeler ainsi, est reprise dans un des clips de la chanteuse française **Christine and the Queens** pour le titre « Saint Claude » (2014, http://www.youtube.com/watch?v=ZzFYmz2lfT4). Là aussi, il se termine par « l'ascension » de la chanteuse sur fond rouge, signe de l'accomplissement spatial de son traverser parisien dont l'arrêt de bus « Saint-Claude » était l'espace référent.

Document 30 – Le « piéton de l'air » dans quelques expressions artistiques récentes ?

« Tristan's Ascension » de Bill Viola (art vidéo, 2005, 10'), « Saint-Claude » (Christine and the Queens, 2014, clip. vidéo, J.A.C.K., 3'43"), « La Chute » (Denis Darzacq, 2013) et « Hyper » (Denis Darzacq, 2009). Devenir « piéton de l'air » est une des suites possibles à leur trajectoire. Il s'agit ici de la phase de transition vers cet état.

La publicité générique pour la marque Lacoste placée en tête de cette partie peut être visionnée à travers ces clés d'interprétation. Du slogan, « *Life is a beautiful sport* », à la mise en scène, le petit film ordonnance les simulations, l'actualisation et le récit du traverser d'un individu. Assis dans un café, un couple balbutie un flirt. Dans un plan symbolique, l'homme surmonte ses hésitations au sommet d'un immeuble pour se jeter dans le vide… Dans sa chute, il rejoint alors la femme qui, elle, est engagée dans un mouvement ascensionnel. Leurs corps s'enlacent dans une spirale tandis que tout le cadre du café est secoué par la vibration spatiale. La mise en relation a finalement lieu. **Entendue comme un support et un moyen de la publicisation du traverser, la publicité se révèle ainsi un cadre réflexif très riche. Elle révèle le traverser comme fait de signes et se propose ainsi comme une sémiosphère.**

Polarités, diagonales et croisements : signer et signifier

Des codes aux conventions, des signes au signal

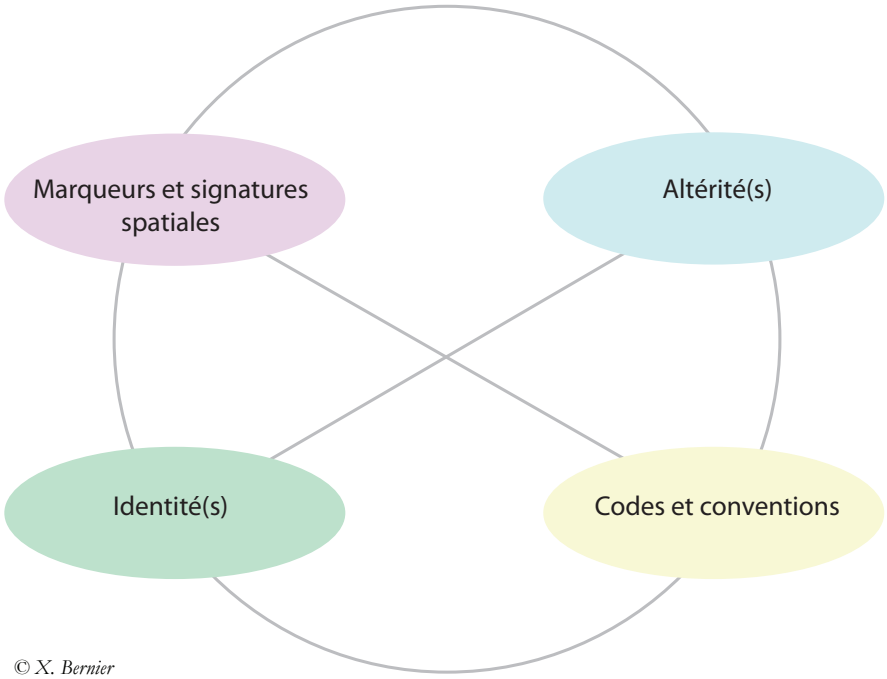
Plusieurs termes existent pour rendre compte de l'étude des signes et de leur signification. Si la **sémiologie** peut être entendue de façon générale comme « la science des systèmes signifiants », la **sémiotique** est restreinte, notamment par un Julien Greimas, à une « théorie de la signification qui permet, grâce à des méthodes formelles très rigoureuses et reproductibles, de comprendre le « parcours génératif » de la signification » (Lussault, 2013). De son côté, Raffestin (1974, 1990) a expliqué de manière très cohérente comment la **sémiotisation** peut informer l'espace[3] de manière paradoxale en renseignant visuellement un non-visible. Pour les développements qui vont suivre, et même si je vais beaucoup mobiliser les méthodes et le vocabulaire de la sémiotique de Charles Sanders Peirce (1868 et 1877-78 : rééd. et trad. 1984 ; et 1898 : rééd. et trad.. 1995), je privilégierai le terme de sémiosphère initié par Youri Lotman (1999 (1966)) pour essayer d'appréhender la **sémiose** à travers la sphère des signes. C'est-à-dire de « comprendre comment des arrangements spatiaux cristallisent tout à la fois du sens et constituent des opérateurs de la sémiotisation » (Lussault, *op. cit.*, p. 909). « L'unité de base de la sémiosis, le mécanisme le plus petit, ne constitue pas un langage séparé, mais la totalité de l'espace sémiotique d'une culture donnée » écrit Youri Lotman (1999 (1966), pp. 9-20).

3. Il parle lui d' « écogénèse territoriale ».

Youri Lotman (*ibid.*) souligne volontiers que l'expérience sémiotique précède paradoxalement l'acte sémiotique. Son hypothèse est que le **schéma qui relie par un canal ceux qu'il appelle le « destinateur » et le « destinataire » ne fonctionne en système opératoire qu'à la condition d'une immersion dans un espace sémiotique**.

Ils doivent « être familiarisés avec la sémiosis ». Pour prolonger les clés proposées à travers les principes de diatigisation*, il faut comprendre ce processus comme étant en relation étroite avec le capital* spatial et son actualisation* par le traverser. Il s'agit ici de la capacité à dégager une cohérence entre des signes divers. Le traverser est plus jamais un arrangement, donc une sémiosphère. **La figure 20** vise à rendre compte de ce système spatial qui relie en diagonales et de façon circulaire les codes et conventions (validés des sphères les plus locales aux sphères universelles), les marqueurs et signatures spatiales (l'information du traverser par ses acteurs), mais aussi, selon des porosités dynamiques et dans des processus de co-évolution entre identité(s) et altérité(s) (Bernier, 2013 a), les expressions spatiales de l'*homo traversus* et du *spatium transitum* (ou *spatium transgressum*).

L'ensemble des actes et actions de l'expérience traversière valident ainsi ou non des infrastructures, des dispositifs techniques et matériels, mais aussi tout un registre immatériel et idéel. Il ne faut donc surtout pas se limiter à une sémiologie faible, a minima, dont l'étude serait cantonnée à tel ou tel signe identifiable par un individu ou un groupe social constitué.



© X. Bernier

Figure 20 – Les diagonales sémiosphériques du traverser : un système spatial.

S'agissant du traverser, la sémiosphère s'exprime en particulier à travers des systèmes emboîtés voire enchâssés. Celui communément appelé du « **code la route** »[4] est riche en enseignements spatiaux à travers ses productions réglementaires et matérielles et ses validations sociales. Sans en faire ici l'histoire ni celle non plus des « autorisations de circulation » et autres « permis de conduire », il faut bien sûr signaler

4. Avec toute l'importance de la dimension éducation au traverser.

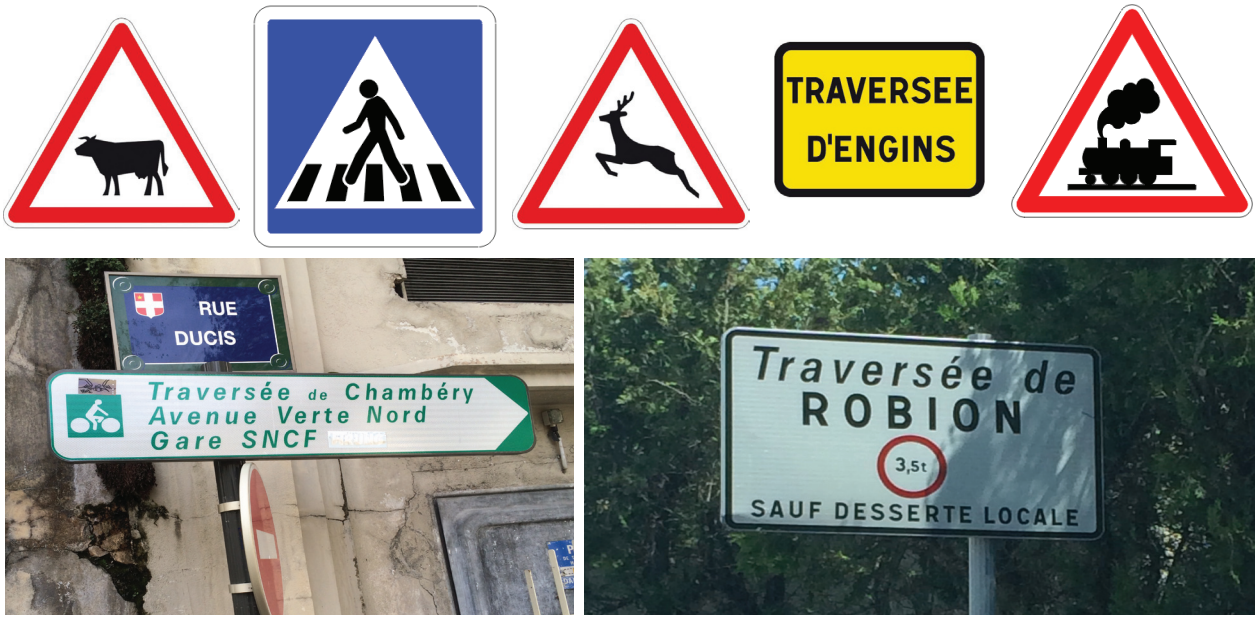
que des conventions de circulation existent depuis longtemps. C'était ainsi le cas dès l'époque romaine, à la fois sur les voies de la cité et pour les voies intercités. Dans sa forme moderne, le code de la route a surtout été redevable du développement de la « voiture automobile » à partir de la fin du XIX[e] siècle[5]. Il est aussi à relier au besoin de réguler une diversité accrue de rythmes de circulation. C'est l'origine des feux par exemple à Paris. **Mais il ne saurait être réduit à des ensembles de dispositions législatives et réglementaires régissant la circulation sur la voie publique** (déclinée en catégories infrastructurelles – chemins, routes, autoroutes,…- ou selon les parties de la trame viaire – trottoirs, espaces de stationnement et de circulation des véhicules…) (Millard, 2004). Son détail relève bien sûr de codes et de conventions. Mais leur mise en place progressive jusqu'à une intelligence actuelle qui tend à une compréhension immédiate[6] doit être comprise comme **une validation sociale progressive construite à partir de stabilisations partielles**. L'ordonnancement et le contrôle des priorités circulatoires fondent bel et bien la « police » dont parle Rancière (2002). Regroupés en associations, dont les Automobile-Clubs sont une des formes les plus abouties, les usagers de l'automobile ont beaucoup participé à ce processus de mise en forme, que ce soit à l'échelle nationale ou à l'échelle internationale. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles le code de la route priorise clairement les flux automobiles et qu'il organise les **polarités des relations traversières** en conséquence. Ne parle-t-on pas d'ailleurs de « sécurité routière » ? Une hiérarchie est organisée entre les véhicules en fonction de leurs caractéristiques techniques, de leur statut ou de leur place dans les flux circulatoires[7]. Dans la **confrontation à l'altérité que constituent les traversées**, le code de la route envisage d'abord la circulation automobile, et ce, de façon géométrique et séquentielle, par le croisement des trajectoires circulatoires. Des signaux alertent (documents 31) sur des traversées d'autres formes circulatoires que la sienne, par implicite présentées comme dangereuses : ici ce sont des engins ou des piétons, là c'est la faune sauvage ou les animaux domestiques dont la variété est détaillée par espèces… Il s'agit d'une discrétisation entre les agents circulants. Ils imposent une priorité par le fait, en raison d'une capacité de réactivité et d'intelligence plus faible que la voiture. D'autres signaux ont pour but de « pointer » les traversées, de leur signifier une direction. Ils peuvent le cas échéant interdire la traversée à certains types de véhicules ou au contraire la leur réserver. Est traité ici ce qui se présente à la perpendiculaire. **Tout semble converger vers un seul et même objectif : réguler le flux général par une homogénéisation de la vitesse. L'accélération recherchée n'est pas ici individuelle mais collective. Soit une aporie dans le traverser de la rue comme je m'attacherai à le montrer dans la partie suivante.**

5. En France, le premier code la route a été rédigé et adopté en 1921.

6. Soit indépendante de toute éducation, et mobilisant une intelligence de la pratique.

7. On rappellera par exemple la classe priorité à droite ou à gauche selon les pays ou celle donnée au véhicule montant sur les routes de montagne…

La situation de prévalence automobile tend à évoluer depuis une dizaine d'années, en Europe en particulier. Le développement d'un **code de la rue** a ainsi pris forme à l'initiative de la Belgique ou de la Suisse par exemple. Il consiste clairement en un **retournement des**



Documents 31 – Quelques exemples d'alertes de croisement potentiel d'autres trajectoires circulatoires (code de la route) et autres signaux de pointages traversiers (directionnels et sélectifs).

Clichés X. Bernier, juillet 2014 (Chambéry - Savoie et Robion - Lubéron).

polarités dans l'espace circulatoire public[8]. Cela passe par des aménagements tels que **les zones 30** (sections de parcours à vitesse limitée), **les trottoirs traversants** (ces dispositifs font monter les automobiles lors d'un croisement plutôt que de faire descendre les piétons sur la chaussée c'est ici le trottoir et la circulation piétonne qui sont continues[9]). Cela s'accompagne de la perte de priorité d'un automobiliste et tandis que l'équipement joue de surcroît le rôle de ralentisseur ou dos d'âne) ou **les zones de rencontre** (Section ou ensemble de sections de voies en agglomération constituant une zone affectée à la circulation de tous les usagers). Dans cette zone, les piétons sont autorisés à circuler sur la chaussée sans y stationner et bénéficient de la priorité sur les véhicules. La vitesse des véhicules y est limitée à 20 km/h (documents 32)[10]. **Plusieurs problèmes se posent.** Si le premier signe se concentre sur l'impératif de vitesse, celui des zones de rencontre affiche des priorités circulatoires par les tailles de symboles. Une lecture non irénique peut y voir une adjonction de pratiques plutôt qu'une synergie. Enfin l'expression de « trottoir traversant » ne lasse pas d'interroger sur le caractère inabouti du retournement des polarités. En effet, si les mobilités piétonnes sont priorisées, cela devrait être à la chaussée d'être considérée comme traversante…

Depuis 2006 environ, la France s'est également attelée à la mise en place d'un code de la rue. Là aussi, l'objectif est de **faire cohabiter de manière apaisée dans un même espace toutes les traversées urbaines,** en particulier piétonnes et automobiles[11].

8. Ces éléments relèvent largement du traverser de la rue et seront ainsi repris en 3ème partie.

9. L'ensemble est bien sûr à replacer avec la politique de développement des aménités pour les PMR.

10. Les zones de circulation particulières en milieu urbain - Aire piétonne, zone de rencontre, zone 30 - Trois outils réglementaires pour un meilleur partage de la voirie – voir Décret 2008-754 du 30 juillet 2008 - Certu 2008 ou http://www.securite-routiere.gouv.fr/connaitre-les-regles/la-route-la-rue/le-code-de-la-rue2.

11. Des dispositifs spécifiques existent depuis longtemps pour aider aux traversées des personnes à mobilité réduite ou souffrant d'un handicap. Pour les aveugles, un signal sonore voire la diffusion de courts messages sont particulièrement développés dans les villes américaines par exemple. Il y d'ailleurs généralement associé pour les « voyants » à un décomptage affiché sur le côté opposé de la chaussée.

Documents 32 – Trois dispositifs d'amélioration de la sécurité des usagers vulnérables : les zones 30, les zones de rencontre et les trottoirs traversants : vers un retournement des polarités traversières ?

Source de la photo : Fontenay Vélo.

Dans tous les cas, d'après les codes de circulation[12], les équipements de panneautage, d'affichage ou de marquage au sol doivent être appris et connus[13] comme faisant partie d'un capital spatial permettant de traverser un espace commun[14]. L'obtention du **permis de conduire,** comme son nom l'indique, est une validation sociale (accordée à titre provisoire puisqu'elle peut être retirée à tout moment) des capacités à traverser. Dans beaucoup de campagnes, cette validation remplace d'ailleurs en partie le rite du service militaire comme marqueur de passage à l'âge adulte. Mais attention ici à ne pas réduire les signes à leur inscription matérielle et symbolique, y compris dans un plan visuel. Ils composent la sémiosis au même titre que d'autres signes spatiaux et Lussault (*ibid.*) nous invite plutôt à en chercher **une signification élargie, telle que l'entend un Algirdas Julien Greimas.**

Cette analyse est permise dans les situations où le régime de visibilité des codes et conventions peut paraître réduit ou affaibli. Je pense par exemple à la traversée d'une ville comme **Beyrouth** (Liban), exercice que j'ai plusieurs fois pratiqué (ou éprouvé quand j'étais en situation de piéton). Comme la plupart des non-Libanais, il m'a fallu un temps d'adaptation pour intégrer, au moins en partie, les conventions et les usages pour toute ambition traversière. L'automobiliste est ici clairement le roi[15] et le piéton « n'a qu'à bien se tenir ». Cette expression prend tout son sens quand il s'agit de traverser. Si l'obtention d'un permis de conduire est au pays du Cèdre comme ailleurs assujettie à l'apprentissage validé du code de la route, l'usage des signaux sonores n'y est pourtant pas notifié !

12 Ces observations peuvent bien sûr être étendues à d'autres modes et les codes et conventions sont ainsi détaillés pour les circulations maritimes, ferroviaires ou aériennes…

13. Dans de nombreux pays dont la France, cet apprentissage est institué dès les petites classes.

14. Voir aussi le développement à l'école, de l'éducation à la mobilité, qui remplace la traditionnelle prévention routière faite par les forces de l'ordre (souvent des retraités d'ailleurs). Un enjeu non plus seulement circulatoire mais bien comportemental. Il s'agit de permettre une plus grande autonomie à l'enfant. On travaille le capital de mobilité.

15. Un grand nombre de rues sont dépourvues de trottoirs ou d'espace latéral de circulation piétonne, mais j'y reviendrai dans la troisième partie. Le quartier reconstruit dit SOLIDERE (acronyme redevable à la Société Libanaise de Reconstruction) est le seul à être vraiment doté des équipements classiques de panneautage, de signalisation et d'affichage et de trottoirs élargis et clairement démarqués. Les usages que je décris ici s'y maintiennent pourtant « naturellement ».

Document 33 – Un panneau « cédez le passage » laissé à terre de son poteau, soit en position de faible visibilité…et de non utilité ?

Beyrouth – Liban, X. Bernier, printemps 2012.

Or l'utilisation des klaxons, qui supplante le message des panneaux (document 33), y occupe une place majeure et manifestement assimilée par tous dans toute sa sophistication. Court ou long, simple ou saccadé, il peut s'inscrire dans un usage d'alerte assez classique, mais sa systématisation dit bien davantage. Elle manifeste **une forme d'assurance et de réassurance pour tous les opérateurs des traversées urbaines** puisque l'automobiliste klaxonne même quand il passe au vert... Du coup, les modalités d'engagement obéissent elles aussi à tout une série de règles qui passent par exemple par des simulations corporelles destinées à afficher ses intentions de traversée…[16] On voit bien ici que **la sémiosis du code de la route dépasse, et de loin, le champ des équipements visibles.** Les pratiques et les usages lui donnent bien une signification élargie intégrée dans les spatialités et dans l'espace circulatoires.

Construite autour d'expérimentations d'abord localisées, le **principe du « *shared space* »** (ou espace partagé) repose pour le coup sur un ensemble de principes destinés à repenser de façon non ségrégative la place des différents de transports urbains. La méthode repose en particulier sur la réduction voire la disparition de toute forme de signalisation visible. Drachten ou Makkinga aux Pays-Bas ont ainsi été parmi les premières communes à faire la promotion d'une expérience de ville sans panneaux dès les années 1970. Depuis, un programme européen a été institué et d'autres villes nord-européennes (aux Pays-Bas toujours, mais aussi en Belgique, en Grande-Bretagne ou au Danemark) ont suivi des expérimentations plus ou moins spécifiques[17]. Les objectifs affichés sont multiples, mais il s'agit surtout de **valoriser des traversées auto-régulatoires.** La prise de responsabilité par les usagers de leurs traversées place les acteurs au cœur de la sécurité du système spatial. Il ne s'agit bien sûr pas ici de traiter d'un éventuel bilan de

16. Pour avoir encadré la thèse de Carine Chelala (voir l'autre volume) ayant trait à la circulation automobile à Beyrouth, j'ai pu constater que les statistiques (toujours à manipuler avec précaution certes) ne témoignent pourtant pas d'une accidentologie hors-normes… signe d'une réelle intégration sociale de la signification des signes relatifs aux traversées ?

17. Voir par exemple ici à Bohmte en Allemagne : http://www.dailymotion.com/video/x5t1j2_une-ville-sans-signalisation-16-06_news.

cette expérience (plus ou moins d'accidents, évolutions comportementales, requalifications paysagères, place laissée à certaines populations comme les aveugles, etc) et de son exportabilité. Tout au moins peut-on s'interroger sur le caractère déjà connu, partagé et intégré des *habitus* traversiers. Par leurs pratiques, les usagers ne reproduisent-ils pas un *modus operandi* largement commun qui puise à la sémiosis des codes et conventions ? Cela devient bien une modalité de gestion collective de l'exposition fondée sur la responsabilité cognitive individuelle.

Dans le cadre de la sémiosphère, la sémiosis justement prend part au capital spatial des individus et correspond en fait à un positionnement entre identité(s) et altérité(s) qui s'effectue dans la quotidienneté. **Gay** (2013)[18] a remarquablement montré toutes les dimensions sémiosphériques des **traversées du quotidien**[19]. Il explique notamment « la somme des règles incorporées nécessaires à la bonne circulation des personnes », et, « en accord avec la baisse de tolérance au risque qui caractérise notre société », « la forêt dense des habitus issus de ce processus de civilisation ». L'individu spatial appelé à traverser intègre ainsi la nécessité de passer d'un contenant à un autre pour se déplacer. Et Gay de souligner encore les dispositifs contrôlants, fixants ou canalisants liés aux multiples franchissements imposés par la vie quotidienne et qui font autant de micro- et de macro- évènements.

18. « Les traversées du quotidien », EspacesTemps.net, Travaux, 23.09.2013 http://www.espacestemps.net/articles/les-traversees-du-quotidien-2-2-2-2-2/

19. Voir en particulier ses traitements de l'expression de la limite et du *queuing*.

La cohésion du système sémiotique associé est marqué par la binarité et l'asymétrie explique Youri Lotman (1999 (1966), p. 10 et suivantes). « La binarité doit être comprise comme un principe qui se réalise à travers la pluralité. […] Toute culture possède un mécanisme « intégré » qui lui permet de démultiplier les langages qui la composent ». Le traverser comme sémiosphère donne à voir toute l'hétérogénéité puisqu'il n'y a de traversée que singulière. Youri Lotman caractérise par ailleurs l'asymétrie comme étant « propre à la structure de la sémiosphère » et trouvant « son expression dans les courants internes qui rendent perméables toute l'épaisseur de la sémiosphère ». Au final, comprendre la sophistication du traverser en fait acquérir les clés de sémiosphères singulières. Ainsi, les répétitions d'expériences produisent à leur tour leurs propres schèmes et leur propre sphère signifiante. Il s'agit d'admettre que les « langages qui expliquent l'espace sémiotique sont variés et reliés les uns aux autres le long d'un spectre qui va d'une possibilité complète et mutuelle de traduction à une impossibilité tout aussi complète et mutuelle de traduction » (*op. cit.*).

Un spectre sémiosphérique élargi et plus ou moins sophistiqué

Il me semble qu'il faut plus que jamais insister sur la **dimension politique de ce spectre sémiosphérique**. Et les **clés de Jean Gottmann** (1952) sont ici tout particulièrement intéressantes. Ce qu'il appelle **l'iconographie** désigne en fait l'ensemble des symboles et des représentations qui font l'unité d'un peuple et qui le lient à un territoire. L'iconographie est pour lui un instrument d'autodéfense des sociétés face à la circulation rappelle d'ailleurs Prévélakis (2013).

Dans les spatialités et dans l'espace qu'est le traverser, les moments, les lieux et les pratiques du **croisement** s'inscrivent de façon particulièrement forte dans la sémiosphère. La croix s'y exprime dans toutes ses dimensions et dans toutes ses valeurs spatiales et se présente comme un géosymbole fondamental du traverser, à la fois signe et symbole, catalyseur sémiotique de forte intensité spatiale. Sa force tient ici dans la réalisation spatiale de l'union des contraires : **à la fois point de convergence et de divergence, elle est à la base de tous les symboles d'orientation ; à la fois moyen et résultat de la tomogénèse (Gay, 2013 ; Bernier, 2013 b), elle est le pivot de l'espace bi-dimensionnel dans lequel se coordonne la diatigisation*. Au-delà, la profondeur sémiosphérique de la croix se condense dans le point. Elle exprime ainsi la et les ponctuations de la diatigisation* et signifie l'achèvement ou plutôt les achèvements du traverser.**

La citation de Thomas Edward Lawrence (« Lawrence d'Arabie », Les sept piliers de la sagesse) placée au début de ce travail : « on affirme, en Orient, que le meilleur moyen pour traverser un carré est d'en parcourir trois côtés. », doit bien être comprise à travers cette grille sémiotique. Qui a parcouru trois côtés d'un carré en a appréhendé les quatre croix, les quatre coins, les quatre points et finalement les quatre angles, soit toutes les ouvertures !

Son pouvoir sémiotique est ainsi sollicité dans la signalisation des intersections, carrefours et croisements dont la variété s'exprime dans tous les plans de l'horizontal et du vertical et apparaît sous des formes plus ou moins renouvelées (documents 34).

Les opérateurs des traverser produisent, mobilisent et signent[20] tout à la fois des supports sémiotiques dont la gamme est bien sûr très élargie[21]. Les documents 35 illustrent quelques-uns de ces usages sémiotiques qui vont du **classique polydirectionnel intégrant généralement une topique de petite échelle, aux points de rencontre dans les lieux publics**. Les exemples abondent en maints domaines spatiaux…

20. Le col routier (Bernier, 2003) est un support sémiosphérique du traverser très intéressant avec toutes sortes d'empilements de plans spatiaux. Que l'on songe aux marquages au sol, aux panneaux graffés ou recouverts d'autocollants (chacun affirmant ainsi la présence et l'existence traversière d'une communauté, ici un club cycliste ou automobile, là telle ou telle association ou bien encore signature identitaire régionale ou locale…

21. Derrière la croix, il a aussi le terme de **croisière**, attaché de façon directe ou non à une sémiose spécifique. Il renvoie tout autant à un **régime de vitesse moyen** obtenu après un certain temps d'adaptation qu'à certaines **formes de traverser touristique**. Etendues bien au-delà des voyages en paquebots dans lesquels les représentations les cantonnent souvent, les croisières sont généralement ponctuées par des étapes plus ou moins mises en tourisme pour les croisiéristes. Leurs rythmes et les mobilités associées concourent à définir et à signifier certaines formes de spatialités spécifiques du traverser.

Documents 34 – Quelques exemples de la signalétique intersectionnelle.

Le crossing ou Xing anglo-saxon qui se donne à voir dans toutes ses dimensions en mobilisant le signe de la croix et les plus universels panneaux signalétiques.

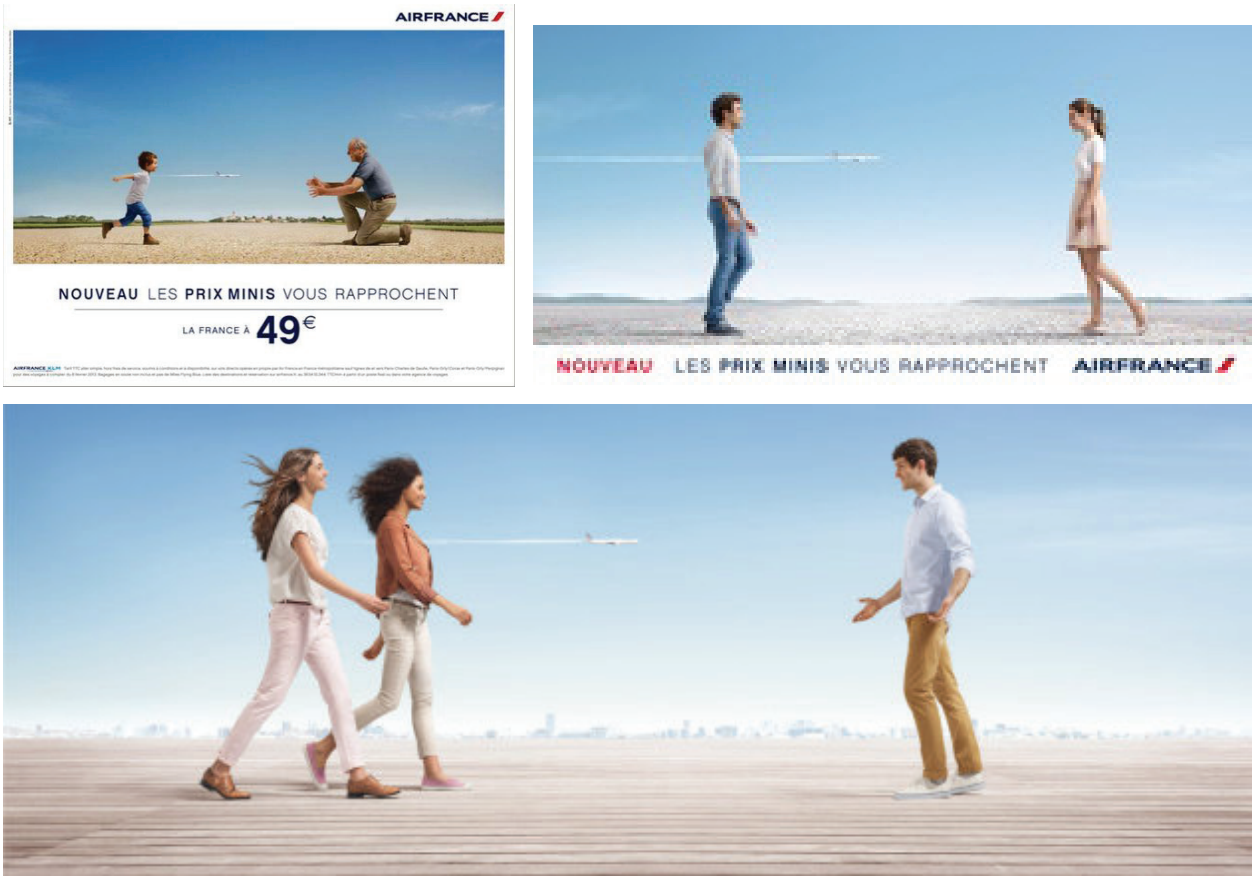
La recherche d'une forme de « traduction immédiate » comme dit Youri Lotmann amène pourtant parfois à **des expressions sémiotiques très paresseuses, type ponts et tunnels, dont les motifs sont suremployés**[22]. Mais qu'il s'agisse de photographies, de symboles, de pictogrammes tout autant que de discours ou de gram-

22. Voir l'analyse de publicités pour 4X4, cruisers et cross-over un peu plus loin dans le texte.

Documents 35 – Deux exemples de valorisation sémiotique des croix et croisements.

Au col du Petit Saint Bernard (X. Bernier, 2006) (où le très proche Lancebranlette en rouge est mis en résonnance spatiale avec les directions et distances eulidiennes vers Sans Francisco, Johannesbourg, Sidney ou lac Winnipeg) et à la gare de Lyon (Paris-France) où différents « points de rencontre » sont installés dans les halls (X. Bernier, 2013).

maires graphiques, **un des appauvrissements sémiosphériques les plus courants dans la représentation du traverser tient à sa réduction à des valeurs interfaciques simples**. Entendue dans sa version horizontale, catégorielle ou d'évolution (nous nous reportons par exemple aux travaux du Groupe Interface, 2008 ou de Merle, 2011), l'intermédiarité est alors trop souvent présentée comme un entre-deux interfacique entre un espace de départ et un espace d'arrivée (donc catégoriel), un entre-deux que les acteurs chercheraient à vider de sens et de substance en dehors des fonctions de connexion et de franchissement. C'est par exemple le cas pour cette campagne de publicité développée par Air France (documents 36).



Documents 36 – La campagne publicitaire d'Air France (2013) autour de l'opération « Les prix mini vous rapprochent ».

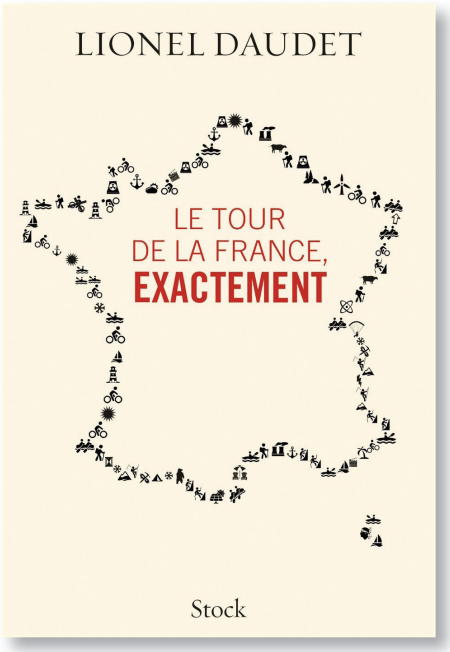
La fraction de la traversée existe alors seulement par défaut. Cette expression sémiosphérique ne saurait pourtant exprimer le traverser comme une forme avérée et sophistiquée d'interspatialité. La mobilisation symbolique dans la sémiosis propose dans cet autre exemple (documents 37) un agencement sémiosphérique à peine plus élaboré. Pour artistique qu'il soit, le travail de Muratyan (2012) reste lui aussi dans une expression sémiosphérique limitée au face-à-face sémiotique et la force des symboles manipulés ne change rien à l'affaire : l'immédiateté recherchée fait finalement échouer le procédé sémiotique.

Documents 37 – New-York *vs* Paris : un face à face de signes traversiers plus qu'une traversée.

Extraits du livre de Vahram Muratyan (2012, pp. 38-39 et pp. 138-139).

La binarité sémiotique dont parle Youri Lotmann n'est jamais traitée dans la pluralité et l'on reste imperméable à toute l'épaisseur de la sémiosphère.

A la fois signe, symbole et langage signifiant[23], les pictogrammes peuvent par contre permettre d'agencer des constructions susceptibles de mieux rendre compte de cette épaisseur. La couverture du livre de **Daudet (Le tour de France, exactement**, document 38) en est un exemple tout à fait probant. Sa portée sémiosphérique[24] est remarquable eu égard à son exceptionnelle expérience de traverser. Alpiniste récompensé par les plus hautes distinctions de sa discipline[25], il s'est lancé un défi qui condense en effet un très grand nombre de figures spatiales associées au traverser. Parti du sommet du Mont-Blanc le 10 août 2011, son objectif était ni plus ni moins de rejoindre son point de départ (ce à quoi il est parvenu le 15 novembre 2012) sans jamais s'éloigner de plus de quelques mètres de la frontière française, terrestre et littoral, sans chainon manquant et sans aucun moyen motorisé. « Le Tour de France » le plus exact jamais tenté, le plus évident aussi » nous dit-il. Les pictogrammes de la couverture figurent les modes de déplacement catégorisés tandis que leur assemblage dessine la France, Corse comprise. Les mesures euclidiennes ont beau avoir été déclinées dans tous les récits journalis-



Document 38 – Couverture du livre « Le tour de France exactement » de Lionel Daudet (2014).

23. Au même titre par exemple que les smileys comme a pu le souligner Lussault (2013).

24 Jusque dans le « exactement » !

25. Le « piolet d'or » notamment, obtenu en 1994.

tiques (6 000 kilomètres en 465 jours) et être rappelées sur son site web[26], l'essentiel du défi spatial est ailleurs. L'expression de **« frontière mobile »** chère à Amilhat-Szary (2013) est plus que jamais pertinente. Car si son exercice lui imposait dans un plan euclidien de ne jamais se décaler de la ligne « imaginaire mais bien visible sur les cartes » qu'est ici la frontière, **son tour est un empilement de tous les décalages qui composent la diatigisation***.

Parce que le tracé de la frontière le nécessitait, il a d'abord été amené à réaliser **toutes les formes de « traversées alpinistes et d'escalade »** dont j'ai déjà parlé. Dans la plupart des cas, on devine qu'il ne s'est que rarement agi de courses habituelles et renseignées… La **variété des franchissements** imposés par le plan physique du parcours produit également toutes sortes d'obstacles et d'altérités que « Dod » doit négocier. Là, il mesure l' « effet coupure » de Plassard (1992) quand il est contraint de traverser les autoroutes ou les voies de TGV, non seulement **du point de vue matériel mais aussi du point de vue des régimes de vitesse et des régimes juridiques !** Ici, il doit composer son espace à travers des zones militaires ou industrielles interdites d'accès. Vélo sur l'épaule dans les marais en kayak le long des rivages ou pour traverser le Léman, il empile ainsi quantité d'exercices spatiaux. Contrairement à son parcours d'alpiniste jusqu'alors et puisque les « premières » potentielles se sont plus réduites, son aspiration à l'innovation le fait désormais accumuler les traversées plutôt que les sommets[27]. **Des traversées ordinaires ou inordinaires pour un traverser extraordinaire.** La paroi devient la France… En ce sens, ce traverser doit sans doute être considéré comme **une œuvre d'art conceptuelle autour de la frontière, une vision créative de l'individu spatial[28]. « L'art aux limites nationales », « une production artistique des frontières » (Amilhat-Szary, 2011)** devant être lues dans toutes ses dimensions politiques et géopolitiques… L'opérateur spatial invente ici de nouvelles lignes jamais parcourues. Cette expérience est aussi vécue dans toutes ses dimensions sociales à travers la pluralité et l'hétérogénéité de toutes les rencontres et à travers une caravane d'accompagnement[29] menée par son épouse. Cette photo sociale du traverser[30] fait ainsi partie du récit de validation du traverser dont le livre est ici le support principal. Il fait exister la France dans toute son extension sémiosphérique. L'assemblage de pictogrammes de la couverture s'exprime donc aussi dans le signe hexagonal et l'iconographisation de la frontière, de moins en moins visible dans un plan de base. Le traverser est ici plus que jamais une sémiosphère !

Construite également **à partir de pictogramme**s, l'œuvre de Civaschi et Milesi (2013) est aussi d'une grande richesse dans la sémiosphère du traverser[31]. Les documents 39 reprennent trois récits déjà traités dans mon travail, à savoir l'Odyssée d'Homère, la tra-

26. http://www.dodtour.com/, Dod pour son surnom depuis le lycée et tour pour « son » tour de France. L'acronyme constitué dit aussi un « *Do Or Die* » qui dit la radicalité de ses actes et leur somme dans son projet.

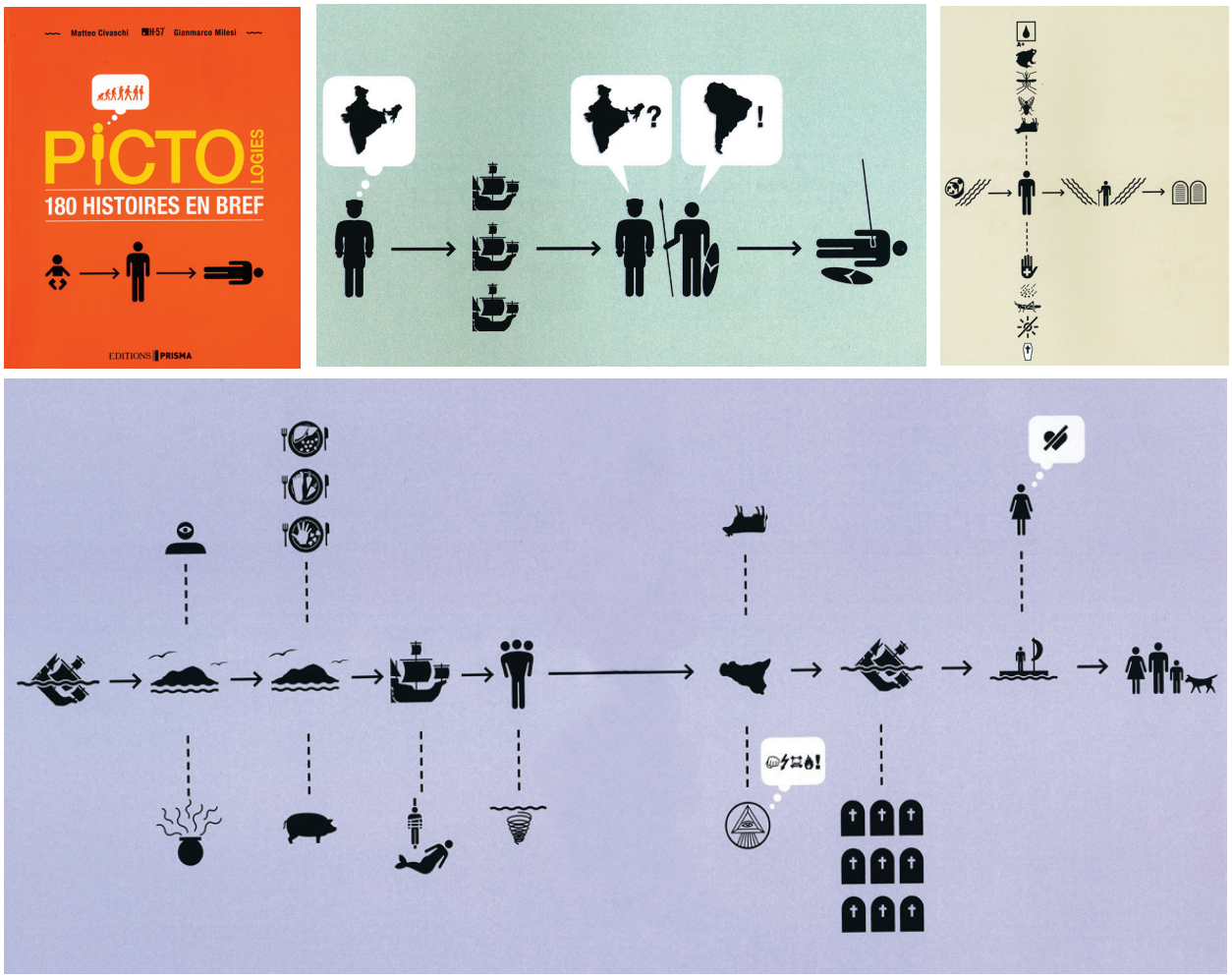
27. Il se place du coup davantage dans l'horizontal que dans le vertical.

28. Une forme de *Land Art* poussé à son accomplissement : l'éphémère absolu dans l'instant du pas.

29. Daudet estime que près de 200 personnes l'ont accompagné à un moment ou à un autre !

30. Un instantané social.

31. Xu Bing (2013) a réalisé cette expérience de récit en pictogrammes à l'échelle de tout un livre, justement appelé « une histoire sans mots ».



Documents 39 – Trois récits de traversées en pictogrammes issues des « PICTOlogies » de Civaschi et Milesi (2013).

« Christophe Colomb (en vert, p. 52), Moïse (en beige, p. 131) et l'Odyssée (en violet, pp. 144-145).

versée de la mer Rouge de Moïse et la traversée de l'Atlantique de Christophe Colomb. **La production de pictogrammes génériques ou spécifiques, leur assemblage et leur position relative dans le récit, mais aussi l'exploitation de commutateurs dans l'intrigue spatiale,** tout concourt à donner à ces expressions sémiosphériques une profondeur et une épaisseur remarquable. Je pense que l'on peut retrouver en creux ici les agencements spiralaires en rapport avec la diatigisation*.

Quelle sémiosphère pour les traverser alpins ?

Essai de validation des clés de Charles Sanders Peirce

Les apports d'une analyse peircéenne

Pour prolonger l'étude du traverser comme sémiosphère, je me propose à présent de mobiliser d'autres clés d'analyse à travers les traversées alpines. Les recherches de Sutton (2011, 2013) ont déjà fourni des éclairages très riches sur la géopolitique circulatoire des Nouvelles Traversées Alpines. Ses recherches sur les affiches dans la sémiosphère du traverser (2009, 2010) sont par ailleurs tout à fait remarquables. Mais mon objectif est ici de tester les grilles et le vocabulaire de Charles Sanders Peirce (1868 et 1877-78 : rééd. et trad. 1984 ; et 1898 : rééd. et trad.. 1995). Ses méthodes d'analyse sémiotique exploitent toute la grammaire iconographique ; elles offrent un large éventail de possibilités pour exprimer le traverser. Telles que définies par Brunet (1990) ou développées par Chapelon et Emsellem (Groupe Interface, 2007), les structures spatiales majeures liées à la gravitation, aux ségrégations et aux agrégations, ou encore aux différentes formes de dissymétrie et d'interfaces, offrent de multiples débouchés graphiques et combinaisons pour produire cartes et cartogrammes. **Le questionnement s'inscrit ici surtout dans le champ plus général de la sémiotique** (Bachelard, 1949 ; Eco, 1988). En la matière, les travaux de Charles Sanders Peirce (les grandes articulations de sa théorie du sens et une partie de sa typologie des signes) offrent un cadre méthodologique d'une grande richesse et très bien décrypté par Chauviré (1995), Deledalle (1976, 1978), Ransdell, (1977) et Tiercelin (1993). Avec pour seul objectif de mieux l'appréhender et le « visualiser », je propose ici toute une série de figures avec un support illustratif puisé dans le géotype « Alpes » et le contexte des traversées alpines. **Les spirales ainsi agencées doivent être replacées dans le vortex défini par la figure de synthèse de la diatigisation* en fin de partie précédente**[32]. Les grilles de lecture peircéennes placent en effet l'individu spatial au cœur du système de la sémiosphère. Les processus de « déterritorialisation-reterritorialisation » et « d'ouverture/fermeture (*debordering-rebordering*) »[33] sont ici constants. Qu'il s'agisse de mobilités transnationales et/ou transrégionales, ces processus sont visibles ou invisibles, rugueux ou fluides et prennent place dans une plus ou moins grande profondeur historique.

32 Par ailleurs, les boucles de rétroaction (en vert sur les côtés) permettent d'envisager un système ouvert, dans lequel le signe est toujours ré-actualisé. La figure ne doit toutefois pas contraindre la lecture à une pensée systémique. La pensée atomiste dans laquelle s'inscrit la diatigisation* doit en effet rendre possible la cohérence de chaque élément indépendamment du système d'ensemble.

33. Un vocabulaire en écho au très riche colloque tenu à Genève (Suisse, 6-9 septembre 2011) et Grenoble (France) : « *Border regions in transition*, BRIT XI », (Genève-Grenoble) et dirigé par Amilhat-Szary et Giraut.

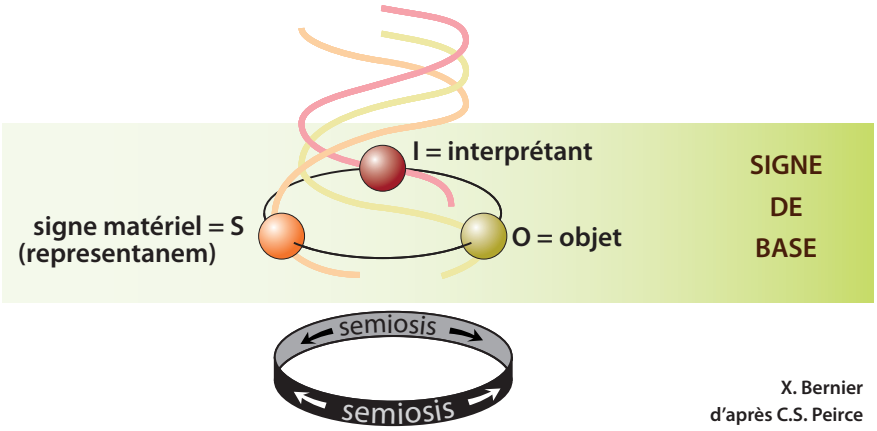


Figure 21 - Le signe de base et la *semiosis*.

La figure 21 se présente comme une première étape dans la compréhension du **processus de sémiotisation**. Au-delà du **« signe de base », composé autour d'un lien insécable entre le « representanem » (signe matériel), l' « objet » et l' « interprétant », penser et signifier le traverser renvoie d'abord à la production de la « semiosis ».** Mais prenons des exemples concrets à travers le cas du passage du Brenner (documents 40).

Documents 40 – Le cas du passage du Brenner.

La carte postale ancienne montre le signe matériel de la frontière in situ (il y a de surcroît désormais une mise en scène de la frontière au Brenner). L' « objet » frontière cartographié est un signe à part entière. Dans le traitement de tous les signes, l'interprétant trouve sa place et adapte son itinéraire de traversée au regard par exemple de la rugosité des flux.

Alors que prévaut un discours d'effacement de la montagne alpine et des frontières (Bernier, 2013 a - b), la survalorisation des traversées dites « de plaine » produit aujourd'hui de nouveaux signes et met à jour les signes déjà existants. Toujours pour reprendre un vocabulaire peircéen (Morand, 1997), ces « signes actualisés » s'inscrivent dans l'espace, des lignes de crête jusqu'aux grandes métropoles périalpines. L'invention actuelle des traverser alpins en fait d'ailleurs plutôt des métropoles trans- ou cis- alpines. Leur représentation passe bien

sûr par une production cartographique inédite ou réappropriée, mais également par tout un appareil sémiotique. Cette production est profondément schématique, témoignant ainsi d'une volonté d'urbanisation autonome intermétropolitaine. Si je continue à faire mien le langage de Charles Sanders Peirce, la représentation de la frontière (au sens où l'entend Raffestin, 1990) est **à la fois à l'amont et à l'aval d'inférences simples (« priméité ») ou établies par des relations à plusieurs niveaux (« secondéité » et « tiercéité ») (Peirce,** *op. cit.***)**. A titre d'exemple, le Brenner est ainsi l'interface alpine principale entre l'Autriche et l'Italie (« priméité »). Et entre Munich, Innsbruck et Bolzano, Florence, Rome et Naples, le col éponyme est, à 1372 m d'altitude, le passage le plus bas des Alpes parcouru par une voie ferrée à ciel ouvert[34] et une autoroute (« secondéité »). La gestion de ses trafics - plus d'un million de PL et près de 12 millions de VP - est redevable de l'intégration de l'Autriche à l'Union Européenne en 1995 (« tiercéité »). Tandis qu'un tunnel de base est en cours de réalisation, ces constats sont aussi à replacer dans le contexte de la politique suisse et de l'élargissement européen.

34. Le « tunnel » est en fait la rampe d'accès côté italien.

Dans sa phénoménologie, Peirce établit ensuite une division **trichotomique (« Plan du signe en soi », « Plan de la signification », « Plan de la représentation »)** que je reprends désormais pour en tester la validité à travers la sémiosphère des traverser alpins.

Les plans du signe dans la représentation du traverser

Si l'on se réfère à la catégorisation peircéenne, le premier **plan** où s'exprime la semiosis est celui **du « Signe en soi »** (figure 22). Le signe de base est ici interprété autour du **« Qualisigne »** (derrière l'« apparence dénuée d'identité, instantanée et arbitraire » (Morand, 1997), il faut surtout voir **une potentialité de départ du traverser)**, du **« Légisigne » (les lois** au travers desquelles s'expriment les **conventions et les grammaires générales du signe)** et/ou du **« Signe singulier »** (que l'on pourrait assimiler ici à **l'évènement déclencheur du traverser, son instanciation).** Cette première articulation logique peut donc être comprise à travers un signe de base constitué par un trinôme constitué par la frontière politique (« objet »), l'infrastructure de passage où se concentrent les flux (« representanem »), et l'usager des transports (« interprétant »). Le « Légisigne » peut alors être décliné dans le couple discontinuité (Gay, 1995) / interface (Chapelon, Emsellem, Groupe Interface, 2007). Les modalités de fonctionnement de l'interface sont ainsi liées aux « processeurs en jeu (attracteurs, sélecteur -filtre-, adaptateur et commutateur[35]) » (*op. cit.* 2007) et à l'analyse qu'en font les acteurs interprétants. Le « Signe singulier », ou événement premier, peut donc concerner chacun des éléments du signe premier.

35. Le terme de commutateur est ici celui de l'analyse spatiale et ne doit donc pas être compris dans le sens plus générique de commutateur spatial utilisé dans ce travail.

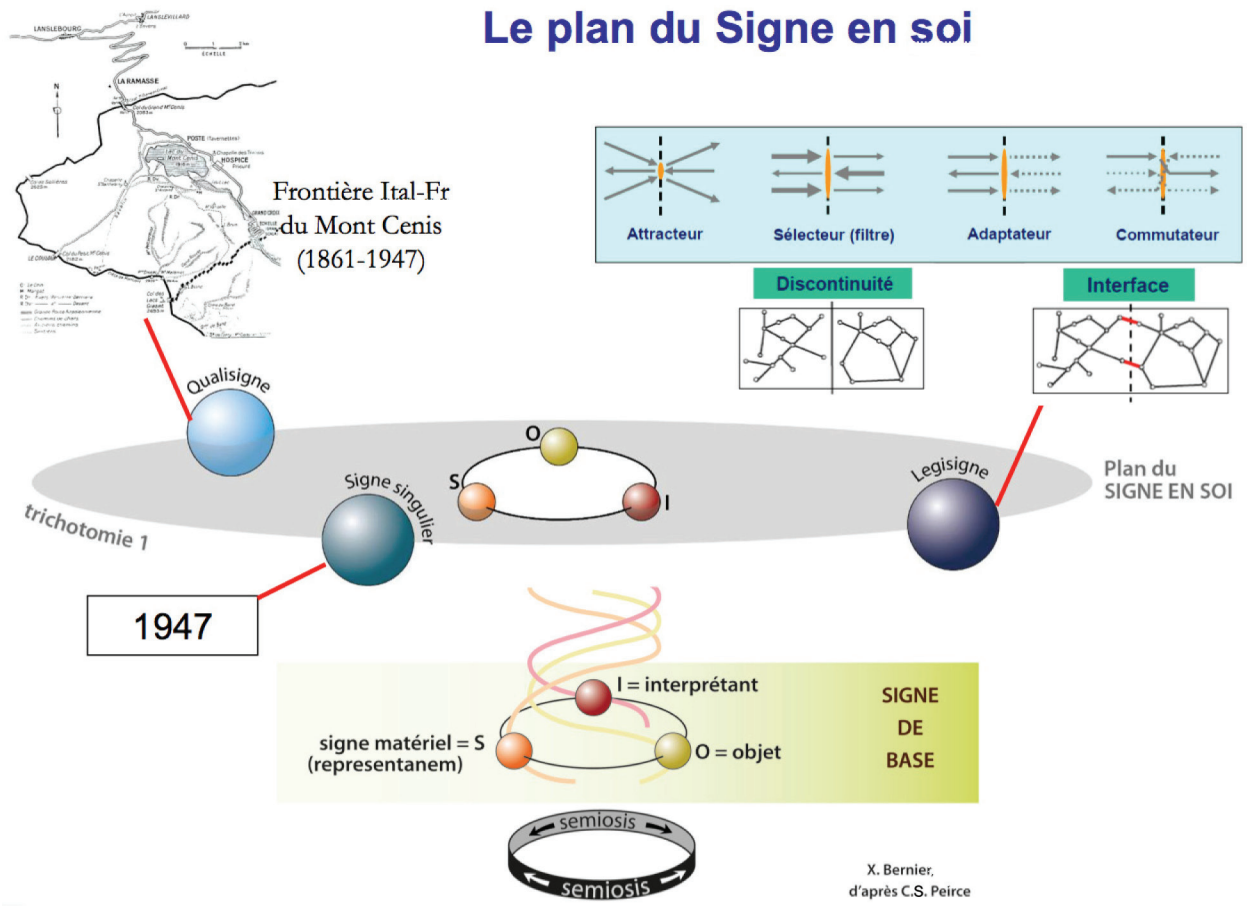


Figure 22 – Le Plan du Signe en soi.

Pour continuer à illustrer le propos et donner corps à cette grille d'analyse, prenons **le cas de la frontière franco-italienne entre la Haute Maurienne et le Val de Suse**. Elle a connu des retouches spatiales en 1947 (« representanem ») et une reconsidération de ses fonctions politiques en Europe à partir de 1992 (« objet »)… qui ont amené les gestionnaires du réseau (« interprétants ») à s'adapter avec un changement de matériel ferroviaire à la frontière (les liaisons ferroviaires interrégionales du Pendolino se sont accommodées en 2003-2004 de ce *modus operandi*). De façon paradoxale compte tenu de « l'ouverture des frontières », cette discontinuité réticulaire réactive donc la frontière dans les traversées alpines[36]. Chacun de ces évènements est un « Signe singulier » qui peut être interprété à travers une grammaire graphique plus ou moins sophistiquée. Elle peut impliquer un des éléments du signe de base ou les associer selon des combinaisons multiples. Le signe obtenu renseigne sur les interactions et les échanges affectant la traversée. Toujours dans cet exemple, si l'interface du Mont-Cenis (col routier fermé l'hiver) relève du commutateur, celle du Fréjus (tunnels autoroutiers et ferroviaires internationaux) s'apparente davantage à l'adaptateur. Cette grammaire et ses prolongements graphiques permettent notamment d'illustrer les qualités du réseau de transport et ses niveaux d'appropriation : rythmes et saisonnalités des flux, intermodalités, etc.

36. Ce constat est particulièrement prégnant au Fréjus du fait de la faible intensité de la concurrence et de l'organisation des sillons. Celle-ci survalorise un centrage sur les nœuds périphériques et identifie du coup Modane comme double cul-de-sac. A l'inverse, au Brenner, les sillons sont tous traversants et s'enchaînent.

Le deuxième plan du signe est celui de la « Signification » (figure 23). Trois entrées sont possibles à cette étape du processus sémiotique à travers lesquelles le signe se substitue à l'objet : l' « Icône » (qui prend en quelque sorte la place de l' « objet » grâce à des passerelles analogiques), l' « Indice » (affecté directement par l'objet au point d'en devenir un symptôme) et le « Symbole » (par lequel la signification de l'objet devient abstraite). Chacun de ces signes peut concerner, avec des expressions très diverses, l' « objet », le « representanem » ou l' « interprétant ».

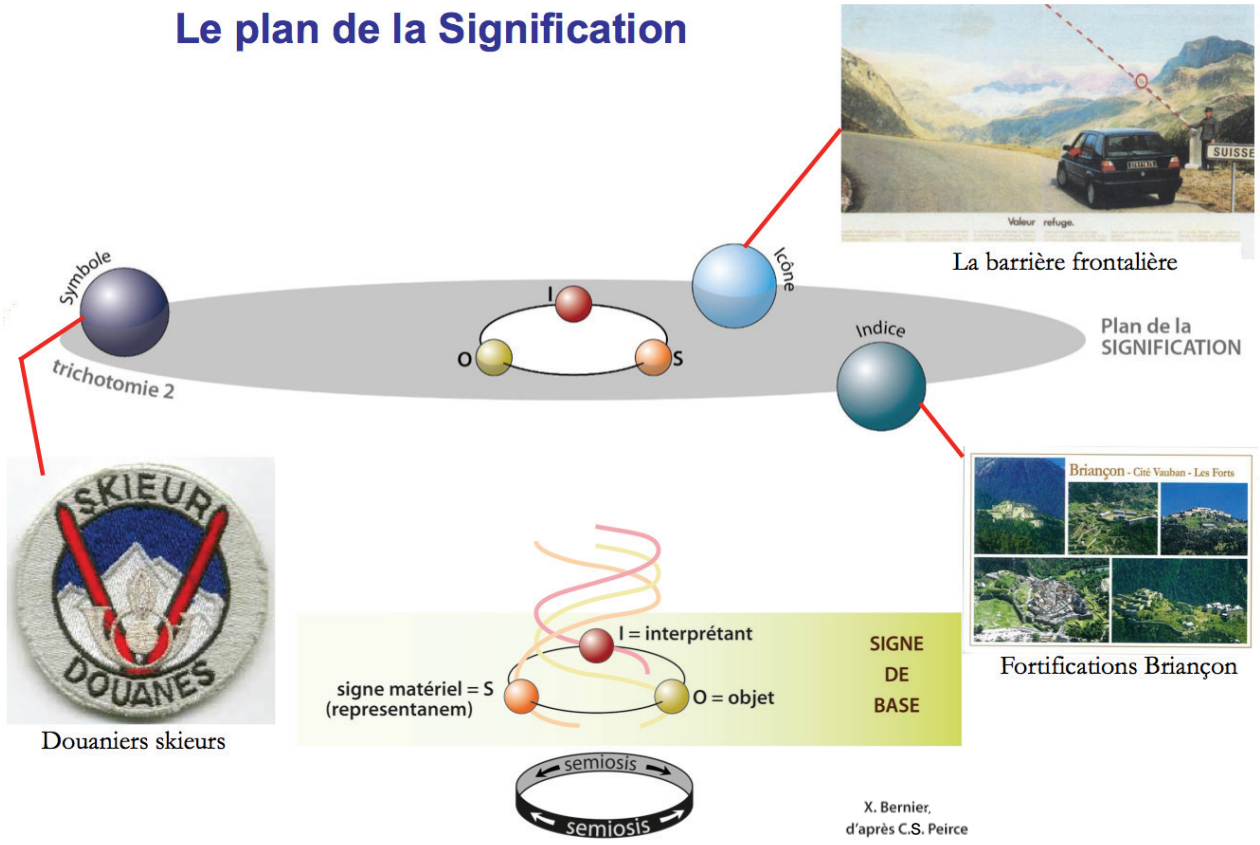


Figure 23 – Le Plan de la Signification.

Écusson des douaniers skieurs, carte postale de Briançon, publicité des années 1980 pour la Golf présentée comme une valeur refuge. Le véhicule franchit ici la frontière suisse.

La figure du douanier par exemple, qui a pu prendre dans les Alpes des formes originales avec les fameux douaniers skieurs, s'extériorise de plus en plus (avec les « douanes volantes ») le long des grands axes de transports transmontagnards ou dans les grandes agglomérations périalpines sans perdre sa signification. Les douaniers suisses opèrent ainsi sur tout le territoire helvétique, étendant par là même à tout celui-ci la signification de frontière alpine. Dans le même registre, si **la barrière** franchie par la Golf a valeur d' « Icône » de la frontière traversée, la ligne de crête ou le pied de versant ont pu avoir des signifi-

cations frontalières symboliques avec une forte valeur opérante. La fortification peut alors être considérée comme un « Indice ». **L'ensemble des fortifications Vauban du Briançonnais** (Bernier, Sutton, 2012, a et b) récemment classées au Patrimoine Mondial de l'Unesco (2003), a ainsi été structuré par accumulations. Elles expriment de ce point de vue une somme de signes qui rendent compte de la signification de la traversée. Dans tous ces cas de figure, le sélecteur et la dialectique d'ouverture/fermeture prennent sens à travers des signes multiples. La cartographie cherche à en rendre compte dans l'inscription spatiale de ce trinôme « objet » / « representanem » / « interprétant ». Elle s'exprime dans un corpus très riche à toutes les échelles (cartes des principaux points de passage, des infrastructures et des flux qu'elles supportent (Knafou, 2003). Ces cartes peuvent même en devenir signes elles-mêmes et servir au diagnostic territorial et à l'aménagement des territoires transfrontaliers. Leur place est par contre beaucoup plus restreinte dans le « plan de la Représentation » (figure 24).

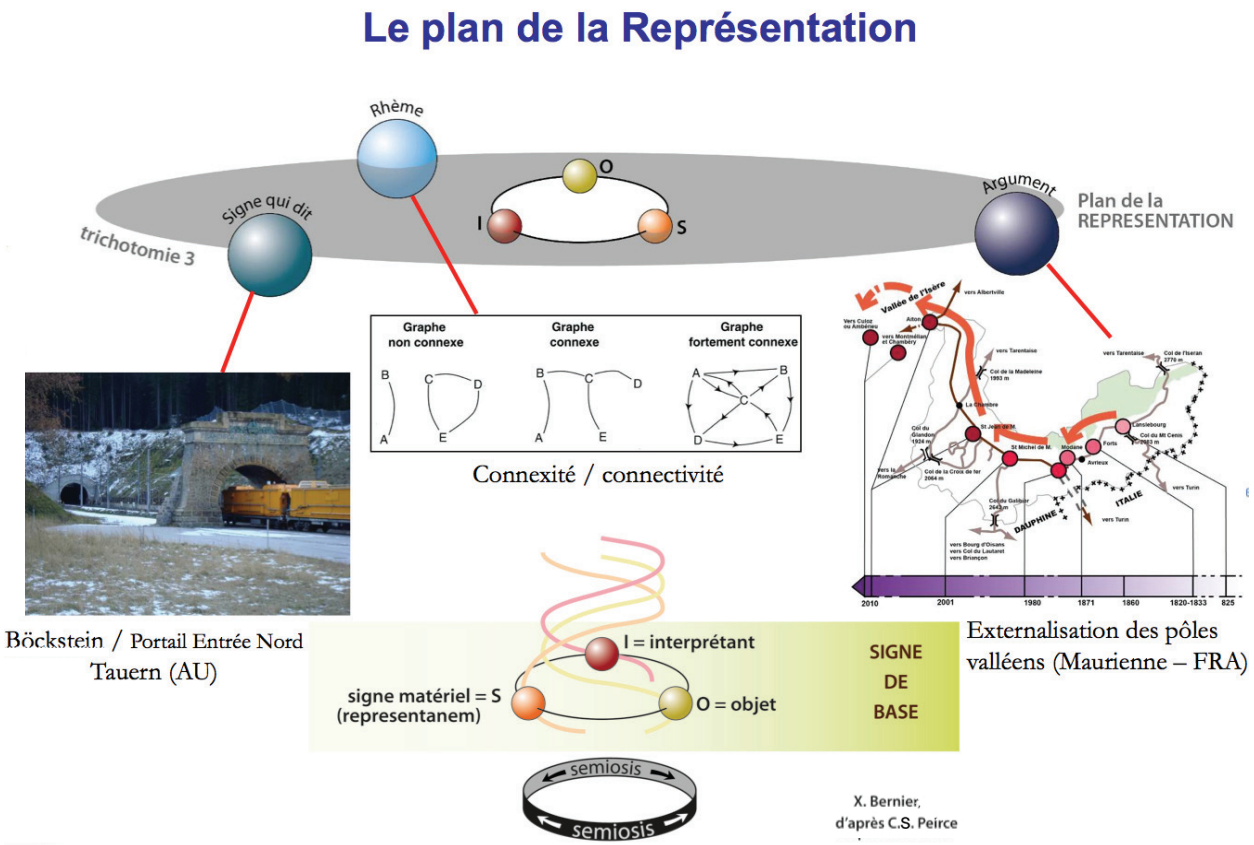


Figure 24 – Le Plan de la Représentation.

À Böckstein, portail entrée nord des Tauern (K. Sutton, 2011), Connexité/ connectivité (in Pumain, St-Julien, 2004), figure d'extériorisation des pôles valléens, (in Bernier, 2002).

Ce troisième plan, qui s'inscrit dans le champ de l'interprétation, n'est pas le moins important. Il comprend d'abord ce que Peirce nomme **le « Rhème »** et qui peut être interprété comme **une simple possibilité qualitative du traverser**. A travers l'analyse spatiale (Haggett, 1973 ; Abler, Adams, Gould, 1972), la méthode des graphes (Plassard, 1992 ; Pumain, St-Julien, 2004) permet par exemple d'appréhender les propriétés des réseaux de transports frontaliers et leurs **niveaux de connectivité et de connexité.** Rappelons ici que « la connexité d'un réseau indique s'il est possible à partir de n'importe quel nœud de rejoindre les autres nœuds et qu'un graphe est fortement connexe si, à partir de n'importe quel sommet, il est possible d'atteindre tous les autres sommets, soit par un arc direct, soit en passant par d'autres sommets. La connectivité est, elle, une affaire de combinaisons et permet d'évaluer les possibilités alternatives d'atteindre les divers sommets. Plus l'indice de connectivité est fort, plus le nombre de chemins possibles pour aller d'un nœud à un autre est élevé » (Pumain, St-Julien, *op. cit.*). Ces indices constituent à n'en pas douter des « Rhèmes » qui proposent autant de clés de lecture pour interpréter les traversées alpines. Toujours dans ce « plan de la Représentation », **le « Signe qui-dit » peut être interprété dans le cadre de l'existant actuel du traverser alpin**. A cet égard, **le portail de tunnel comme écriture monumentale des traversées alpines** a une portée exemplaire très forte (Sutton, 2010). « Le portail est à la fois un monument, un patrimoine et un objet de communication compris comme objet de publicité et objet de passage. […] Cette invention passe par l'identification d'un élément visible chargé de figurer un objet dont l'essence même est l'invisibilité. Le visage du tunnel, le portail, devient alors le lieu porteur de cet enjeu » (*ibid.*, p. 43). Les cas du Lötschberg, du Simplon (voir aussi Köppel, Haas, 2006), du Fréjus et du Gothard s'inscrivent dans des logiques tout à fait similaires. Le « Signe qui-dit » y prend des formes qui peuvent se révéler très sophistiquées. Qu'il s'agisse d'infrastructures transfrontalières ou non, le signe dit ici la frontière, le passage, le franchissement et intègre en ce sens plus que l'échelle locale ; il revendique une portée supérieure à l'infrastructure elle-même. Le dernier élément de ce « Plan de la Représentation » est celui de l' « **Argument** ». Peirce l'entend comme une loi faisant signe, une règle d'inférence. Par exemple, le glissement historique des grandes infrastructures de transport vers les fonds de vallées, conjugué à **un processus d'extériorisation** des grands points de rupture de charge du franchissement alpin (Debarbieux, 2002 ; Bernier, 2002, 2014), engendre de façon congruente (Offner, 1993) un enclavement paradoxal avec des passages frontaliers de moins en moins nombreux. C'est en ce sens **un signe de la modernisation du traverser par un franchir.** Il n'y a en effet plus nécessairement de traverser, puisqu'avec le discours de l'effacement il n'y a plus d'instanciation*, pas plus que d'achèvement*. Seule subsiste une dilatation* d'un instant présencié qui vise à supprimer tout marquage rythmique.

Ces trois Plans du traverser sont en quelque empilés en strates qui constituent les trois étages principaux de la sémiosphère du traverser (figure 25). C'est à partir de là que peuvent être reconstituées avec Charles Sanders Peirce 10 grandes classes de signes du traverser alpin.

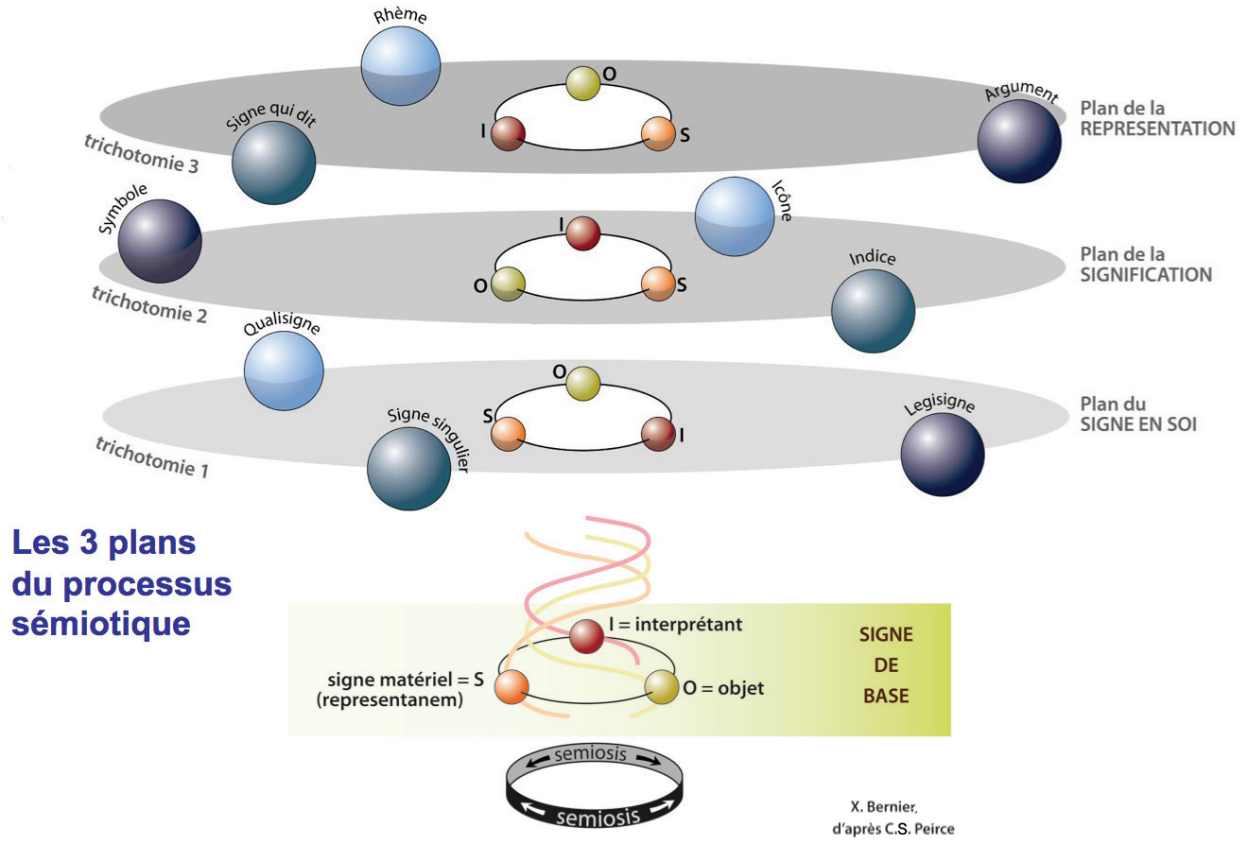


Figure 25 – Les trois plans empilés du processus sémiotique.

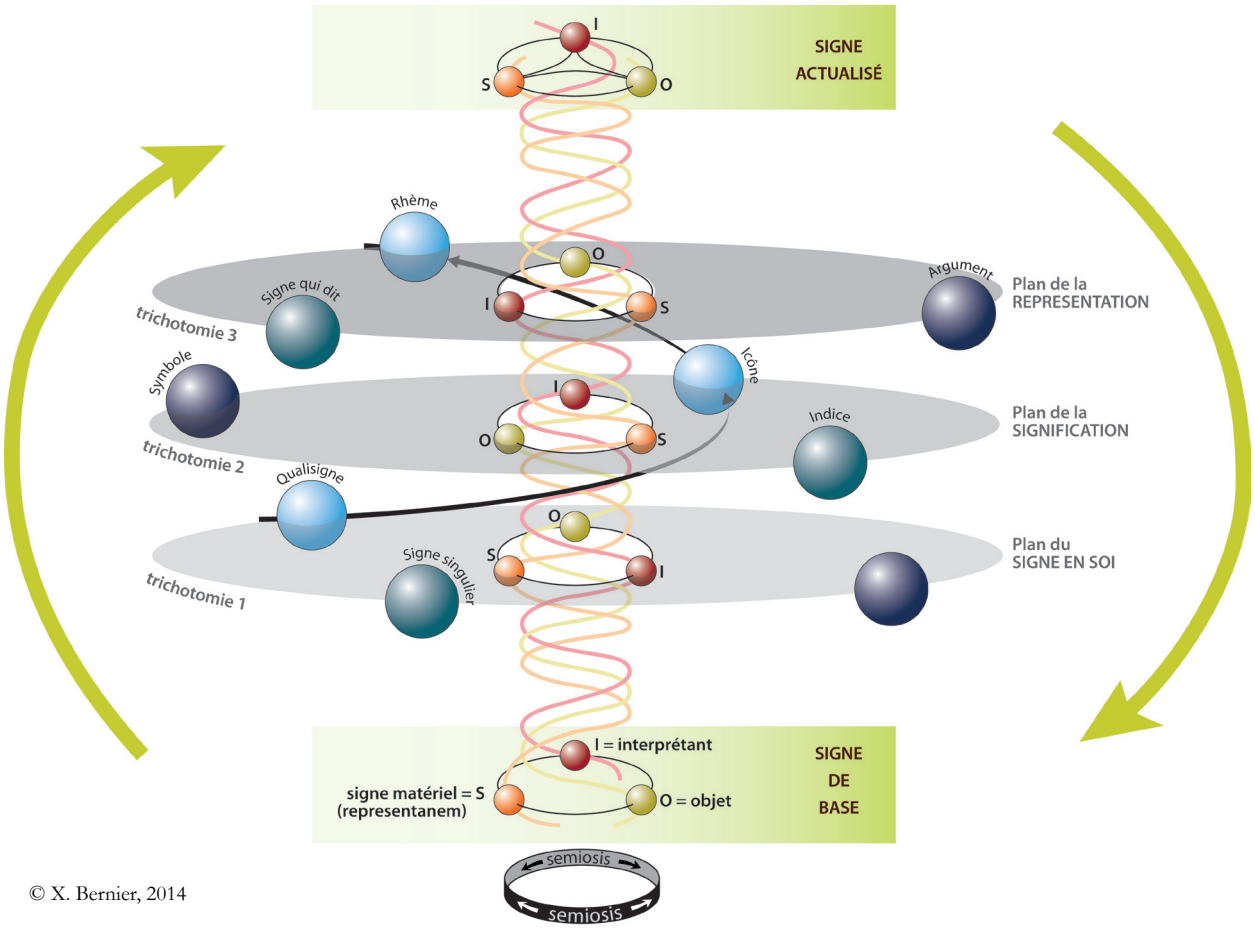
Vers 10 grandes classes de signes du traverser alpin

Morand (1997) fait notamment référence au *On a New list of Categories* publié par Peirce en 1868 pour expliquer les trois catégories universelles de sa phénoménologie qu'il nomme « phanéroscopie » : **« priméité »** (entendu comme une monade, c'est « le mode d'être de ce qui est tel qu'il est sans référence à quoi que ce soit d'autre »), **« secondéité »** (composée de dyades, cette catégorie est « le mode d'être de ce qui est, tel qu'il est par rapport à un second, mais sans considération d'un troisième, quel qu'il soit »), **« tiercéité »** (fondée sur une logique de triade, elle renvoie à la médiation sociale, au domaine des idées et de la représentation). Morand nous explique encore qu' « elles sont organisées selon une hiérarchie logique : un troisième implique toujours la présence d'un second, un second implique toujours un premier, mais l'inverse est logiquement impossible. […] **L'originalité philosophique me semble résider en ce qu'un déterminé (troisième) contient toujours sa propre indétermination (un premier) ainsi que l'occasion de son mouvement (un second) »** (Morand, *op. cit.*). Au final, il est possible de bâtir « une liste complète et suffisante de 10 classes de signes » que Marty (1990) formalise comme des treillis. Sur les figures suivantes, j'ai dessiné au cheminement de bandelettes pour illustrer les différents arrangements possibles dans la sémiosphère du traverser.

1- Les signes de gestion des vulnérabilités transfrontalières des traverser alpins (« Le qualisigne iconique et rhématique »)

Le qualisigne, iconique et rhématique renvoie clairement à la **représentation des risques et aux plans de prévention associés aux traversées alpines** (figure 26). Dans cette géographie de l'incertitude (Pigeon, 2005), le signe passe notamment par la **production de *scenarii* d'intervention** en cas de crise. Les plans blanc (gestion des secours à l'arrière d'une catastrophe) et rouge (quand il s'agit dans l'urgence de secourir un grand nombre de victimes) des services de sapeurs-pompiers ou encore le plan Orsec (Organisation de la Réponse

de Sécurité Civile) en sont des expressions parmi les plus élaborées. Le plan Orsec est d'ailleurs décidé par le préfet, c'est à dire le représentant de l'Etat, l'émanation du pouvoir national. Et si les collaborations transalpines existent depuis longtemps, il a fallu la série d'accidents récents dans les tunnels alpins comme l'incendie du tunnel du Mont-Blanc en 1999 pour la mise en œuvre de politiques de sécurité très élaborées sur les grandes infrastructures transfrontalières. Celles-ci ne s'expriment pas seulement à l'échelle nationale puisque les politiques et les normes européennes sont de plus en plus fortes. **La législation internationale et les politiques liées au transport de matières dangereuses** (ADR) s'inscrivent aussi dans ce registre et composent aussi avec une réglementation propre à chaque tunnel. L'organisation de convois de véhicules poids lourds comme au Fréjus est par exemple un schéma récurrent.



© X. Bernier, 2014

Figure 26 – Les signes de gestion des vulnérabilités transfrontalières des traverser alpins.

2- Les signes des traversées de franchissement (« Le signe singulier iconique et rhématique »)

Dans le prolongement en quelque sorte des signes précédents, les signalétiques des traversées de franchissement s'expriment dans au moins deux registres (figure 27). Il y a d'abord toute **une signalétique non spécifique à l'espace du traverser** mais plus particulièrement présente en zone de montagne (panneautage souvent triangulaire pour signaler des dangers d'éboulements ou ceux liés à une forte déclivité) à laquelle s'ajoute **la signalisation de la frontière.** C'est le cas du petit support qui associe les drapeaux nationaux et le drapeau européen et que l'on rencontre dans les traversées de tunnels au point-repère de passage frontalier. Au gré des élargissements de l'Union européenne (et notamment celui déjà évoqué de l'Autriche) et compte tenu du statut particulier de la Suisse, le sens des frontières nationales et donc ses signes ont bien sûr beaucoup évolué. Ils se sont fluidifiés en quelque sorte dans une **« frontière mobile »**[37] (Amilhat-Sazry) et un **« espace mobile »** (Retaillé). Rapportés à la grammaire peircéenne, ils concernent par définition surtout la grande échelle. Leur assemblage produit une mosaïque qui se reflète aussi notamment dans les définitions très hétérogènes de la notion de transit d'un pays alpin à l'autre. **L'espace référent devient plus que jamais redevable de métriques externes.**

37. L'espace est en l'occurrence dilaté*. La douane contrôle dans le train entre Saint-Jean de Maurienne et Modane. Là, c'est la PAF qui contrôle. Sur route, le contrôle de la douane se fait à Saint-Michel de Maurienne et à celui situé avant Grenoble pour les flux venant d'Espagne (Bernier, 2007).

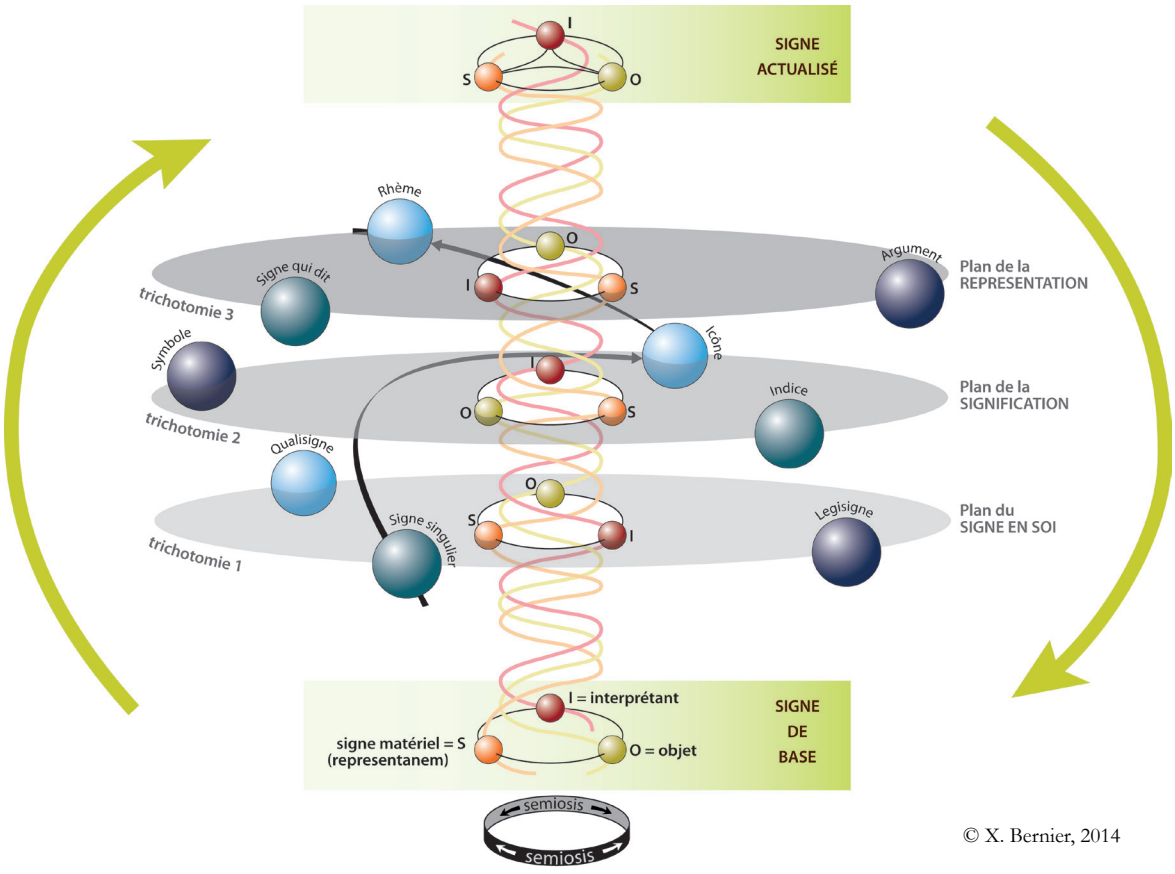


Figure 27 – Les signes des traversées de franchissement.

3- Les signes cartographiques des réseaux (« Le signe singulier indiciaire et rhématique »)

Dans l'espace du traverser, la cartographie des réseaux de transports transalpins dans son inscription transfrontalière rend compte et « fait » signe (figure 28). Les travaux ne manquent pas qui cherchent des indices de qualité réticulaire propres à faire apparaître des valeurs de frontaliarité. Densités et formes des réseaux, performances intermodales, etc, peuvent ainsi être appréhendées de part et d'autre de la frontière ou encore de l'intérieur vers l'extérieur de la chaîne. De la carte au graphe, beaucoup sont à disposition des interprétants. Rappelons tout de même avec Offner (1993) toute la **prudence nécessaire pour passer du signe au diagnostic.** A travers le **concept de congruence**, il nous invite à chercher des « significations croisées entre réseaux et territoires » (Offner, Pumain, 1996). Et à voir au bout du compte, dans ce que nous appelons le signe cartographique des réseaux, un signe actualisé issu de processus identifiés comme cumulatifs et interactifs.

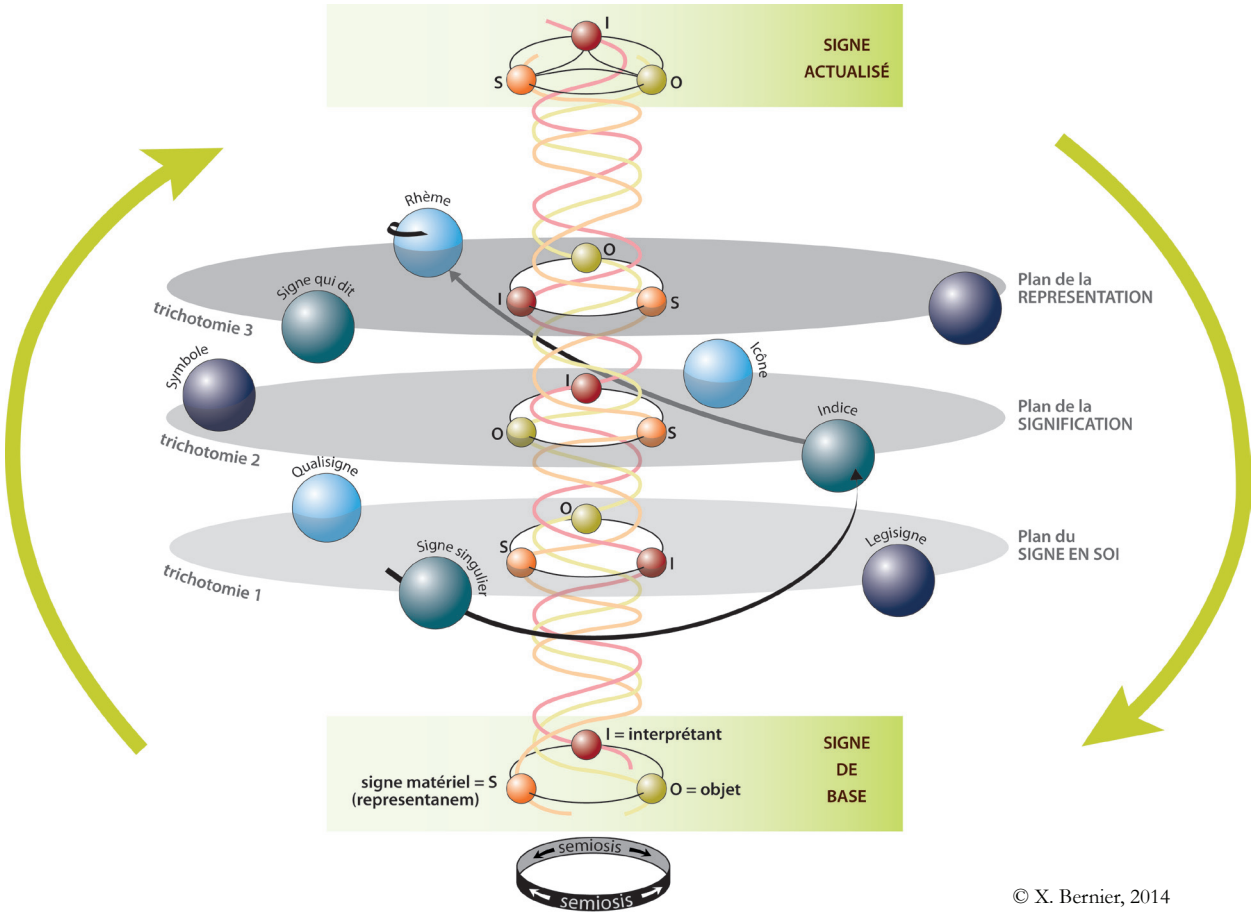


Figure 28 – Les signes cartographiques des réseaux.

4 - Les « signes flux » qui disent le traverser (« Le signe singulier indiciaire qui-dit »)

Ces caractéristiques et ces précautions prévalent aussi pour le « signe flux » qui dit le traverser (figure 29). Que ce soit à l'échelle de la chaîne alpine toute entière, voire à celle de l'Europe pour appréhender les logiques de contournement terrestres ou maritimes, **les représentations des flux et des mobilités, dans leurs dimensions qualitatives et/ou quantitatives constituent des signes puissants** pour dire les frontières mobiles. **L'expression cinégraphique des trafics et de leurs fluctuations** peut suffire à faire apparaître les principaux points de passage, sans même les nommer. Les grandes « bandes passantes » comme le Fréjus, le Gothard, le Lötschberg, mobilisent ainsi la frontière sur de grands axes de franchissement[38]. A plus grande échelle, ce type de signe peut aussi servir à exprimer les différentes formes de **réorganisation des spatialités du franchissement** de part et d'autre de la frontière après un accident comme celui du tunnel du Mont-Blanc.

38. La Suisse devient alors une sorte de « parenthèse » frontalière.

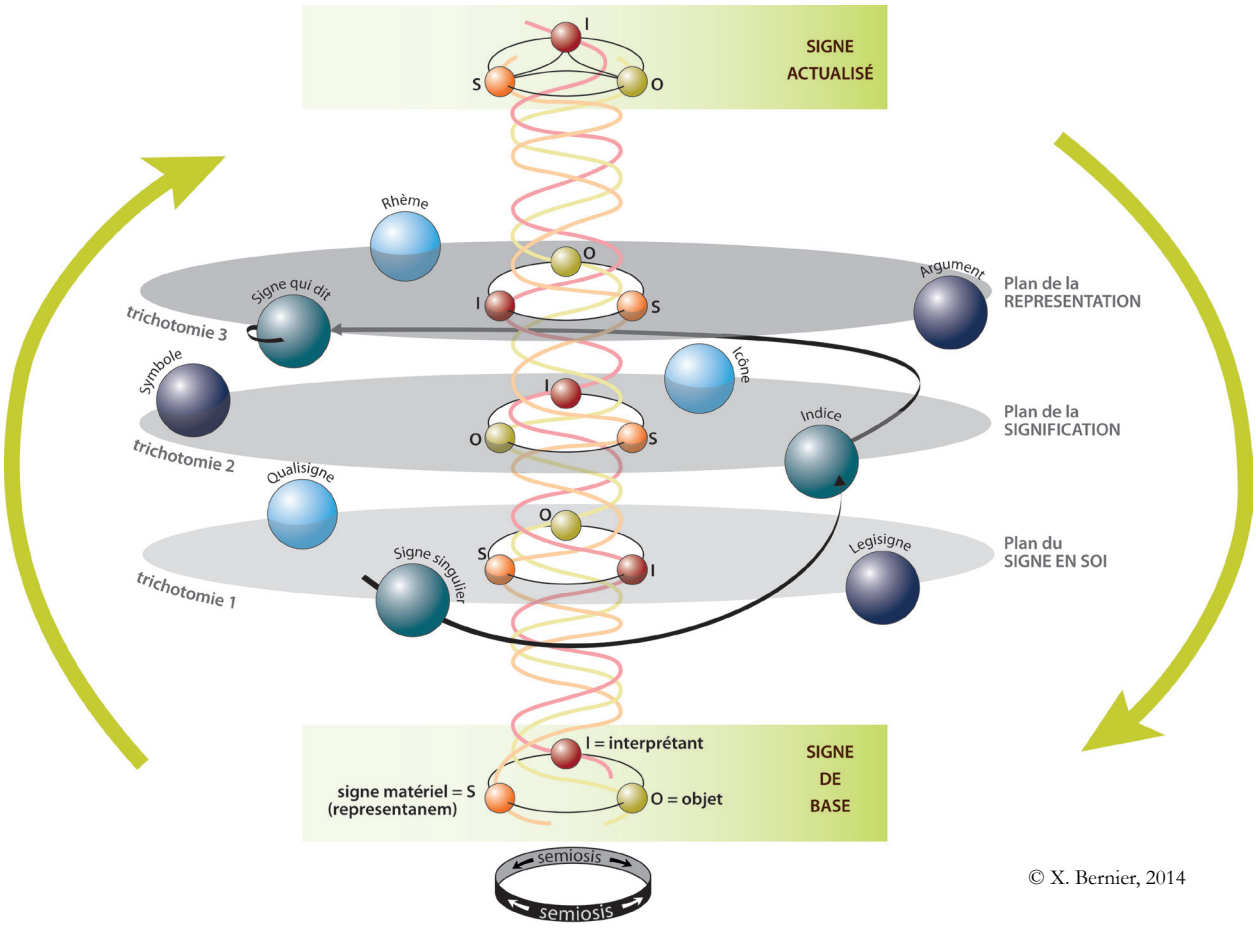


Figure 29 – Les « signes flux » qui disent le traverser.

5 - Les signes associés à la nodogénèse du traverser (« Le légisigne iconique rhématique »)

La nodogénèse liée aux mobilités transalpines et aux traversées alpines s'exprime également à travers une nodalité plus ou moins structurée dans la verticalité des territoires montagnards (Bernier, 2005 ; Bernier, Gauchon, 2013). Ce **signe nodal dans l'espace du traverser** (figure 30) peut se retrouver aussi bien sous la forme d'un « representanem » (un point frontière ou un point de rupture de charge plus ou moins extériorisé) que de son prolongement objet (les grandes agglomérations périalpines, terminaisons urbaines des grands itinéraires de franchissement (Lyon-Turin, Münich-Vienne-Milan, etc). Par sa validation sociale de ces nœuds (Dupuy, 1988), **l'interprétant usager participe aussi à la nodogénèse de l'espace du traverser.**

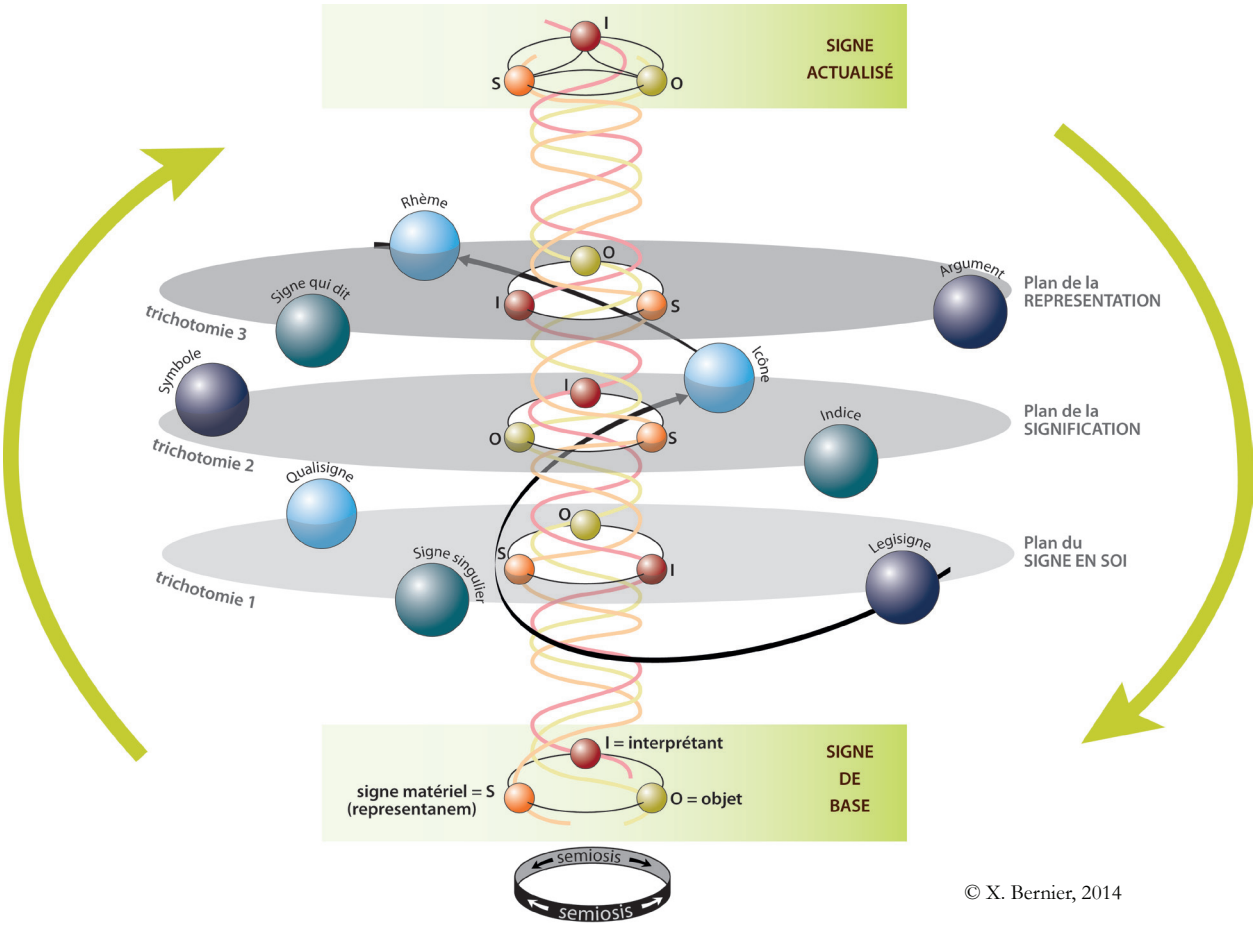


Figure 30 – Les signes associés à la nodogénèse du traverser.

6 - Les signes incitatifs et restrictifs au traverser (« Le légisigne indiciaire rhématique »)

A ce stade, on peut aussi considérer comme un signe, avec des caractères incitatifs ou restrictifs (figure 31), l'ensemble des **dispositifs** (qui s'expriment dans un cadre transrégional, national ou international) **de taxation**. Les **différentiels de TVA** sur les transports peuvent avoir des conséquences spatiales de part et d'autre de la frontière, par exemple dans la gestion des transports par câbles des domaines skiables transfrontaliers. C'est aussi le cas sur les alcools et le tabac si on veut considérer les générations de flux à très grande échelle. Les **enjeux européens** liés aux différentes formes de taxation à l'essieu ont été pour beaucoup dans le calendrier suisse lié à la mise en œuvre des grands tunnels de base du Gothard et du Lötschberg et des grandes politiques de ferroutage. Sans compter bien sûr les différentes manifestations des droits de douane qui composent un assemblage économico-politique complexe dans la sémiosphère du traverser…

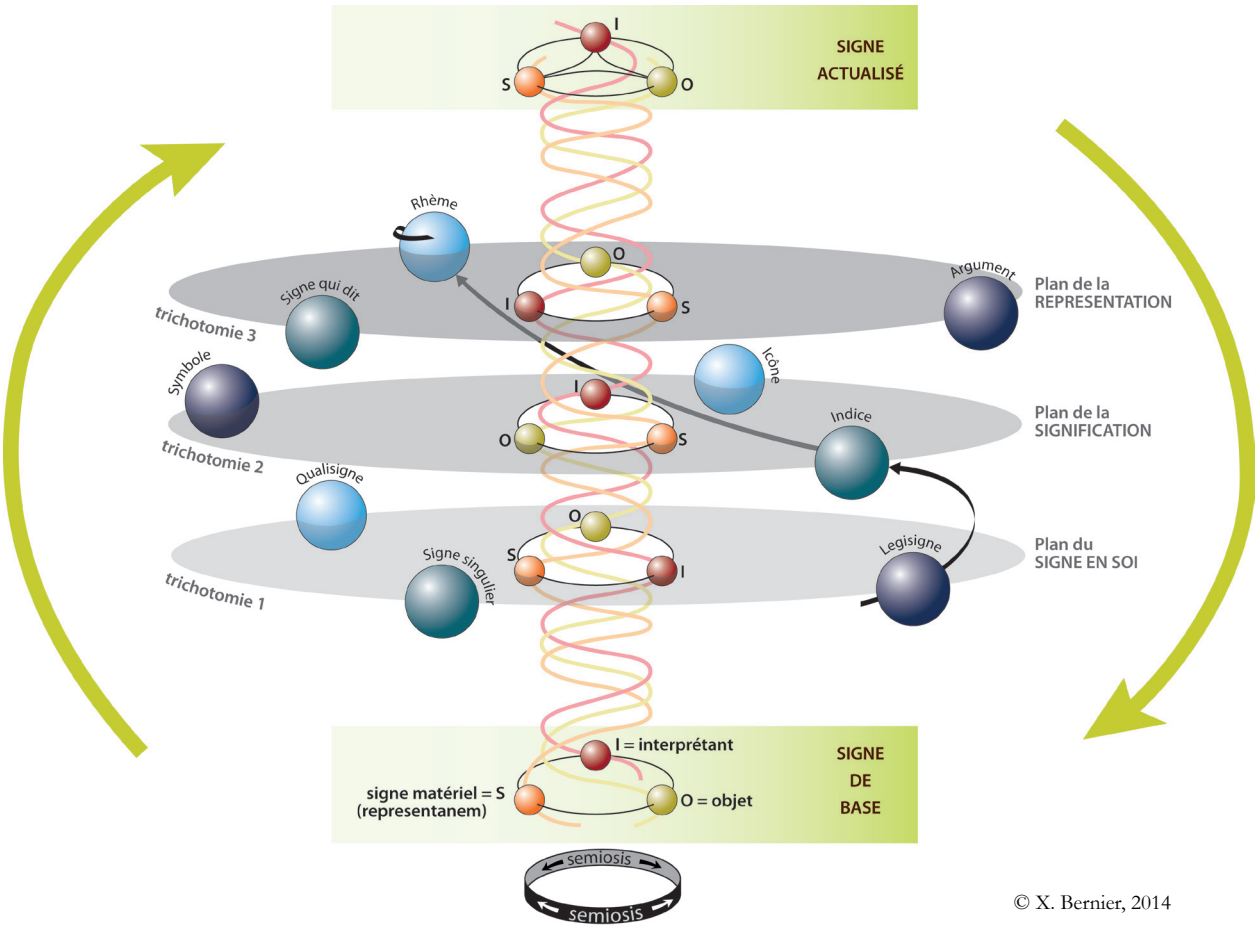


Figure 31 – Les signes incitatifs et restrictifs au traverser.

7 - Les signes du franchissement (« Le légi-signe indiciaire qui-dit »)

Plusieurs exemples peuvent permettre d'illustrer les signes du franchissement proprement dit (figure 32), à la fois dans sa profondeur historique et dans sa dimension actuelle. **Du point de vue du *« representanem »*,** cela passe souvent par **une structure monumentale** qui marque le passage, dans une dimension ponctuelle ou linéaire. Ces monuments du passage ont en particulier été très bien étudiés par Gauchon (2004). On peut aussi renvoyer au très grand nombre de **bornes frontières** encore présentes dans les Alpes maritimes et qui signaient les frontières entre la France et le Comté de Nice et entre la France et l'Italie. Dans ses dimensions les plus innovantes comme dans la redécouverte des appareils cartographiques (voir par exemple « Les Grandes Alpes dans la cartographie (1482-1885) », Aliprandi, 2005), **la production cartographique est une composante forte de la semiosis. Du point de vue de l'objet**, deux documents méritent d'être évoqués ici en tant que signes du franchissement. Il s'agit d'abord de la **Table de Peutinger**. Cette représentation du réseau routier concerne les Alpes dans ses segments 3 et 4, entre Antipolis (Antibes-France) et Alpe Julia (col du Pero, près de Kalce – Slovénie). Représentées en dents de scie, les montagnes sont traversées au niveau de 7 grands cols par 7 grands parcours correspondants. L'histoire même de ce document (il s'agit d'une

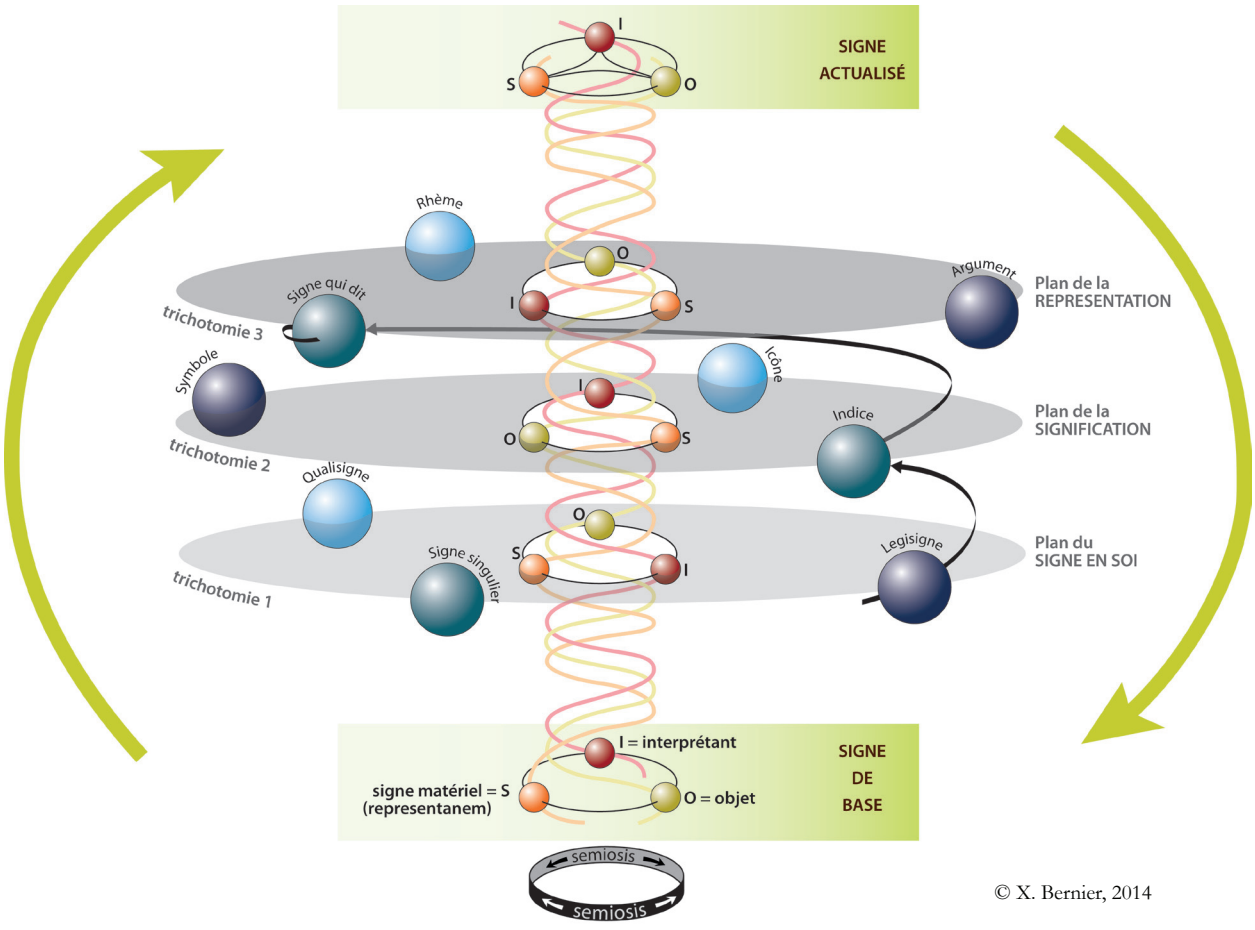


Figure 32 – Les signes du franchissement.

reproduction du XIII[e] siècle d'une carte romaine) en en fait un signe et un repère fonctionnel dont la validité dépasse largement son cadre d'origine. Moins connu, le **document produit par Signot** (vers 1515-1518), inscrit les frontières alpines et les lieux de franchissement à travers une cartographie des cols. Somme de points localisés, il inscrit les frontières et leur traverser par un signe « en creux » en quelque sorte. L'expression contemporaine de ces objets est plus immédiate et évidente dans les navigateurs actuels, qu'il s'agisse de supports physiques (type cartes routières) ou virtuels (type viamichelin).

8 - Les signes des politiques des traversées alpines (« Le légisigne symbolique rhématique »)

Les dernières décennies ont coïncidé avec des efforts plus ou moins aboutis pour construire un signe autour des politiques des traversées alpines (figure 33) fondé sur l'ambition de développer une cohérence à l'échelle de la chaine. Celles-ci sont souvent portées par des visées de respect environnemental et cherchent à se **développer dans un cadre juridique à l'échelle interrégionale, nationale ou internationale.** Les efforts développés dans le cadre de la CIPRA (Commission Internationale pour la Protection des Alpes) et les différentes adaptations législatives nationales liées à la circulation de transit des poids lourds dans les Alpes (voir les systèmes d'écopoints ou d'eurovi-

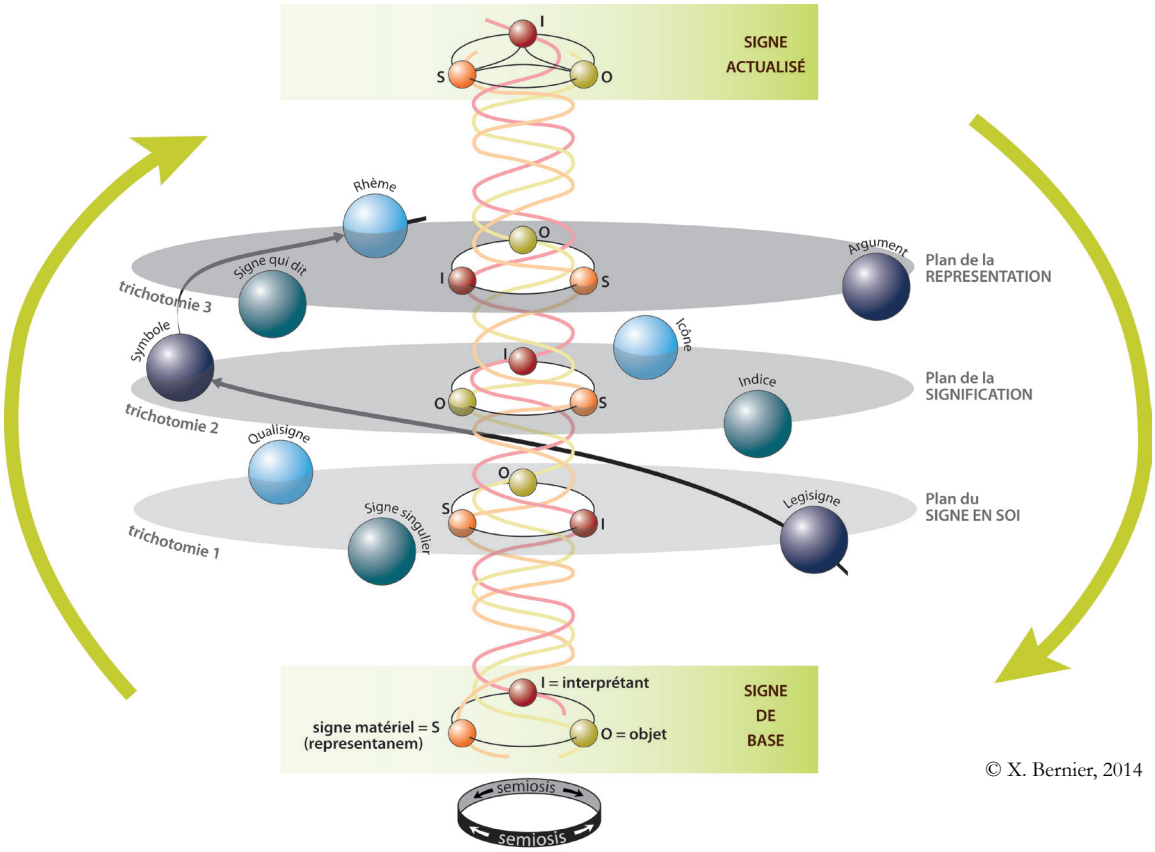


Figure 33 – Les signes des politiques des traversées alpines.

gnette qui, dans leur traduction concrète, renvoient au signe incitatif / restrictif évoqué plus haut) sont deux pistes illustratives possibles. En la matière, les spécificités nationales, mises en avant notamment par l'Autriche ou la Suisse, semblent malgré tout continuer de prévaloir (c'est le cas en particulier au Brenner présenté plus haut). Il faut sans doute en cela voir une affirmation indirecte des frontières comme significations politiques et sociales.

9 - Les signes affiches (« Le légisigne symbolique qui-dit »)

Le signe affiche (figure 34) repose sur **une grammaire sensée exprimer les co-évolutions entre l'habiter et les mobilités.** Plus encore, **il puise dans la sémiosis et exprime une ambition politique fondée sur un imaginaire collectif.** Il revendique par là-même un pouvoir opérant dans le rapport social aux frontières mobiles. Les nombreux discours du conseiller fédéral suisse Moritz Leuenberger en fournissent une illustration édifiante, lui qui, dans un style imagé, vante par exemple les mérites du tunnel du Lötschberg dans le franchissement des frontières et dans les Nouvelles Traversées Alpines (Sutton, 2001). Depuis longtemps, les opérateurs du traverser alpin produisent également quantité d'affiches, au sens premier du terme, pour célébrer des

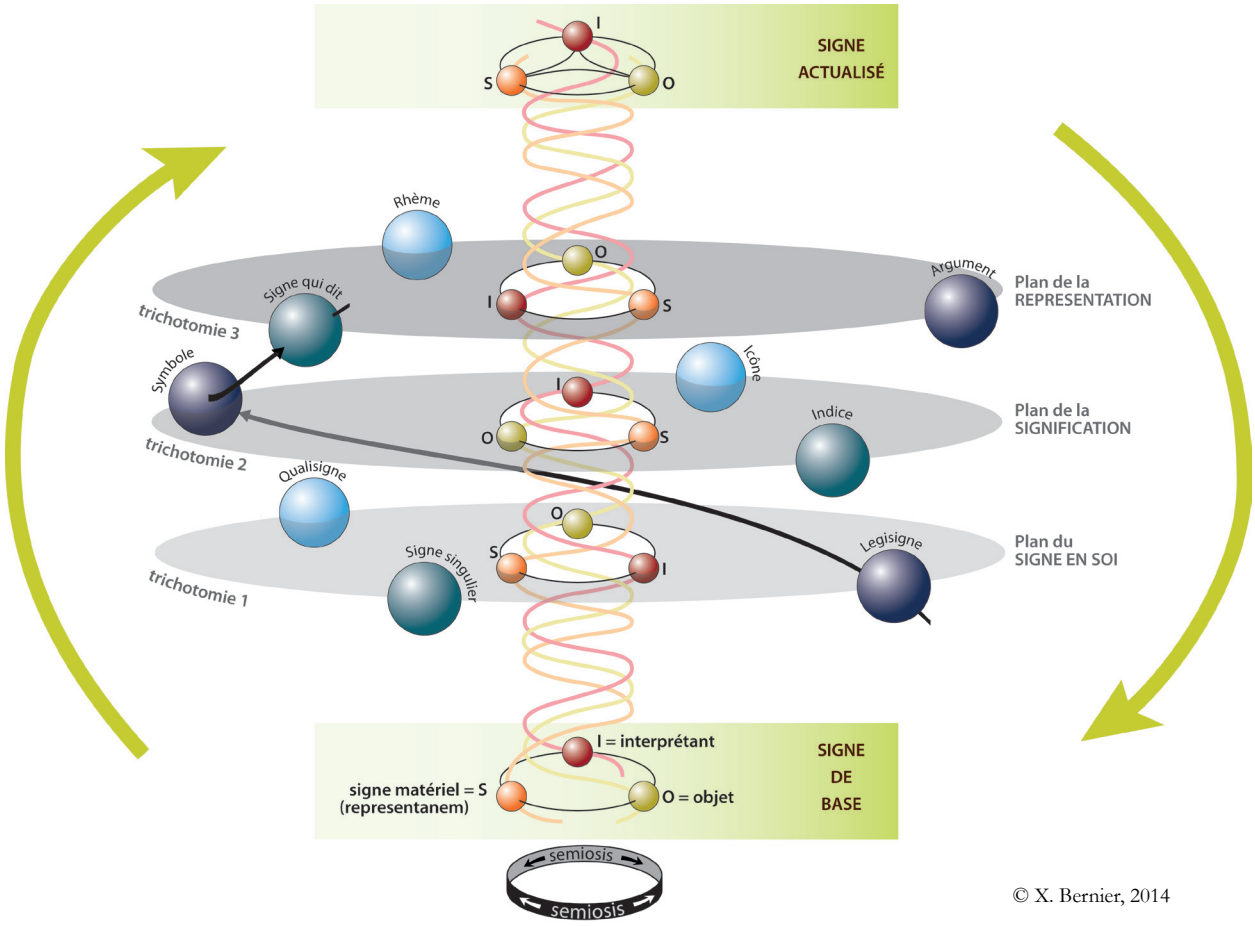
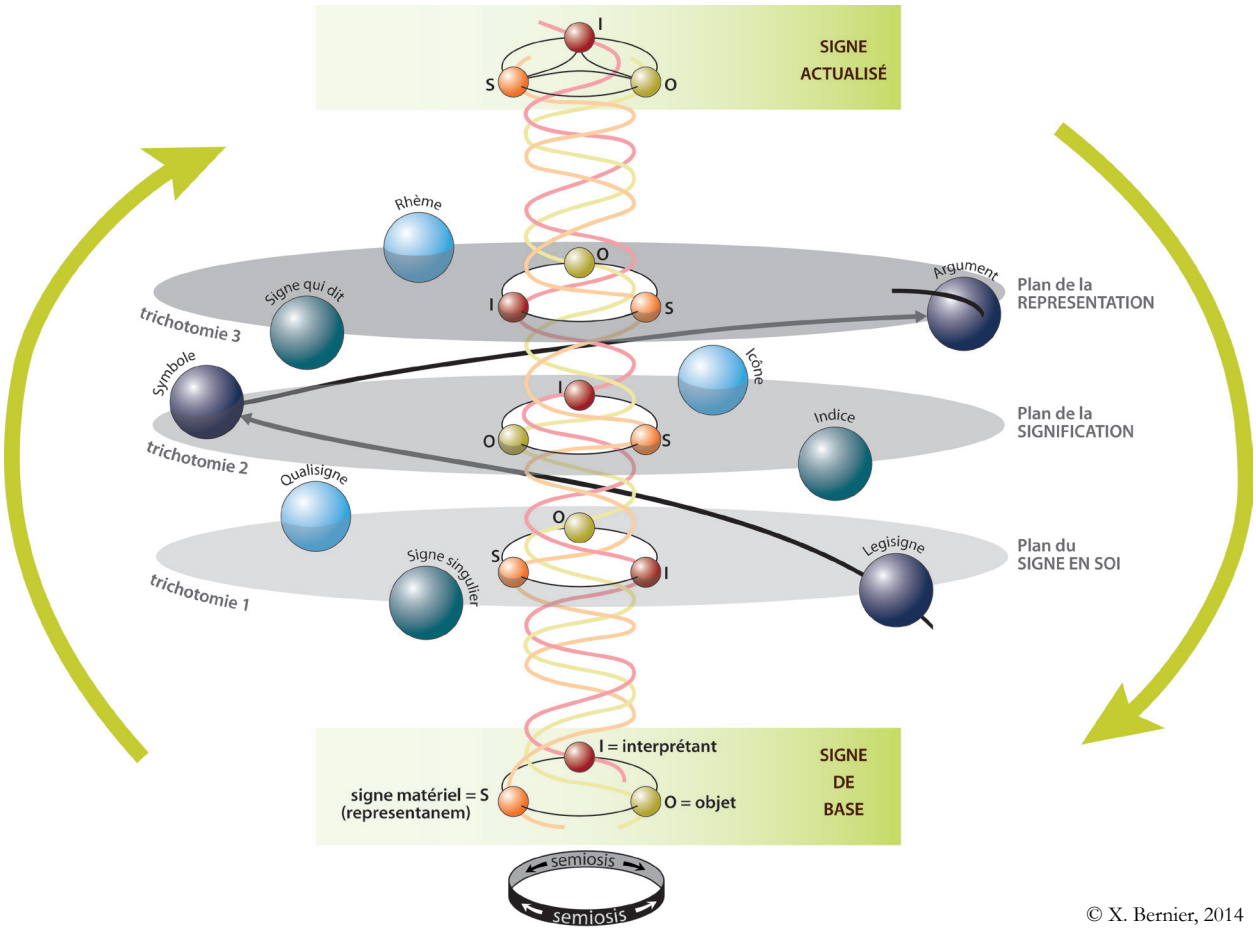


Figure 34 – Les signes affiches.

inaugurations d'infrastructures ou des commémorations liées aux traversées alpines (Bernier, 2007, 2009 ; Sutton, 2009). Dans une symbolique affirmée, ces signes sont aussi à lire au prisme d'une sémiotisation de plus en plus maîtrisée.

10 - Les signes messages (« Le légisigne symbolique argument »)

Avec une profondeur aussi importante dans la sémiosphère du traverser et des supports parfois semblables, le signe message est porteur d'un discours plus global (figure 35). Il affirme par exemple le triomphe de la modernité et l'effacement généralisé de la frontière et de l'obstacle à franchir (Sutton, 2011). Historiquement, on retrouve par exemple ce signe dans les peintures des diligences traversantes (voir « La diligence Lyon-Turin à Lanslebourg », peinture de J.L.B. Guy, 1857 et celle du Gothard –, « La poste du Gothard », peinture de Rudolph Koller, 1874). Plus récemment, le chantier du tunnel du Gothard a suscité une production sémiotique très copieuse qui encense les prouesses technologiques et survalorise l'effacement des Alpes à travers les tunnels de base. **Le signe porte ici un message de victoire et qui a valeur de prophétie auto-réalisatrice dans l'espace du traverser.**



© X. Bernier, 2014

Figure 35 – Les signes messages.

L'assemblage d'un métasigne du traverser alpin

A ce stade, **si l'on veut bien réassembler les dix grandes classes de signe du traverser alpin ainsi décomposé selon les grilles peircéennes, le résultat produit une figure (figure 36) qui dit toute la sophistication de la sémiotisation du traverser alpin.** Pour peu évidente que paraisse sa lisibilité, cette représentation même pourrait faire office de métasigne. Mais je fais surtout l'hypothèse que la sémiotisation de l'espace et des spatialités du traverser est ici la signature générale des configurations spatiales associées et qu'elle **participe ainsi à l'invention des Alpes.**

Aussi peut-on aisément rejoindre Raffestin quand il parle d' « information » de la sémiosphère. Plus encore, tout ce processus de sémiostisation publicise le traverser ; il est la fabrique spatiale de la sémiosis qui alimente le capital* spatial du traverser. Pour revenir à la diatigisation*, elle a donc sa place tout autant dans le montage de la spirale de l'actualisation* du traverser que dans la construction du récit par l'individu spatial engagé dans le traverser. Pour faire référence au vocabulaire de la photographie, je pense pouvoir dire qu'elle « impressionne » (dans tous les sens du terme) le traverser. Cette cristallisation se retrouve avec une plus ou moins grande intensité dans le domaine de la publicité en particulier.

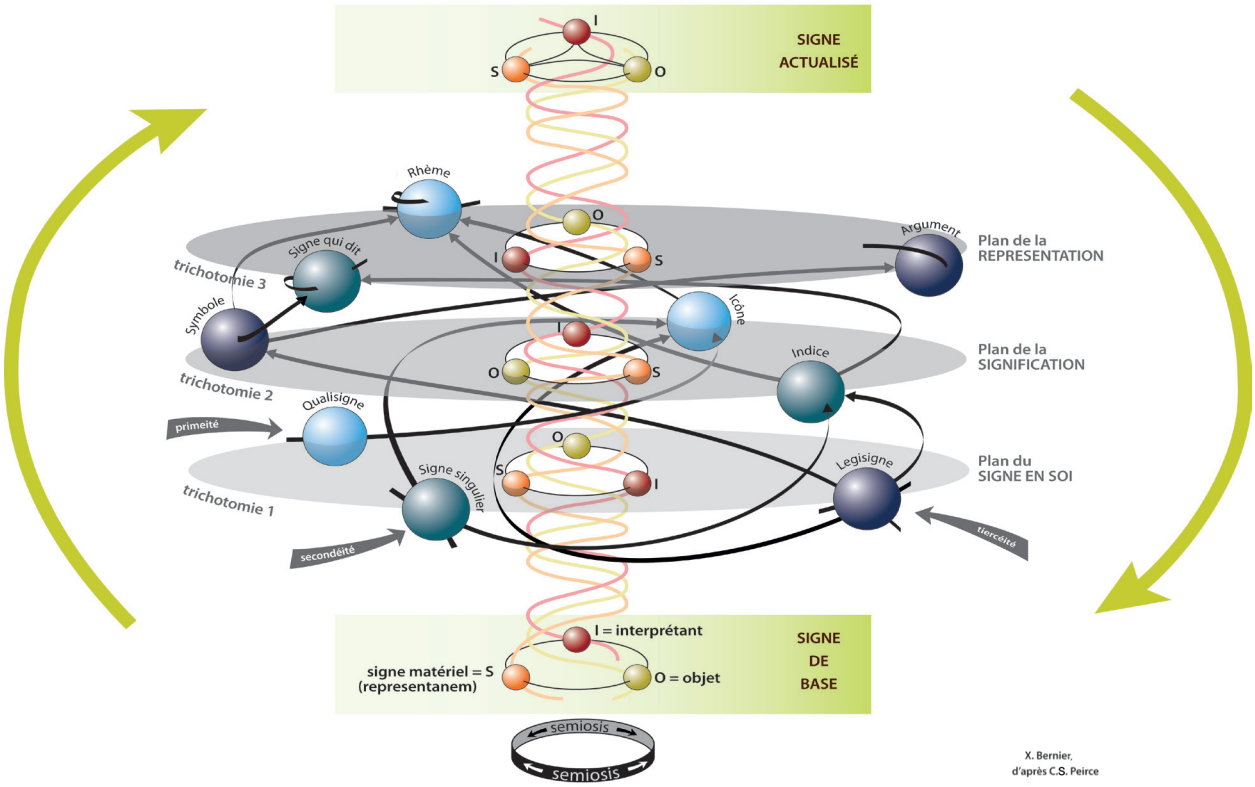


Figure 36 – L'assemblage d'un métasigne du traverser alpin.

Quelques pistes spatiales autour des publicités pour crossover et 4X4

L'imag(ination), un espace de recherche

Mes travaux dans la traverse d'Espacestemps.net consacrés au traverser (2013) ont déjà été l'occasion d'appréhender la **cristallisation particulièrement forte associée aux véhicules de type 4X4 et crossover avec des empilements et des agencements de signes parfois très sophistiqués.** (http://www.espacestemps.net/articles/traverser-lespace-2-2-2-2-2-2/). Le 4X4 a d'abord été un véhicule dédié au domaine militaire[39]. La production de ce type de véhicule tout-terrain a eu ses pionniers comme Adolphe **Kegreisz** (ou Kégresse) avec un remarquable prolongement dans les fameuses Croisières Jaunes et Croisières Noires dont j'ai parlé en introduction. Dans le processus de diffusion et d'hybridation avec les voitures de « monsieur tout le monde », il y a eu des étapes importantes comme par exemple le premier **Jeepney Wagonneer en 1963**. Sans doute est-ce d'ailleurs là le **premier S.U.V.** ou Sport Utility Vehicle avant que ne se développent les premiers crossovers multisegments dans les années 1980. **Le concept automobile de Crossover**, s'inscrit en effet dans une convergence généralisée vers un espace urbain (Lévy, 2013 ; Lussault, 2013 ; Paquot, 2010, 2013). Il se présente comme « multi-segments » ou « multi-usages », et au final comme un véhicule résultant du croisement d'une automobile de type *Sport Utility Vehicle* (SUV) et d'une automobile de type berline, voire coupé ou monospace. Le Crossover est une proposition commerciale qui vise à rendre possibles des spatialités croisées. Son mode de désignation est donc tout sauf anodin dans l'espace du traverser. Il rend compte du motile de la traversée (Kaufmann 2004) à travers les obstacles et l'altérité de l'espace référent. Que l'on soit conducteur ou non de ce type de véhicule, la surabondante production publicitaire qui le promeut fournit un espace de recherche très riche pour étudier la médiatisation du traverser. Ma démarche est ici redevable des méthodes proposées par Bozonnet (1992) et des pistes de Bernheim (2004) et Tungate (2009). Les uns et les autres valorisent les dimensions infralinguistiques de la communication publicitaire. La figure 37 illustre ainsi la place des **trois prismes ou filtres sémiotiques qui articulent entre eux les opérateurs spatiaux, l'espace et les spatialités du traverser et la médiasphère. L'imag(ination) s'exprime ici de multiples façons[40].**

39 La Jeep. Willys est par exemple un de ces modèles dont le glissement du militaire vers le civil a été parmi les plus précoces. Rappelons que le mot « *jeep* » viendrait du nom du projet initial « Ford GP-W », dans lequel GP signifierait General Purpose (« usage général » ou « voiture à tout faire »). Dans une période plus récente et dans une inspiration également américaine, le Hummer a eu une trajectoire aussi intense quoique plus limitée dans le temps et quantitativement moins significative.

40. J'ai récolté et sélectionné toutes les publicités suivantes (un exercice réalisé pendant plusieurs années) pour leur portée dans la sémiosphère du traverser.

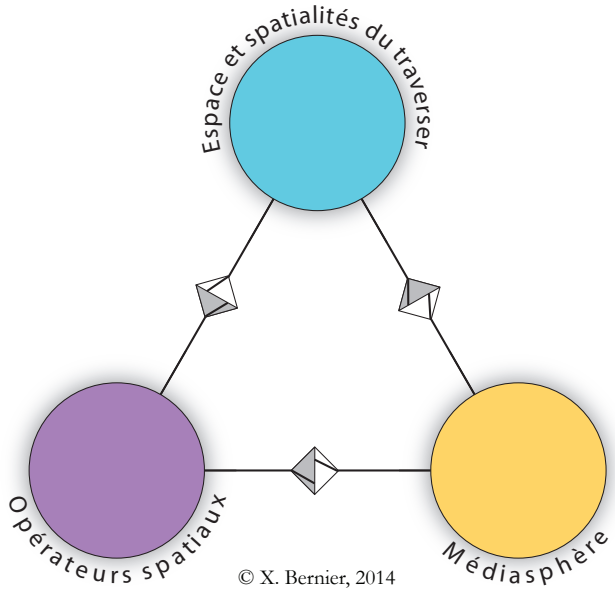


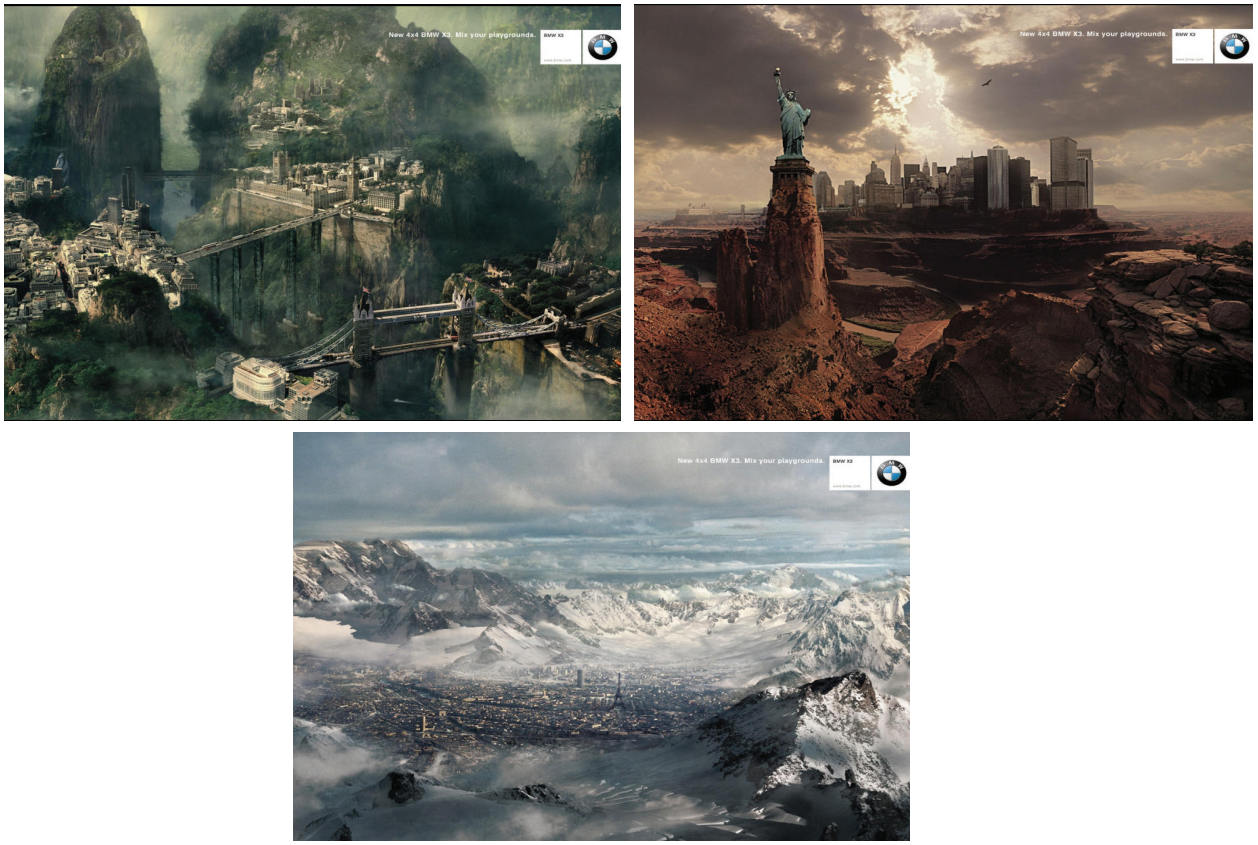
Figure 37 - Le triangle de la médiatisation du traverser.

Intégration et incorporation(s) spatiales

Dans les formes d'intégration et d'incorporation(s) spatiales du traverser associé aux 4X4 et aux crossover, les **revendications d'ubiquité** sont les plus évidentes et les plus courantes. Ne s'agit-il pas de véhicules tout-terrain et tous espaces ? Le Freelander Magellan (sic) ne nous suggère-t-il pas de trouver le chemin, même s'il n'y en a pas ? « Taillée pour l'extrême », la Jeep. et la LandRover s'autorisent ainsi toutes les traversées (« au bout de toutes vos aventures »)… (documents 41).

Documents 41 – Publicités Jeep, Landrover et Freelander.

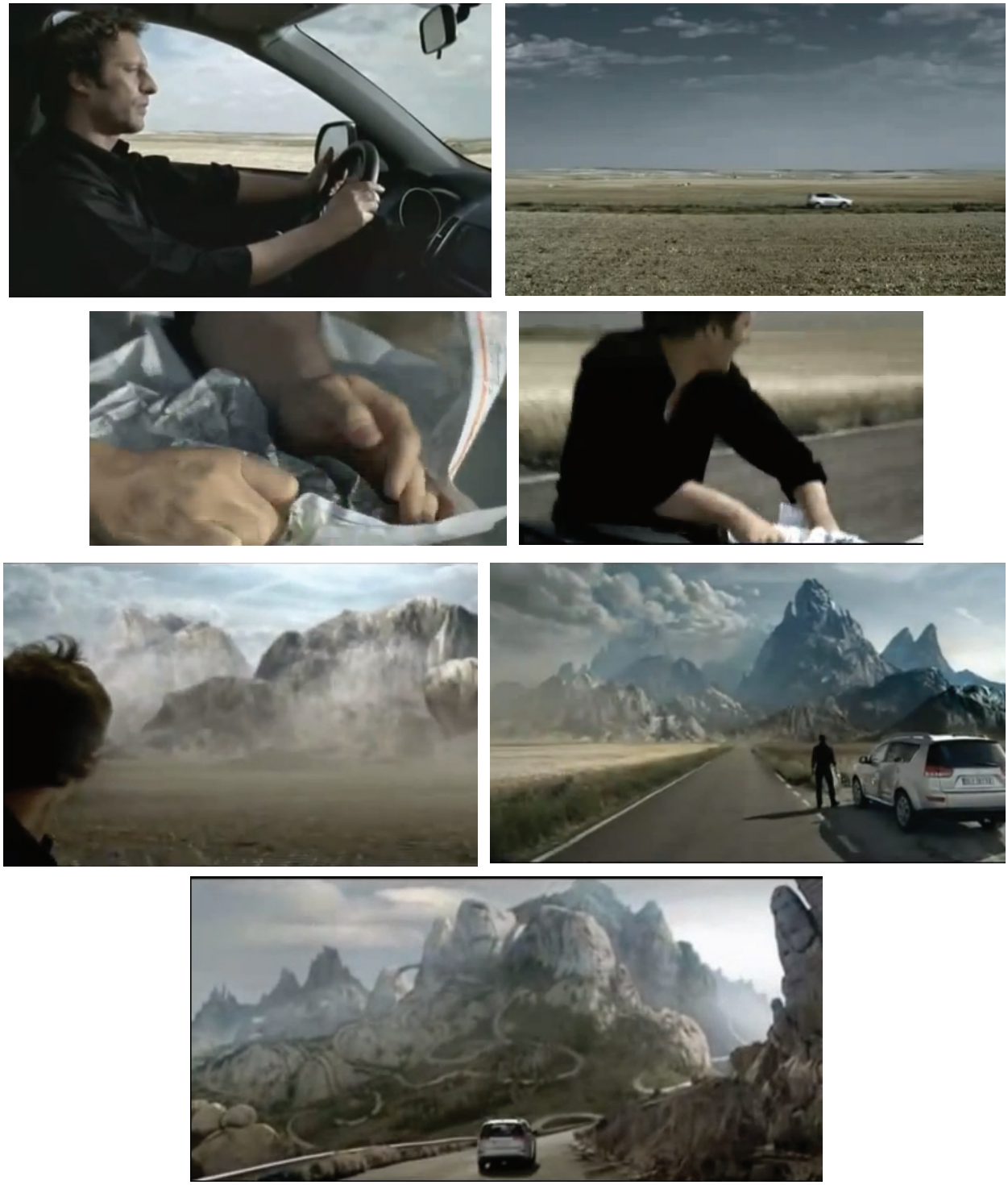
Campagnes presse, années 2000.



Documents 42 – Mélanger les espaces.

Campagnes presse et TV X. BMW, 2006-2014.

Injonction est donnée, **il faut mélanger les espaces de jeu.** « *Mix your playgrounds* » disent ces trois autres publicités BMW qui affichent un Londres au milieu d'un paysage tropical, un New-York dans un environnement désertique ou encore Paris ceint de massifs montagneux (documents 42). La campagne opérée pour le Citroën C-Crosser est dans la même logique spatiale derrière le slogan « Inventez votre route » (documents 43). L'individu traverse d'abord un paysage dans toute sa platitude physique et spatiale (point de grands-espaces* ici). Arrêté, il froisse sa carte sur son capot, ce qui fait apparaître des montagnes à traverser. **Par sa métrise, il produit son espace du traverser et s'autorise à la maîtriser…**



Documents 43 – Froisser la carte pour produire son espace référent.

Visionnable ici : http://www.youtube.com/watch?v=LhG903H3UQw;
campagnes presse et TV Citroën C-Crosser, 2006-2014.

Le **message** envoyé est pourtant **paradoxal**. Puisque là où cette autre publicité nous conseille de « devenir nul en géographie » (document 44), c'est bien le contraire qui est nécessaire, il faut en fait y exceller pour que s'opère la diatigisation* !

Document 44 – « Devenez nul en géographie ».

Campagnes presse BMW, 2006-2014. Il s'agit bien ici de moto, mais la proposition commerciale et technique résulte des mêmes formes d'hybridation. Sur l'affiche, l'observateur retrouvera une coprésence monumentale artificielle des hauts lieux de plusieurs grandes villes européennes.

Lancé il y a une douzaine d'années par la marque Renault, le **Koleos** a été un des premiers crossover français. Cette publicité des débuts est édifiante des ambitions spatiales de ce type de véhicule (document 45). Elle met en scène des alpinistes qui, après différentes traversées périlleuses atteignent un sommet. L'intrigue tourne alors autour d'une scène qui organise une forme de **coprésence** au sommet dans un face à face entre les alpinistes inscrits dans **l'exceptionnalité** de leur pratique (ils sont au dehors, à l'extérieur) et une famille (tous les archétypes sont ici convoqués pour faire apparaître **la quotidienneté et la banalité**) à l'intérieur du véhicule. Le slogan « 4X4 à l'extérieur, Renault à l'intérieur » enfonce le clou.

Documents 45 – Publicité pour le premier Koleos Renault.

Visionnable ici : http://www.youtube.com/watch?v=GB2Xwj6gVL0;
captures d'écran d'une campagne du début des années 2000.

41. Les murs du tunnel fussent-ils peints par le passage du véhicule comme pour le Qashqaï. On notera par ailleurs que ce nom est celui d'un peuple nomade des montagnes d'Iran (Bernier, 2013).

Si beaucoup de publicités se révèlent assez paresseuses en convoquant de façon récurrente des **motifs du type ponts et tunnels**[41] (documents 46), **leur agencement spatial « inversé »** exprime parfois des formes d'intégration et d'incorporation beaucoup plus intéressantes (documents 47). Ainsi cette campagne pour le Ford B-Max qui voit un plongeur traverser le véhicule, comme pour mieux signifier toutes les ouvertures (!) permises par le véhicule…

Les incorporations spatiales du traverser sont en fait multiformes. Elles peuvent s'exprimer par une **immersion iconographique.** Le visionneur, à la façon du jeu « où est Charlie ? », est ici invité à rechercher la trace du véhicule Skoda dans une œuvre d'art sensée exprimer des exotismes temporels ou spatiaux (documents 48).

Documents 46 – La figure paresseuse du tunnel et du pont dans les publicités.

Campagnes presse et TV 2006-2014.

Les dilutions dans l'animalité (documents 49 et 50) sont également une forme courante de l'intégration spatiale (Bernier, 2013 b). L'acteur conducteur peut se projeter dans l'animalité (l'ombre du yéti dans la publicité), suivre les traces spatiales de l'animal (empreintes du yéti) ou être à l'inverse suivi par lui (éléphanteau du Freelander Serengeti). « Apprivoisez le » et grâce à ce « poste d'observation du yéti dans son habitat naturel », observez son « physique hors du commun ». Traverser se présente en fait ici comme une figure d'appropriation du mythe » (« ce n'est pas un mythe »).

Documents 47 – La figure « inversée » : le sujet « traverse » le véhicule Ford.

Campagnes presse et TV 2006-2014.

Documents 48 – L'immersion spatiale ou « cherchez le véhicule ».

Campagnes presse et TV Skoda, 2006-2014.

Documents 49 – Les dilutions dans l'animalité.

Campagnes presse et TV Skoda, 2006-2014.

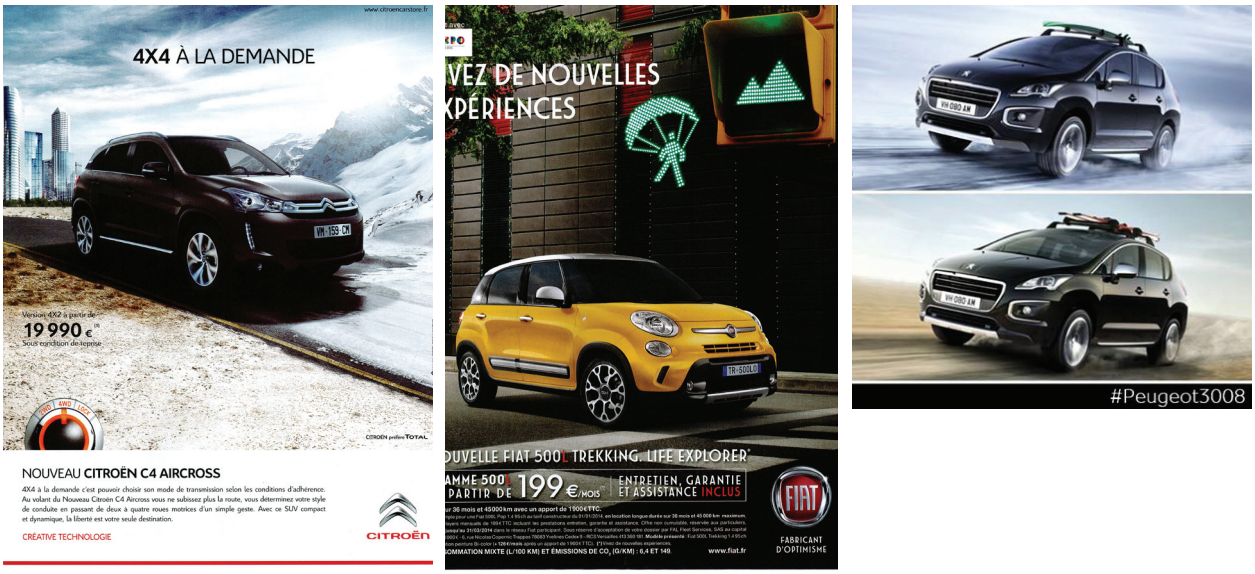
En matière de **mise en relation humanité-animalité**, la publicité pour le Koleos avec les suricates est sans doute une des plus abouties (documents 50). Au milieu d'une savane africaine, les petits carnivores se déploient d'abord dans toute leur animalité. Que le SUV s'approchent et les suricates courent se mettre « sur leur 31 » pour se mirer dans la carrosserie au passage du véhicule. « La raison pour laquelle nous sommes civilisés » tient dans cette résonnance entre l'homme et l'animal permise par le traverser…

Documents 50 – Publicité pour le Koleos Renault (Les suricates et la « civilisation »).

Visionnable ici : http://www.wat.tv/video/renault-koleos-meerkats-4b73v_2v421_.html ; captures d'écran d'une campagne des années 2000.

Vers une hybridation renforcée

La convergence urbaine génréralisée se traduit de façon plus évidente encore à travers des formes d'hybridation toujours plus poussées et sophistiquées. Pour s'en convaincre, il suffit d'observer le « 4X4 à la demande » de Citroën avec ce lien opéré par la route, quasiment sans transition, avec le géotype montagne. L'hybridation est aussi patente avec cette invite de la Fiat trekking explorer (!) à « vivre de nouvelles expériences ». Les pictogrammes de la montagne et du parapentiste au milieu du passage piéton **affirment plus que jamais l'urbain** (documents 51). **Les croisements, au sens de mélanges, et les convergences urbaines** s'expriment aussi très bien dans ces deux images pour le crossover 3008 Peugeot. Même véhicule, même disposition, mais les arrière-plans changent pour mieux marquer les rythmes saisonniers. Le croisement est aussi dit dans ce clin d'œil paradoxal qui associe (sur le toit) les skis à l'été et le surf à l'hiver….

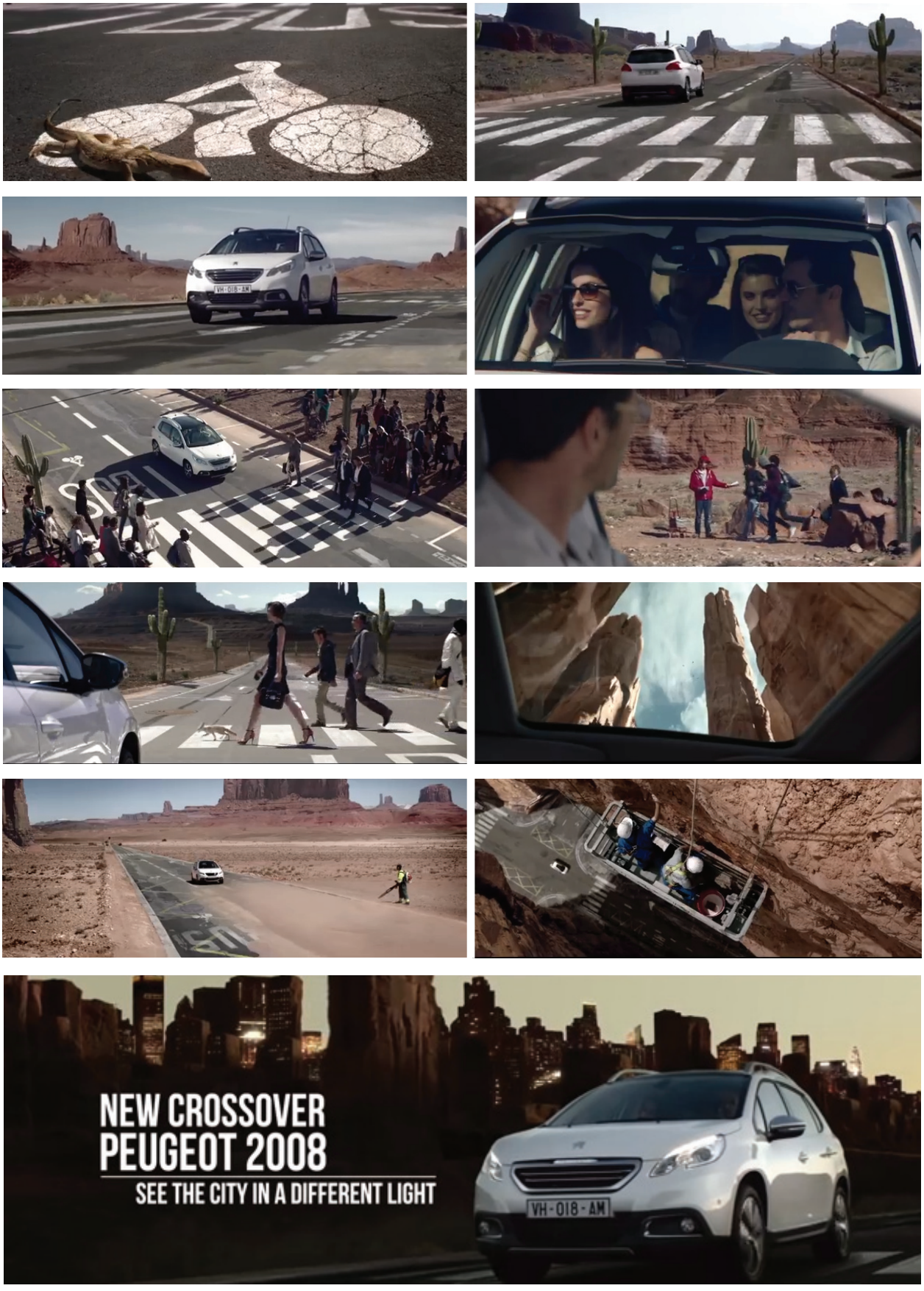


Documents 51 – Convergences urbaines.

Campagnes presse et TV, Citroën C-Crosser, Fiat, et crossover 3008 Peugeot, 2006-2014.

Ce n'est rien pourtant par rapport à ce petit film dédié au crossover Peugeot 2008 (documents 52).

La même composition familiale archétypale telle que déjà entrevue est projetée dans ce que l'on peut identifier comme un parc américain où le paysage fait monument(s). **Les signes urbains s'empilent** (passages piétons, sortie de bouche de métro, etc) alors que s'opère une transition (identifiable par le passage d'une chaussée goudronnée à une piste). **Peu à peu les monuments urbains l'emportent dans la sémiosphère du traverser.** Des laveurs de vitres à même les parois sont là pour en attester. La traversée se termine avec la « *skyline* » en arrière-plan…



Documents 52 – Publicité pour le crossover Peugeot 2008.

Visionnable ici : http://www.youtube.com/watch?v=Pcn1Hwc6BnY ; captures d'écran d'une campagne 20013-2014.

La condensation* spatiale jusqu'au point d'achèvement

La plupart des publicités composent avec des courbes et des lignes. Je veux y voir une expression infralinguistique d'**un traitement du vertige** (mouvement tournant abordé comme tel dans la première partie de ce travail). Qu'il s'agisse de campagnes de presse ou de publicités filmées, « l'intelligence est de savoir anticiper » (Nissan X-Trail », car « le patinage, très peu pour nous » (Mini). « Les plus belles lignes sont des courbes » (documents 53)[42].

42. Cette publicité pour BMW (http://www.youtube.com/watch?feature=trueview-instream&v=vz2rAgXjkCA) vaut également le détour, véritable chorégraphie de 8 véhicules identiques autour d'un rond-point.

Documents 53 – Courbes et lignes.

Campagnes presse Nissan X-Trail, Infiniti, Mini, 2006-2014.

Ici, c'est ce petit film pour la Renault Captur (à visionner ici : http://www.youtube.com/watch?v=IPM5CyEviEQ) dont l'issue (la fuite ?) du parcours urbain hyperhybridé (tant du point de vue des paysages que des pratiques ou des mouvements – angles droits, courbes et loopings…) est une ligne droite. Après avoir « circulé »[43] en mouvements tournants, c'est encore le Ford EcoSport (http://www.youtube.com/watch?v=fXw2YAWmMMI) qui, après une ligne droite de transition, retrouve les courbes du géotype montagne. Cette autre campagne pour le Jeep. Cherokee (à voir ici : http://www.dailymotion.com/video/x1v4ub6_pub-jeep-cherokee-2014-hq_auto) nous dit que si « on a parfois le sentiment d'être enfermé, tout reste possible ». Pour retrouver sa liberté, l'individu spatial engagé dans le traverser ne doit pas céder au vertige et au contraire se jeter dans le vide (ce qu'il fait en fin de film). Là aussi, la traversée urbaine passe par des ronds-points (mouvements circulaires) avant de se terminer en ligne droite.

43. Terme dont l'étymologie renvoie plus que jamais aux cercles.

Mais la course la plus folle est sans doute celle du Nissan Juke Send-to-car (documents 54). L'association avec le navigateur de Google permet de tracer le chemin de la traversée urbaine. Les points d'ancrage, du début et de la fin, sont reliés par un fil bleu (celui de la traversée) sur lequel court et danse le véhicule.

Documents 54 – Publicité pour le Nissan Juk Send-to-car.

Visionnable ici : http://www.dailymotion.com/video/x1fryk5_pub-nissan-juke-google-send-to-car-2014-hq_auto; captures d'écran d'une campagne 20013-2014.

Toujours pour le même constructeur japonais, le très vendu Qashqaï (« Urbain par nature ») propose dans la version 2014 de sa publicité une accumulation de signes du traverser tout à fait remarquable (documents 55).

Documents 55 – Publicité pour le Nissan Qashqaï (campagne 2014).

Visionnable ici : http://www.dailymotion.com/video/x1at6hz_pub-nissan-qashqai-2014-hq_auto ; captures d'écran.

D'abord assis dans son bureau devant les clés de son véhicule, l'individu contemple le spectacle urbain qui va immanquablement l'attirer dans ses lumières. Il se place alors en équilibre au-dessus du vide et s'élance du haut de l'immeuble à l'aide d'une **tyrolienne**. C'est arrimé à elle qu'il va effectuer sa traversée urbaine. Tandis que son image et celle de son véhicule se reflètent dans le **théâtre urbain**, il **traverse la rue,** fait face aux transports collectifs avant de terminer sa course devant un

cinéma (!). Les faisceaux des projecteurs y dessinent des croix, un motif que son corps même reproduit à travers les lumières.

La croix du traverser s'exprime désormais dans toute sa puissance sémiotique. La marque BMW s'en est depuis plusieurs années fait la championne autour de sa technologie X-Drive (quatre roues motrices) (documents 56 et 57). Toutes les dimensions sont ainsi cristallisées dans l'image. Les slogans suggèrent c'est désormais « le moment de changer de point de vue sur votre avenir. Simplement ». Pour traverser, il s'agit de faire le traitement spatial d'une succession d'« expériences » tandis que les quatre facettes de l'image disent les quatre saisons (tous les rythmes), mais aussi tous les espaces. Le véhicule tout terrain est celui du tout espace en quelque sorte. **L'image condense ici toutes les traversées en ce qu'elle dit le traverser**. D'un point de vue sémiotique et symbolique, le signe X des 4X4 (« Xdrive ») est le point de convergence d'une mise en tension spatiale qui se fait à partir de l'individu social ou du groupe social. L'éclatement puis la recomposition des unités d'espace en morphologies spatio-temporelles sont aussi des arrangements dans la sémiosphère. Le petit film (documents 57) surjoue de la sémiotique de la croix qui va jusqu'à s'exprimer dans le croisement des skis du skieur… Tout cela sous le regard de l'individu spatial. **Dans l'engagement des compétences spatiales détaillées par Lussault (2013, p. 47), « la compétence métrique n'est ainsi pratiquement jamais suspendue, s'appuyant en particulier sur le rôle du regard ».**

Documents 56 – Xpériences par BMW X-Drive.

Campagnes presse et TV, 2006-2014.

Documents 57 – Publicité pour le X-Drive (campagne 2012).

Visionnable ici : http://www.dailymotion.com/video/x19ypa4_pub-bmw-gamme-xdrive-2014-hq_auto ; captures d'écran.

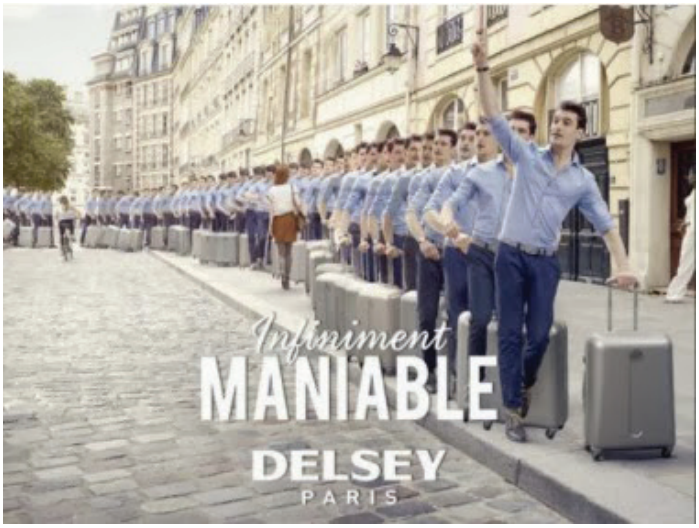
44. Le traverser est bien une sémiosphère qui pourrait se condenser en un simple point, l'image même du vide* démocritéen.

Le traverser peut alors trouver sa ponctuation d'achèvement à défaut d'une quelconque ponctualité. Seul le point peut en rendre compte dans la sémiosphère[44]. La sémiotique du croisement polaire ou celle du condensé d'urbain sont très bien restituées ici (documents 58).

Documents 58 – Point et ponctuation d'achèvement dans les campagnes pour le 3008 crossover Napapijri et pour le crossover 2008 (Peugeot).

Campagnes presse, 2006-2014.

L'étude spatiale de la sémiosphère du traverser m'a ainsi conduit à envisager de multiples facettes sémiotiques de la diatigisation*. Elle m'a amené à les envisager à travers le traverser des grands-espaces*, le traverser touristique ou sportif et finalement donc, après les traversées urbaines, à envisager la traversité* dans l'urbanité.



Documents 59 – La campagne « Infiniment » pour les valises Delsey.

Campagnes presse et affiches, 2014.

Cette série de publicités liées à la campagne « Infiniment » pour les valises Delsey (document 59), à travers une sémiotique spectaculaire (femmes, pas tout à fait piétonnes, mais « flottant » dans l'air, et sujets dont les mouvements sont « diatigiquement » décomposés selon des techniques proches de celles utilisées dans le film Matrix (1999) de Andy et Lana Wachowsky), me pousse donc désormais à porter mon attention sur les figures spatiales liées au traverser de la rue.

Partie 3

Traverser la rue

La couverture de l'album des Beatles « *Abbey Road* ».

Le 8 août 1969, à 11h30 du matin, le photographe écossais Iain MacMillan (qui expliquera le choix porté parmi la série réalisée sur ce cliché en particulier en disant avoir retenu celle « où leurs jambes formaient un "V" parfait ») prend la fameuse photo des Beatles (de gauche à droite : George Harrison, Paul McCartney (pieds nus), Ringo Starr et John Lennon) traversant le passage clouté du croisement de Grove End Road et Abbey Road à Londres. A ce titre, je pense qu'on peut dire qu'ils sont ***à la fois synchronisés et synchorisés*, à la fois synchrones et synchores****. Le nom même de Beatles est d'ailleurs issu d'une composition de « beetle » (scarabée) et « beat » (rythme). Sa postérité doit aussi beaucoup au fait qu'elle ait servi à la pochette de l'album Abbey Road.*

Cette image a depuis acquis une telle valeur iconique qu'elle alimente un torrent de détournements (http://www.topito.com/top-detournements-pochette-abbey-road ; voir en particulier la 31 en « version funambule »). La « surfréquentation » du lieu associée à la forte attractivité touristique et à la célébration d' « anniversaires » associés aux Beatles pose d'ailleurs régulièrement question et problème (http://www.ladepeche.fr/article/2014/08/09/1932020-londres-45-ans-apres-beatles-abbey-road-pose-problemes-securite.html).

« En moi grouille une ville
grouille la foule dessaoulée
ses envies au hachoir

à moi s'agrippent des grappes de tyrans
des archanges aux blanches canines

qu'on me disperse
je suis noir de monde »

Extrait de la chanson de Bashung « Je suis noir de monde »
(Alain Bashung-Jean Fauque, Alain Bashung)

Sur l'album *L'imprudence* (2002).

D'emblée, **plusieurs précisions s'imposent**. Et d'abord sur les objectifs de cette dernière partie du travail. Ils ne constituent pas à proprement parler une étude de la rue. C'est là un champ de recherche extrêmement prolifique qui a bien sûr copieusement nourri mes recherches, ce dont témoignent notamment les références qui émaillent cette partie. Il s'agit en fait bien ici de **questionner les figures spatiales du défi social constitué par traverser la rue**. Paquot (2007, pp. 101-115 ; 2009, pp. 68-91) rappelle avec force combien « le phénomène urbain, depuis ses origines, attribue à la rue une dimension constitutive. En effet, la ville s'affirme comme un lieu d'échanges, de rencontres, de commerces au sens le plus large du terme, et c'est par les routes et chemins qu'on y accède » (*op. cit.*, 2007, p. 101). Lévy (2013, p. 883) lui fait écho quand il explique que les configurations complexes que sont les rues « associent des fonctions de circulation et d'habitat tout en constituant l'expression la plus élémentaire et la plus courante de l'espace public ». La rue est bien le lieu de maximisation des relations sociales. Elle ne saurait évidemment se résumer à une voirie et aux habitations qui la longent. Entendue comme l'ensemble des voies aménagées (indépendamment de leur revêtement et de leur nature (puisque Venise ou Bangkok disposent par exemple de digues, de ponts, de quais et de canaux qui font rues) et entretenues par l'administration publique, ou comme le service plus ou moins organisé qui consiste à leur entretien, la voirie est d'ailleurs parfois absente des établissements humains. Paquot (2009, p. 68) rappelle ainsi le cas de ces bourgs sans rues des vallées de l'Indus et de ces villes du Yémen, où les structures « en murailles » imposent des passages en intérieur ou sur les toits. « De la voirie aux espaces publics », il explique comment les rues sont le résultat de multiples processus dont les configurations doivent d'abord à l'ensemble des habitants des maisons qui la bordent et des passants qui y circulent (Rey, dir., 2013, p. 2279). « Le rythme est dans le remous de l'eau, non dans le cours du fleuve » (**Maldiney,** 1974, p. 158)[1]. L'étymologie de la rue atteste d'ailleurs un usage du mot au tournant du premier millénaire emprunté au latin « *ruga »,* ride (Rey, 2013), soit **une ondulation de l'urbain**[2] tel que présentée dans « Exposition(s) » au début de ce travail… Cette précision est très importante. En effet, lorsque l'urbain se fait politique externe d'ordre par recomposition de l'alignement urbain (le cas d'Haussmann est bien sûr emblématique), le but est clairement de « tendre l'ondulation ». Il s'agit alors d'imposer un ordre externe à tous les quartiers, à l'inverse des faubourgs qui vivent au rythme du quartier. Vivre au rythme de la ville ou vivre au rythme du quartier, telle est la question. Le pari fait est que tout vit au rythme de la rue.

1. Cité par Mangematin et Younès, 2007, p. 151.

2. Doit être compris comme la « modalité contemporaine dominante des réponses organisationnelles possibles apportées par les groupes humains à la question de la séparation et de la distance. Ensemble des géotypes sociétaux caractérisés par le couplage de la densité et de la diversité » (Lussault, 2013, p. 1040).

Traverser la rue doit donc bien être pensé comme **un ensemble d'expériences spatiales pour réaliser un transfert* dans l'urbain,** à travers un espace référent* qu'il s'agit d'interroger dans ce cadre-là. Ce qui est en cause ici est bien la somme des décalages spatiaux associés au traitement de la diatigisation*. La question politique (telle que déjà entrevue dans ce travail) interroge aussi cette mise en relation

comme le résultat et le projet d'un consensus ou d'un dissensus spatial. Le traverser engage quelque chose comme de l'acceptation entre acteurs de règles qui vont servir à définir une action. Il y a des conventions d'expérience, du normatif non institutionnalisé. La traversée est ainsi accompagnée de prescriptions, avec des institutions normatives. Traverser peut consister à y adhérer ou à les réfuter. En ce sens, traverser la rue permet de stocker de la règle sociale dans le capital* spatial tout en nécessitant de puiser dans celui-ci. **Ce processus produit l'espace du traverser.** L'individu spatial traversant, engagé et exposé, est ainsi amené à prendre place (Lussault, 2009). Et à organiser son traverser singulier en fonction d'un diagnostic réalisé en temps réel qui lui permet de calculer et d'agencer polarités et énergies spatiales. L'expérience du sujet spatial peut être positionnée sur la carte du traverser (figure 8, page 65) selon par exemple qu'il s'agisse d'une première fois ou d'une traversée routinière ou en fonction d'une traversée identifiée par un accident subi (avoir été renversé ou autre). Il s'agit donc ici de temporalités internes au traverser.

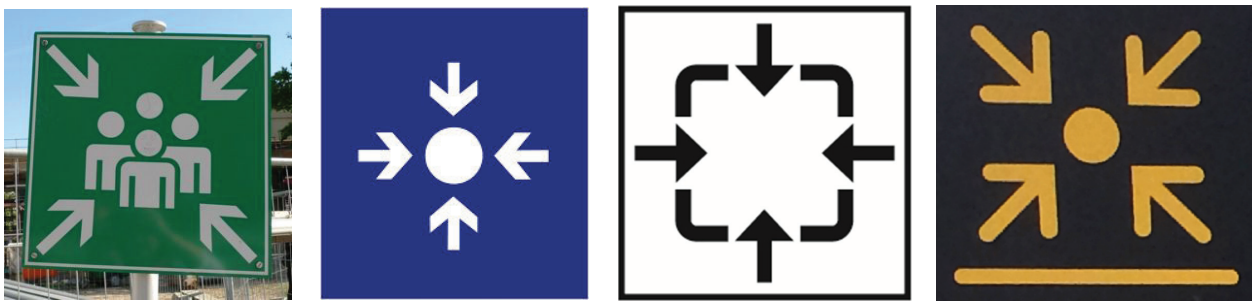
Le petit film réalisé par les élèves de l'école de photographie des Gobelins (2014, Paris) (document 60) en est je crois une bonne illustration, mise en images en quelque sorte. La combinaison en boucles des sons du musicien et des images produit une **narration spatiale** d'un traverser tout à fait captivante. L'instanciation* du traverser se passe dans le laboratoire des Gobelins où l'opératrice procède à un tirage argentique. Le bain fait apparaître la photo de ce que l'on va comprendre être son **projet traversier**… Elle croise alors le compositeur dans les vestiaires avec lequel elle échange un regard, chacun étant devant son casier, un lieu de l'intime, avant une traversée qui va s'effectuer dans l'espace public… Assise au milieu des autres élèves de sa promotion, l'opératrice spatiale est la seule dont le **regard (son rôle reste essentiel et permanent, associé à la compétence métrique)** soit déconnecté des spatialités du plan de la coprésence estudiantine.

Document 60 – Le film « Lune Rousse » pour le musicien Fakear.

Réalisé par les élèves de l'école de photographie des Gobelins (Paris), 2014, (capture d'écran) à visionner ici (3'36") : http://www.youtube.com/watch?v=5wiK2_1JWLo

Le déclenchement de la musique (à 25") va lancer et synchroniser son mouvement. La technique utilisée est alors extrêmement sophistiquée dans le domaine de l'art vidéo. Les plans de coupe se succèdent avec une constante iconographique placée au centre de l'image : la femme de dos et ses longs cheveux noirs (comme son pantalon). La très grande régularité de sa démarche et de son positionnement donne l'impression d'une ondulation urbaine au milieu de paysages dont l'incrémentation* renseigne le parcours traversier. Quelques rares accélérés et deux légers retours en arrière en saccades ne perturbent pas la continuité du dispositif ainsi **agencé***. Ils en sont des **ponctuations* spatiales**. Le spectateur est ainsi conduit à « suivre » la traversée. Il y a là un puissant écho avec le **« *Following* » ou « *Shadowing* »** de Christopher Nolan présenté dans « Exposition(s) ». L'accessibilité sur Internet permet ainsi à tout internaute et au traversaute* de chercher à (re) connaître telle rue ou telle gare parisienne, tel îlot urbain de Senlis ou de Caen (dont est originaire le musicien) ou les rues de Dinard sur les plages de laquelle va s'achever la traversée. Peu importe que celle-ci ait proposé une combinaison intermodale. Seule compte en fait le mouvement de la jeune femme, pas son déplacement. Cela illustre bien que le traverser se situe dans le champ de la mobilité et non des mobilités. **Le procédé suggéré par le vidéogramme figure ainsi le « toucher traversant » de la diatigisation* et l'agencement d'échantillons* spatiaux choisi par le sujet dans le cloud* spatial.**

Parce que ce travail a été conçu « *from the muscle to the bone* » comme disent les Américains, j'ai choisi d'utiliser ici **un cadre figuratif de plus en plus simplifié**. Pour asseoir mon propos, je déclinerai donc le **symbole du « point de rencontre » urbain** (documents 61) de sorte à **utiliser son potentiel sémiotique dans toutes ses dimensions.** La croix et le croisement, les flux mobilitaires, le point et les ponctuations*, les signes élémentaires de ce symbole sont en effet très forts et leur combinaison (distances et positions des signes entre eux) doit permettre d'exprimer le spectre élargi des configurations spatiales associées à traverser la rue.



Document 61 – Quelques déclinaisons signalétiques du « point de rencontre ».

La traversée comme l'attente du traverser

Le vide*, espace d'une rencontre

Cette formule se veut bien sûr un écho à la d**éfinition de l'architecture donnée par Paquot** (« L'architecture comme attente d'une présence », 2007, pp. 137-149) dans l'ouvrage consacré par Younès à Henri Maldiney. « L'architecture résulte du travail de l'architecte qui par son savoir-faire technique et sa sensibilité esthétique (l'architecture, en effet, correspond à l'union équilibrée et fragile de la technique constructive et de l'art) confère à un bâti, non seulement **une ouverture** à des usages sur lesquels il n'a pas à se prononcer, mais aussi et surtout, la possibilité d'être. C'est-à-dire la réalisation d'une expérience existentielle qui exprime à l'humain sa part d'humanité. Celle-ci revêt la forme d'une **rencontre**. N'oublions pas qu'un des mots, en allemand, pour désigner le « lieu » est *Gegend*, en français « contrée » qui possède la même racine *gen* que *begegen*, « rencontrer » » (*op. cit.*, p. 145).

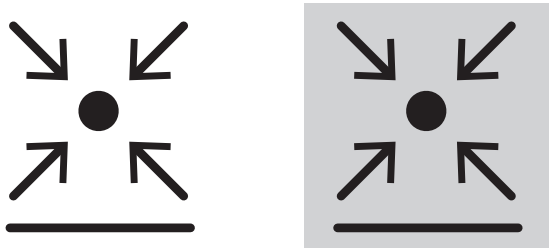


Figure 38 – L'attente individuelle d'une rencontre.

Le symbole de base du point de rencontre (figure 38) dit bien cette attente individuelle de rencontre, un point qui attend d'être nourri par les convergences. Traverser la rue consiste ici à faire converger des temporalités individuelles dans un temps social collectif, à imposer le temps social collectif comme le temps élémentaire et comme une métrique de référence. L'assemblage des signes élémentaires produit dans la signalétique de base du point de rencontre un symbole dans lequel peut être retrouvé un rond-point ou un sens giratoire[3] où s'expriment par excellence des mouvements circulaires. Mais la rencontre n'a pas encore eu lieu ni fait lieu. S'il y a traversée, motile ou actualisée*, le traverser n'est pas réalisé. C'est bien le traitement du vide* spatial qui permet cette rencontre, la caractérise et lui donne sens par le traverser.

3. Pour rappel, la différence entre les deux s'exprime dans l'ordonnancement des priorités circulatoires, maintenues à droite ou dévolues aux flux circulaires.

Sans qu'il s'agisse en aucune façon de présenter ici une théorie du mouvement associée à une éthique et à une esthétique spécifiques **au Japon, la notion de MA (*kanji* japonais du *Ma* : 間)** est particulièrement riche quand il s'agit d'évoquer le **vide* spatial** attaché au traverser. Berque (1982, 1993, 2010 en particulier) a souligné son caractère primordial dans l'espace des Japonais. Il préside ainsi tout autant à l'habiter qu'au champ de la mobilité. Le *Ma* 間 donc, est un intervalle bi-dimensionnel d'espace et de temps, un vide* qui n'est pas le néant. Qu'il ne s'agit pas de considérer comme facteur de séparation mais de lien, qu'il ne s'agit pas de combler mais d'apprécier par la qualité des interspatialités. Prégnant dans l'architecture comme dans le théâtre ou la musique et bien sûr les arts martiaux, il s'exprime bien sûr dans la calligraphie et dans la langue. 渡る 渡る*taru* »), « Traverser » en japonais[4], exprime d'ailleurs sans doute dans son kanji central des « degrés » ou des « multiples » qui correspondent à ces multiples spatialités et à ces multiples plans spatiaux. L'espace du traverser ne saurait donc être conçu ici de façon linéaire. Les spatialités de la progression composent en fait un rythme avec tout un jeu de plans spatiaux et de pauses. « Fondamentalement, le *Ma* 間 est l'intervalle qui existe obligatoirement entre deux choses qui se succèdent : d'où l'idée de pause » (Berque, 1982). La grande modularité du traverser et la grande diversité des espaces qui en résultent doit beaucoup à la rythmique entre les instants* et les vides* spatiaux. **L'expression d' « espacetemps » proposée par Lussault** (2013, p. 159) fait plus que jamais sens ici. Elle vient rappeler que « l'espace ne peut être appréhendé indépendamment des régimes de temporalités qui contribuent tant à son organisation qu'aux pratiques qui s'y déploient. Un « espacetemps » conjugue ainsi l'immanence de l'expérience humaine, la synchronicité des relations de cette expérience avec d'autres, et la diachronicité des temporalités qui le rendent possible ». Le *Ma* 間 est en fait aussi l'espace dans lequel se coordonnent les ouvertures et l'*oku* (« un lieu situé profondément dans l'intérieur des choses, loin de leur aspect externe » (Berque, *op. cit.*)[5].

Les conditions de production du traverser de la rue doivent donc être comprises comme relevant d'un traitement du vide* spatial pour faire exister un espace commun à travers une rencontre.

4. Voir la partie « Principes de diatigisation » et Xavier Bernier, «Traverser l'espace.», EspacesTemps.net, Travaux, 22.10.2013 http://www.espacestemps.net/articles/traverser-lespace-2-2-2-2-2-2/.

5. L'individu spatial compose, lui, son traverser, dans lequel il prend « place » en fonction du « *honne* » (**本音**, entendu comme la sphère de l'intime) et de la « façade » ou *tatemae* (**建 前**). Si l'on veut bien se référer à la figure 5, traverser la rue est plus que jamais ici une propagation et une fluctuation de la présence dans le temps commun. Cela consiste en un repositionnement permanent et sans cesse à réinventer de l'espace du privé et de l'espace de l'intime dans l'espace public (voir la figure 5 sur « les oscillations urbaines » dans « Exposition(s)).

Pièges et apories de la rue pour le traverser

Cependant, quantité de fausses pistes et de formes d'urbanisme peuvent conduire à l'échouage sinon à l'échec du traverser (Sutton, 2013). Une lecture trop communément répandue associe la traversabilité* de la rue à des mesures euclidiennes. Cela n'a guère de sens. En la matière, le détail des records (documents 62) fait assurément tomber la rue dans **l'écueil de l'étendue** (figure 1). L'individu spatial est ici d'une certaine façon absent. La rue devient ici un objet d'attraction dont la traversée est réduite à une étendue à parcourir. Que la rue soit large ou étroite, petite ou longue ne fait rien à l'affaire. L'acte* traversier se substitue alors à l'espace référent*.

Documents 62 – Les mesures euclidiennes de la rue et leurs records comme autant d'impasses.

La plus large (l'« avenue du 9 juillet » à Buenos Aires - Argentine revendique jusqu'à 140 mètres de large et 14 voies de circulation / Vir Argentina Flickr/cc) ou la plus étroite (La Sreuerhofstrasse à Reutlingen (Allemagne) ne dépasse pas 31 cm de large dans sa partie la plus étroite / Hedwig Storch) ; la plus longue (la Yonge Street s'étend sur pas moins de 1 896 km entre Toronto et Barrie, Ontario / Steve White/Canadian Press) ou la plus petite (les 2,06 m de l' Ebenezer Place à Wick en Ecosse abritent comme seule adresse celle d'un hôtel sur la partie la plus courte du bâtiment).

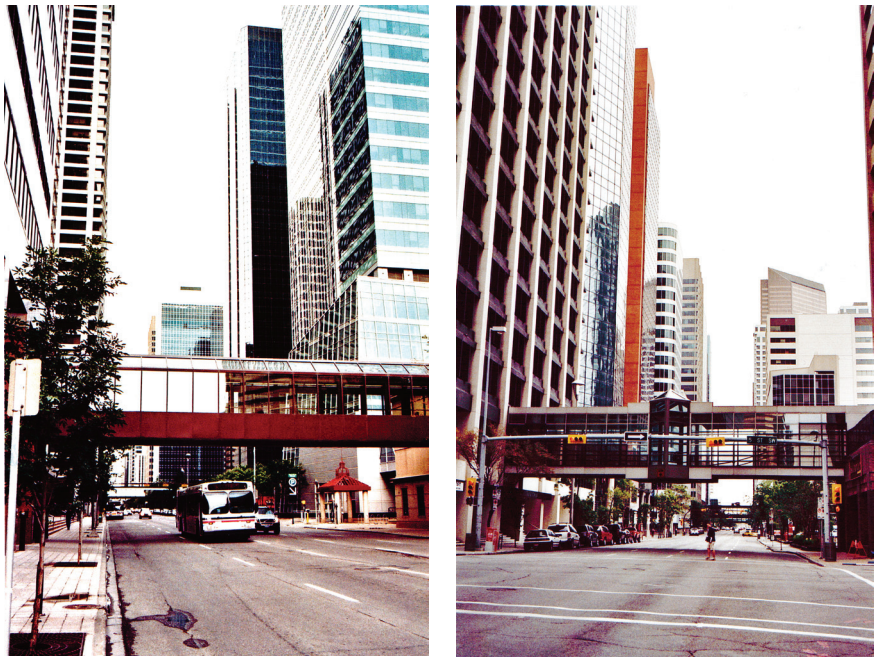
Certaines formes stérilisantes d'urbanisme de la rue peuvent par ailleurs conduire à des apories qui neutralisent les flux en les cloisonnant par modes ou par régimes de vitesse. C'est le cas par exemple du projet de **rues stratifiées** du quartier de Xujiahui à Shangaï (CHN) (Ascher et Appel-Muller, 2007, pp. 282-283). Présentées comme des « rues verticales », ces aménagements restent en fait contraints dans l'horizontalité de leur conception. Le risque est pourtant grand de séparer trop radicalement certains modes de déplacement[6]. Cela peut s'accompagner d'effets pervers et **détruire « la dynamique de la rue »** (ibid.. cit., p. 221)[7]. Gehl (2012, pp. 143-145) souligne avec force ce genre de paradoxes associés aux passerelles surélevées ou aux passages souterrains. Développés en particulier des années 1950 aux années 1970[8], ils avaient d'abord pour but l'augmentation de la capacité des routes et la prévention des accidents impliquant des piétons.

6. D'une certaine façon, une séparation fonctionnelle que l'on retrouve dans les préceptes de la Charte d'Athènes.

7. L'idée est de supprimer l'îlot urbain, qui est la maille de la ville bourgeoise. Du coup, cela passe par la suppression de la rue pour ne plus avoir que des chaussées, des cheminements, des passerelles, etc. C'est-à-dire une dilution de la rue dans une nomenclature faisant référence aux diverses formes circulatoires.

8. Très utilisé avec le métro pour « éviter » les carrefours.

Mais la validation sociale de ces dispositifs techniques se révèle souvent réduite. Et Gehl de préciser que « les passerelles surélevées ne sont généralement empruntées qu'en dernier recours, si les piétons n'ont pas accès à la rue au niveau du sol ». L'exemple de passerelles surélevées reliées entre elles et constituées en réseaux à Sendaï (Japon) est aussi pour lui l'occasion de souligner la « très faible chance de faire des promenades intéressantes » dans ce genre de dispositif, surtout si on le met en rapport avec le niveau élevé de difficulté lié à sa mise en place.



Documents 63 – Passerelles surélevées dans les rues de Calgary (Canada). Clichés X. Bernier (2009).

Si la première impose une traversée en étages qui ne se croisent pas, la seconde « double » un passage piéton sur la chaussée routière. L'étroitesse des trottoirs doit être notée dans les deux cas.

Dans le cas de Calgary (documents 63), il faut bien sûr se garder de toute forme de déterminisme qui justifierait ce type d'aménagement par la durée et la vigueur des hivers canadiens. Les « rues croisées » aux vitesses différenciées prospèrent en effet sous d'autres latitudes et de nombreux aménagements récents à Shangaï (CHN) leur font la part belle.

L'exposition « Circuler – Quand nos mouvements façonnent les villes » tenue à la Cité de l'Architecture et du Patrimoine (Paris, avril-août 2012) (documents 64) est à cet égard très révélatrice de cette volonté, consciente ou inconsciente, **de neutraliser la traverser.**

Documents 64 – Une exposition comme indice d'une volonté de neutraliser le traverser.

L'exposition « Circuler – Quand nos mouvements façonnent les villes » tenue à la Cité de l'Architecture et du Patrimoine (Paris, avril-août 2012).

Ce qui pouvait être vu sur les stands de cette manifestation me paraît remettre en question la validité du titre donné à la manifestation. **Loin de la formule démocritéenne selon laquelle « notre monde n'existe que parce que tout circule », le titre choisi ici relève à tout le moins du malentendu.** Paradoxalement, c'est bien l'affiche dont le choix colle le plus au contenu de l'exposition. Elle révèle on ne peut mieux ce fantasme d'un cloisonnement associé à la fois à des modes différenciés de transport et à des régimes de vitesse hétérogènes. A chaque rue son mode et son régime de déplacement en quelque sorte. Cette forme d'utopie traversière n'est pas nouvelle puisque dans son ouvrage sur **« Paris en l'an 2000 » (1869), Tony Moilin** envisageait par exemple des salons reliés entre eux au premier étage. Soit une conception de l'espace public finalement anti-traversière assez bien rendue par l'affiche de 2012.

L'exposition, pilotée par l'architecte-ingénieur Duthilleul, laissait une large place à une histoire des transports. De façon somme toute assez classique, ce sont surtout les prouesses techniques de la mobilité, celles relevant des Ponts et Chaussées et de l'architecture (entendue dans une version restreinte à la construction) qui étaient ici valorisées. C'est d'ailleurs à cette aune qu'était livrée une analyse très réductrice des nouvelles technologies. Le bandeau de l'article du journal Le Monde, **« L'exposition qui voulait aller d'un point A à un point B »** est de ce point de vue d'une cruelle lucidité (document 65). La rue est ici clairement réduite à sa traversée tandis que son traverser est relégué à des artifices métaphoriques ou pseudo-poétiques. Les mouvements ne peuvent ici façonner la rue.

20 CULTURE Le Monde
Dimanche 8 - Lundi 9 avril 2012

L'expo qui voulait aller d'un point A à un point B

Avions, trains, voitures... « Circuler » se penche sur les déplacements urbains, mais se perd en chemin

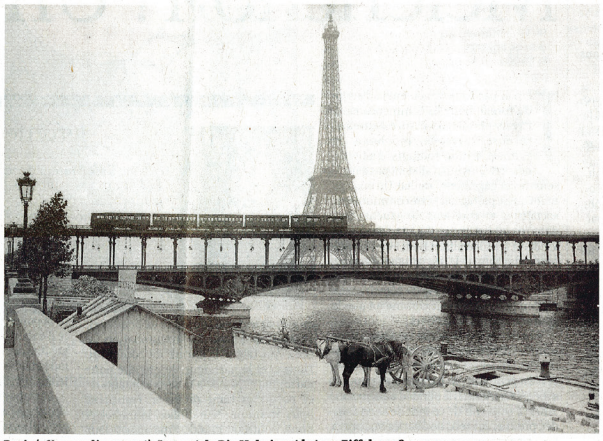
Urbanisme

Non sans témérité, l'architecte et ingénieur Jean-Marie Duthilleul s'est placé au cœur du dispositif censé aider la Cité de l'architecture et du patrimoine à passer un été financièrement douloureux. « Circuler. Quand nos mouvements façonnent les villes », tels sont le titre et le sous-titre d'une ambitieuse exposition sur le thème assez galvaudé de la mobilité. Duthilleul est bien placé : il a été jusqu'à tout récemment le patron d'AREP, l'agence des gares créée pour les besoins de la SNCF, qu'il vient de quitter pour ouvrir son propre atelier. Avec Etienne Tricaud, son alter ego à la tête de l'AREP, il a plutôt fait du bien au réseau français, le dernier exemple en date étant la métamorphose de la gare Saint-Lazare, moyennement inspirée en termes de dessin, mais très efficace pour redonner de l'air et de la lumière aux voyageurs et aux commerces qui les accompagnent.

On retrouve l'AREP à peu près partout où poussent les traverses de chemin de fer, depuis les stations du TGV jusqu'aux grandes cathédrales que sont les gares de Shanghaï-Sud ou de Wuhan, en Chine. Avec une modestie de bon aloi, Duthilleul est au rail ce que Paul Andreu, l'auteur principal de Roissy, est aux voies du ciel. Duthilleul garde toutefois une longueur d'avance en matière de cathédrales : c'est vers lui que l'épiscopat s'est tourné lorsqu'il s'est agi de repenser les circulations des grands vaisseaux que sont Notre-Dame de Paris et de Strasbourg.

Souvent, les expositions trouvent leur complément dans les catalogues qui les accompagnent. C'est une originalité du projet Duthilleul que d'avoir renversé la vapeur : maigre et figé comme une collection de timbres, le catalogue de « Circuler » trouve à se nourrir avantageusement dans les espaces de la Cité. Les images sont plus nombreuses, plus grandes, parfois plus lisibles, même si les textes ne se révèlent guère plus bouleversants ni originaux. C'est qu'il ne s'agit pas vraiment de secouer le cocotier, le commissaire semble avoir choisi d'aligner une série de clichés classés par thèmes : les gares, les aéroports, les routes, les rues, les métros, les vélos, les tramways... Toute une imagerie échappée des compartiments des vieux wagons de la SNCF, renforcée par la magie toujours renouvelée du cinéma, et même, car l'utopie et les rêves futuristes font partie de notre aventure, par une poignée de tablettes numériques. On échappe de peu aux ascenseurs et aux planches de skate-board, ça permet de circuler plus vite. Mais dans quelle direction ?

Sous-titre : « Quand nos mouvements façonnent les villes. » On reste assez étonné devant l'absence de toute chaise roulante, et plus généralement de ces handicaps qui sont les premières limites de l'individu à la circulation. Duthilleul serait-il un forcené de l'optimisme ? Ou bien, ayant pris le parti de placer sa scénographie à l'enseigne charmante des dioramas et des panoramas, a-t-il choisi d'éluder les analyses trop complexes, les sujets qui fâchent, les joies de la ligne 13 à Paris, les RER bondés, toutes ces histoires de trains qui n'arrivent pas à l'heure et qui font le pain quotidien des journaux.



Paris (16e arrondissement). Le pont de Bir-Hakeim et la tour Eiffel, 1908. MAURICE-LOUIS BRANGER/ROGE

Pour être juste, la question des accidents, celle qui fonde la responsabilité des ingénieurs au-delà de la course à la vitesse, de l'efficacité des flux, des commodités publiques et privées, n'est pas tout à fait absente : tout un chapitre est consacré à l'apparition des feux rouges, et plusieurs espaces aux passages cloutés. Ce n'est pas dit expressément, et encore moins montré par un de ces documents sanglants qui font l'efficacité vraisemblable de la prévention routière. Mais on se doute que l'apparition de ce genre de techniques – les feux, les clous, les passerelles – a pour but d'éviter la tôle froissée, et d'épargner aux piétons ces chaises roulantes sur lesquelles l'exposition fait l'impasse. Notons qu'elle est riche, en revanche, de maquettes de locomotives, prêtées par le Musée des arts et métiers, et d'une belle collection d'automobiles en modèles réduits.

N'y a-il vraiment que cela à voir derrière le mot « circuler » ? L'ingénieur Duthilleul, évidemment bon connaisseur de son thème, essaye d'avancer en poète au prétexte d'aller à la rencontre des formes de la ville, là où se trouve sans doute l'architecte du même nom. Or les deux mondes ne sont pas si aisément conciliables. Le vieux conflit entre les tenants des Ponts et chaussées et ceux des systèmes des Beaux-arts se ravive dès qu'on feint d'en ignorer l'existence ou de l'esquiver. L'ingénieur avance en stratège. Ainsi procède l'exposition qui suppose les problèmes connus et donc en partie résolus. Qu'aurait fait l'architecte – ou l'urbaniste – s'il s'était imposé le même thème ? Peut-être un constat plus désabusé, où les désordres de la ville et de l'homme auraient été plus sérieusement épluchés avant de trouver leur histoire et leur forme. ■

Duthilleul est bien placé : il a été jusqu'à tout récemment le patron d'AREP, l'agence des gares créée pour les besoins de la SNCF

FRÉDÉRIC EDELMANN

Circuler. Quand nos mouvements façonnent les villes. Cité de l'architecture et du patrimoine, 1, place du Trocadéro. Paris 16e. Jusqu'au 26 août. Tél. : 01-58-51-52-00. Citechaillot.fr.

Document 65 – « L'expo qui voulait aller d'un point A à un point B ».

Article du journal Le Monde, 8 – 9 avril 2012.

Cette logique se retrouve pourtant de fait dans un grand nombre de politiques et d'analyses des mobilités urbaines. **La lecture donnée de « la marche plaisir en ville » par Lavadinho et Vinquin (2012) est édifiante vis-à-vis de ce genre de dérive.** La traversée de la rue est ici envisagée pour elle-même et conduit le traverser à la catastrophe. Le marcheur est appelé à devenir ni plus ni moins qu'un agent multimodal. Ce que les auteurs veulent ainsi appréhender sous le terme de marchabilité est en fait la capacité des élus, des techniciens ou des concepteurs à fluidifier les flux piétons. Derrière un discours sur le « ménagement de la marche », de « villes toutes différentes » de même que les situations de marche ou les marcheurs, il s'agit aussi et surtout de réduire croisements et conflits. Ce qui est paradoxalement proposé ici est l'anéantissement du traverser. **Et à plus forte raison celui des grands-espaces* puisque l'individu spatial est contraint dans les métriques de la banalité modale et que l'intensité des rencontres est amoindrie par des formes de régulation.** Ce raisonnement est d'ailleurs élargi à l'échelle des villes dont certaines seraient « à 100 km/h » (Dubaï) et d'autres « à 5 km/h » (Venise).

Au-delà des aménagements urbains proprement dits, **ce sont bien en effet également les régimes de vitesse et leur traitement qui peuvent rendre congruents ou non la traversée et le traverser.** Un des crédos urbanistiques du XX[e] siècle a consisté à étanchéifier les réseaux en fonction notamment des vitesses de circulation. Ascher et Appel-Müller (2007) insistent sur les nombreuses conséquences de ce fonctionnalisme urbain dont les flux et les vitesses automobiles sont sortis grands vainqueurs. L'une d'entre elles a conduit à la destruction des lieux de croisement et donc de la motilité traversière. La radicalité du système du tout automobile est aujourd'hui assez largement remise en question, y compris dans ses foyers historiques nord-américains. L'espace de circulation urbain a donc souvent été remodelé selon d'autres formes d'empilements, généralement conçus dans la contiguïté horizontale des chaussées. Une logique de juxtaposition de couloirs spécialisés s'est ainsi souvent imposée, sans toujours éviter l'écueil du cloisonnement. Mon hypothèse est que **la rue est alors enfermée dans sa linéarité. Cette approche oublie la valeur principale de la rue, « sa transversabilité. Les corridors spécialisés, juxtaposés et séparés physiquement, rendent la rue quasiment non traversable en dehors des rares carrefours aménagés à cet effet »** (*op. cit.*, p. 220). Ce cloisonnement reste pourtant hélas prégnant et ce, bien au-delà des formes d'aménagement « physiques », dans l'étendue de la trame viaire. La gestion des rythmes différenciés de traversée conduit ainsi à créer des discontinuités. Un des principaux défis est là encore le développement de **situations traverticides**[9] qui vont à l'encontre du **potentiel traversogène** de la rue. **La divergence des rythmes produit ainsi clairement des espaces traverticides, tandis que leur convergence peut être considérée comme traversogène.** Le traverser est en effet dans le croisement. Gehl (2010, p. 132 et suivantes) développe avec beaucoup de nuances la notion de « distance de marche acceptable » et montre justement que la taille d'une ville n'influe pas sur elle, puisqu'« en marchant un kilomètre ou moins, on a accès à la plupart des fonctions d'une ville ». **Pour que la traversée et le traverser soient congruents, mon hypothèse est qu'il faut envisager une vitesse de marche acceptable ou plus exactement des vitesses de circulation acceptables.** Or, là encore, priorité est le plus souvent donnée à la vitesse automobile, fût-elle contrainte à 50 ou 30 km/h. Gehl toujours a beau jeu de décrire des situations relevant de cette dominance cinétique, en particulier au Royaume-Uni et dans les pays où la planification de la circulation s'inspire des méthodes britanniques. Dans sa progression traversière, le piéton est ainsi conduit à attendre. Dans les villes nord-américaines, australiennes et maintenant chinoises, cette attente est soumise à un décompte sensé lui permettre de faire des simulations* de traversées[10]. Soit ni plus ni moins de gérer son attente avant de prendre son élan. Il s'agit en fait bien d'une forme de soumission à un alter-rythme dont la composition intègre la vitesse piétonne au mieux seulement comme une gêne. Le dispositif des boutons poussoirs en pieds de feux est clairement explicite de cette situation de **dépendance rythmique**. De quoi s'agit-il en effet sinon d'une

9. Je propose de définir le potentiel traversogène comme la capacité d'un dispositif spatial et d'une configuration spatiale à produire le traverser. Une situation traverticide est son exact opposé ; elle l'annihile en quelque sorte.

10. Et surtout d'aiguiser sa patience… Une façon d'intérioriser le temps de stabilité dans le tout mouvement. Puisqu'il y a mouvement de la lecture et du sablier, c'est un transfert de mouvement.

demande d'autorisation à traverser[11] ? Une permission exceptionnelle en fait puisque, dans certains cas, si le dispositif n'est pas actionné, le flux considéré comme principal ne sera pas interrompu…

Développé notamment à Paris depuis une vingtaine d'années, **le système encadré d'une traversée multi-temps[12] (documents 66) me paraît très révélateur de divergences rythmiques traverticides validées par les gestionnaires publics.**

Documents 66 – Quand le piéton parisien est soumis à une traversée en deux temps.

Le discours de la mairie justifiant le développement de ce type de dispositif est sans équivoque : les divergences rythmiques sont plus que jamais entérinées[13]. « Sur les larges avenues, si l'on fait traverser les piétons en un seul temps, on contraint énormément la circulation » ! Pour l'avenue du Trône dans le XIe arrondissement, un calcul a établi qu'à la vitesse d'1m/sec., il fallait 2 minutes à un piéton pour traverser… soit « un temps beaucoup trop long pour la résistance nerveuse d'un automobiliste parisien » ! L'argument, assez surréaliste, ne tient pourtant pas puisque le système s'est développé dans des voies beaucoup moins larges comme le boulevard Voltaire[14]. **Les pouvoirs publics semblent avoir arbitré ici les compétitions spatiales en encourageant les situations traverticides.** Derrière un argumentaire sécuritaire, c'est ce qui a pu guider certaines opérations de police récentes dont les médias se sont faits l'écho[15]. Ainsi, le 6 juin 2014, pas moins de 126 piétons ont été verbalisés en 45 minutes à Saint-Etienne pour infractions au Code de la Route ! Il s'agissait bien sûr d'une opération de communication orchestrée par les services de police, avec des amendes pour la plupart limitées à 4 euros. L'article vers lequel je renvoie ci-dessous semble d'ailleurs adhérer à la démarche et en profite pour rappeler « les principes les plus évidents », « les règles les plus méconnues » et bien sûr « ce que l'on risque en les enfreignant »... Parmi ces rappels, cet **impératif de la linéarité** on ne peut plus traver-

11. A la base d'un dispositif de priorisation piéton, et dans d'autres cas de réintégration des piétons dans un flux de chaussée non affecté par une nécessité de régulation de croisement.

12. En général, il s'agit d'une traversée en deux temps imposée aux piétons. Mais des situations plus exceptionnelles de traversées en trois temps ont pu apparaître avec deux systèmes d'ilots centraux successifs accompagnés de barres métalliques qui font chicane.

13. Article Libération.fr 28 octobre 1996 : http://www.liberation.fr/libe-3-metro/1996/10/28/le-pieton-soumis-a-la-traversee-en-2-tempsles-arrets-imposes-au-milieu-de-certains-boulevards-ne-son_185783

14. Toujours dans le XIe arrondissement qui semble être un des plus concernés par les traversées multi-temps.

15. Voir l'article « Ce qu'il faut savoir pour rester dans les clous » : http://www.lefigaro.fr/actualite-france/2014/06/07/01016-20140607ARTFIG00111-pietons-les-regles-a-connaitre-pour-rester-dans-les-clous.php.

ticide qui conduit à « interdire de traverser une place ou une intersection en diagonale ». Or, « partout dans le monde, les citadins sont très attentifs à l'énergie qu'ils dépensent en marchant. Ils traversent la rue là où cela leur semble le plus naturel, évitent les détours, les obstacles, les escaliers et les dénivellations, et préfèrent les trajets les plus directs possibles » (Gehl, 2010, p. 138). **Tout le contraire de cet impératif linéaire affirmé par une « police » (Rancière, 2002) qui assigne place, occupation et attitude.**

Car il ne faut pas s'y tromper, le principe de prudence et la sécurité des piétons mis en avant dans les textes français[16] par exemple relèvent encore trop du leurre. Il s'inscrit d'une part dans une technologisation accrue de la pratique ordinaire et, d'autre part, il fait le pari (perdu d'avance ?) d'un changement de comportement des automobilistes. *In fine*, le piéton est enjoint quand cela lui est possible à ne pas quitter la linéarité des trottoirs et des passages aménagés. Déjà abordées dans « le traverser, une sémiosphère », **les zones de rencontre**[17] me paraissent à ce jour, y compris en Suisse et en Belgique où elles se sont d'abord et surtout développées, beaucoup trop assorties de contraintes et d'instabilités pour dépasser le cadre de zones peu étendues et expérimentales. C'est d'ailleurs explicitement ainsi qu'elles sont envisagées dans les textes de cadrage.

Dans tous les cas décrits ici, la rue est appelée à se rigidifier dans un garde-à-vous que les obstacles du mobilier urbain et les « aménagements » affirment et scandent dans les traversées urbaines. Ils sont souvent, avec la stérilisation réglementaire qui les accompagne, l'expression du pouvoir municipal ou national[18]. Tout cela a déjà été très bien montré par Cadot (2006, pp. 45-64) quand elle a décrit « une géométrie naturelle » du politique » à travers les rues de Paris et de Washington D.C. (USA). La manifestation du pouvoir communal ne s'est-elle pas aussi traduite par ce même alignement[19] forcené des façades dans l'Italie Communale ? A plus grande échelle, ce que les Anglo-Saxons appellent le frontage des bâtiments a souvent subi les mêmes politiques et les mêmes stérilisations qui en ont résulté pour le traverser. Dans tous les cas, il ne s'agit pas ici d'affirmer une posture libertaire néo-situationniste où seule « la dérive » serait à même de retourner ces situations spatiales (MacKenzie, 2013). Mais le constat traverticide dressé amène en tout cas à envisager **toutes sortes d'apories pour le « point de rencontre ». Cela m'amène à faire évoluer son signe pour en rendre compte.**

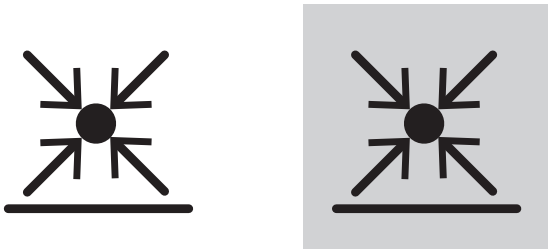
16. Le décret du 30 juillet 2008 (article R412-6 du Code de la Route) affirme la priorité du piéton engagé régulièrement dans la traversée d'une chaussée sur les véhicules. Cette priorité est depuis 2010 en théorie donnée au piéton qui manifesterait l'intention de traverser, ceci uniquement dans le cas où la distance, la vitesse de son véhicule et la covisibilité avec le piéton sont suffisants et qu'il n'existe pas de piéton matérialisé à moins de 50 mètres. Voir notamment le document CERTU sur l'amélioration de la sécurité des usagers vulnérables – Les traversées des piétons (fiche n° 01, février 2010).

17. Art. R-110-2 du Code de la route : « Zone de rencontre : section ou ensemble de sections de voies en agglomération constituant une zone affectée à la circulation de tous les usagers. Dans cette zone, les piétons sont autorisés à circuler sur la chaussée sans y stationner et bénéficient de la priorité sur les véhicules. La vitesse des véhicules y est limitée à 20 km/h. Toutes les chaussées sont à double sens pour les cyclistes, sauf dispositions différentes prises par l'autorité investie du pouvoir de police. Les entrées et sorties de cette zone sont annoncées par une signalisation et l'ensemble de la zone est aménagé de façon cohérente avec la limitation de vitesse applicable.»

18. Et d'un enjeu marketing : mettre en valeur les formes de mobilité qui dépendent de la compétence de la ville comme le tram.

19. Une recherche d'alignement urbain dont la place est le produit le plus net.

Sur le signe, les quatre flèches définissent désormais un contact avec le point central qui peut exprimer de façon symbolique une place ouverte sur quatre rues (figure 39). Quatre rues placées en angles droits dans un empilement de lignes. Pour dire les choses dans le langage de l'espace, **on pourrait parler d'un potentiel synchronique en attente de régulation chorique. La rue apparaît alors d'une certaine façon déconnectée du traverser. Elle en est au mieux une référence mais impossiblement un espace référent*.**



© X. Bernier, 2014

Figure 39 – Quand le contact se réduit au traçage des rues.

De quoi la rue est-elle l'espace référent* dans le traverser ?

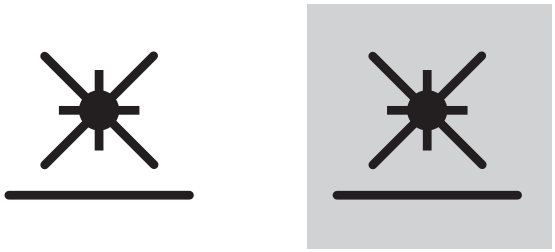
Primat de l'individuel ou primat du collectif ?

Si l'on veut envisager la rue pour ses propres qualités relationnelles dans le traverser, il faut essayer de **penser la pratique sociale des individus dans l'espace public** (« un de ses espaces possibles […] caractérisé par son statut public ») **et dans l'espace commun** (« l'ensemble de ses espaces possibles ») (Lussault, 2013, p. 360) où elle s'exprime et qu'elle constitue. Comme espace référent*, la rue doit donc s'appréhender ici dans et par l'action de mise en relation. Le traverser vient accomplir une fonction sociale à travers et en dehors. L'espace référent rue se construit alors dans une confrontation entre sa dimension commune, définie par sa **fonction sociale externe**, et ses dimensions individuelles fondées sur des **métriques internes**. Ductile et fractionnable, la rue recompose identités et altérités dans le traverser. Pour ce qui est de l'espace public, ce processus s'exprime selon trois échelles (Lévy, 2013, p. 365) : « la sienne propre ; celle de l'espace de référence qui définit le niveau de diversité que l'espace public est sensé résumer, en pratique l'aire urbaine dans laquelle se trouve cet espace public ; enfin un horizon qui définit la relation de cet espace urbain local avec le Monde ». Si l'on veut bien comprendre le traverser, de la rue en particulier, comme une question d'angle et d'intensité, la rue doit être entendue comme ce **lieu référent* de l'espace public**. Il nous dit « quelque chose de précis sur la manière dont l'urbanité a priori (le potentiel de densité et de diversité) est gérée par la société

urbaine. C'est le premier niveau où la coprésence peut être considérée comme possédant une substance sociétale (et pas seulement sociale). C'est un objet « micro » que le « macro informe pleinement » » (Lévy, *op. cit.*). **Par le traverser, la rue a ainsi un potentiel évident d'ouverture aux grands-espaces*.** Mais entre les utopies et le primat de l'individu ou du collectif, quantités d'écueils sont également identifiables.

Traverser la rue doit donc s'étudier ici comme une forme d'intégration de l'espace public. Celui-ci, compris comme « un espace de diffusion » (Tassin, 1991), en est la condition de possibilité[20]. Dans ce que j'appelle les oscillations urbaines, la question posée est bien la suivante : quelle sorte de commun peut s'instituer à partir du traverser ? Pour rester avec Tassin *op. cit.*), les figures 39 et 40 servent à rendre compte de ce qu'il présente comme ces **deux principales formes d'écueil justement que sont la déliaison du traverser dans l'atomisation sociale d'une part et la conversion communionnelle de la communauté qui annihile le traverser d'autre part.** L'actualisation de la dilatation* et de la contraction* spatiales opérée par le traverser peut ainsi relever de la seule intrusion. Dans cette situation, il n'y a plus que des individus. Raison pour laquelle les ailettes des flèches sont conservées sur la figure 40, dans laquelle on peut éventuellement voir la représentation d'une cible.

20. Voir Exposition(s).



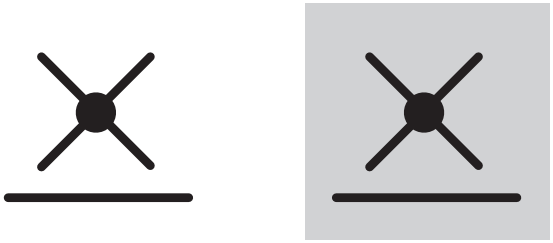
© X. Bernier, 2014

Figure 40 – L'écueil d'une déliaison du traverser dans l'atomisation sociale.

L'objectif de la rencontre du traverser ne saurait être atteint puisque l'espace considéré est envisagé dans ce cas comme fondamentalement ségrégatif (une réalité sociale restituée par les « quartiers » de la cible). L'individu découpe l'usage pour ses seuls usages personnels. **La rue devient une juxtaposition d'individus.** Certaines pratiques de traversée observables aujourd'hui vont même au-delà et conduisent les individus à **traverser la rue sans le savoir**. Je pense par exemple à ces gens dont l'attention n'est pas détournée de leur smartphone et dont les corps semblent opérer une translation par suivisme du groupe qu'ils accompagnent. Cette attitude hypnotique pose bien sûr la question de la présence. Dans ce contexte, est-ce que l'action du traversaute* est synchro-compatible avec le traverser ? Traverse-t-il seulement ? Il me semble en tout cas pouvoir formuler l'hypothèse que le régime de traversabilité* s'en trouve bouleversé, en particulier à travers le niveau de conscientisation et la qualité de la présence. *De facto*, la traversité* en est en tout cas affectée.

L'autre forme de déliaison communautaire, politique et sociale, est celle de la communauté intégrative dans laquelle se dissout l'individu. Il n'y a plus ici que du collectif. C'est sans doute ainsi que peuvent être interprétés certaines formes publicisées de traversées de rues dans un pays comme la **Corée du Nord** et en particulier dans sa capitale Pyongyang. De larges avenues rectilignes voient régulièrement défiler les populations dans un mouvement qui semble animé par une logique holistique. Un totalitarisme dans lequel s'effondre le traverser. Son régime de visibilité s'organise dans un mêmisme rythmique, vocal ou vestimentaire[21] tout autant que des pratiques de célébration du régime ou d'affirmation du corps (séances de gymnastique collective). La traversée de la rue a ici une fonction d'affichage politique. Elle pousse le citoyen à se fondre dans un tout qui nie la citoyenneté comme échelle élémentaire d'appartenance à la communauté. Ce qui compte ici, c'est le groupe et l'expression d'un primat du collectif (figure 41). Dans la quotidienneté, l'observateur extérieur s'étonne le plus souvent de la très faible animation des rues associée à une présence très réduite des individus.

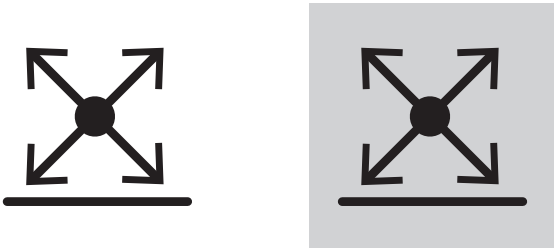
21. Les dernières injonctions du pouvoir concernaient jusqu'à l'apparence capillaire, sensée se caler sur celle du dirigeant suprême...



© X. Bernier, 2014

Figure 41 – Quand la conversion communionnelle de la communauté annihile le traverser.

Le primat de l'individuel s'exprime dans toutes sortes de configurations. Ainsi, la figure 42 peut rendre compte du traverser de la rue **dans les « *gated communities* » ou « communautés fermées »**. Il y a toujours ici une attache communautaire (elle se fait sur la figure par le point), mais la dilatation spatiale s'opère selon des logiques divergentes dans lesquelles l'individuel l'emporte.



© X. Bernier, 2014

Figure 42 – Le traverser des « communautés fermées »

L'espace collectif est ici privatisé dans ce que Le Goix (2005) appelle « une clôture par contrat ». Aux Etats-Unis comme en France par exemple, traverser la rue est « une jouissance exclusive d'un site, d'un lieu et des services qui y sont associés. La *gated community* fonctionne en somme sur le mode d'un club, dont les membres payent pour accéder à certains services et en sont propriétaires à titre collectif » (Le Goix, 2006, p. 112). Ce « domaine public » partagé est l'expression d'un potentiel de sociabilité encadré, mais actualisable par le traverser dans une forme singulière. L'intensité de l'ouverture spatiale y apparaît très faible. Je rejoins en effet Grannis (1998) et Le Goix (*op. cit.,* p. 122 et suivantes) quand ils défendent l'idée selon laquelle la rue résidentielle ne renvoie pas ici à une privatisation de l'espace public. Elle est davantage conçue et aménagée pour être un prolongement de l'espace du privé, un lieu où continue à s'exprimer le domestique. Grannis explique que ce sont ici des liens sociaux directs qui se tissent, raison pour laquelle je propose de parler alors de **traverser de voisinage**. Parce que la rue[22] est en propriété collective réduite, la **diatigisation* s'opère selon des angles fermés.** Ils le sont d'autant plus que les principes de ségrégation de l'entre-soi sont discriminants, qu'il s'agisse de critères générationnels (Vuaillat, Madoré, 2010), de revenus, ou d'autres formes d'expression communautaire (Mager, Mathey, Gaillard, 2012 ; Madoré, 2004). C'est aussi dans ce plan spatial qu'il faut sans doute comprendre la diffusion des rues privées[23]. Le traverser doit y être envisagé dans un débordement spatial de la sphère du privé dans l'enclosure de la rue. **Ceci ne doit en aucun cas être confondu avec ce qu'il est convenu parfois d'appeler des effets de plinthe urbaine (Van Engelsdorp. Gastelaars, 2005) pour « domestiquer la rue ».** C'en est même sans doute l'antithèse. « L'idéal moderne de la continuité trouve donc un lieu de renouvellement dans la figure de la rue, non plus comprise uniquement dans sa dimension longitudinale, dans le sens du trafic, mais aussi dans sa dimension transversale. Il s'exprime dans l'image d'une plinthe urbaine qui vient assurer le contact entre les façades et le trottoir. La plinthe correspond, à l'échelle domestique, au détail qui permet de joindre la surface horizontale du plancher et la surface verticale du mur » (Ascher et Müller, 2007, p. 54). **Pour revenir à la traversabilité* de la rue dans des « communautés fermées », j'émets donc l'hypothèse que l'espace référent* n'est pas l'espace public, mais l'espace domestique**[24]. Il s'agit sans doute d'une forme de transition vers le traverser de la rue dans les gradients faibles de l'urbain où dominent souvent les fragmentations.

Dans ce domaine de périphérisation de l'urbain[25], l'hétérogénéité des configurations spatiales l'emporte sur l'homogénéité et l'évolutivité des situations de périurbanisation est générale. Pour toutes ces raisons, il faut évidemment se garder de toute forme de détermination catégorielle simpliste. **La traversabilité* de la rue dépend ici d'un grand nombre de paramètres, parmi lesquels la continuité des services et de leur accessibilité, mais surtout « la manière dont l'urbanité a priori (le potentiel de densité et de diversité)**

22. Il est d'ailleurs souvent question d'allée plus que de rue.

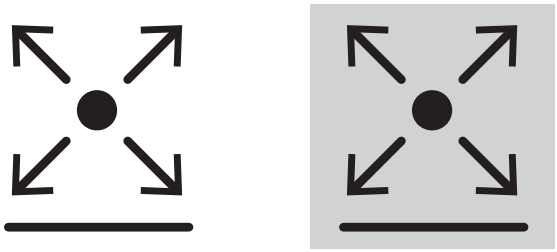
23. Leur développement en banlieue parisienne a par exemple accompagné celui des lotissements résidentiels au début du XX^{e} siècle.

24. Dont le sens peut être variable : cf le débat sur l'automobile.

25. Je reprends ici la notion et les clés de lecture proposées par Lévy et Lussault dans le dictionnaire de la géographie et de l'espace et des sociétés, 2013, p. 764. La périphérisation de l'urbain « permet de regrouper l'ensemble des tendances à produire des situations urbaines dans lesquelles les gradients « citadins » (centre + banlieue) qui sont les plus élevés en urbanité s'affaiblissent au profit des gradients faibles ». Les dynamiques urbaines décrites dans le paragraphe renvoient aux types de situations urbaines décrites par les auteurs.

est gérée par la société urbaine » (Lévy, 2013, p. 365). Quelles que soient les variantes des principaux géotypes envisagés sur l'axe d'urbanité qui sépare les deux grands modèles d'Amsterdam et de Johannesbourg (central, suburbain, périurbain, hypo-urbain et infra-urbain), privilégier tel ou tel gradient affecte la traversité*. La variabilité des modalités de mise en place et de fonctionnement peut s'accompagner d'un étalement continu ou discontinu (*suburbia*[26] américaines ou périphéries des villes européennes), le processus peut relever d'une densification intersticielle *in situ* (campagnes de Chine orientale), de formes d'extension associées ou non à de la densification. Mais l'hypothèse d'une corrélation entre de faibles gradients d'urbanité et une faible traversité* paraît plus que défendable. La figure 43 décline les signes élémentaires du symbole dans une logique divergente et désormais déconnectée du point : la place, le lieu de rencontre, ne sont plus. Elle tend à rendre compte de ce type de situations urbaines où la cohérence se fait par les écarts.

26. « Modèle de la ville étalée et fragmentée en unités socialement homogènes, mais morphologiquement connectées au centre historique » (Lévy, Lussault, op. cit., p. 766).

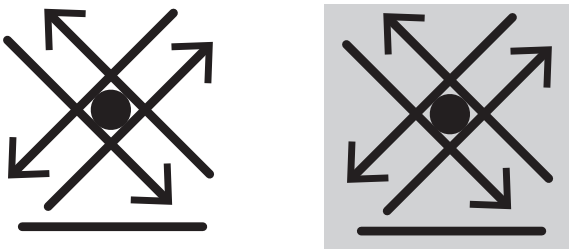


© X. Bernier, 2014

Figure 43 – Dans la périphérisation de l'urbain : le traverser mis à mal.

Ainsi en va-t-il pour la logique de certains lotissements périurbains. **L'espace référent* du traverser se construit en ce sens dans le choix des distances communautaires. Le traverser s'inscrit ainsi dans un primat de l'individuel qui ne saurait être synonyme d'une affirmation de l'individualité.**

La figure 44 renvoie pour le coup à une ville complètement atomisée. **Les habitants sont moins que jamais dans une société d'individus.** C'est à bien des égards **l'espace urbain des grandes tours. Cela renvoie sinon à un urbanisme traverticide, en tout cas à une traversité* de faible voire très faible intensité.** L'agencement des signes vise ici à exprimer des polarités individuelles centrifuges. C'est paradoxalement le triomphe des plans horizontaux, avec un parallélisme des situations et des trajectoires individuelles. La mise en relation est d'évidence problématique.



© X. Bernier, 2014

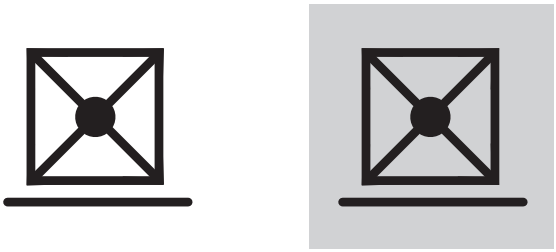
Figure 44 – Parallélisme des situations et des trajectoires dans la ville atomisée : le traverser n'est plus ?

A l'inverse, **deux formes d'utopies dans le traverser** peuvent être signalées. Les symboles construits par les figures 45 et 46 visent à en rendre compte. Dans le premier cas, l'u-topie signale la disparition des distances, la fin du vide* spatial. Il s'agirait alors d'une ville dont l'*urbs* se fondrait avec la *civitas*. La matérialité de cette ville se confondrait d'une certaine façon avec le corps de ses habitants. Paradoxalement, cette situation urbaine signifierait la fin absolue du traverser. Son effondrement spatial dans la cité. Cette u-topie trouve un écho assez évident dans **la Jérusalem céleste**. Pour les Juifs comme pour les Chrétiens, ce concept de « Nouvelle Jérusalem », appelé aussi le Tabernacle de Dieu, est une forme de réalisation complète de l'Urbain. Ce Monde idéal est un absolu, un triomphe de l'Un dans lequel il n'y aurait plus de société d'individus. Seul reste le vide*.

© X. Bernier, 2014

Figure 45 – L'utopie de la « Jérusalem céleste » comme fin du traverser.

La figure 45 est quant à elle le symbole paradoxal de l'optimisation du traverser. Elle exprime un tout spatial solidaire, un ensemble en équilibre. Elle figure d'abord une situation réticulaire d'un espace le plus connecté et le plus connexe. La situation urbaine aboutie symbolisée ici dit un traitement des distances qui permet à chaque individu d'être en contact avec tous. La capacité à maîtriser les mises en relations entre un espace de départ et un espace d'arrivée renvoie plus que jamais à la phrase de Thomas Edward Lawrence placée en début d'ouvrage. Les diamétrales du traverser s'expriment dans une infinité de combinaisons. Par les côtés ou par les diagonales, le point est ici la figure centrale du traverser. Non pas celui d'une contraction d'un espace appelé à disparaître, celui d'un anéantissement représenté par la précédente figure, mais bien le point d'**expansion d'un univers spatial**.



© X. Bernier, 2014

Figure 46 – Le Tout-traverser.

La figure 47 vise à restituer l'ensemble des symboles déclinés à partir du signe du point de rencontre. Outre ces formes utopiques du traverser de la rue, on y retrouve les situations urbaines où prime l'individuel comme celles où prime le collectif. La traversité* révèle des situations très hétérogènes tandis que l'espace référent* révèle des situations multiformes. L'ensemble des références du traverser combine lui aussi des agencements multivariés.

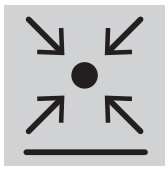


Figure 37 : l'attente individuelle d'une rencontre

Primat de l'individuel

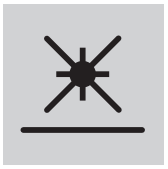


Figure 39 – L'écueil d'une déliaison du traverser dans l'atomisation sociale

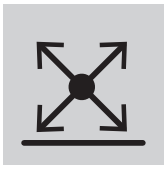


Figure 41 – Le traverser des « communautés fermées »

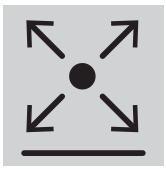


Figure 42 – Dans la périphérisation de l'urbain, le traverser mis à mal

Figure 43 – Parallélisme des situations et des trajectoires dans la ville atomisée, le traverser n'est plus ?

Utopies

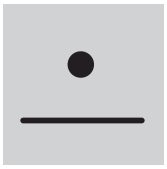


Figure 44 – L'utopie de la « Jérusalem céleste » comme fin du traverser

Figure 45 – Le Tout-traverser

Primat du collectif

Figure 38 – Quand le contact se réduit au traçage des rues

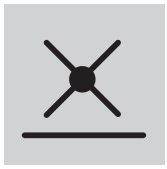


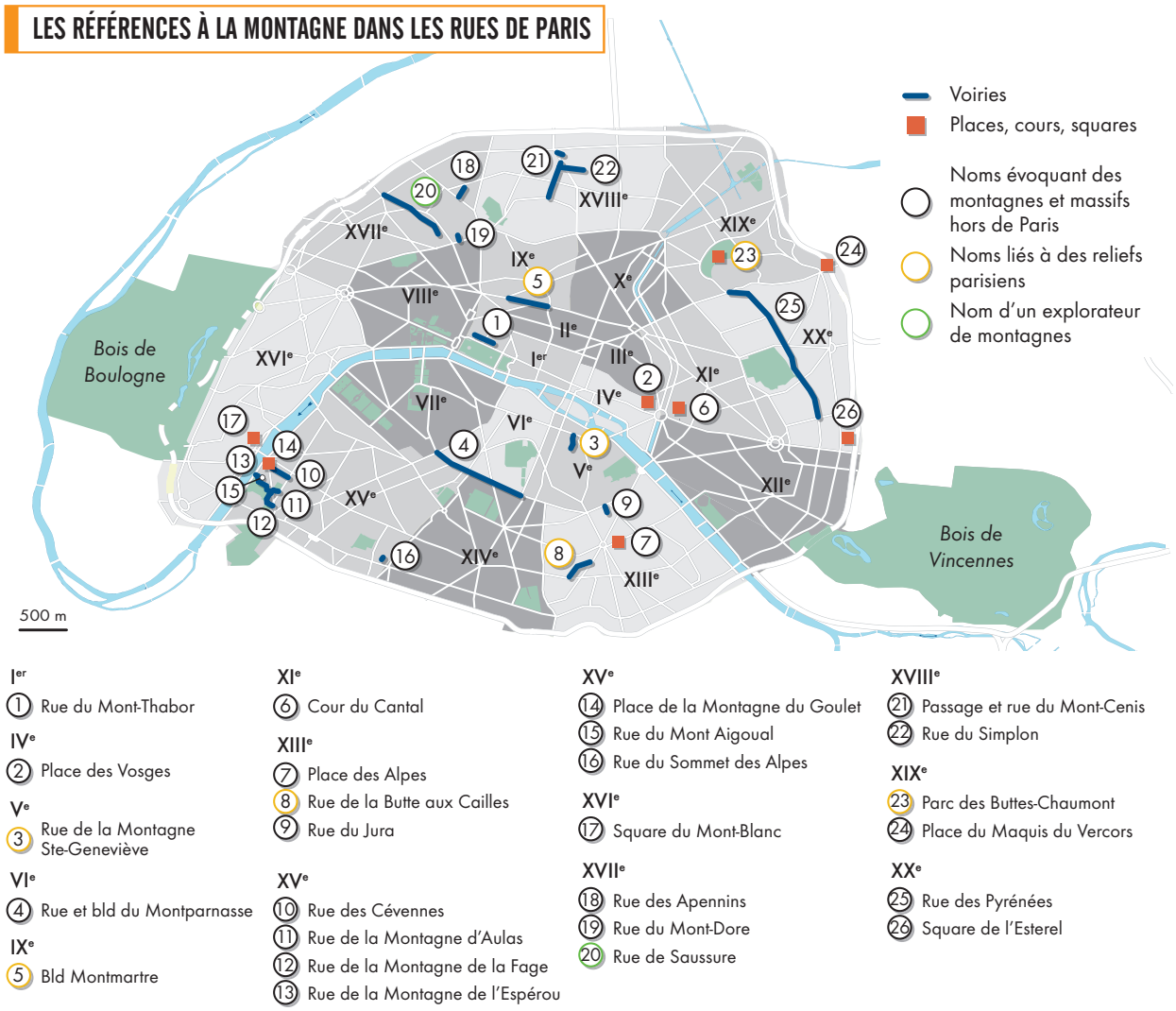
Figure 40 – Quand la conversion communionnelle de la communauté annihile le traverser

© X. Bernier, 2014

Figure 47 – Arbre des symboles du traverser de la rue.

Un ensemble de références

Le traverser de la rue repose en effet sur **tout un ensemble de références.** Il ne s'agit bien sûr pas seulement de constructions matérielles à grande échelle (trottoirs, potelets, barrières, repères, marquages et panneaux…) dont Paquot (2014, pp. 205-218) a pu montrer qu'elles conduisaient bien peu à améniser les rues. L'existence des rues est en effet redevable de références beaucoup plus larges, à la fois fondées sur leurs fonctions sociales externes et sur leurs dimensions individuelles. A la fois dans ce plan de l'horizontal, dans lequel se coordonnent les mouvements de la traversée, et dans un plan vertical, construit comme un feuilletage de plans spatiaux. La **cartographie euclidienne** en renseigne un certain nombre comme les numéros ou les noms, les adresses, les sens de circulation, etc. L'étude pratique des plans de villes (Unwin, 2012) peut aussi permettre de mieux saisir les agencements de références idéelles et leurs éventuels prolongements matériels. Si chaque individu spatial a ses propres références associées à son capital* spatial (elles sont alors redevables de métriques internes), le traverser se construit également sur un espace commun de références (soit des métriques externes). La **toponymie**, et sa plus ou moins grande évolutivité, articule ainsi tout un spectre d'**ancrages* spatiaux pour le traverser.** L'exemple des références à la montagne dans les rues de Paris est éclairant sur leurs empilements potentiels (document 67). Les rues, les places, voire les stations de métro (Pyrénées et Simplon) fournissent ainsi un matériau très riche. Avec de nombreux échos toponymiques à la montagne, l'ouest du XV^{e} arrondissement se caractérise par une forte concentration de noms rattachés aux Cévennes et à ses principaux sommets. Cette production toponymique peut sans aucun doute être rattachée à la présence historique de populations venant de ces régions. A plus grande échelle, les noms de rue rendent aussi compte de la topographie dans les traversées de Paris. Les agencements topologiques constitués disent d'une certaine façon le poids du géotype montagne dans l'espace français. Le traverser se révèle ici plus que jamais une sémiosphère.

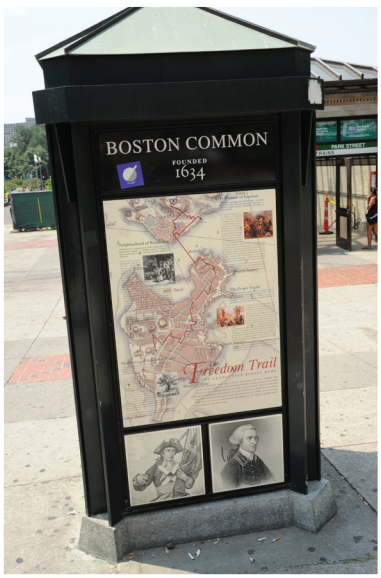


Document 67 – Les références à la montagne dans les rues de Paris.

In Bernier, Gauchon, 2013, p. 89.

Si l'on veut bien comprendre les références, matérielles et idéelles, comme autant d'ancrages* potentiels pour le traverser, les empilements spatiaux proposé par **le cas de Boston (Mass., USA)** permettent de mieux appréhender encore les agencements et les combinaisons possibles. La forme d'habiter dans le champ de la mobilité qu'est le traverser y est disséminée selon de multiples figures. Une première lecture pourrait s'attacher à identifier plusieurs formes de traversées rendues visibles dans le paysage urbain. La première et la plus connue est sans nul doute le fameux ***Freedom Trail***[27], mis en place en 1951 (Bahne, 2005 ; Jones, Malone, 2009 ; Mantazaris, 2010). Articulé autour du thème de la Révolution américaine dont Boston est un des hauts lieux, l'itinéraire est figuré au sol par une ligne tantôt peinte tantôt construite de briques rouges. Sur ce linéaire sont apposés des marqueurs (documents 68) pour matérialiser 16 stops devant des bâtiments ou plus largement des sites présentés comme remarquables.

27. http://www.thefreedomtrail.org/



Documents 68 – Traversées touristiques et traverser touristiques à Boston (Mass. USA).

Plan distribué sur place et clichés X. Bernier, juillet-août 2012. Freedom Trail en rouge et Black Heritage Trail en bleu, « Duck tours ».

PINCKNEY ST
Black Heritage Trail

MUSEUM of AFRICAN AMERICAN HISTORY
Black Heritage Trail
BLACKHERITAGETRAIL.ORG

Shaw's

Depuis sa création en 1974, le ***Boston National Historical Park*** s'attache à valoriser 8 sites urbains historiques dont 7 sont reliés par le *FT*. Il en est de fait devenu un des deux grands porteurs avec la *Freedom Trail Foundation*. Au-delà des chiffres de fréquentation sur lesquels il faut garder un regard critique[28], plusieurs polémiques ont émergé ces dernières années sur cette installation. Elles ont été relayées par le journal *Boston Globe*, mais aussi par des médias nationaux. Les reproches ont porté notamment sur une tendance à occulter certains sites relatifs à l'Arbre de la Liberté (où une plaque est installée) et au *Boston Tea Party*, alors même que s'affirmait un mouvement politique éponyme. Par ailleurs, l'absence d'une mémoire afro-américaine[29] était régulièrement dénoncée. C'est la raison pour laquelle un autre circuit a été constitué, le ***Black Heritage Trail***[30]. Il relie un nombre équivalent de sites (15), sur un parcours par contre réduit, en particulier à travers le quartier de *Beacon Hill* dans l'ouest du downtown. Les deux itinéraires se retrouvent[31] plus qu'ils ne se croisent devant le State House de l'État du Massachussets, au niveau du très célèbre et très symbolique parc de *Boston Common*. Plusieurs remarques s'imposent. La première est relative au traverser touristique qui ne saurait être réduit à la matérialité d'une traversée* encadrée et assortie d'obligations et de règles de parcours. Tout le contraire **d'autres formes de dispositifs touristiques.** Je pense en particulier à ce qui est pourtant présenté comme une expérience incontournable de traversée de la ville : les « ***Duck Tours*** »[32] (documents 58). Cette offre est organisée par une compagnie privée depuis 1994. Des véhicules sur roues et amphibies, utilisés pendant la seconde guerre mondiale pour les transports de troupes et de pondéreux (les « *DUKW* »), sont ainsi intégrés dans une offre de pratique « spectaculaire » de Boston. Le caractère patrimonial des véhicules interdit sans doute des parallèles avec les désormais génériques « petits trains touristiques » des grandes villes françaises. Mais **l'expérience se révèle en fait traverticide.** Si les points de départ se trouvent à proximité des marquages du *FT*, il n'y a aucune articulation spatiale. Les « *Ducks* » partagent certes la chaussée avec le trafic automobile dans le début du parcours. Mais cela reste dans un plan horizontal cloisonné. Cette logique même disparaît à partir du « *Splashdown* ». La traversée s'effectue alors sur la Charles river où les véhicules montants et descendants se croisent « entre eux »… Il ne peut être ici question de traverser. S'agissant du *FT* et du *BHT*, il ne faut par contre pas s'arrêter au fait que le parcours soit borné par trois « *visitor centers* ». **La somme d'actes* traversiers à réaliser s'inscrit dans un cheminement pédestre[33] dont la totalité des 2,5 miles (soit 4 km) est parcourue par une partie seulement des touristes.** Le touristique se construit en fait selon des agencements* plus subtils qu'il n'y parait. Le *FT* ou le *BHT* constituent ici des références dans l'espace référent* du traverser. Les décalages* potentiels sont multiples à la fois dans le plan des pratiques touristiques et dans celui de la quotidienneté urbaine de Boston. C'est ainsi toute l'épaisseur spatiale de la ligne qui est investie. Au-delà des manifestations qui scandent la vie urbaine et dont la plupart investissent aujourd'hui

28. Si les inscriptions à des « tours » encadrés peuvent effectivement être quantifiées, il est en effet beaucoup moins évident d'appréhender les volumes de marcheurs du FT. D'évidence, une faible part des touristes parcourt l'intégralité des 4 km du circuit. Dès lors, comment appréhender statistiquement les utilisateurs du circuit ?

29. En particulier rattachée à la période ayant précédé la Guerre Civile.

30. http://www.afroammuseum.org/trail.htm

31. Peut-être peut-on dire qu'ils convergent dans une aspiration à ne faire qu'une cité.

32. http://www.bostonducktours.com/Default.aspx

33. Dans un pays où le flux automobile reste prioritaire, cette remarque n'est pas anodine. S'il y a quelques sections piétonnes près des quais (voir carte), l'itinéraire du FT croise les chaussées automobiles à maintes reprises. A bien des égards, ce qui est construit ici est un espace partagé.

les trails d'une façon ou d'une autre, ce sont désormais des polarités opérationnelles. A la recherche d'exposition et de visibilité, c'est ici tel groupe d'étudiants ou de membres d'une équipe de base-ball, quand ce sont là des membres d'une congrégation religieuse (document 58) ou des membres d'une association venus plaider leur cause, tous viennent « prendre place » pour exister et se signaler dans le traverser de Boston. **Consubstantielles, la civilité et la citadinité sont alimentées par les différents acteurs selon une infinité de figures nous explique Lévy** (2013, p. 367). « Si l'on imagine les différentes façons d'habiter un lieu urbain, on trouvera, au minimum de l'engagement, la position de touriste, non-responsable même s'il est respectueux de la société qui l'accueille et, au maximum, celle de citoyen, pour qui toute opération personnelle est dirigée vers tous les autres. Entre les deux, le citadin, par le fait même de son identification à la ville, à ses territoires comme à ses réseaux, intègre dans la moindre de ses actions la survie de ces espaces qu'il s'est appropriés. La nécessaire publicité des lieux communs à tous ceux qui habitent sa ville est devenue une part de sa propre intimité ». **Dans le cas du traverser de Boston, mon hypothèse est que la traversité* est tout à fait significative. Des situations synchoriques* peuvent clairement être identifiées qui combinent dissensus et consensus.**

A la recherche de la synchorie* perdue : dissensus ou consensus spatial

La traversée ne fait pas le traverser

A ce niveau des démonstrations, il faut souligner combien **le traverser n'habite pas la rue mais son existence.** Kahn (2008) a très tôt montré qu'une ville avait besoin de « rues actives » pour ne pas dépérir. La qualité de la ville est pour lui notamment liée à ces arts qui animent l'urbain. Une ville habitée et animée également prônée par Magne (2012). Si la synchorie* est cet état de convergence avéré de spatialité dans l'espace du traverser, la valeur de la rue doit bien être étudiée en fonction de ses qualités relationnelles. La **question d'une signification spatiale commune du traverser** est donc tout à fait essentielle. C'est en ce sens qu'il faut entendre les idées de **consensus spatial et de dissensus spatial** : la base spatiale d'un accord entre citadins et d'un consentement entre citoyens. A partir de là, une infinité de combinaisons est possible entre des décalages et leur résolution dans le traverser. L'appréciation des consonances et des dissonances n'est pour autant pas redevable d'un quelconque relativisme culturel qui ferait retomber dans l'écueil du territoire (figure 1). Que l'on ait comme Jacobs (2012, 1961) foi dans le néolibéralisme vertueux ou pas, le traverser est un élément de régulation sociale des relations de distance. A travers la diatigisation*, il propose un traitement singulier de ces dissonances et de ces résonances sociales. Les grands-espaces* peuvent d'évidence être ainsi appréhendés dans le traverser de la rue à condition de les envisager comme tels.

Compte tenu ici de l'importance de l'entremise du récit*, plusieurs débats me paraissent devoir être dépassés. A l'occasion de la parution de son dernier ouvrage, « Ensemble – Pour une éthique de la coopération » (2014), **Sennett s'est ainsi appliqué à affirmer sa différence[34] avec l'*Homo faber* d'Anna Harendt, présenté d'abord et avant tout comme un être qui discute, un être parlant. Witgenstein devenant une sorte de contrepoint avec son « la limite de ma langue, c'est la limite de ma pensée ».** Pour Sennett, « l'homme est avant tout celui qui produit, mais pas que du verbal : des choses[35], des relations sociales, de l'environnement, des villes ». Si l'on veut bien y regarder de plus près, Sennet se révèle en fait très attentif à toutes les nuances de la langue et aux articulations entre le faire spatial et le dire. Il suffit par exemple pour s'en convaincre de reprendre ses récentes et très fines analyses du subjonctif. Pour lui (2014), ce mode ouvre « un espace mutuel indéterminé, l'espace dans lequel des individus s'attardent les uns avec les autres, que ces inconnus soient des émigrés ou des autochtones qui se côtoient dans la cité ou des homos ou des hétéros dans la même rue. Le moteur social est huilé quand les gens ne sont

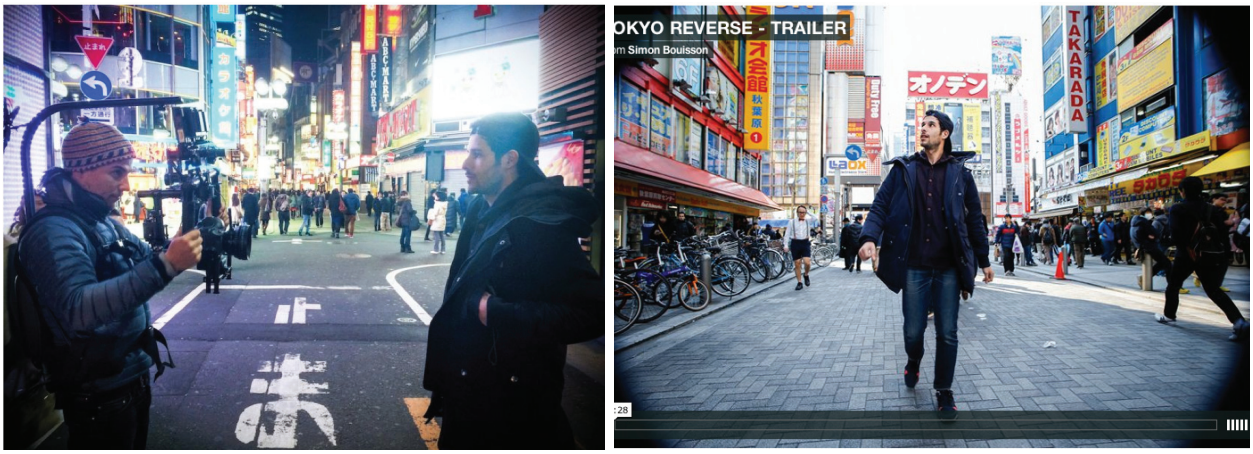
34. Voir ses interviews données dans la presse internationale, avec, en France en particulier, cette « rencontre » organisée avec le journal Le Monde (11 février 2004).

35. Voir notamment Sennett, 2010, « Ce que je sais de la main ».

pas trop catégoriques ». Plus encore qu'un argument ou instrument de civilité, la langue est bien l'articulation essentielle de la mise en récit* du traverser. Et ce, quels que soient les modes de publicisation mobilisés.

Une expérience conceptuelle récente (intitulée « *Tokyo Reverse* ») montre assez bien les possibilités de congruence entre la traversée et le traverser. La **synchorisation*** (Beaude, 2008, 2012, 2013) envisagée est bien ce processus de production de quelque chose de partagé et qui prend une signification commune par le traverser. Tout cela fait de la synchorie un état existentiel dans lequel peut s'exprimer et s'éprouver l'espace public. Les articulations entre les sens (Ferrier, 2013) et la possibilité d'un traverser sont indissociablement liées au récit*. La rue est bien sûr ici le lieu légitime du corps (Sennett, 2002 (2001) ; 2009 (1990)), tandis que le regard a plus que jamais un rôle essentiel et permanent dans les traversées*. « Tokyo reverse » est en fait une émission de télévision, diffusée sur la chaine de télévision France 4 (31 mars-1er avril 2014) et qui revendique le label de « Slow TV »[36] (documents 69).

36. Cette appellation renvoie à ce qu'on pourrait appeler de la téléréalité si l'expression n'avait pas été dévoyée. Elle consiste à filmer un événement sur la longue durée, de plusieurs heures à plusieurs jours, pour le saisir dans son intégralité. Il ne s'agit pas ici de filmer au ralenti, mais plutôt de suivre les cadences propres à l'événement filmé.



Documents 69 – « *Tokyo reverse* » : traverser à l'envers ? traversée *a rovescio ?**

Expérience de Slow TV (31 mars – 1er avril 2014)
Extrait (http://www.youtube.com/watch?v=G5nfQ0NEMHc); trailer (http://vimeo.com/89936769)

Filmé **pendant 9h10** par Simon Bouisson, l'acteur-danseur Ludovic Zuili **traverse « la plus grande ville du monde »**. La composition de sa démarche est tout à fait originale puisqu'il semble avancer au ralenti alors que tout le monde recule autour de lui… Comme une dissonance dans le mouvement du Monde, contredit par cette marche si particulière. Le dispositif mis en place est en fait en quelque sorte inversé dès le départ, puisque l'opérateur a progressé à reculons. C'est aux réalisateurs que l'on doit bien l'effet de retournement de déroulé. Il donne, au moment de la diffusion, **l'impression d'un sujet propulsé dans un Tokyo qui a l'air de se rembobiner autour de lui**. Le programme s'est ainsi étalé pour s'achever à l'aube. Pendant toute sa durée, le pianiste Franceso Tristano a improvisé ce que l'on pourrait appeler une musique d'accompagnement destinée à « coller » aux rythmes

de la traversée urbaine[37]. Cette composition musicale était diffusée simultanément sur Radio Nova. **Le récit* spatial de cette traversée tokyoïte était également assorti d'appareillages permettant le développement d'une forte interactivité.** Elle a notamment permis d'associer à l'expérience des traversautes*. Photos postées sur Internet, suivi des impressions des protagonistes mais aussi des nombreux Japonais rencontrés. Car cette expérience prend évidemment tout son sens dans les nombreuses rencontres qui émaillent la traversée*. Certaines relèvent en apparence de complices qui s'appliquent à créer des émotions visuelles. Mais ce sont aussi des étudiantes qui s'amusent de l'inédite traversée et cherchent à y prendre leur part ou ces passants interloqués qui interrompent leurs propres traversées pour participer à ce « *Tokyo reverse* ». C'est paradoxalement dans les sites les plus densément fréquentés que l'opérateur passe inaperçu. Ainsi dans le très fameux quartier de Shibuya (Bernier, 2013 b), le marcheur se perd dans la foule. **Peut-être parce que, même dans son parcours a *rovescio**, il préserve l'ordre imprimé par le rythme ultra-précis des passages piétons… Au Japon (documents 70) tout particulièrement, ce sont bien les dissonances rythmiques des traversées qui peuvent produire des dissensus spatiaux.**

37. Ce procédé de composition musicale en direct (réalisé ou non en live, c'est-à-dire dans une synchronisation performative) est assez courant aujourd'hui. Une des premières formes réalisées et parmi les plus fameuses était celle de Miles Davis pour accompagner le film de Louis Malle (1958) et destinées à suivre les traversées de Paris des protagonistes interprétés par Jeanne Moreau et Maurice Ronet (bloqué dans un ascenseur).

38. Se référer également à l'excellent ouvrage de Guilbert (2012) : « Mangapolis – La ville japonaise contemporaine dans le manga ».

Documents 70 - Les dissonances rythmiques des traverser urbains dans deux mangas[38] japonais de Jirô Taniguchi (« *Furari* », 2012 (2011), et « L'homme qui marche », 2003 (1995)).

Dans le premier, le personnage central est un géomètre et un cartographe qui arpente l'ancien Tokyo (Edo). D'abord engagé dans une obsession à mesurer par tous les moyens les distances euclidiennes pour dresser la première carte « moderne » du Japon, il est peu à peu happé par le charme tout autant social et sociétal, élémental et paysager de la ville dans laquelle il finit par se perdre « au gré du vent » (que signifie littéralement « Furari »).
Dans le second, plus connu, l'opérateur manifeste son opposition spatiale en déambulant non seulement au hasard, mais aussi à contretemps et dans une slow marche assumée, dans le Tokyo contemporain. Son traverser est constitué d'instants spatiaux articulés autour de ses rencontres. La valeur de tous ces instants* spatiaux est d'ailleurs renforcée par le format même de la bande dessinée : les cartouches.*

Quantités d'auteurs ont pensé ces formes de traversées urbaines par la marche. Turcot (2007) ou Beck (2009) ont par exemple très bien montré comment cette marche urbaine, autant que son opérateur, relevaient clairement d'un construit historique. De la théorie de la démarche chez Balzac à Walter Benjamin qui avait érigé la flânerie en gastronomie de l'œil, il importe de comprendre combien la traversée* est devenue essentielle chez l'être urbain. Traverser, c'est « explorer la ville » (Hannerz, 1996, 1983) et on suit aisément Lebreton (2000) quand il nous propose ainsi son « éloge de la marche ». Menée pas à pas dans la quotidienneté de l'urbain (Augoyard, 1979) ou dans l'exceptionnel évènementialisé, la traversée* est devenue fondamentale dans l'actualisation* du traverser. C'est une forme d'art (Schelle, 1996) que de se mettre en marche et en scène. **Cela produit du consensus spatial (imposer le temps social collectif comme un temps élémentaire et une métrique de référence) ou du dissensus spatial (essayer de construire un temps commun à partir de la convergence de temps individuels). Traverser la rue en est devenu la métrique élémentaire.** Pour l'appréhender, on ne peut qu'adhérer à **la chronotopie** et à ses méthodes prônées par **Paquot** depuis une quinzaine d'années. Dans un article récent construit comme un plaidoyer pour « améniser les rues » (2014, p. 215), il précise encore cette invite : il s'agit « de la prise en considération dans le ménagement urbain des usages temporalisés des lieux fréquentés par des publics. Pour le dire autrement, observer la vie d'un lieu sur 24h, en distinguant le jour et la nuit, et selon également les jours de la semaine (car un lundi n'est pas un mercredi qui n'est pas un dimanche) et les saisons. Ces observations (photographiées, cartographiés, consignées[39]) vont nourrir les praticiens mobilisés pour projeter et réaliser un ménagement (du verbe « ménager » soit « prendre soin » […] des gens, des lieux et des choses) qui en conséquence vont élaborer une certaine configuration […]. A cette chronotopie « technique », il faut associer la chronotopie politique […] et la chronotopie écologique, le temps plus long de l'adaptation et des changements pacifiés… La prise en considération des âges de la vie appartient aussi à la chronotopie, d'autant que les villes dorénavant sont surtout peuplées, le jour, d'inactifs (population vieillissante, enfants, chômeurs, SDF, etc) ». Pour le traverser, cette chronotopie participe au fondement même de la diatigisation*. Elle alimente de façon sélective le cloud* spatial. Mais elle est aussi un argumentaire de poids dans l'inflation des dispositifs appelés « traversées* urbaines ».

39 Ou peintes : l'expérience artistique faite par Monet consistant à peindre la cathédrale de Rouen à différentes heures du jour était aussi une forme de chronotopie.

Comment penser l'inflation et la portée spatiale des dispositifs de traversées* urbaines ?

De multiples spatialités sont ainsi organisées en « traversées » dans l'espace parisien. Pour la traverse coordonnée pour la revue Espacestemps[40], j'ai déjà eu l'occasion d'étudier un certain nombre d'entre elles. « La traversée de Paris à la nage »[41], mais aussi les multiples formes plus ou moins organisées de randonnée touristique et sportive structurent des déplacements multisupports. Que l'on songe aux quatre « traversées de Paris » balisées jaune et rouge et décrites dans des Topo Guides de randonnées à pied. Ou bien encore à ces nombreuses manifestations régulières comme « La traversée de Paris à la rame » ou « La traversée de Paris en Anciennes » (le fameux rallye de véhicules anciens organisé par une association de Vincennes). **Autant de traversées pour autant de Paris. Paris en est l'espace de convergence ; la somme des événements fait un espace Paris et participe d'une image Paris.** D'autres formes de pratiques nommées traversées méritent que l'on s'y attarde. Mon hypothèse est qu'elle peuvent avoir une fonction spatiale dans le traverser. **Il faut distinguer ici les simulations* spatiales, les happenings traversiers et les dispositifs techniques.**

Cette dernière catégorie est bien sûr très élargie puisque l'on peut trouver une motilité traversière dans quantité d'équipements, d'aménagements ou de « ménagements ». Certains se distinguent par l'appellation de « traversée » et revendiquent en cela une forme d'accomplissement spatial. Pour rester dans l'espace parisien, ce sont par exemple les **premières traversées sous-fluviales du métro de la capitale française**, présentées comme autant de prouesses et de tournants technologiques au début du XX[e] siècle. Des innovations récentes comme **les « traverses »** (ces lignes de bus, issues d'une concertation avec les habitants au travers des conseils de quartiers, et dont la première, celle de Charonne, fut inaugurée en 2004), leur font écho dans le champ des transports collectifs. Si elle ne convoque pas directement ce langage, la **ligne 12 du métro, créée en 1910** entre Montmartre et Montparnasse, est un autre ancrage* pour une traversée de Paris. Pour les poètes du dadaïsme puis du surréalisme, le nom de la **revue Nord-Sud** (lancée par Reverdy en 1917), était une référence à la ligne[42] et à la volonté de réunir ces deux foyers de la création. Sans détailler et catégoriser leurs expressions, **certaines formes d'urbanisme plus récentes semblent porteuses d'un consensus autour de leurs propriétés traversogènes.** Quelques exemples en la matière méritent d'être approfondis à l'aune du traverser. Toujours à Paris, la **promenade de la petite ceinture** (documents 71) est ainsi un projet qui a beaucoup retenu l'attention les dernières années.

40. http://www.espacestemps.net/articles/traverser-lespace-2-2-2-2-2-2/

41. Dont la réinvention a avorté en 2012 sous des prétextes officiels de sécurité. Sans doute faut-il voir dans cet échec récent d'une réactivation de la traversée de Paris à la nage une forme d'« impasse » dans la mise en relation d'une société parisienne avec l'espace urbain qu'elle ne parvient pas à faire sien.

42. La compagnie dont le signe NS ornait l'ensemble des stations de la ligne.

Documents 71 – La promenade de la petite ceinture (sud de Paris).

Source des images et site web dédié : http://www.paris.fr/accueil/paris-mag/un-nouveau-troncon-de-petite-ceinture-ouvre-au-public/rub_9683_actu_134340_port_23863.

Il s'agit d'un « bout » (1,3 km[43] sur les 32 de la ligne) d'une ancienne voie de chemin de fer qui traversait le sud de Paris. Construite entre 1852 et 1869, cette ligne a servi au transport des voyageurs jusqu'en 1934 et de marchandises jusque dans les années 1970. Quelques portions fonctionnent encore aujourd'hui tandis que RFF entend maintenir sa mainmise sur les friches restantes, « au cas où ». L'opération est intéressante à plus d'un titre. **Du point de vue du paysagisme**, rien n'a été planté. Les interventions ont consisté à supprimer les invasives, à créer des ouvertures pour dégager des points de vue sur la ville. Les parties enherbées sont fauchées deux fois par an et, au-delà du cheminement, des barrières, des accès pour PMR, l'effort consistant à conserver une « esthétique ferroviaire » a été maintes fois proclamé. L'ensemble **fonctionne en fait comme un parc linéaire** avec cinq accès diurnes[44]. Il faut sans doute **comprendre cette opération dans une logique d'intégration urbaine à laquelle on assigne une motilité traversière. Son actualisation* se fait par une séparation fonctionnelle des flux.** Si les voies sont maintenues et « traversables » sur la section marchée de la promenade, le cloisonnement domine. Du fait des limites de l'accessibilité, mais aussi de la logique de corridor (avec en particulier des clôtures et des talus interdits au public). En ce

43. Entre les parcs Georges Brassens et André Citroën.

44. Rue Olivier-de-Serres, ancienne gare de Vaugirard, rue Desnouettes, place Robert-Guillemard, place Balard.

sens, ce qui peut apparaître comme **une usine à consensus est aussi une forme de dissensus. Un parallèle me semble possible avec la « *Highline* »[45] de New York (USA).** Il y a là une autre forme de rénovation-réhabilitation[46] de ce qui était également une ligne de chemin de fer. L'originalité tient ici au caractère aérien du tracé qui avait pour but une séparation forte d'avec les flux automobiles. C'est une forme d'étalement vertical de la ville que l'opération de réhabilitation matérialise à travers désormais une autre expression modale et sous la forme d'un parc urbain suspendu dont la première section (2,3 km) a été inaugurée en 2009. Développé à l'initiative de riverains rassemblés en association (« Les amis de la *Highline* »), le projet connaît un vif succès. Il affirme la recherche d'une autre ville à travers une spécialisation qui n'est plus liée à l'identité du quartier du *Lower East Side*. Cela devient un des parcs majeurs de la métropole qui le gère à travers le *New York City Department of Parks and Recreation*. Les (a)ménagements sont nombreux : abondantes plantations, en particulier dans les espaces ouverts où sont disposés bancs et terrasses ; escaliers, passerelles et ascenseurs pour faciliter les accès ; nombreux belvédères[47] et points de vue pour ouvrir des perspectives… Un grand nombre de manifestations sont aujourd'hui organisées sur la *Highline*, des tours multi-thèmes avec guides aux diners, des activités sportives aux expositions, etc. Les pratiques font converger touristes aussi bien que New-Yorkais. **Mais il me semble ici qu'il ne s'agit pas tant de chercher le commun (le *sun* grec) dans le *choros* que dans le *chronos*. On substitue à la dimension relationnelle une obsession d'une relation à du temporel. Cette dimension temporelle se substitue ainsi à une dimension spatiale. Il ne saurait être question de synchorie* puisque le lieu devient synonyme de moment et non plus d'instant* spatial. L'illusion de coprésence annihile toute synchorisation*** (Beaude, 2008, 2012, 2013)**. La liste des *events*[48] proposée s'inscrit ainsi dans des métriques externes et la *Highline* devient alors au mieux le creuset d'une expérience, le plus souvent déconnectée de l'environnement spatial. Car dans la tension entre la réactivation de la mémoire du quartier et une pratique métropolitaine qui tend à la banalisation se situe sans doute aussi le traverser urbain.** L'association se reconnaît volontiers dans d'autres projets[49], en particulier celui de la « Promenade plantée » qui traverse à Paris le 12e arrondissement sur près de 4,5 km. Elle aussi ancienne voie ferroviaire (ligne de Vincennes), elle aussi traversée aérienne (en particulier au niveau du Viaduc des Arts), la « Promenade plantée » est un parc urbain linéaire. La longueur de tous ces dispositifs et toutes les qualités écologiques dont on les pare en fait des itinéraires de parcours urbain aujourd'hui très prisés. Mais la segmentation fonctionnelle et matérielle des flux qu'ils imposent est sans doute facteur de dissensus dans le traverser.

L'offre croissante d'outils de simulation* relève d'une autre forme de palliatifs traversiers. C'est sans doute dans cette catégorie qu'il faut ranger la liste sans fin de guides et de livres à énigmes qui ont fait florès depuis plusieurs années autour de l'espace Paris (documents 72).

45 http://www.thehighline.org/

46. Si on change la destination du bâti, on garde la structure et donc la mémoire.

47. L'un d'entre eux, vitré et donnant sur la chaussée est devenu une réelle attraction.

48. http://www.thehighline.org/events/all

49. http://www.thehighline.org/galleries/images/similar-projects

Documents 72 – Quelques guides pour organiser des performances traversières.

« Jeux de pistes à Paris – Des balades pour secouer vos neurones (2011, coffret Hachette) ; « Balades et petites histoires parisiennes », Marjolaine Koch, 2012, Hachette ; « Jeux de pistes et énigmes à Paris - les arrondissements », Jean-Richard Matouk, 2012, Hachette ; « Paris mène l'enquête », Fréderic Georget, Parigramme éd, 2009 ; « Paris inattendu », 2014, guide coll., éd. Chêne).

Ils proposent généralement des assemblages de pratiques et d'actes* susceptibles de permettre la réalisation d'une traversée. Jeux de pistes, rallyes, courses, les termes ne manquent pas… Mais s'ils n'ont pas l'appellation de traversées, c'est sans doute qu'on laisse à penser que celles-ci restent à faire. Ou que d'aller d'un point A à un

point B, en vertu de raisons externes comme la découverte d'une ville, n'est qu'un parcours[50] laissant la ville « vierge » pour le suivant ! En fait, il s'agit vraisemblablement d'une forme de leurre. Les *scenarii*, y compris dans leur nombre et leur variété, sont en effet définis dans un espace fermé. **Ils encadrent en ce sens le vécu d'une sérendipité qui n'en est pas vraiment une.** Nous avons affaire à une **mise en scène d'émotions spatiales qui permettent certes au final de traverser la ville, mais qui n'assure pas son traverser. L'opérateur est davantage placé en situation de découverte (au sens de découvrir) que d'exploration (au sens de l'actualisation* d'une dilatation* spatiale). Mobiliser ces jeux de pistes revient en fait à recourir à des formes de récit* déjà publicisées. Ils sont la matérialité de simulations* tout à la fois projectives, informatives et procuratives.** Encadrées par des ancrages externes, ces traversées veulent prétendre au statut spatial de traverser par le truchement d'éventuelles réappropriations selon des métriques internes. Ce faisant, la proposition (dont il ne faut pas oublier le caractère commercial) me paraît relever de traversées depuis la rue plutôt que d'envisager la rue comme espace de traverser. Dans ces conditions, la pluralité des situations proposées n'est pas en mesure de produire un traverser singulier. L'engagement des actants dans une intrigue qui n'est pas la leur conduit à ce que je pense pouvoir appeler une récitation spatiale[51].

50. Voir l'entrée « actes* traversiers » dans l' « Epilogue – Substances du traverser ».

51. Voir Exposition(s).

D'autres dispositifs existent pour enclencher la diatigisation*. Ils s'expriment par gradients dans l'espace public. Les individus peuvent choisir d'y adhérer ou non. Il peut s'agir par exemple d**'installations ou de manifestations artistiques** qui s'emparent de cette forme d'habiter dans le champ de la mobilité qu'est le traverser. Pour rester dans le contexte de l'espace Paris, la RATP supporte un grand nombre et une grande diversité de formes d'expression. A titre d'exemple, elle **amène à la vue de tous, dans l'espace public du métro, les photographies primées par le Festival Circulation(s)** de la Jeune Photographie Européenne[52] (documents 73). Ces œuvres exposées ici en très grand format renvoient à d'autres lieux de galeries dans Paris et sont ainsi le gage d'une autre forme de motilité traversière. **Des rencontres sont créées, la « rue » est animée par autant d'instants* spatiaux qui peuvent initialiser* le traverser.**

52. Créé en 2011 par l'association Fétart.

Documents 73 – Les photographes de Circulation(s) dans l'espace public du métro parisien.

http://www.ratp.fr/fr/ratp/r_105362/-la-ratp-inviteles-photographes-de-circulations-dans-le-metro/
Ici surtout film et diaporama = http://www.festival-circulations.com/Circulation-s-dans-le-metro

Pour rester dans le domaine des arts visuels, il faut sans doute signaler une autre expérience qui revendique le terme de traversée dans son appellation. Je pense ici au Festival « Traversées Urbaines »[53] qui vient de réaliser sa quatrième saison (octobre 2013 – janvier 2014). Il s'agit d'un ensemble de films et de séminaires qui sont organisés autour des traversées urbaines. Leurs objectifs sont résumés dans l'incipit de leur site web. « Traversées spatiales, traversées temporelles, traversées thématiques, mais aussi impossibles traversées. Ville et cinéma se réfléchissent mutuellement depuis plus d'un siècle. Réinterrogeons les classiques et débattons de l'actualité de cette relation à l'heure où la condition urbaine et l'image numérique se généralisent ». Démarrée à

53. http://www.traversees-urbaines.fr/

Grenoble, cette expérience a depuis essaimé à Chambéry, Privas et bien sûr Paris (documents 74). **Œuvres fictionnelles ou documentaires, intervenants scientifiques ou non, ces manifestations cherchent à cristalliser des rencontres autour de ce qui pourrait s'apparenter à un traverser de la rue.**

Documents 74 – Traversées urbaines – Paris.

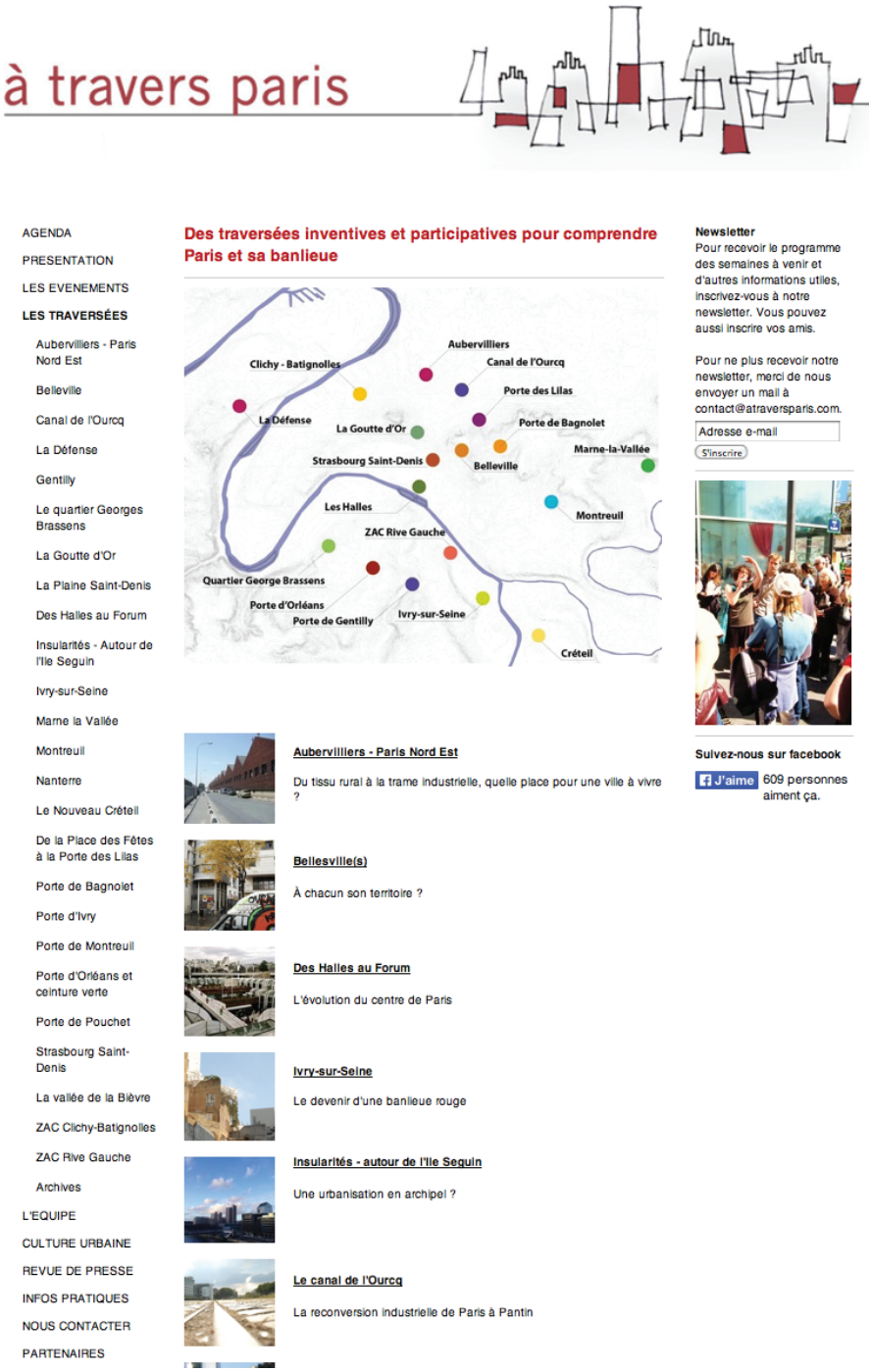
Captures d'écran mars 2014 (http://www.traversees-urbaines.fr/saison4/paris.html).

La configuration n'est pas la même quand la traversée est événementialisée et parfois même construite sous la forme d'un happening. Pour continuer à forer le cas de la capitale française, je voudrais m'attarder sur un ensemble de dispositifs remarquables pour le traverser de la rue. Il est mis en œuvre par l'association « A travers Paris »[54]. L'appellation de traversée est revendiquée au fil de toutes les expériences spatiales proposées (documents 75).

54. http://www.atraversparis.com/

Menée pour l'essentiel par des étudiants en urbanisme, en architecture et en paysagisme[55], l'association « A travers Paris » propose **toute une gamme d'expériences pour s'approprier l'espace public par l'intermédiaire de la promenade.** Elle a d'ailleurs fait sienne cette invite de Georges Perec (« Espèces d'Espaces ») : « Continuer jusqu'à ce que le lieu devienne improbable jusqu'à ressentir, pendant un très bref instant, l'impression d'être dans une ville étrangère, ou, mieux encore, jusqu'à ne plus comprendre ce qui se passe ou ce qui ne se passe pas, que le lieu tout entier devienne étranger, que l'on ne sache même plus que ça s'appelle une ville, une rue, des trottoirs... ». Des traversées sont donc organisées (documents 75), non pas tant sous la forme de *guided tours*, mais de véritables happenings traversiers. Ils peuvent s'articuler autour de certains aspects de la trame industrielle (Aubervilliers – Paris Nord Est), de la rue investie (La Goutte d'Or),

55. Erigés au statut d'auto-entrepreneurs, ils bénéficient de partenariats institutionnels pour organiser contre 5 à 10 euros ces « promenades » d'une durée moyenne de deux heures. Chaque traversée se veut unique avec une singularité construite autour du lieu, de la météo et surtout des questions et des attentes des participants.



Documents 75 – Les traverser d' « A travers Paris ».

http://www.atraversparis.com/

des insularités (autour de l'île Seguin), etc. Ici, c'est une expérience de traversée autour des cartes, là autour de concerts et de spectacles de danse… Les traversées peuvent également prendre des formes beaucoup plus élaborées[56] et relever de **véritables voyages métropolitains.** Ce fut le cas les 28 et 29 juin 2014 (voir affiche jaune) ou une marche exploratoire a été proposée sur le futur tracé du Grand Paris Express. Le lieu de départ est resté tenu secret jusqu'au dernier moment tandis qu'une soirée dansante a clôturé la première journée et que le couchage a été réalisé sous la forme d'un « camping urbain »…

56. Cette expérience artistique appelée « Painting reality » a particulièrement retenu mon attention. Le carrefour, le croisement, la traversée… adviennent au visible grâce à l'utilisation de peintures. Une forme de tag horizontal qui signe clairement un dissensus spatial. (à voir ici : http://www.youtube.com/tch?v=tXCnWUzUw_E#t=41).

La porte de Bagnolet et son échangeur[57] sont un des lieux régulièrement investis par ces expérimentateurs de traverser de la rue (documents 76).

57. http://www.atravers-paris.com/les-traversées/porte-de-bagnolet/

Documents 76 – Traverser la porte de Bagnolet (« À travers Paris »).

http://www.youtube.com/watch?v=4H4UDosWnJs (captures d'écran, juillet 2014).

Interrogés, les traverseurs de l'échangeur A3 font généralement le récit enthousiaste de leurs traverser. « C'est à 5' de chez moi et je suis dans un autre monde » ; « on est en complète rupture avec la rue parisienne qui est très organisée et fonctionnelle alors que là on est dans des endroits qui sont pas du tout investis et qui permettent la déambulation plus libre » ; « on s'émerveille des qualités esthétiques du béton brut, des endroits où vivent les gens de tous les jours » ; « on a envie de changer de regard ». **Les formes de récit* spatial sont multiples.** En la matière, les outils du traversaute* se révèlent d'une redoutable efficacité (documents 77).

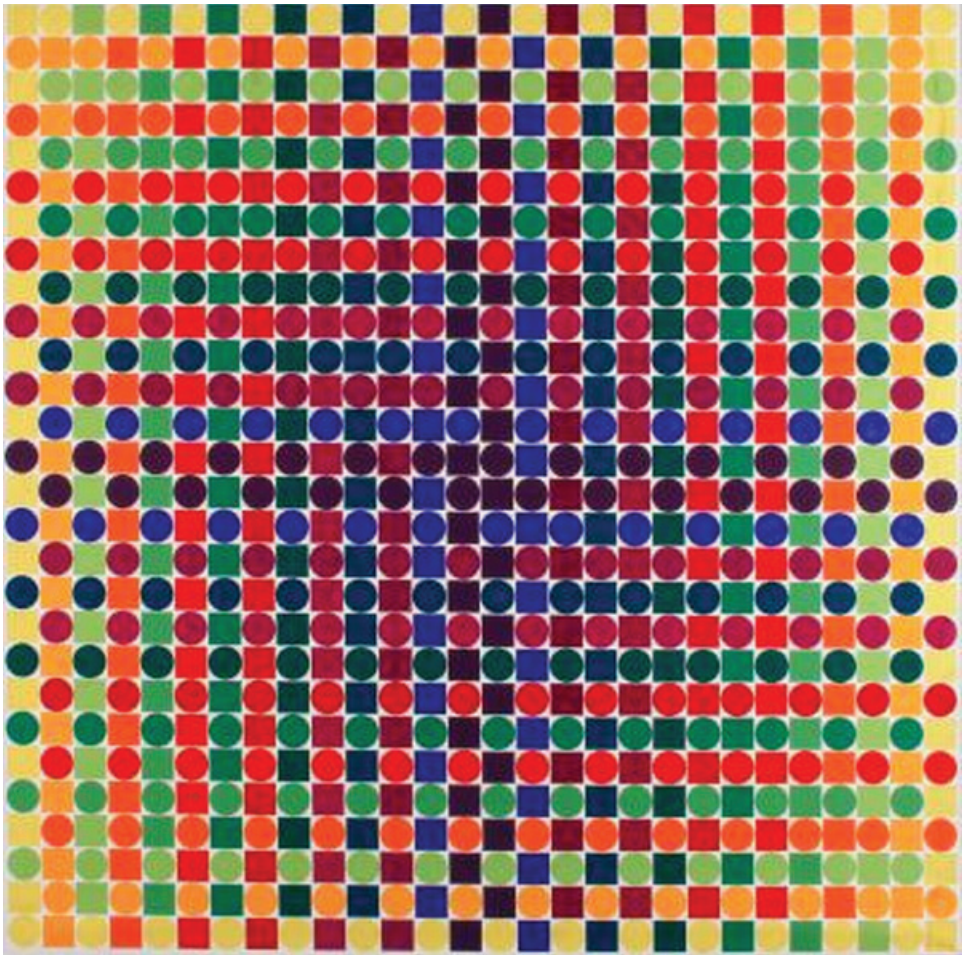
Mais ces traverser de la rue donnent lieu à un **spectre restitutif de plus en plus élargi** : archives, livres, articles, vidéos, albums photos, émissions de télévision et de radio, conférences, etc. La diatigisation* se révèle au final réalisée de façon très sophistiquée. Le projet consiste bien à saisir (tout autant qu'à participer d'ailleurs) la **dynamique de la rue**. Non pas la rue muséale encadrée par certains traverser touristiques, mais une rue vivante.

Documents 77 – Les récits des traversées d' « À travers Paris » : les outils du traversaute*.

Facebook, Twitter et autres archives.

C'est une ouverture spatiale d'une très grande intensité qui est ainsi produite par le traverser, au point je pense de pouvoir parler de traverser des grands-espaces*. Nous avons bien affaire à un état spatial de convergence avérée de spatialités dans l'espace du traverser. L'événement de la traversée* a valeur d'instanciation* ; il initialise* le traverser. La synchorie* est plus que jamais un état existentiel dans lequel peut s'exprimer et s'éprouver l'espace public pour produire un espace commun.

Ouverture(s)



Installation de Julio Le Parc.

Surface couleur sur acrylique série 29 1-1 1-1 (171 X 171 cm), 1970.
L'œuvre du peintre et sculpteur Julio Le Parc a donné lieu à une très vaste exposition au Palais de Tokyo (Paris) au printemps 2013. Présenté comme un des maîtres du cinétisme, il a produit un travail dans lequel il dit interroger la lumière et la loi du chaos. Ses peintures en particulier composent surtout des points agencés en couleurs, en lumières, en ombres, et destinés à « fracturer la lumière ».

« Certains peintres transforment le soleil en un point jaune ;
d'autres transforment un point jaune en soleil ».

Pablo Picasso.

Mises au point

A l'occasion du **Festival urbain « Evento » tenu à Bordeaux en 2009**, une installation éphémère a été commandée à l'artiste japonais **Tadashi Kawamata**. Son nom, « ***Footpath*** », renseignait assez bien sur les objectifs recherchés (documents 78). Réalisée avec les pins abattus précédemment par la tempête Klaus, elle a proposé pendant la durée de l'événement[1] un cheminement piéton jusqu'aux rives de la Garonne. A la fois signe annonciateur et emblème de la manifestation culturelle, la passerelle reliait le quartier des Quinconces aux bords du fleuve. Des œuvres d'autres artistes pouvaient y être admirées, de même que différents spectacles (bateaux, feux d'artifices…). La construction permettait également de ménager des vues sur Bordeaux et en particulier sur le fameux pont de pierre. Pendant sa mise en place, le « *Footpath* », qui surplombait deux voies de tramway et deux voies de circulation au niveau des quais Louis XVIII, a revendiqué son « intégration au cœur du trafic urbain ». Ce faisant, la passerelle aux dimensions imposantes (110 mètres de long, 12 de large et 6,90 de haut dans sa partie la plus élevée) a tout de même validé un cloisonnement fonctionnel des flux. Ses qualités traversogènes semblaient toutefois réelles tant « *Footpath* » est apparu comme un lieu de rencontre pendant toute la période où elle a été ouverte au public. **Véritable « rue »** dont la dynamique était assurée par toutes sortes d'animations, en particulier nocturnes, ce chemin piéton a peu à peu intégré la quotidienneté des Bordelais[2], au point de les avoir surpris au moment de son démantèlement. Peut-être est-ce précisément son caractère éphémère qui a fait de cette passerelle plus qu'une classique passerelle de franchissement. Le fait qu'une de ses deux ailes s'élancent dans le vide au-dessus de la Garonne sans en réaliser la traversée* lui donnait surtout une grande force symbolique dans l'espace du traverser de Bordeaux. Car c'est bien de la ville dont « *Footpath* » et ses courbes proposaient la traversée…

1. « *Footpath* » sera finalement maintenu pendant un an avant d'être démonté.

2. Elle a à nouveau fait lieu au moment des fêtes de Noël 2009, puis du centenaire de l'aviation et enfin lors de la fête des vins de 2010.

Cet exemple est particulièrement intéressant pour saisir l'importance de la maintenance fonctionnelle des (a)ménagements associés aux traversées. L'espace du traverser est bien sûr un arrangement de figures spatiales. En ce sens, **traverser doit bien être compris comme un événement spatial, une expérience de l'existence constitutive de l'identité de l'individu**. Les grandes familles de spatialités humaines (traverser des grands-espaces*, traverser touristique ou traverser sportif, traversés urbaines et traverser de chorotypes urbains) utilisées comme support démonstratif dans ce travail se révèlent en fait très perméables entre elles. Ce qui se révèle fondamental dans le « toucher traversant » est **l'ouverture**. Soit aussi bien « le fait d'ouvrir ou de commencer quelque chose » et « ce qui fait qu'une chose est ouverte » (Rey, 2013, pp. 1173-1175). Cette « philosophie de l'Ouvert » chère à Henri Maldiney concerne aussi bien des choses que des personnes et des actions. Les origines étymologiques sont riches de sens

Documents 78 – L'installation « *Footpath* » de Tadashi Kawamata.

(passerelle éphémère construite à l'occasion du festival « Evento » – Bordeaux 2009) (Photos Bernard Tacheport, 2009).

pour le traverser puisque « ouvrir », attesté dans le latin populaire de la fin du X^e^ siècle sous la forme *aperire*, est directement influencé par son contraire *cooperire*, « couvrir » (Rey, *op. cit.,* 2013). Ouvrir l'espace revient donc à le découvrir. **Les conditions de production du traverser s'exercent bien dans une métrique interne.** L'ensemble des phénomènes présidant à la réalisation sociale des actes* traversiers relève ainsi de formes plus ou moins combinées de contraction*, de dilatation et de condensation spatiales. L'inclination du sujet spatial à traverser ou non selon les contours éthiques et esthétiques définis dans l'instanciation* du traverser (figure 13, « Principes de diatigisation* ») sont redevables de son capital* spatial. Cette **ouverture initiale*** est en fait le fruit d'un agencement d'ouvertures à partir d'angles dont les sommets sont l'éducation sociale, les habitudes individuelles et les représentations. **Les écarts entre le projet instancié* et son actualisation* sont traités par l'opérateur au fil même de cette actualisation*.** Les ajustements qui en résultent produisent la trajectoire du traverser (figure 18)**. La condensation* spatiale est la substantivation du traverser sous la forme d'un point qui témoigne de l'état d'achèvement*.** Elle qualifie la forme de publicisation du récit*. Cette forme de validation sociale est elle aussi une question d'angle, défini par ce projet (figure 19). **Cette ouverture participe d'un agencement relatif entre exposition** (comprise comme un ensemble de dispositions pour soumettre le sujet à l'action mobilitaire selon des modalités qui le mettent plus ou moins en vue mais aussi en danger) **et engagement** (la mobilisation des compétences spatiales agencées selon des combinaisons variables). Comme forme d'habiter dans le champ de la mobilité, le traverser est plus que jamais ce mouvement entre pulsion et présence, entre transpossible et transpassible, « un double mouvement rythmique de diastole et de systole » (Younès, 2007, p. 12). La diatigisation* est bien ainsi « réalisée » par les acteurs sociaux. Ils sont les « chef opérateurs » de chaque instant* spatial (au sens de la réalisation cinématographique). **Relever ce défi est un exercice local par excellence, une figure spatiale qui produit du lieu. C'est précisément ce qui est advenu avec le « *Footpath* » à Bordeaux. Le traverser se révèle en tant qu'agencement interspatial feuilleté (Lévy, 201, p. 570).** Il est une combinaison interface + cospatialité + emboîtement, non par les relationnalités spatiales qu'il génère mais par les métriques qu'il révèle. L'installation de Kawamata révèle ainsi **une interface,** non en ce qu'elle permet de relier deux plans spatiaux (Quinconces et quais), mais en ce qu'elle catalyse et éclaire la discontinuité entre les rives de la Garonne. Il s'agit d'une interface par une optimisation de la métrique qui la caractérise : celle des limites. Le « *Footpath* » a également réalisé **un emboîtement** en ce qu'il optimise l'échelle du discours urbain de la ville, une maritimité réhabilitée dans une ouverture vers le Monde par l'estuaire. L'inclusion urbaine de l'œuvre d'art est ainsi profondément paradoxale. Là réside la **valeur de cospatialité** puisque le projet n'a pas laissé la société insensible. Les qualités traversogènes de l'événement ont actualisé une rencontre en dehors de la quotidienneté entre la population et un projet politique.

La diatigisation* configure cette interspatialité en une **incrémentation* ordonnée selon son propre rythme.** En ce sens, l'installation de Tadashi Kawamata a joué le rôle de commutateur* spatial. Et le Festival « Evento » celui de diaphragme pour modifier la profondeur de champ sur la ville. A partir du triangle des interspatialités, l'événement a fait fonction d' **« intermédiation »** pour reprendre le mot de Sutton (2011). L'œuvre d'art, avant d'être une passerelle, est un événement. Il y a sans doute là une parenté avec le *land art* (Volvey, 2010, 2013) dont le sens est d'**interroger l'inclusion**. Le traverser compose le temps de l'événement dans toutes ses dimensions. Il ne s'agit pas de l'appréhender à travers d'hypothétiques ponctualités, mais bien comme un ensemble de ponctuations* de résultat qui caractérise son achèvement*. **Les clés d'interprétation de la rythmique ou du cadencement sont donc opérationnelles dans l'espace du traverser.** Ainsi les spatialités composent-elles des points d'orgue. Le signe musical décline d'ailleurs le point en le surmontant d'un demi-cercle (document 79)[3]. Il ne faut surtout pas le confondre avec la métaphore intégrée dans la langue française, où l'expression renvoie à une acmé, un summum ou un point culminant. La forme italienne de *fermata* (ou *fermate*)[4] est beaucoup plus juste. En effet, la fonction d'un point d'orgue est de prolonger la note ou le silence sous lequel il est placé. C'est en quelque sorte une suspension passagère de l'unité de mesure, une dilatation de la valeur de temps de la note. Mais ce qui est tout à fait remarquable ici, c'est que l'exécution de cette suspension est laissée à la discrétion de l'opérateur.

3. Le point d'orgue peut être placé sur ou sous une note, mais également un silence voire une barre de mesure. Il est ainsi parfois question de « point d'arrêt ».

4. De *fermare*, « tenir ».

Document 79 – Le point d'orgue.

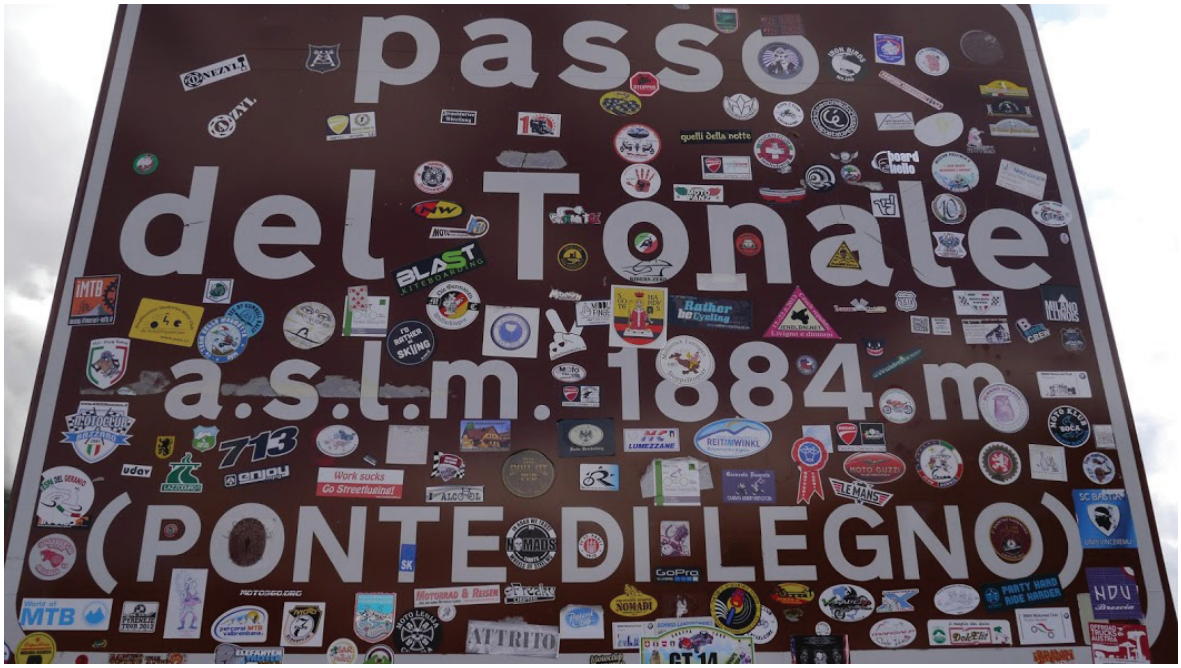
Dans le cas du « Footpath » de Bordeaux, le point d'orgue peut bien sûr être rapporté au fait que l'installation ait été maintenue plus d'un an au-delà du Festival Evento. Mais il me semble que **c'est surtout par l'extension d'une ouverture urbaine que le traverser de la rue a ici décuplé les métriques internes de la ville.** Le point d'orgue a ainsi permis l'ajointement dynamique de pièces urbaines disloquées. Construites en figures spiralées (figures 17 et 19), les agencements* spatiaux sont bel et bien des empilements de rythmes qui expriment de multiples formes d'accélération[5]. Par les pratiques, par les représentations, par les images, la ville s'est construite et a résonné au-delà d'elle-même. **L'interspatialité feuilletée est ici une forme de contrepoint, soit une configuration spatiale simultanée de plusieurs lignes rythmiques : les oscillations urbaines** (figure 6). Il s'agit là d'un mode d'appréhension **profondément sagittal.** Le temps du traverser ne peut en aucune façon être considéré comme cyclique. La destinée de la flèche est de ne pas revenir vers l'arc… Ce ne sont pas des étapes que l'on atteint, mais **une mise en relation qui fait lieu au sens où l'entend Maldiney**[6]. Le traverser devient **une forme de déhiscence intime du temps.** Ses

5. La fluctuation des écarts à l'axe de la spirale exprime cette accélération. Les rythmes spatiaux ne doivent alors pas être compris comme successifs (tels que semble l'envisager Rosa, 2010), mais bien comme empilés. Je rejoins en cela les interprétations faites par Raffestin (1975, 1990) ou Sutton (2011). Cette mise en tension de l'espace du traverser renvoie plus que jamais au *diathigê* démocritéen qui organise le vide* par les ponctuations* de résultat.

6. Mangematin, Nys et Younès, 1996, pp. 13-34.

acteurs sont les parties prenantes de la texture mouvante et abstraite d'un monde indéterminé. Les instants* spatiaux se cristallisent en un espace commun qui s'écrit par le langage et le récit*. Les procédés sont multiples pour freiner ou précipiter la narration qui les donne à voir et à ressentir : ralentis, accélérés, flashs... Le temps médiatique fait bien ici du traverser une sémiosphère.

Une autre focale est bien sûr celle du regard ; il s'agit d'ouvrir **en permanence des angles. Associé à la compétence métrique** (Lussault, 2013, p. 45), **il permet la « mise au point » du traverser**. Mais là encore, il faut se garder des contresens. Les « images arrêtées » dans le traverser ne sauraient le figer. Ce sont les inserts d'un échantillonnage* qui prend sens dans une trajectoire (figures 18, page 112 et 19, page 114-115). Ces images résultent en fait d'éclairages diffractés qui dilatent* et diluent le passage du temps. C'est bien ainsi par exemple qu'il faut saisir le sens spatial de ce panneau recouvert d'autocollants au Passo del Tonale (Italie) (document 80). Le **col routier** (Bernier, 2013) se révèle en effet un support sémiosphérique du traverser très intéressant avec toutes sortes d'empilements de plans spatiaux. Chacun affirme sa présence et/ou l'existence traversières d'une communauté, ici un club cycliste ou automobile, là telle ou telle association ou bien encore une signature identitaire régionale ou locale… **C'est une image du traverser.**



Document 80 – Le panneau recouvert d'autocollants du passo del Tonale (Italie) : une image du traverser.

Parco naturale Adamello Brenta entre le Trentin Haut Adige et la Lombardie, Christian Charles, août 2014.

Qu'il s'agisse d'expériences de métriques caractérisées par l'exceptionnalité ou la banalité, ce processus d'agencement d'images est typiquement celui du récit* spatial. A cet égard, il n'est du coup pas surprenant de trouver une **surabondance** de rubriques de journaux (page

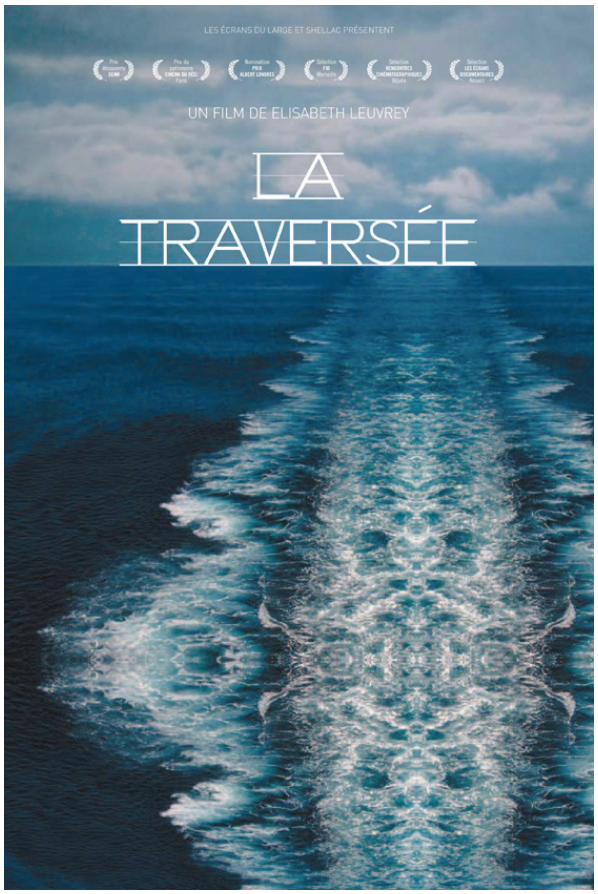
« Traversée » du Journal français Le Monde / Le Monde des Livres), d'émissions de radio (« Les Grandes Traversées » de France Culture[7]), de supports filmiques, fictionnels ou documentaires, qui affichent le **terme de traversée**. Dans ce domaine, des exemples récents peuvent être trouvés dans les mangas (« La traversée de l'espace » de Mazaku (2009-2011), « La traversée du temps », de Hosoda, 2007), le cinéma (« La traversée de Paris »[8], de Claude Autant-Lara, 1956, « La traversée du phare », de Redler, 1999 ; « La traversée » de Lifshitz, 2001 ; « La traversée » de Cornuau, 2011, etc. À Hollywood également, le titre « the crossing » ouvre une liste très large d'œuvres, avec par exemple les films de Ogilvie, 1990, de Schmidt, 1994, de Hamon, 2000, de Woo, 2013). Le genre documentaire reprend lui aussi très souvent cette dénomination. Parmi quelques productions récentes dans la sphère francophone, citons « La traversée » de Du Boys (2004-2005) autour du chanteur Yann Tiersen, « La traversée du Zanskar » de Marx (2011) qui relève du récit* déroulé, ou bien encore « La traversée » de Leuvrey (2009) (document 81).

Ce dernier, qui a connu un réel succès dans les sphères spécialisées, permet de questionner le passage de la traversée au traverser. Le titre me paraît en effet potentiellement trompeur. Recensant le film, le journal Le Monde (16 avril 2013[9]) le résume assez bien du point de vue de la

7. Exemples ici : http://www.franceculture.fr/emission-grande-traversee-marquises-terre-des-hommes ou là : http://www.franceculture.fr/emission-grande-traversee-looking-for-william-shakespeare

8. http://www.espacestemps.net/articles/traverser-lespace-2-2-2-2-2-2/

9. http://abonnes.lemonde.fr/culture/article/2013/04/16/bribes-de-vie-echangees-sur-le-ferry_3160665_3246.html



Document 81 – Le film « La traversée » d'Elizabeth Leuvrey (2013, 1h12') : le traverser en échec.

Affiche et images extraites du film.

traversée* : « Ni ici, ni là. Ailleurs. Du côté des corps soudain affranchis de leurs territoires, des paroles qui sortent du cœur, et des cœurs mystérieusement enclins à s'épancher. Vingt traversées ont été nécessaires à la cinéaste pour monter son film, qui les condense en un aller et un retour. L'intelligence du montage restitue en une continuité qu'on croirait hors du temps des fragments de conversations, à l'intérieur desquels prennent forme et s'interpellent des scènes, des personnages et des récits autonomes ». L'espace est questionné à travers des mouvements inscrits dans une alternance saisonnière. Ils sont réalisés par toute une population entre Marseille et Alger[10]. **L'outil documentaire peut d'abord paraître assembler des plans spatiaux à travers les enquêtes menées auprès des opérateurs sélectionnés.** Ainsi en va-t-il de ce témoignage[11] qui montre combien l'expérience traversière est articulée à la langue et au langage. « Je crois que je suis condamné à l'entre-deux. Par exemple je m'interroge des fois sur l'endroit où je vais mourir, de quel côté des deux rives je vais être enterré. Quand je reviens au bled, j'ai peur qu'on me fasse des reproches parce que je ne maîtrise pas assez l'arabe pour leur parler. Quand on ne maîtrise pas assez une langue, on ne peut pas donner une juste idée de ce que l'on pense et on peut pas se contenter de se taire. L'idéal serait peut être d'arriver à faire de deux mondes un troisième monde »… **Les rencontres filmées, les cadrages, les images… tout concourt à questionner l'espace référent* et le sens de la mise en relation.** Et c'est bien là que le bât blesse. Les traversées réalisées sont d'évidence marquées par l'exposition et l'engagement. Mais les opérateurs restent dans un mouvement de balancier marqué par les allers et retours. Point de mouvement sagittal ici. Les images de promotion comme celle de l'affiche du film sont sans équivoque. **Les opérateurs tournent le dos au sens de la marche pour regarder le sillage, soit ce qu'ils laissent derrière eux. Ils sont enfermés dans une recherche d'ici en se sentant de là-bas. Ils ne peuvent alors exister en tant qu'individus mobiles. L'écueil du territoire se manifeste** (figure 1) par toute une série de questions sur les « racines » et « l'identité ». Il n'y a ici ni frontière mobile, ni espace mobile. Pas même de vraies discontinuités. Cette lecture socio-réductrice externe des migrations empêche le traverser. Nous sommes dans un entre-deux, donc dans un espace délimitable et borné. Ce qui pourrait apparaître comme le plus évident des traverser n'en est donc pas un au bout du compte. C'est une aporie de traverser par écueil du territoire puisque les actants sont à la recherche d'un horizont. L'espace Méditerranée n'est pas pensé comme espace multicouche et les superpositions d'espaces ne sont pas traitées comme un ensemble cohérent. Il n'y a donc pas d'achèvement*.

10. Un parallèle peut être fait avec le Webdocumentaire « Dans les murs de la Casbah » déjà étudié ici (Bernier, 2013) : http://www.espacestemps.net/articles/espace-et-spatialites-du-traverser/

11. que l'on retrouve dans la bande annonce visionnable ici : http://www.youtube.com/watch?v=gve2B8p2i9o

Toute traversée n'est donc pas un traverser !

Ces populations n'en cherchent pas moins le moyen de donner un sens à leurs actes* traversiers et à leur inclusion dans le Monde. Il y a là une aspiration au Monde. Un Monde qui traverse.

Le Monde traversant

Parmi les différentes façons d'habiter le Monde, traverser renvoie à des figures spatiales qui envisagent la synchorie* par le mouvement. Lussault (2013) fait volontiers coïncider l' « avènement du monde » en tant qu'irréversible irruption d' **« un nouvel espace social d'échelle planétaire »** (*op. cit.* p. 16) avec la diffusion des deux premiers clichés de la Terre pris par des opérateurs humains depuis l'espace[12]. Ce n'est pas le cas de ces images prises par la sonde Cassini depuis Saturne (document 82)[13].

12. Ceux des astronautes américains William Anders, mission Apollo 8 (24 déc. 1968) et Romuald E. Evans, mission Apollo (7 déc. 1972).

13. Un autre cliché a été pris le même jour par la sonde Messenger depuis l'orbite de Mercure.

Document 82 – La Terre vue depuis Saturne : un écho spatial du Monde.

Cliché pris par la sonde Cassini, 19 juillet 2013) HJ avec AFP, Sciences et Avenir, 23/07/13.

Elles font évoluer notre regard sur l'*oïkos* de l'humanité. Les distances euclidiennes ont certes été déclinées dans tous les reportages : 1,5 milliards de km ou à peu près une heure et demie lumière. D'où bien sûr des décalages horaires. Mais c'est surtout un décalage* spatial auquel nous avons affaire ici. La Terre ne nous apparaît plus sur cette image que sous la forme d'**un petit point** lumineux en arrière plan. Mais, précisément en raison de l'intégration des images signalées par Lussault, notre force imaginante nous fait prendre conscience de notre habitat et de ses limites. Une contraction du regard que l'humanité porte sur elle-même. Le point efface l'image de la rotondité de la Terre qu'on avait pu se faire dans les années 1970. Nous saisissons ce qui est désormais **« un espace pertinent des humains à l'échelle planétaire » pour reprendre la formule de Lévy (2008).** Traverser l'espace prend ici un sens tout à fait inédit. Il ne s'agit pas tant de parcourir une distance interstellaire[14], selon des stratagèmes qui nous permettraient de nous abstraire des limites de la vie humaine, que de changer d'espace référent* dans la mise en relation. **Si ce point lumineux sur l'image de la NASA dit une position, elle n'est pas tant euclidienne que spatiale. C'est notre place, la place du Monde actualisée.** Traitée par des filtres rouge, bleu et vert combinés pour donner à cette image des « couleurs naturelles »[15], cette image a été prise par un appareil datant des années 1990 puisque la sonde a quitté notre planète en 1997. Comme un écho spatial, elle nous envoie en fait des images de nous-mêmes. **C'est une traversée* par simulation* procurative pour traverser. Ce nous est bien sûr l'humanité.** Et cette conscience de partager tous quelque chose en commun devient surdéterminant. Il y a bien là une aspiration à faire traverser le Monde. Ce qui se produit ici est partie prenante de l'historicité de l'humanité. C'est un mouvement irréversible. « La mondialisation est un événement qui change les temps du Monde », souligne Lévy (2008, p. 14). « Le Monde est un tout […] le principe « holographique » y joue : le tout ne se réduit pas à ses parties pas plus que les parties se réduisent au tout. Ainsi le Monde est un échelon, mais son existence se manifeste à toutes les échelles » (*op. cit.*, p. 16). **Je rajouterais volontiers dans et par tous les traverser.**

14. Comme un clin d'œil, le film de Christopher Nolan (le réalisateur de *Following* dont je m'étais servi comme support démonstratif dans « Exposition(s) ») à sortir en novembre 2014 s'intitule *Interstellar* et questionne ce type de traversées autant que la recherche d'un autre habitat pour les humains.

15. Ce qui veut dire ici perceptibles par nous.

Cette dilatation du Monde s'était déjà manifestée d'une façon spectaculaire un an plus tôt, quand Félix Baumgartner avait réalisé sa traversée* de l'atmosphère par un saut qui lui avait permis de battre toutes sortes de records dans le plan physique (document 83). Le traverser dont il est question ici n'est pourtant pas le sien.

Il faut en effet distinguer sa traversée et celle du Monde. La sienne propre s'inscrit dans le registre de l'exploit sportif et d'un franchissement de ses propres limites, psychologiques ou physiologiques. Une ascension en ballon stratosphérique, puis, équipé d'une tenue d'astronaute, un saut de près de 39 000 mètres, avec 4 minutes et 19 secondes de chute libre et le passage du mur du son ! **Le récit de la traversée est ici consubstantiel à l'action puisque sa publicisation mondiale est une des conditions nécessaires pour trouver**

Document 83 – Avec la traversée de Baumgartner (15 mars 2012), le Monde traverse quelque chose de plus que l'atmosphère.

Photograph: Handout/Getty Images, in Le Guardian.fr 15 oct. 2012 (14 oct. 2012).

les sponsors d'une opération dont le coût matériel est extrêmement élevé. Du point de vue de l'actant, c'est une forme de gratuité qui coûte cher. Et l'intention des sponsors est bien sûr d'événementialiser son saut. La photo rend partiellement compte de la variété et du nombre des instruments de récit*. De multiples caméras étaient en effet disposées dans et à l'extérieur de la nacelle pour « suivre » la traversée. **Si Félix Baumgartner aspire à sortir de l'oecumène par son geste, c'est par le fait de la médiatisation et le récit que l'*oïkos*, l'habitat humain, est dilaté**. Celui-ci est en effet mis en scène à travers l'image des continents ou bien encore la rotondité de la Terre qui joue un rôle de révélateur sémiosphérique. **C'est d'autant moins un traverser pour Baumgartner qu'il est tout seul. Ses actes servent en fait de support à des simulations* pour un éventuel traverser des autres. Les modalités de cette mise en scène sont en ce sens profondément urbaines. La « société Monde » se voit traverser. De façon très paradoxale, sa chute dilate* le Monde dans la verticalité et non plus dans l'horizontalité de l'étendue. Ce traverser-là est un événement mondial.**

Il interroge ainsi la société d'individus mobiles et la place de chacun d'eux.

Et bien sûr la place du « je » dans ce récit de chercheur en sciences sociales de l'espace qui trouve ici un achèvement*.

Au moment de « pointer » ce travail, une seule phrase s'impose : tout commence

Épilogue

Substances du traverser

•

Point

Le Dictionnaire Le Robert (Rey, dir., 2013, pp 1946-1947)
développe les cinq entrées suivantes pour définir le point :

- Portion non étendue (de l'espace et du temps). Peut renvoyer à une portion de l'espace déterminée avec précision ou à la partie précise et définie d'une durée.

- Degré, état d'une chose qui change.

- Action de poindre, état de ce qui point, pique.

- Marque, signe, objet visible extrêmement petit.

- Un des éléments d'un ensemble, mis en valeur.

« Mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur de ce monde »

Albert Camus, *Œuvres complètes* (1931-1944 (2006)), tome I, La Pléiade, p. 908.

Epilogue – Substances du traverser

L'exercice proposé ici relève de l'épilogue en ce qu'il propose une synthèse sémantique à travers une somme de définitions. Plus qu'un lexique, il s'agit d'identifier les notions qui composent le traverser. Le processus de sélection des entrées se présente ainsi comme un aboutissement de cet essai autour des figures spatiales du traverser. Il ne s'agit pas pour autant d'un point final. L'exercice de définition(s) est une proposition de cadre cohérent pour mes recherches. C'est un positionnement qui pour ces raisons assume l'absence de références bibliographiques.

Ce n'est donc pas seulement une clé de lecture en fin de travail. C'est le mouvement d'ensemble du volume qui conduit à faire ces propositions. Des écarts entre la définition stricte proposée dans l'épilogue et certaines formulations amenées au cours des démonstrations peuvent se présenter. Ce n'est pas à lire comme d'éventuels manques de cohérence, mais comme une progression maintenue visible vers une formalisation.

Parce que le traverser se réalise à travers le récit, la langue occupe une place primordiale qui rendait cet exercice nécessaire. Cette nécessité est à la fois interne et externe.

Cet épilogue peut pour cette raison être qualifié de traversier. **Sa première occurrence est l' « achèvement* ». Cela peut paraître relever du clin d'œil ou d'un hasard alphabétique. Il n'en est rien. Le traverser prend en effet sens dans son achèvement, dans une reconnaissance et une validation sociales post-circulatoires caractérisés par un accomplissement spatial. De la même façon, la dernière entrée est le « vide* spatial » auquel le traverser, comme forme d'habiter dans le champ de la mobilité, contribue à animer.**

Achèvement / parachèvement spatial du traverser

Ensemble des ponctuations* de résultat du traverser

L'appréciation du traverser est fortement liée à l'acte de langage et à l'embrayage vers le récit*. L'aspect, entre parole, langues et langage, est la clé qui déclenche le processus spatial visant à sauver (au sens de l'anglais informatique « save as ») le traverser. Ainsi, il n'y a pas de ponctualité(s) au sens où le traverser arriverait au temps et à l'acte spatial près. L'achèvement du traverser ne peut donc s'entendre que dans un cadre temporel interne. Les ponctuations* de cet *achievement* peuvent par exemple être posées de façon interrogative (so what?), exclamative (what a point!) ou transitionnel (; ou : signifiant what's up? what will happen after?), en points de suspension (what else?) ou d'énumération (point one, point two, etc). Verbe de résultat, « achever » jauge la qualité de la mise en relation. L'ensemble des actes* spatiaux prévus dans l'initialisation* du traverser est réapprécié par l'entremise du récit*. Dans le traverser, l'achèvement spatial correspond donc à une situation spatiale fondée sur un temps et un lexique bien précis. Une redéfinition partielle des termes initiaux de la transaction spatiale peut nécessiter des ajustements. Dans le cours du traverser, ils peuvent conduire à la requalification de l'achèvement et il est parfois indispensable de passer par une phase de parachèvement spatial (réalisation de finitions spatiales).

Actes traversiers

Modules d'actuations potentiellement associés pour composer l'action de traversée*

L'action de traversée* résulte de l'association plus ou moins sophistiquée (dans des plans synchroniques ou diachroniques, séquencés) d'actes mobilitaires. Ceux-ci caractérisent des modes de faire avec l'espace dans le mouvement traversier. Plusieurs modes peuvent ainsi être identifiés :

Passer

L'étymologie de pas- inscrit cet acte dans une métrique des limites et de leur gestion. C'est un potentiel d'interspatialité de type interface.

Franchir

Acte singulier qui repose sur une forme de transgression de la limite dont l'expression peut être d'épaisseur variable, linéaire comme ponctuelle. Cette caractéristique transgressive peut être valorisée comme contraction* de la traversée. Mais là réside aussi un écueil du traverser, dès lors que l'espace parcouru se substituerait à l'espace référent*.

Parcourir

Dans l'acte de parcourir, il est surtout question d'une étendue dans laquelle on circule en tous sens et toutes directions. Cet acte ne présente donc pas d'orientation interne.

Sillonner

Assez proche du précédent, l'acte de sillonner ambitionne cependant de laisser une trace susceptible d'aider à la réitération mobilitaire.

Cheminer

Acte qui consiste à faire du chemin, à avancer, à progresser, sous-entendu parfois avec difficulté et lenteur. S'il peut laisser des traces et s'inscrire dans une sémiosphère parfois très sophistiquée, le cheminement n'existe pas en dehors de ses propres coordonnées.

Cette liste demeure ouverte. Contourner, éviter… sont autant d'autres actes identifiables dans le traitement de l'action de traversée*.

Actualisation du traverser

Mode de réalisation du traverser

L'actualisation du mouvement est le passage de la motilité à la mobilité, de la puissance du projet traversier à sa mise en actes* spatiaux. En ce sens, le traverser peut être compris comme l'actualisation d'une traversée*. C'est la raison pour laquelle il est possible de parler d'actuation spatiale pour désigner l'organisation de la traversée en actes* spatiaux. Si ceux-ci peuvent être réitérés séparément, cela ne saurait assurer, à traversées* identiques, une reproduction des traverser à l'identique. Leurs éventuelles réactualisations doivent plutôt être entendues comme des mises à jour visant à donner au traverser une nouvelle actualité spatiale. Cette dernière peut être comprise comme l'ensemble des actes courants qui informent une actualisation. Toute actualisation du traverser se fonde ainsi sur une actualité spatiale.

Agencement spatial du traverser

Combinaison d'échantillons* spatiaux dont l'arrangement est destiné à réaliser le traverser

Processus qui s'inscrit dans une intentionnalité narrative dans lequel sont ordonnés des échantillons spatiaux qui peuvent être des instants* spatiaux, des ressentis, des émotions… La finalité est à la fois une préinvention du récit* et une réinvention de la traversée*. L'agencement spatial est avant tout un processus de sélection. Il s'agit d'un montage de séquences et d'incréments* spatiaux destinés à construire un contexte cohérent dans lequel va pouvoir s'épanouir le récit* dans toutes les fantaisies de l'opérateur.

Ancrages (externes et internes)

Dispositifs rythmiques utilisés dans la mise en récit* permettant de fixer *a minima* un espace de départ et un espace d'arrivée

Les expressions de « points d'ancrage » et de « points de fixation » exposent parfois à des contresens. Il ne s'agit pas ici de réduire les ancrages à de simples supports ponctuels dans l'étendue (les « points » de l'alpinisme et de l'escalade ou les cordes de Cavaletti du funambule par exemple). Les ancrages sont des artifices narratifs composés *a posteriori* qui servent non la traversée* mais le projet de récit* associé au traverser. En cela, le sujet du traverser « pousse racine » comme le suggère Wismann et non « émane » de racines héritées. Les ancrages permettent d' « aller vers » et non de « venir de ». Ils sont les révélateurs de la ligne fine entre l'écueil du territoire et l'espace du traverser. Dans l'exploitation du récit*, ces ancrages peuvent devenir ce que Lussault nomme les « prises et points d'appui », soit les hôtes d'un éventuel phénomène collectif ou communautaire.

Anté-traverser

A la fois moment et état spatial qui précède le traverser. Moment liminaire de la mise en relation

Dans le cadre d'une mise en mouvement toute motivée par la perspective d'un rendu récité, il s'agit du moment liminaire de la mise en relation. C'est un dispositif d'encadrement *a priori* des aléas susceptibles d'intervenir lors de la traversée*. L'aléa est ici l'écart entre les faits et leurs successions par rapport au projet initialisé* par le traverser.

A rovescio (traversée)

Effets de montage donnant l'illusion d'une traversée* réalisée à l'envers ou réitérée

Le traverser ne peut être cyclique ; il est profondément sagittal. Cela condamne toute possibilité de répétition absolue. Le sujet ne peut donc revenir sur ses pas. Si la traversée* peut être effectuée à l'envers, c'est-à-dire en une succession d'actes* visant à recouvrir une étendue parcourue, il ne saurait être question d'une réitération, fut-elle ordonnée de façon symétrique. Cette forme d'actuation ne ferait que décalquer des trajectoires à la manière d'un pavage répété. Par ailleurs, le « toucher traversant » ne souffre d'aucune interruption. Rebours, envers, retour ne sont que des composants leurrant du traverser. Ce sont des effets de montage.

Capital spatial du traverser

Ensemble des dispositions, des aptitudes, des mémoires et des compétences mobilisables dans le traverser

Le capital spatial du traverser doit être repositionné dans le traitement éthique et esthétique de la diatigisation*. Il est ainsi possible de distinguer un capital spatial brut et un capital spatial net. Le premier s'entend comme l'ensemble des compétences mobilisables en puissance par l'individu comme le suggère l'approche proposée par Lussault. Le second correspond à un capital interrogé dans un positionnement éthique et esthétique. Le capital spatial brut peut ainsi se comprendre comme le fondement de la motilité ; le capital spatial net définit l'assiette d'accessibilité. Cette assiette d'ordre cognitif est à la fois mobilisée dans le processus d'instanciation* et constitue une grille d'interprétation des faits de la traversée*. L'ensemble se retrouve au fondement même du traitement des informations du cloud* spatial. Le capital spatial net est en fait un filtre notamment mobilisé, consciemment et inconsciemment, dans le processus d'échantillonnage* lié à l'actualisation* du traverser.

Cloud spatial

Ensemble des ressources spatiales échantillonnées*, individuelles ou partagées et configurables par l'opérateur du traverser

Le cloud spatial est un ensemble de ressources spatiales échantillonnées,* tout au long des traversées*, par les acteurs. Il est alimenté dans la phase de récit* comme dans la phase active mobile en fonction des capacités techniques de communication mobilisées par les individus. L'aire formée par l'ensemble de ces ressources constitue un potentiel de rencontres spatiales et d'échanges d'ancrages*. Ces ressources en partage sont configurables et reconfigurables par tout opérateur de traverser intervenant dans ce nuage commun. Le cloud spatial révèle les formes relationnelles qui peuvent se tisser entre les traverser. Il est ainsi

alimenté par les différentes formes d'interspatialité qui caractérisent ce champ spatial. Le cloud spatial est en cela l'interspatialité de tous les traverser. Le traverser des traverser. Celui-ci compose des « découpes » (*across*), des « à travers » (*through*) et des « au-delà » (*beyond*).

Commutateurs spatiaux du traverser

Ensemble des lieux spécifiques associés aux moyens mobilitaires qui permettent d'assurer le transfert* spatial

Dans le traverser, le commutateur spatial permet d'assurer la mise en relation entre différents plans spatiaux. Il doit être distingué du cloud* en ce que celui-ci correspond au phénomène issu de la mise en relation. Ici, il est plus question du moyen d'une cohérence spatiale que de la qualité de celle-ci. En ce sens, le commutateur est une appellation générique qui n'est pas redevable de la seule catégorie d'interface telle qu'a pu le définir l'analyse spatiale. Plus que des intégrateurs scalaires, il s'agit d'intégrateurs spatiaux. Ce sont des ponctuations* de l'habiter poly-topique qu'est le traverser.

Contraction, dilatation et condensation spatiales

Ensemble des phénomènes présidant à la réalisation sociale des actes traversiers

Les conditions de production du traverser s'exercent dans une métrique interne. L'expérience du traverser se construit dans une tension entre intime et extime qui préside à la confrontation entre un espace public et un espace du privé. Le traitement de la distance de l'un à l'autre peut être exploratoire (virtualité de dilatation) ou intrusif (virtualité de contraction). La dilatation correspond à une forme d'épanouissement du sujet alors que la contraction révèle un repli spatial de celui-ci. L'actualisation* de la dilatation est l'exploration quand l'actualisation* de la contraction est l'intrusion. La condensation spatiale est la substantivation du traverser sous la forme d'un point qui témoigne de l'état d'achèvement*. Elle qualifie la forme de publicisation du récit*.

Décalage spatial

Toute forme de manifestation des écarts dans le traverser

Il y a trois grandes familles de décalages spatiaux qui s'expriment par les ponctuations* du traverser : celle associée à l'initialisation* (écart entre le projet instancié* et son actualisation*), celle de la mise en relation de traverser singuliers (le cloud* spatial) et celle de résultat (projet de publicisation). Le traverser résulte du traitement des écarts qui composent le décalage entre le projet instancié* et l'appréciation intime de l'état d'achèvement*.

Diatigisation

« Toucher traversant », processus de mise en relation et de coordination des interspatialités

En référence au « *diathigè* » démocritéen, la diatigisation est un processus qui se déroule dans le cadre d'une mise en relation avérée. Dans la pensée atomiste, le « toucher traversant » exprime le mouvement par lequel l'atome se traverse lui-même, si tant est qu'il est une onde, une ligne, un filament qui se propage dans le vide*, une des forces mêmes du vide*. Il s'agit donc d'une ligne de force qui se propage selon son propre rythme (le « *rhuthmos* » étant sa propriété principale). Ce processus de mise en relation et de coordination des familles d'interspatialité fait du « *diathigè* » l'interspatialité la plus accomplie. Les espaces s'organisent de proche en proche à partir de l'individu ou du groupe social et la traversée* se réalise dans une proximité. La diatigisation est du coup un exercice par définition local. Nous sommes bien ici dans un espace non euclidien, dans lequel le local n'est pas ce que l'on peut croire dans un plan de base. La diatigisation est ainsi l'essence même du traverser.

Échantillon(nage) spatial ou sampl(e/ing)

Extrait et processus d'extraction d'instants* spatiaux réutilisables dans un nouvel agencement* spatial

L'opération d'échantillonnage d'instants* spatiaux nécessite, de façon isolée ou synchronisée, tout ou partie des compétences spatiales de l'individu engagé dans la traversée*. Elle est réalisée tout au long du traverser, de son instanciation* à son actualisation*, de son récit* à sa validation sociale. Les fragments et les pièces accessibles sont identifiés comme capital* spatial net à l'issue du processus d'extraction. Les échantillons sélectionnés sont rangés dans le cloud* spatial et sont alors disponibles pour de nouveaux agencements*.

Engagement / Exposition

Formes d'expression modulées de la spatialité de l'individualité dans le traverser et mesures de l'implication de l'individu dans son action

Dans le traverser, la spatialité de l'individualité s'exprime entre une ouverture spatiale et un gradient d'implication opéré à partir du capital* spatial du traverser. L'ouverture consiste ici en un ensemble de dispositions qui expose le sujet dans l'action mobilitaire, c'est-à-dire qui le mettent plus ou moins en vue mais aussi en danger. L'exposition est l'expression de cette ouverture définie selon des modalités singulières. Elle se fait grâce à la mobilisation de compétences spatiales agencées selon des combinaisons variables : l'engagement.

Grands-espaces

Ensembles de phénomènes qui s'inscrivent dans des expériences de métriques caractérisées par l'exceptionnalité, en référence à des écarts de forte amplitude et de forte intensité

Dans le traverser, les grands-espaces* doivent être étudiés comme un type de spatialité, archétype d'une scopie de l'espace à l'origine de spatialités mythiques. C'est ce qui les différencie des « grands espaces » qui se rapportent à l'étendue. Le trait d'union vise à substantiver un ensemble de formes de régulation sociale des relations de distance. Les grands-espaces sont avant tout des angles et non des échelles. Il s'agit d'une aspiration scopique holistique dans l'immédiateté de l'appréhension qui tend à l'état synchorique*. L'amplitude de l'angle se mesure dans le traverser. Ce n'est pas une affaire de réduction, mais bien d'intensité. Traverser les grands-espaces renvoie à une spatialité de mouvement en lien avec des sensations qui n'existeraient pas sans cela, une expérience constructive de soi.

Incrémentation spatiale (incrément)

Processus de combinaison d'échantillons* élémentaires en instants* spatiaux ordonnés

L'incrémentation spatiale consiste à discrétiser des échantillons* stockés dans le cloud* spatial au moyen d'un traitement séquentiel. Il s'agit d'un programme d'optimisation des échantillons* qui les valorise en instants* spatiaux. En cela, l'incrémentation est une modalité de la production du récit*. L'incrément est une quantité minimale d'informations qui a la fonction de liaison narrative entre les évènements.

Initialisation

Programmation du capital* spatial constitutive d'un projet de traverser

L'initialisation est un processus mobilisatoire qui anime l'antétraverser*. Il s'inscrit dans une dialogique avec l'achèvement* à travers sa (ses) ponctuation(s)* et un ensemble de simulations* et de transferts* spatiaux associés à la mobilisation du capital* spatial brut. Ce processus, orienté par une intentionnalité et un projet, dessine une « spatialité originaire » particulièrement corporéisée. Dans l'initialisation autant que dans l'actualisation* du traverser, le corps exerce une fonction de reconnaissance, une continuité avec le Monde. Cela constitue une première mobilisation des compétences spatiales de l'aspirant-traverseur.

Instanciation / instancié

Processus de production d'un instant* spatial référençable en tant que point d'ancrage*

L'instanciation est une matrice d'actualisation* du traverser. Elle est ce processus d'intermédiation entre l'initialisation* et la réalisation du mouvement. Elle opère une forme de réduction du temps par un phénomène de concentration des motivations du projet. C'est la composition du sens initial de la traversée*.

Instant spatial

Précipité de l'instanciation*, point d'ancrage* du traverser

L'instant spatial se caractérise par sa densité et sa cohérence. En cela, il ne peut qu'être saisi comme un tout. Il mobilise les ressources du capital* net de l'opérateur spatial. L'instant est donc une création spatiale qui optimise un espace de stockage réservé. Points d'appui du récit* qui les circonscrit et les valide en tant que points d'ancrage*, les instants spatiaux sont aussi recomposables par celui-ci. Dans la diatigisation*, ce sont les atomes du vide* spatial imageables par exemple par le pixel en photographie ou le point chez les pointillistes comme Maurice Denis.

Ponctuations (du traverser)

Toute forme de marquage rythmique qui renseigne l'espace du traverser

Le traverser est avant tout affaire de langue et de langage. De son initialisation* à son achèvement*, les ponctuations renseignent rythmiquement le sens donné aux instants* spatiaux et au vide* spatial. Le point constitue la figure essentielle du traverser. Il est décliné sous toutes ses formes respiratoires et tonales, comme l'interrogation, l'exclamation, la temporisation, l'énumération, la suspension… Le traverser est une mise en tension, une onde. Ainsi, on ne saurait parler de ponctualité(s) au sens où un traverser pourrait arriver au temps et à l'acte spatial près.

Récit spatial du traverser

Modalité de publicisation du traverser ordonnée pour donner un sens à la mise en relation

La mise en récit est une condition *sine qua non* du traverser. Sans l'actualisation* qu'elle représente, la traversée* n'est rien qu'un parcours. Plusieurs formes narratives sont envisageables, depuis l'agencement* classique d'une succession temporelle d'actions jusqu'à des expressions synchoriques* de type affiches. Le récit est composé par un agencement* d'échantillons* sélectionnés dans le cloud* spatial par les opérateurs en fonction d'une intentionnalité narrative. Cette dernière

est le point de projection du récit. En cela, le récit spatial du traverser se comprend comme une recomposition *a posteriori* de l'arrangement des instants* opérés dans la diatigisation*.

Référent (espace)

Espace de mise en relation identifiable pour ses propres qualités relationnelles

Toute traversée* nécessite l'identification d'un espace de départ et d'un espace d'arrivée. Il s'agit alors d'espaces de référence. L'espace référent, lui, s'appréhende dans et par l'action de mise en relation. C'est justement pour ses qualités relationnelles que l'opérateur est en mesure de l'expérimenter comme tel. Le traverser vient accomplir une fonction sociale à travers et en dehors de l'espace référent. Celui-ci se construit dans une confrontation entre sa dimension commune, définie par sa fonction sociale externe, et ses dimensions individuelles fondées sur des métriques internes. Ductile et fractionnable, l'espace référent recompose identités et altérités. Si l'espace public peut être assimilé à un espace référent, tout espace référent n'est pas nécessairement un espace public.

Simulation

Représentation d'un engagement* qui vise à métriser l'exposition* de l'opérateur dans l'expérience du traverser

Pour le traverser, les simulations constituent une modalité d'expérimentation qui engage le sujet spatial dans toutes ses dimensions, corporelles et cognitives. En ce sens, on ne saurait parler de virtuel ou de virtualité. De la même façon qu'Internet est bien un espace réel, l'expérience du traversaute* combine des sensations physiques, psychologiques. Il y a bien ainsi une matérialité de la simulation, jusque dans le recours nécessaire à des objets médiateurs. La substitution de la projection à l'exposition* repose sur une dilatation de l'instant* spatial qui n'est jamais qu'un décalage*. La mise en œuvre de simulations permet d'envisager spatialement l'ouverture. Diverses formes de simulations sont réalisables : projectives, informatives, et procuratives. Les simulations projectives consistent dans l'articulation entre, d'une part, une mémoire cumulative et sélective des faire spatiaux du traverser et, d'autre part, une projection de soi dans un futur de l'expérience du traverser. Elles n'ont pas de valeur prédictive. Les simulations informatives sont le recours à des formes de récit* déjà publicisées en vue d'encadrer sa propre exposition*. C'est une forme de prévention des risques du traverser. Cette méthode est fondée sur des calculs simulatoires et se présente déjà comme une forme imagée de premier engagement*. Les simulations procuratives sont une autre forme de médiation dans la mise en relation opérée par le traverser. Elles doivent être comprises comme des conduites relationnelles pour partie déléguées et partagées

et offrent des possibilités expérientielles. Tout cela concourt à faire des simulations des représentions simulant les grandeurs réelles par des signaux appropriés.

Synchorie (synchorique – synchorisation)

Etat spatial de convergence avérée de spatialités dans l'espace du traverser

Plus qu'un dérivé phonétique issu de la synchronie, la synchorie tend à qualifier les conditions de production d'une cohérence spatiale. En cela, l'état spatial désigné par ce terme est indissociable du qualificatif du processus relatif à un traverser singulier (synchorisation) et de la qualité propre de son agencement (synchorique). La racine grecque *chôra* est ici mobilisée pour sa valeur relationnelle. Le préfixe *syn* renvoie à une production de quelque chose de partagé et qui prend une signification commune par le traverser. Tout cela fait de la synchorie un état existentiel dans lequel peut s'exprimer et s'éprouver l'espace public.

Transfert spatial

Ensemble des translations opérées par l'individu spatial d'un instant* dans un autre

Si le traverser est par définition local, le transfert spatial est une modalité de traitement des décalages* qui permet de recomposer les liens relationnels de l'opérateur à ses propres ancrages*. L'individu peut, par là, s'approprier les instants* d'un autre opérateur, les faire siens ou projeter les instants* sur des ancrages* délocalisés. Ces translations peuvent animer une simulation* informative. Le transfert est donc un transport du sujet spatial par un jeu de représentations. Il produit des images de l'instant*.

Traversabilité (régime de)

Ensemble des règles et des facteurs qui permettent l'actualisation* de la mise en tension spatiale en traverser

Un certain nombre d'attributs coordonnés rendent possibles le traverser et permettent la caractérisation de sa mise en tension. Un espace est traversable dans la mesure où des acteurs spatiaux peuvent appréhender dans sa globalité la mise en relation initiale. Le régime de traversabilité est en ce sens un régime de métrise. Il repose sur un ensemble de conditions relatives à la constitution des ensembles sociaux, à la référence à l'altérité et à l'obstacle, à l'ensemble des spatialités spécifiques engagées, aux niveaux de conscientisation et aux types d'implication. Son articulation peut être générique ou singulière. La composition rythmique signe l'agencement des ancrages* qui se comprend comme une révélation du traverser.

Traversaute

Dénomination d'un opérateur traversier usant de simulations* numériques

Le terme de traversaute, né d'une contraction entre traverseur et internaute, vise à identifier un type d'opérateur singulier par ses faire spatiaux. Le parcours et la mise en relation d'ancrages* numériques sont effectués avec des intentions simulatoires*. Parce que l'exposition* est moindre et qu'une réversibilité apparente semble envisageable, le potentiel de sérendipité peut paraître accru. En fait, la surabondance d'ancrages* à disposition conduit à une irréversibilité cumulative qui garantit la propriété non reproductible du traverser. La somme des expériences traversières publicisées fait d'Internet un espace commun qu'il faut considérer comme réel. La virtualité réside dans la démultiplication des possibles. C'est un état de potentialité qui constitue le capital* brut accessible au traversaute.

Traversée

Action de mouvement, identifiable par un espace de départ et un espace d'arrivée, et combinant des actes* mobilitaires

La traversée est une action de mouvement nécessairement composite. C'est une expérience support en attente d'actualisation*. C'est un capital* spatial brut, dont le spectre s'étend du physique au psychologique, du ressenti à l'éprouvé. La mise en récit* peut en faire un capital* spatial net. Toute traversée ne conduit pas au traverser, mais tout traverser passe par une traversée.

Traverser

Forme d'habiter dans le champ de la mobilité

Le traverser est un habiter poly-topique qui se fonde sur le traitement des écarts qui composent le décalage entre le projet instancié* et l'appréciation intime de l'état d'achèvement*. Il s'inscrit dans un champ de la mobilité qui ne connaît de métrique qu'interne et individuelle et dont le traitement ne peut être que local. Le traverser est une validation sociale d'une pratique de l'espace ordonnancée *a posteriori* qui met en relation un espace de départ et un espace d'arrivée. Cette mise en relation s'effectue par une action circulatoire définie et projetée pour faire sens à travers et en dehors d'un espace référent*. Le traverser est ainsi une sémiosphère. Organisée et finalisée, cette action relève d'un arrangement spatial dont la morphologie révèle des empilements de rythmes. Elle se compose d'une succession d'intentionnalités, *a minima* celles de l'instanciation* et de la publicisation.

Traversité

Qualité de ce qui est traversif

Le traversif renvoie aux propriétés et aux capacités de mise en relation et d'ordonnancement des plans spatiaux par le traverser. L'intensité du traversif est redevable du régime de traversabilité*. La traversité est la caractérisation de l'ouverture spatiale actualisée par la diatigisation*.

Vide spatial

Substance du Tout

Le vide spatial n'est pas le néant. Dans la pensée atomiste en particulier, le vide est ce qui est composé de l'ensemble des atomes dont le mouvement originel, défini par Démocrite comme une vibration ("*palmos*"), précède l'apparition des corps. Le vide est alors ce qui se tient « en-dessous » de toute construction sociale. Il porte en puissance la diatigisation* et d'une certaine façon la société multidimensionnelle. L'espace commun.

Bibliographie

A

Abler R., Adams J., Gould P., 1972. *Spatial organization : the geographer view of the world*. London Prentice Hall International, 587 p.

Aliprandi L., Aliprandi G., 2005. *Les Grandes Alpes dans la cartographie (1482-1885)*. 2 vol., Libris, 360 et 384 p.

Amilhat-Szary A.-L., 2011 a. Habilitation à diriger des recherches, Grenoble 1, (Vol.1 : CV élargi, Vol.2 : *« Montrer le Monde, Itinéraire Scientifique Subjectif »* ; Vol. 3, Sélection de Publications) ; sous la direction de Mme Marie-Christine Fourny.

Amilhat-Szary A.-L., Fourny M.-C., 2011 b. L'art aux limites nationales. Petite lecture géopolitique et géosymbolique des productions artistiques des frontières. *Mirmanda, revista de cultura | revue de culture*, Catalogne.

Amilhat Szary A.-L., 2012 a. « The geopolitical meaning of a contemporary visual arts upsurge on the Canada/US border ». *International Studies*, vol. 4, n° spécial « Canada after 9.11 » : p. 953-964.

Amilhat Szary A.-L., 2012 b. « Que montrent les murs ? Des frontières contemporaines de plus en plus visibles ». *Études Internationales*, vol. XLIII, n° 1 : p. 67-87.

Amilhat Szary A.-L., 2013. « L'artiste passe-muraille ? ». *EspacesTemps.net*, Travaux, 19.11.2013 http://www.espacestemps.net/articles/lartiste-passe-muraille-la-resistance-au-passage-du-mur-entre-israel-et-la-cisjordanie-2/

Amilhat Szary A.-L., 2013. « Vers un alpinisme expérimental ? Deux tours des frontières alpines en perspective, Lionel Daudet / John Harlin, 2011-12 ». *Journal of Alpine Research / Revue de géographie alpine*, 101-2. DOI : 10.4000/rga.2125

Amilhat-szary A.-L., Fourny M.-C., (dir.), 2006. *Après les frontières, avec la frontière, Nouvelles dynamiques transfrontalières en Europe*. Éd. de l'Aube, 170 p.

Andrieu B., 1993. *Le corps dispersé*. L'Harmattan, 450 p.

Anokhin P.K., 1974. *Biology and Neurophysiology of Conditioned Reflexes and Their Role in Adaptative Behavior*. Oxford Pergamon, 574 p.

Anonyme, 1974. « L'arbre du Ténéré est mort ». *Bois et Forêts des Tropiques*, 153, pp. 61 -65.

Ascher F. et Appel-Muller M., 2007. *La rue est à nous…tous (« The street belongs to all of us »)*. Au Diable Vauvert, 308 p.

Audouin-Dubreuil A., 2007. *Croisière Jaune : sur la Route de la Soie*. Grenoble, Glénat, 192 p.

Augé M., 1985. *La traversée du Luxembourg*. Hachette, 195 p.

Augé M., 2009. *Pour une anthropologie de la mobilité*. Payot, 91 p.

Augoyard F., 1979. *Pas à pas. Essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain*. Collection « Espacements » dirigée par Françoise Choay, Seuil, 186 p.

Augustin J.-P., 2007. *Géographie du sport, mondialisation et spatialités contemporaines*. Armand Colin , 224 p.

Augustin J.-P., (dir.) 2011. « Cultures sportives et géographie ». *Annales de Géographie*, n° 680, Introduction : le sport, attracteur d'organisation sociale et intermédiaire de la mondialisation, pp 353-360 et article « Qu'est-ce que le sport ? Cultures sportives et géographie », pp 361-382.

Augustin J.-P., 2013. Article *« Sport (Espace et) »*. *In* Lévy J., Lussault M., (dir.). 2003. *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Belin, pp. 953-955.

B

Bachelard G., 1949. *Le rationalisme appliqué*. PUF, 360 p.

Bachelard G., 1967 (1957). *La poétique de l'espace*. Presses Universitaires de France, 215 p.

Bach y Rita P., 1994. *Sensory substitution, volume transmission and rehabilitation: emerging concepts*. *In* I.L.L.I.S. (ed.) Neurological Rehabilitation, Blakwell, pp. 457-468.

Baecque A. de, 2014. *La traversée des Alpes. Essai d'histoire marchée*. Bibliothèque des histoires, Gallimard, 427 p.

Bahne C., 2005. *The Complete Guide to Boston's Freedom Trail*. Newtown Publ., 80 p.

Barthes R., 1970 (1957). *Mythologies*. Points Essais, 274 p.

Barthes R., 1980. *La chambre claire : note sur la photographie*. Éditions Cahiers du cinéma, Gallimard-Seuil, 192 p.

Beaude B, 2008. *Internet, lieu du Monde*. *In* Lévy J., *L'invention du Monde*. Sciences Po, Les Presses, pp. 110-131.

Beaude B. 2012. *Internet, changer l'espace, changer la société : les logiques contemporaines de synchorisation*. FYP Edition, 256 p.

Beaude B., 2013. *Synchorisation. In* Lévy J., Lussault M., (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris, Belin, p. 972.

Beck R., 2009. *La promenade urbaine au XIX^e siècle.* Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest, PUR, pp. 165-190.

Belle D., 2010. *Parkour*. Intervista éd, 130 p.

Bergson H., 1939 (1965). *Matière et mémoire. Essai sur la relation du corps à l'esprit*. Paris, PUF, 282 p.

Bergson H., 2009. *Durée et simultanéité*. Paris, PUF, 516 p. (édition critique dirigée par Frédéric Worms)

Bergson H., 2009. *L'énergie spirituelle*. Paris, PUF, 540 p. (édition critique dirigée par Frédéric Worms).

Bernheim F., 2004. *Guide de la publicité et de la communication*. Larousse, 336 p.

Bernier X., 2003. « Les cols routiers français de haute altitude : approche multifactorielle des enjeux environnementaux et territoriaux liés aux transports ». *Les Cahiers Nantais*, 60 " Transports, environnement et pratiques territoriales ", Nantes, Septembre 2002, pp. 67-76.

Bernier X., 2003. « Les cols routiers dans la traversée des montagnes françaises : essai de définition par les pratiques spatiales », Actes du Colloque " Traverser les montagnes ", Chambéry-3 et 4 oct. 2002. *Collection EDYTEM – Cahiers de Géographie,* pp. 91-102.

Bernier X., 2005. Transports et montagne : quelle spécificité pour les systèmes nodaux ? Proposition d'un modèle synthétique illustré à travers l'itinéraire transalpin Grenoble-Bourg-d'Oisans-Briançon–Suse. *Cahiers Scientifiques des Transports*, 48, pp. 81-97.

Bernier X., 2007. *"Mountain roads as heritage objects : towards a typology of heritage status development processes"*, 11th World Conference on Transport Research (11e conférence mondiale sur la recherche dans les transports). June 24-28, 2007 - University of California Ed., Berkeley CA, USA, 13 p.

Bernier X., 2007. « Les dynamiques réticulo-territoriales et la frontière en zone de montagne : approche typologique ». *Flux*, n°70, pp. 8-19.

Bernier X., 2007. « Cols, culs-de-sac et voies de passage : une lecture de Pralognan par les transports ». *In* Laslaz L. (dir.), *Pralognan, capitale de la Vanoise*, éd. L'Edelweiss, pp. 103-122.

Bernier X., 2007. *« Des itinéraires touristiques aux manifestations et pratiques sportives : les nouveaux usages des routes de montagne »*. Actes du 6e colloque « Au seul souci de voyager ». Carcassonne, 27-29 avril 2007, pp. 15-22.

Bernier X., 2009. *« La patrimonialisation des routes : le cas de la Suisse – Essai de modélisation des trajectoires patrimoniales des routes de montagne appliqué aux réseaux de transports suisses ». In* Fumey G. *et al.*, (dir.), « Mobilités contemporaines - Approches géoculturelles des transports », Ellipses, pp. 205-216.

Bernier X., 2009. « La neige, la nuit ». *La Géographie,* pp. 9-15.

Bernier X., 2010. "Lebanon viewed through its transportation networks : a "fluid network" in a fragmented territory ?". *Asia and Pacific Studies*, n° 7/2010, pp. 33-49.

Bernier X., 2010. "Regional airports and the accessibility of mountain areas : networks, importance and contribution to development. *International Journal of Sustainable Development and Planning,* vol. 5, n° 2, 2010, WIT, pp. 130-140.

Bernier X., 2013a. « Espace et spatialités du traverser ». *EspacesTemps.net*, Traverses, 23.09.2013 http://www.espacestemps.net/articles/espace-et-spatialites-du-traverser/

Bernier X., 2013b. « Traverser l'espace». *EspacesTemps.net*, Travaux, 22.10.2013 http://www.espacestemps.net/articles/traverser-lespace/

Bernier X., 2013 c. « Marges et périphéries des routes touristiques et des itinéraires culturels : quelles interspatialités ? Quelques réflexions à travers les routes de montagne ». *Cahiers de Géographie du Québec*, vol. 57, n° 162, pp. 359-378.

Bernier X., 2013d. "Sur les pas d'Alexandre Dumas : approches géographiques du « Voyage en Suisse »". *Géographie et Culture*s, 88, pp. 209-231.

Bernier X., 2014a. "Les mobilités touristiques dans la verticalité des territoires de montagne. Les différentes logiques spatiales d'accès aux stations d'altitude" , pp. 381-395. *In* Duc G., Perroux O., Schiedt H.-U, Walter F., (éd.), Histoire des transports et de la mobilité. Editions Alphill, Presses Universitaires Suisses, 460 p.

Bernier X., 2014 b. « La montagne pour tous » : forces et faiblesses d'un slogan. L'acceptation sociale des espaces protégés au défi de leur accessibilité, une approche par la modélisation ». *In* Laslaz L., Gauchon C., Duval M., Heritier S. (dir), *Les espaces protégés. Entre conflits et acceptation*, Belin – coll. Mappemonde, pp. 196-208.

Bernier X., Gauchon C., 2007. « Les dialectiques d'ouverture/fermeture d'une vallée alpine – Les évolutions d'un espace touristique tributaire des conditions d'accessibilité : le cas de la Tarentaise ». *Collection EDYTEM – Cahiers de Géographie,* n°4, pp. 155-162.

Bernier X., Gauchon C., 2013. *Atlas des montagnes*. Éd. Autrement, 96 p.

Bernier X., Sutton K., 2012. « Un patrimoine fortifié de montagne à l'épreuve de sa reconversion. L'exemple de Briançon ». *In* Berthier-Foglar S., Bertrandy F., « *La montagne : pouvoirs et conflits de l'Antiquité au XXI^e siècle* ». P.U.S. pp. 299-314.

Bernier X., Sutton K., 2012. « Les fragmentations d'un territoire fortifié : Briançon à l'épreuve de sa labellisation ». *Mappemonde*, n°108 (4-2012).

Bernier X., Zembri P., à paraître 2014. « Vers une intermodalité « douce » ? Le recours à l'aviation d'affaires et aux vols à la demande pour l'accès à quelques stations de luxe des Alpes ». *In* Chapelon L., *L'intermodalité en questions - Durabilité, accessibilité, mobilité*. Hermès.

Bernstein N.A., 1967. *The Coordination and Regulation of Movement*. New-York, Pergamon Press, 196 p.

Bernus E., 1967. Cueillette et exploitation des ressources spontanées du Sahel nigérien par les Kel Tamasheq. *Cahiers ORSTOM*, 4, Sc. Hum, pp. 31-52.

Bernus E., 1970. « Espace géographique et champs sociaux chez les touaregs Illabakan ». *Études rurales*, n° 37-38-39, pp. 46-64.

Bernus E., 1981. *Touaregs nigériens. Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur*. Paris, ORSTOM éd., 508 p.

Bernus E., 1982. « Territoires nomades. Approche d'un géographe ». *Production Pastorale et Société*, n° 11, 84-90.

Bernus E., 1986 a. « Mobilité et flexibilité pastorales face à la sécheresse ». *Bulletin de liaison,* n° 8, Paris, ORSTOM, pp. 137-144.

Bernus E., 1986 b. « *Aïr, le pays ; la mise en place des populations ; le peuplement actuel ; les techniques agricoles* ». Encyclopédie Berbère, vol. III, Aix-en-Provence, Edisud, pp. 342-346, 352-355, 356-357, 357-363.

Bernus E., 1988. « La représentation de l'espace chez les touaregs du Sahel ». *Mappemonde*, n°3, pp. 1-5.

Bernus E., 1991. « Montagnes touaregs. Entre Maghreb et Soudan : le « fuseau » touareg ». *Revue de Géographie Alpine*, t. LXXIX, 1, Grenoble, pp. 117-130.

Bernus E., 1995. « *Perception du temps et de l'espace par les touaregs nomades sahéliens* ». *In* Claval P. et Singaravelou (dir.), *Ethnogéographies*. Paris, L'Harmattan, coll. « Géographie et Cultures », pp. 42-50.

Bernus E., 1999. « *Nomades sans frontières ou territoires sans frontières* ». *In* Bonnemaison J., Cambrézy L. et Quinty-Bourgeois L. (dir.), Les territoires de l'identité. Le territoire, lien ou frontière ?, tome 1, Paris, L'Harmattan, coll. « Géographie et cultures », pp. 33-41.

Berque A., 1982. *Vivre l'espace au Japon*. P.U.F., 222 p.

Berque A., 1993. *Du geste à la cité – Formes urbaines et lien social au Japon*. Gallimard, 247 p.

Berque A., 1996. *Être humains sur la terre, logique du lieu et œuvre humaine*. Paris, Gallimard, 212 p.

Berque A., 2000. *Écoumène, introduction à l'étude des milieux humains*. Paris, Belin, 271 p.

Berque A., 2010. *Histoire de l'habitat idéal – De l'orient vers l'occident*. Ed. du Félin, 393 p.

Berthoz A., 2013. *Le sens du mouvement*. Odile Jacob sciences, 345 p.

Bessin M., Bidart C., Grossetti M. (dir.), 2010. *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*. Paris, La Découverte, 397 p.

Billard G., Chevalier J., Madore F., 2005. *Ville fermée, ville surveillée : la sécurisation des espaces résidentiels en France et en Amérique du Nord*. Presses universitaires de Rennes, coll. « Géographie sociale », Rennes, 235 p..

Bing X., 2013. *Une histoire sans mots*. Grasset, 112 p.

Blanchard P., Lemaire S., 2003. *Culture coloniale. La France conquise par son empire, 1871-1931*. Paris, Autrement, 256 p.

Blanchard R., 1941. *Les Alpes occidentales*. T2, *Les cluses et le sillon alpin*. Arthaud, 355 p.

Bornaz N., 2008. *Parkour : l'art de subvertir le rapport à l'espace public. In* http://biblio. recherche-action.fr

Bourdeau P., Lebreton F., 2013. Les dissidences récréatives en nature : entre jeu et transgression.Exploration liminologique. *EspacesTemps.net,* http://www.espacestemps.net/articles/les-dissidences-recreatives-en-nature-entre-jeu-et-transgression/

Bozonnet J.-P., 1992. *Monts et mythes : l'imaginaire social de la montagne*. PUG, 294 p.

Braas M, 2008. *L'escalade, De la salle aux grandes parois*. Glénat, 144 p.

Brentano F., 2008 (1874). *La psychologie au point de vue empirique*. Vrin, 495 p.

Brooks R., 1999. *Cambrian Intelligence. The Early History of the New AI*. MIT Press.

Brunet R., 2008 (avril). *L'image du mois. La capture du sillon alpin*. http://mappemonde.mgm.fr/actualites/sillon_alp.html

Brunet R., Ferras R., Thery H., 1992. *Les mots de la géographie. Dictionnaire critique*. Paris : Reclus Documentation Française, 445 p.

Buache Ph., 1752. « Essai de géographie physique, où l'on propose des vûes générales sur l'espèce de Charpente du Globe, composée des chaînes de montagnes qui traversent les mers comme les terres ; avec quelques considérations particulières sur les différens bassins de la mer, & sur sa configuration intérieure ». *Mémoires de l'Académie royale des sciences*, pp. 399-418.

Buffon G.L.L. de, 1853-1855. *Oeuvres complètes*. Revues et annotées par M. Flourens, Paris, Garnier frères, 12 vol.

C

Cabanne C. *et al.*, 1998. *Géographie humaine des littoraux maritimes*. SEDES, 471 p.

Cadot C. et *al.*, 2006. « La rue. Seuil », *Pouvoirs*, n° 116. 219 p.

Capitaine B., 2013. « *Se construire dans les marges de l'espace national. Habiter une réserve indienne, s'en sortir et se dé-placer* ». *In* Laffont G.H., Gautier A., Martouzet D., Chamerois G., Bernard N., L'espace dans les Amériques, De la mythologie des grands espaces à l'ancrage territorial, Rennes, Presses Universitaires de Rennes (sous presse).

Cassin B. (dir.), 2004. *Vocabulaire européen des philosophies (Dictionnaire des intraduisibles)*. Seuil – Le Robert, 1531 p.

Cassin B., Laugier S., Rosier-Catach I., 2004. *Acte de langage*. *In* Cassin B., (dir.), 2004, Vocabulaire européen des philosophies (Dictionnaire des intraduisibles). Seuil – Le Robert, pp. 11-21.

Ceriani G., Gay J.-C., Stock M., Violier P., Knafou R., Coëffé V., 2008. "Conditions géographiques de l'individu contemporain", *EspacesTemps.net*, Travaux, 13.03.2008 http://www.espacestemps.net/articles/conditions-geographiques-de-lrs-quoindividu-contemporain/

Certeau M. de, 1980. *L'invention du quotidien*. I. Arts de faire. Folio essais, 347 p.

Chambaz B., 2014. *Dernières nouvelles du martin-pêcheur*. Flammarion, 319 p.

Chardonnel S., 2007. *Time-geography : Individuals in Time and Space*, Chapter 4 *in* : Models in Spatial Analysis. Edited by Lena Sanders, ISTE, Great Britain, pp. 99-126.

Chauvard J.-F., Goerg O. et Laboulais-Lesage I. (dir.) 2004. *Combler les blancs de la carte. Modalités et enjeux de la construction des savoirs géographiques (XVI^e^-XX^e^ siècle)*. Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 314 p.

Chauviré C., 1995. *Peirce et la signification, introduction à la logique du vague*. PUF, 288 p.

Choay F., 2006. *Pour une anthropologie de l'espace*. Seuil, 414 p.

Choné A., 2012. *Villes invisibles et écritures de la modernité*. Orizons, 293 p.

Civaschi M. et Milesi G., 2013. *PICTOlogies – 180 histoires en bref*. Ed. Prisma, 224 p.

Collectif (2012). *Transsibérien (Russie-Mogolie-Chine)*. Guide Lonely Planet, 384 p.

Chrétien J.-L., 2014. *L'espace intérieur*. Les éditions de minuit, 264 p.

Claval P., 1968. *Régions, nations, grands espaces*. Paris, Genin, 837 p.

Claval p., 1989. *La conquête de l'espace américain, du Mayflower au Disneyworld*. Paris, Flammarion, coll. Géographes, 320 p.

Coverley M., 2011 (2006). *Psycho-géographie – Poétique de l'exploration urbaine*. Ed. Les moutons électriques, 192 p.

Cox S.M. and Fulsaas K. (dir.), 2006. *Mountaineering, the freedom of the hills*. Mountaineers Books, trad. Le Guide de la montagne, éd. Guérin, 553 p.

D

Damasio A., 1995. *L'erreur de Descartes. La raison des émotions.* Odile Jacob, 368 p.

Damasio A., 1999. *Le sentiment même de soi.* Odile Jacob, 384 p.

Damasio A., 2003. *Spinoza avait raison*. Odile Jacob, 346 p.

Darbellay F., Clivaz C., Nahrath S., Stock M., 2011. « Approche interdisciplinaire du développement des stations touristiques. Le capital touristique comme concept opératoire ». *Mondes du tourisme*, n°4, pp. 36-48.

Darbellay F., Stock M., 2012. « *Penser le touristique : nouveau paradigme ou interdisciplinarité ?* », EspacesTemps.net, Travaux, 05.11.2012 http://www.espacestemps.net/articles/penser-le-touristique-nouveau-paradigme-ou-interdisciplinarite/

Darzacq D., 2009. *Hyper*. Filigranes éditions, 56 p.

Darzacq D. et Desplechin M., 2013. *La chute*. Filigranes éditions, 66 p.

Drillon J., 1991. *Traité de la ponctuation française*. Tel, Gallimard, 473 p.

During E., 2010. *Faux raccords – La coexistence des images*. Arles, Actes Sud, Villa Arson, 208 p.

During E., 2014. *Temps flottants : introduction à la vie simultanée*. Bayard, 300 p.

Dau N., Millemann J., Dabat S., 2009. *Les héritiers d'Homère*. Argemmios, coll. Périples Mythologiques, 360 pages.

Daudet L., 2014. *Le tour de France, exactement*. Stock, 318 p.

Daumont F., 1957. J'ai vu l'arbre du Ténéré. *Science et Voyage*, 139 :42-47.

Dawkins R., 2003 (1976, 1989). *The Selfish Gene*. Oxford University Press. *Le Gène égoïste*, (2e édition), Odile Jacob, 480 p.

Debarbieux B., et Hussy C., 1996. « Le nouveau « Sillon Alpin » : territoire en gestation ou invention technocratique ? ». *Mappemonde*, 1/1996, pp. 40-45. http://www.mgm.fr/PUB/Mappemonde/M196/Debarbieux.pdf, 140 p.

Debarbieux B., 2001. « La montagne : un objet géographique ? » et « Les montagnes : représentations et constructions culturelles », in Y. Veyret (dir.), *Les montagnes : discours et enjeux géographiques*. SEDES.

Deledalle G., 1976. « Peirce ou Saussure ». *Semiosis,* 1, p. 7-13.

Deledalle G., 1978. « Saussure et Peirce ». *Semiosis*, 2, p. 18-24.

Deleuze G., Guattari F., 2008 (1972). *L'anti-Oedipe. Capitalisme et schizophrénie 1*. Éditions de Minuit, 484 p.

Deleuze G., Guattari F., 2009 (1980). *Mille plateaux*. Éditions de minuit, 647 p.

Descamps C., 1991. « Espace public et communauté ». *Hermès*, 10-1991, pp. 21-22.

Dumas A., [1859] 2002. *Voyage au Caucase*. Hermann, 415 p.

Durand M.-F., Lévy J., Retaillé D., 1993. *Le monde, Espaces et systèmes.* Presses de la fondation nationale des sciences politiques. Dalloz, 597 p.

Durin J., Merkoulov I, 1979. *Le Russe vivant*. Editions de la librairie du globe, 286 p.

E

Eco U., 1988. *Le signe*. Le Livre de Poche, Collection biblio essais, n° 4159, 277 p.

Équipe Mit, Tourisme 1, 2002. *Lieux communs*. Belin, 320 p.

Équipe Mit, Tourismes 2, 2005. *Moments de lieux*. Belin, 352 p.

Équipe Mit, Tourisme 3, 2011. *La révolution durable*. Belin, 332 p.

Erhenberg A., 1991. *Le culte de la performance*. Calmann Lévy, 323 p.

Ellegård K., Svedin U., 2012. « Torsten Hägerstrand's time-geography as the cradle of the activityapproach in transport geography ». *Journal of Transport Geography*, 23, pp. 17-25.

Engelsdorp Gastelaars R. (Van), 2005. Urban living at Zuidas : three scenarios in Amsterdam. *In* Wilem S. (ed.), *Zuidas European Space*. Rotterdam, Stan Majoor, 010 Publ, pp. 124-148.

EPEES (Espaces post euclidiens et évènements spatiaux), 2000. Événement spatial. *In Espace géographique*, Volume 29, N° 29-3, pp. 193-199.

F

Ferrier J., 2013. *La possibilité d'une ville – Les cinq sens et l'architecture*. Arléa, 130 p.

Foucault M., 1984. *L'usage des plaisirs*. Gallimard, 339 p.

Fourny M.-C., 2013. « La frontière comme espace liminal ». *Journal of Alpine Research | Revue de géographie alpine* [En ligne], 101-2 | 2013, mis en ligne le 01 novembre 2013. URL : http://rga.revues.org/2115

Frémont A., 1976. *La région, espace vécu*. P.U.F., 223 p.

Frison-Roche R., 2012 (1941). *Premier de cordée*. Arthaud Poche, J'ai lu, 315 p.

Frison-Roche R., 2012 (1953). *La piste oubliée*. Arthaud Poche, J'ai lu, 286 p.

Frelat-Kahn B., Lazzaroti O. (dir.), 2012. *Habiter, vers un nouveau concept ?* Paris, Armand Colin, 342 p.

G

Gagnol L., 2009. *Pour une géographie nomade. Perspectives anthropogéographiques à partir de l'expérience des TouaregsKel Ewey (Aïr-Niger)*. Thèse de doctorat de géographie, Université Joseph Fourier de Grenoble, 723 p.

Gagnol L., 2006. « Les sociétés nomades sont-elles solubles dans la sédentarisation ? Le contre-exemple des touaregs Kel Ewey (Aïr-Niger) ». *L'Espace géographique*, 4, 35, pp. 367-378.

Gagnol L., 2007. De la « doctrine des articulations littorales » à « l'hypothèse de la thalassographie articulée » ou la réapparition d'un serpent de mer des « temps héroïques ». *In Cybergeo,* Recension de Cosandey D., [1997]. *Le secret de l'Occident. Vers une théorie générale du progrès scientifique*. Flammarion, coll. Champs, 864 p.

Gagnol L., 2011. « Le territoire peut-il être nomade ? Espace et pouvoir au sein des sociétés fluides et mobiles ». *L'information géographique*, 2011/1 (vol. 75), Dossier : mondialisation et circulation de concepts scientifiques entre Nord et Sud, pp. 71-85.

Gamblin A. (coord.), 1998. *Les littoraux, espaces de vie*. Sedes DIEM, 368 p.

Gallais J., 1967. *Le delta intérieur du Niger, étude de géographie régionale*. IFAN, 2 vol., 620 p.

Gallais J., 1975. *Pasteurs et paysans du Gourma. La condition sahélienne*. C.N.R.S., 240 p.

Gallais J. (dir.), 1977. « Les stratégies pastorales et agricoles des sahéliens durant la sécheresse 1969-1974 ». *Travaux et documents de géographie tropicale*, 30, CEGET, p. 281.

Gallais J., 1984. *Hommes du Sahel, espaces-temps et pouvoirs : le delta intérieur du Niger (1960-1980)*. Paris, Flammarion, 289 p.

Gauchon C., 2004. « Les monuments du passage ». *In* Bernier X. (dir.),Traverser les montagnes, *Collection Edytem*, n°2, pp. 53-64.

Gautier E.-F., Chudeau R., 1908. *Mission au Sahara*, (t. I : Mission au Sahara algérien ; t. 2 Mission au Sahara soudanais). Armand Colin, 326 p.

Gay J.-C., 1990-1991. « La distance et la promotion d'un produit touristique insulaire : le cas de Tahiti et ses îles ». *L'Espace Géographique*, n°2, pp 149-157.

Gay J.-C. 1999. « Le tourisme dans les Outre-mers de l'Océan Pacifique ». *Mappemonde*, 54, 1999-2, pp 26-29.

Gay J.-C., 2004. *Les discontinuités spatiales*. Economica, 112 p.

Gay J.-C., 2008. « Quel serait l'objet d'une science du tourisme ? ». *Téoros*, vol. 27, n° 1, pp. 7-13.

Gay J.-C. (en collaboration avec G. Ceriani-Sebregondi, A. Chapuis, R. Knafou, M. Stock, Ph. Violier) 2008. « Conditions géographiques de l'individu contemporain. Une entrée par les mobilités touristiques ». *EspacesTemps.net*

Gay J.-C., 2013a. « Les îles du Pacifique dans le monde du tourisme ». *Hermès*, n° 65, pp. 84-88.

Gay J.-C., 2013b. « Les traversées du quotidien ». *EspacesTemps.net*, Travaux, 23.09.2013 http://www.espacestemps.net/articles/les-traversees-du-quotidien/

Gehl J., 2012. *Pour des villes à échelle humaine*. Ed. Ecosociété, 273 p.

Gervais-Lambony M.-A., 1999. *Les littoraux*. Atlande 192 p.

Gibson J.J., 1966. *The senses considered as perceptual systems*. Houghton Mifflin, 335 p.

Gibson J.J., 1986. *The ecological approach to visual perception*. Hillsdale, Nj: Erlbaum, 332 p.

Girardet R., 2007. *L'Idée coloniale en France*. Hachette, 506 p.

Gourou P., 1947. *Les pays tropicaux. Principes d'une géographie humaine et économique*. PUF, 199 p.

Gourou P., 1963. « Le déterminisme physique dans « l'Esprit des lois » ». *L'homme*, n°3, pp. 5-11.

Gourou P., 1973. *Pour une géographie humaine*. Flammarion, 388 p.

Gras C., 2011. *Vladivostok*. Libretto, 208 p.

Gras C., 2013. *Le Nord, c'est l'Est*. Phébus, 224 p.

Gras C., 2014. *Le cœur et les confins*. Phébus, 112 p.

Gillon P., Grosjean F., Ravenel L., 2010. *Atlas du sport mondial*. Autrement, coll. « Atlas Monde », 80 p.

Goffmann E., 1987. *Façons de parler*. Editions de Minuit, 277 p.

Goffmann E., 1991. *Les cadres de l'expérience*. Editions de Minuit, 573 p.

Goffmann E., 2013. *Comment se conduire dans les lieux publics. Notes sur l'organisation sociale des rassemblements*. Economica, 308 p.

Gottmann J., 1952. *La politique des Etats et leur géographie*. Armand Colin, 228 p.

Grannis R., 1998. « The Importance of Trivial Streets: Residential Streets and Residential Segregation ». *American Journal of Sociology*, 103.6, pp. 1530-1564.

Grataloup C., 2011. Représenter le monde. Documentation photographique, n° 8084, La Doc. Fr., 64 p.

Groupe Interfaces, 2008. « L'interface : contribution à l'analyse de l'espace géographique ». *In L'Espace Géographique*, Tome 37/3, pp. 193-207.

Gruet B., 2006. *La rue à Rome, miroir de la ville. Entre l'émotion et la norme*. Presses universitaires de Paris-La Sorbonne, 557 p.

Guilbert X., Leblanc C., Bi J., Favell A., Brayer M.-A., 2012. *Mangapolis – La ville japonaise contemporaine dans le manga*. Éd. Lézard noir, 143 p.

H

Haardt G.-M., Auoin-Dubreuil X.-X., 1923. *Raid Citroën – La première traversée du Sahara en automobile*. Plon, 309 p.

Habermas J., 1988. *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*. Payot, 330 p.

Hagenmuller J.-F., Marsigny F., Pallandre F., 2009. *L'Alpinisme, des premiers pas aux grandes ascensions*. Glenat, 144 p.

Hagerstrand T., 1970. « What about people in regional science? ». *Papers in Regional Science*, 24, pp. 7-24.

Hagett P., 1973. *L'analyse spatiale en Géographie Humaine*. Armand Colin, 390 p.

Hall E.T., 1978 (1966). *La dimension cachée*. Point, 254 p.

Hannerz U., 1980. *Explorer la ville – Eléments d'anthropologie urbaine*. Ed. de Minuit, 419 p.

Hartmut R., 2010. *Accélération – Une critique sociale du temps*. La Découverte, 475 p.

Heidegger M. 1985 (1927). *Sein und Seit*, (trad. Martineau E.), *Être et Temps*. Authentica, 356 p.

Homère, 2006. *L'Iliade*. Arela, 120 p.

Homère, 1987. *L'Odyssée*. Ecole des loisirs, 165 p.

Husserl E., 1989 (1907). *Epiméthée*. PUF, 496 p.

Husserl E., 1992 (1931). *Méditations cartésiennes. Introduction à la phénoménologie*. Traduit par G. Peiffer, E. Levinas, avant-propos de J.-F. Courtine. Vrin, « Bibliothèque des Textes Philosophiques – Poche », 258 p.

Husserl E., 1950 (1913). *Idées directrices pour une phénoménologie*. Tel, Gallimard, 568 p.

I

Illis (Ed.). *Neurological Rehabilitation*. Blackwell. 2nd ed., pp. 457-468.

J

Jacobs J., 2005. *Retour à l'âge des ténèbres*. Boréal, 236 p.

Jacobs J., 2012 (1961). *Déclin et survie des grandes villes américaines*. Parenthèses, 412 p.

Jones S., Malone T., 2009. *Walk into History on the Freedom Trail*. FTF, 44 p.

Jouty S., Odier H., 1999. *Dictionnaire de la montagne*. Arthaud, 720 p.

Jouty S. 2006. *Les mots de la montagne*. Belin, 304 p.

K

Kahn G., 2008. *Esthétique de la rue*. InFolio, 216 p.

Kapuściński R., 2004. *Mes voyages avec Hérodote*. Feux croisés, 341 p.

Kapuściński R., 2009. *Cet autre*. Plon, 126 p.

Kaufmann V., 2000. *Mobilité quotidienne et dynamiques urbaines*. PPUR, 252 p.

Kaufmann V., 2003. *La mobilité au quotidien. Nécessité d'une nouvelle approche : proposition et test*. *In* Vodoz L., Jemelin C. *et al.* « *La motilité, une forme de capital permettant d'éviter les irréversibilités socio-spatiales* ». Actes du colloque « Espaces et sociétés aujourd'hui. La géographie sociale dans les sciences et dans l'action », Rennes, 21 au 22 octobre, *Les territoires de la mobilité : l'aire du temps*. PPUR, 383 p.

Kerouac J., 1997 (1960). *Sur la route*. Folio plus, n°31, 386 p.

Kerouac J., 2000. *Lettre choisies*. Gallimard, 576 p.

Knafou R., Bruston M., Deprest F, Duhamel P., Gay J.-C., Sacareau I., 1997. « Une approche géographique du tourisme ». *L'Espace géographique*, vol. 27, n°4, pp. 194-203.

Knafou R., 2003. *Les Alpes*. La Documentation Photographique, La Doc. Fr., 65 p.

Knafou R. Stock M., 2013. « Tourisme » *in* Lévy J., Lussault M., (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Belin, pp. 1018-1021.

Kohler V., 2012. « L'imaginaire géographique occidental du Grand Nord et la durabilité à l'épreuve du discours et des pratiques touristiques ». *TEOROS*, 31-1, pp. 92-102.

L

Laffont G.-H., Gautier Y., Martouzet D., Bernard N., Chamerois G. (dir.), 2013. *Espace du Nouveau Monde. Mythologies et ancrages territoriaux*. PUR, 307 p.

Landon E., 2003. *Le Tour du monde en porte-conteneurs*. Gallimard, 96 p.

Laurent J. (dir.) 2008. *Tour du monde en cargo*. Éditions de Conti, 120 p.

Lahire B., 2004. *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*. La Découverte, 777 p.

Lahire B., 1998. *L'homme pluriel, les ressorts de l'action*. Nathan, coll. « Essais & recherches », 271 p.

Lavadinho S., Vinquin Y. (coord.), 2012. *Vers une marche plaisir en ville*. CERTU, Coll. Dossiers n°248, 232 p.

Lavigne J.-F., 2008. *Les « Méditations cartésiennes » de Husserl*. Vrin, coll. « Études & commentaires », 220 p.

Lazzarotti O., 2014. Habiter le monde. Documentation photographique, n° 8100, La Doc. Fr., 64 p.

Lebreton D., 2000. *Éloge de la marche*. Éd Métaillé, 176 p.

Le Clezio J.-M.-G., 1980. *Désert*. Gallimard, « Le Chemin », 410 p.

Lefebvre H., 1992. *Eléments de rythmanalyse*. Syllepse, 116 p.

Lefort I., 1994. « L'articulation littorale : un principe rittérien relu par Élisée Reclus ». *Études rurales*, 133-134, pp. 45-58.

Lenay C., Sebbah F.-D., 2001. « La constitution de la perception spatiale. Approches phénoménologique et expérimentale ». *Intellectica*, 1, 32, pp. 45-85.

Le Goix R., 2005. « La dimension territoriale des gated communities aux Etats-Unis – La clôture par contrat ». *Cercles*, 13, pp. 97-114.

Le Goix R. 2006. « Les gated communitiers aux Etats-Unis et en France ». *Herodote*, 122 - 3, pp. 107-137.

Lesourd M., 1959. « L'arbre du Ténéré ». *Bull. Liaison Sah.*, 36, pp. 300-302.

Lévinas E., 1988. *Totalité et infini - Essai sur l'extériorité*. Kluwer Academic. Reprise par Le Livre de Poche. (Première publication chez Nijhoff en 1971), 346 p.

Levinas E., 1998. *Ethique comme philosophie première*. Payot – Rivages, 128 p.

Lewis M., Clark W., Moulton G., 2004. *The Lewis and Clark Journals: An American Epic of Discovery* (abridged). University of Nebraska Press, 497 p.

Lévi-Strauss C., 1955. *Tristes Tropiques*. Plon, 504 p.

Lévy J., 1991. *« Espace politique et changement social ». In Géographies du politique*. Presses de la FNSP/ EspacesTemps, pp. 191-221.

Lévy J., 1993. « A-t-on encore (vraiment) besoin du territoire ? ». *Espaces Temps*, 51-52, pp. 102-142.

Lévy J., 1999. *Le tournant géographique – Penser l'espace pour lire le monde*. Belin, 400 p.

Lévy J., 2004. « Essences du mouvement ». *In* Allemand S., Ascher F., Lévy J. (dir.), *Les sens du mouvement*. Belin, p. 298-307. .

Lévy J. (dir.), 2008. *L'invention du Monde*. Sciences Po, Les Presses, 403 p.

Lévy J., 2009. « Entre contact et écart. La distance au cœur de la réflexion ». *Atala*, n° 12, pp. 175-185.

Lévy J., 2012. « Habiter sans condition ». *In* Frelat-Kahn B, Lazzaroti O., (dir.). *Habiter, vers un nouveau concept ?*, pp. 25-34.

Lévy J., 2013. *Réinventer la France*. Fayard, 245 p.

Lévy J., 2013. « Espace public ». *In* Lévy J., Lussault M. (dir.). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Belin, pp. 364-367.

Lévy J., 2013. « Éthique ». *In* Lévy J., Lussault M. (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Belin, pp. 374-376.

Lévy J., 2013. « Rue ». *In* Lévy J., Lussault M. (dir.). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Belin, pp. 883-884.

Lévy J., Lussault M., (dir.), 2013. *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Belin, 1127 p.

Lévy J., Lussault L., 2013. « Périphérisation de l'urbain ». *In* Lévy J., Lussault M. (dir.). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Belin, pp. 764-768.

Libera (de) A., 2004. Intention. *In* Cassin B., (dir.), *Vocabulaire européen des philosophies (Dictionnaire des intraduisibles)*. Seuil – Le Robert, pp. 608-619.

Löfgren O., 1999. *On Holiday : A History of Vacationing*. Diane Publishing Company, 320 p.

London J., 2001 (1907). *La route*. Libretto, 185 p.

Lotman Y., 1999 (1966). *La sémiosphère*. Presses universitaires de Limoges – Collection Nouveaux Actes sémiotiques, 149 p.

Lussault M., 2004. « La mobilité comme événement » *In* Ascher F., Levy J., (dir.), Les sens du mouvement. Belin, pp. 109-116.

Lussault M., 2007. *L'homme spatial*. Paris, Seuil, coll. La couleur des idées, 366 p.

Lussault M., 2013. Sémiologie/sémiotique (Géographie et), *In* Lévy J., Lussault M. (dir.). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Belin, pp. 908-910.

Lussault M., 2009. *De la lutte des classes à la lutte des places*. Grasset, 221 p.

Lussault M., 2013. « Espace public ». *In* Lévy J., Lussault M. (dir.). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Belin, pp. 360-364.

Lussault M., 2013. *L'avènement du monde. Essai sur l'habitation humaine de la Terre*. Seuil, coll. La couleur des idées, 296 p.

M

MacCarthy C., 2008 (2006). *La route*. Éd. de l'Olivier, 245 p.

MacKenzie W., 2013. *The spectacle of disintegration – Situationist passages out the 20th century*. Verso ed., 240 p.

Madoré F., 2004. « Fragmentation urbaine et développement de l'auto-enfermement résidentiel dans le monde ». *L'Information géographique*, n° 2, pp. 127-138.

Mager C., Mathey L. Gaillard D., 2012. « La possibilité d'une île ? Formes et hybridation des espaces clos urbains ». Numéro spécial de *L'Espace politique*, 17-2.

Magne É., 2012. *Esthétique des villes*. InFolio 256 p.

Maine de Biran, 1816. *Journal*. 175 p.

Maine de Biran, Gonthier F.-P., 2005 (1807). *De l'aperception immédiate*. Le livre de poche, 308 p.

Maldiney H., 2003 (1985). *Art et existence*. Klincksieck, 244 p.

Maldiney H., 2012. *Regard. Parole. Espace*. Edition du Cerf, 404 p.

(Maldiney H.), 2008-2014. Revue *L'Ouvert*, n° 1 à n° 7.

Mantzaris A., 2010. *The Freedom Trail*. Boston, Guilford – Globe Pecquot Pr., 90 p.

Mathieu D., Praicheux J., 1987. *Sports en France*. Fayard, Reclus, coll. « Les atlas de l'atlas de France », 119 p.

Marrou L., Sacareau I. (dir.), 1999. *Les espaces littoraux dans le monde*. Georphys, 200 p.

Marty R., 1990. *L'algèbre des signes*. John Benjamins, Amsterdam-Philadelphia, 409 p.

Masson D., 2014. « Rythmanalyse des parcours ordinaires ». InFolio, *L'esprit des villes*, n°1, 368 p.

Mathieu B., 2005. *Cargo*. Joëlle Losfeld, 200 p.

Maumi C., 2012. « L'Appalachian Trail : une "nouvelle exploration" en vue de rendre la Terre plus habitable ». *Les carnets du paysage*, n° 22, pp. 204-229.

Mauny R., 1960. « L'arbre du Ténéré ». *Bull. Liaison Sah.*, 11 (38), pp. 174-176.

Mendel G., 1998. *L'acte est une aventure. Du sujet métaphysique au sujet de l'acte pouvoir*. La Découverte, 571 p.

Merle A., 2012. « De l'inclassable à « l'espèce d'espace » : l'intermédiarité et ses enjeux en géographie ». *L'Information Géographique*, Vol. 75, 2, pp. 88-98.

Merleau-Ponty M., 2008 (1945). *Phénoménologie de la perception*. Tel, Gallimard, Paris, 537 p.

Merleau-Ponty M., 2013 (1942). *La structure du comportement*. Quadrige, PUF, 350p.

Millard J.-L., 2004. *Code de la route : Codoroute : Les Nouvelles Réglementations - Le Permis probatoire - Le Permis à points*. Eyrolles, 194 p.

MIT Équipe, 2002. *Tourismes 1. Lieux communs*. Belin, 320 p.

MIT Équipe, 2005. *Tourismes 2. Moments de lieux*. Belin, 352 p.

MIT Équipe, 2011. *Tourismes 3. La révolution durable*. Belin, 332 p.

Moilin T., 1869. *Paris en l'an 2000*. Librairie de la renaissance, 199 p.

Moles A., Rohmer E., 1998 (1972). *Psychologie de l'espace*. L'Harmattan, 158 p.

Monod T., 1988. *Déserts*. AGEP, 320 p.

Monod T., 1989. *Méharées*. Babel, 320 p.

Monod T., 1992. *L'émeraude des Garamantes – Souvenirs d'un Saharien*. Babel, 320 p.

Monod T., 1997. *Terre et ciel*. Babel, 320 p.

Morand B., 1997. « Le sens de la signification – Pour une théorie *a priori* du signe ». *Intellectica, Revue pour l'Association de la Recherche cognitive,* vol. 2, n°25.

Morin E., 2006. *La Méthode 6. Éthique*. Points Essais, 271 p.

Muratyan V., 2012. *Paris vs New-York*. L'intégrale, Ed. 10/18, 288 p.

N

Nabal A., 1973. « Feu l'arbre du Ténéré ». *Le Saharien*, 61 (3-4), pp. 2-6.

O

Offner J.-M., 1993. « Les effets structurants du transport : mythe politique, mystification scientifique ». *L'espace Géographique*, n°3, pp. 233-242.

Offner J.-M., Pumain D., 1996. *Réseaux et territoires, significations croisées*. Ed. de l'Aube, coll. Territoire, 284 p.

P

Paillard J. (ed.), 1991. *Brain and space*. Oxford : Oxford University Press, 512 p.

Paquot T., 1991. *L'espace de la parole. Réflexion sur deux modèles historiques d'espace public*. Hermès, pp. 57-69.

Paquot T., 2001. *L'avenir des villes*. Les carnets des dialogues du matin, Institut Diderot, 36 p.

Paquot T., 2006. *Des corps urbains*. Autrement, 136 p.

Paquot T., 2007. « Le Public est dans la rue ». *In* Perraton C., Paquette E., Barrette P. Montréal (dir.), *Dérive de l'espace public à l'ère du divertissement*. Presses de l'Université du Québec, pp. 101-115.

Paquot T., 2009. *L'espace public*. La Découverte, 126 p.

Paquot T. (textes rassemblés par), 2011. *Les faiseurs de villes*. InFolio, 500 p.

Paquot T., 2013. *Repenser l'urbanisme*. InFolio, 161 p.

Paquot T., 2014. « Améniser les rues ». *L'esprit des villes*, n° 1, 368 p., pp. 205-218.

Paquot T., Younès C. (dir.), 2009. *Le territoire des philosophes – Lieux et espace dans la pensée du XX^e siècle*. La Découverte, 390 p.

Patrolin P., 2012. *La traversée de la France à la nage*. P.O.L., 720 p.

Paulhan J., 1990 (1936, 1941). *Les Fleurs de Tarbes ou la Terreur dans les lettres*. Éd. Jean-Claude Zylberstein,. Gallimard, coll. « Folio-essais », 150 p.

Peirce C.S., 1868 et 1877-78 rééd. et trad. 1984. *Textes anticartésiens*. Présentation et traduction des articles par Chenu J., Aubier, 318 p.

Peirce C.S.,1898 (rééed. et trad.1995). *Le raisonnement et la logique des choses*. Traduction par Ch. Chauviré, P. Thibaud et C. Tiercelin. Ed. du Cerf, 367 p.

Pérec G., 1985. *Espèces d'espaces*. Galilée, 200 p.

Perraton C., Paquette E., Barrette E., 2007. *Dérive de l'espace public à l'ère du divertissement*. Presses de l'Université du Québec – Cahiers du Gerse, 241 p.

Perriot F., 2004. *Sur les routes de l'Ouest : Sur les traces de l'expédition Lewis et Clark*. Le Pré aux Clercs, 118 p.

Petit P., 1997. *Traité du funambulisme*. Actes Sud, 160 p.

Pigeon P., 2005. *Géographie critique des risques*. Economica-Anthropos, 217 p.

Plassard F., 1992. « Les réseaux de transport et de communication », (Chapter 28). *In* Bailly A. *et al.*, *Encyclopédie de Géographie*. Economica, pp. 533-556.

Pirazzoli P.A., 1993. *Les littoraux*. Nathan Université, 192 p.

Prévélakis G., 2013. Géographie politique. *In* Lévy J., Lussault M. (dir.). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Belin , pp. 792-793.

Pumain D., 2009. « Essai sur la distance et l'espace géographique ». *Atala*, n° 12 : p. 33-49.

Pumain D., St-Julien Th., 2004. *L'analyse spatiale – Localisation dans l'espace*. Armand Colin : Paris, 167 p.

Pumain D., 2007. « Une approche de la complexité en géographie ». *Géocarrefour*, Vol. 78/1.

R

Racine J.-B., 2010. « Géographie, éthique et valeurs ». *Géographie et cultures*, n° 74, pp. 27-42.

Raffestin C., 1974. « Eléments pour une problématique des régions frontalières ». *L'Espace Géographique*, n° 1, pp. 12-18.

Raffestin C., 1975. « Les routes et les transports routiers dans l'arc alpin ». *In Le Alpi e l'Europa*, vol. III, Laterza, pp. 427-428.

Raffestin C., 1990. « La frontière comme représentation : discontinuité géographique et discontinuité idéologique ». *Cahiers Géographiques,* n° 3, pp. 17-26.

Rancière J., 2002, « La pensée de la politique ». *In* Meschonnic H., Shigehiko H., *La Modernité après le post-moderne*. Maisonneuve et Larose, 200 p.

Ransdell J., 1977. « Some Leading Ideas of Peirce's Semiotic ». *Semiotica,* 19, pp. 157-178.

Ravenel L., 2011. « Une approche géomarketing du sport ». *Annales de Géographie*, n°680, pp. 383-404.

Recanati C., Recanati F., 1999. « La classification de Vendler revue et corrigée ». *Cahiers Chronos*, 4, pp. 167-184.

Retaillé D., 1991. « Le contrôle de l'espace : entre territorialité et géographicité. Le problème d'intégration des Etats Sahélo-sahariens ». *In* Théry H. (dir.), *L'Etat et les stratégies du territoire*. Ed. du CNRS, coll. « Mémoires et documents de géographie », pp. 89-100.

Retaillé D., 1993. « Afrique : Le besoin de parler autrement qu'en surface ». *Espaces Temps*, n°51-52, pp. 52-62.

Retaillé D., 1994. « Structures territoriales sahéliennes. Le modèle de Zinder ». *Revue de Géographie Alpine*, hors-série « Au contact Sahara-Sahel. Milieux et sociétés du Niger », vol. II, coll. Ascendances, pp. 127-148.

Retaillé D., 1995. « Ethnogéographie : naturalisation des formes socio-spatiales ». *In* Claval P., Singaravelou (dir.), *Ethnogéographies*. L'Harmattan, coll. « Géographie et Cultures », pp. 17-38.

Retaillé D., 1997. *Le monde du géographe*. Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques. 284 p.

Retaillé D., 1998. « Concepts du nomadisme et nomadisation des concepts ». *In* Knafou R., *La planète « nomade ». Les mobilités géographiques d'aujourd'hui*. Belin, pp. 37- 58.

Retaillé D., 2004. « Afrique, géographie spontanée et espace mobile ». *Bulletin de la Société Géographique de Liège*, 44, pp. 5-24.

Retaillé D., 2005. « L'espace mobile ». *In* Antheaume B., Giraut F. (éd.), *Le territoire est mort : vive les territoires ! : une refabrication au nom du développement*. Paris, IRD, pp. 175-201.

Retaillé D., 2006. *La ville ou l'état ? Développement politique et urbanité dans les espaces nomades ou mobiles : Mauritanie-Sénégal-Inde et retour*. Publications de l'Université de Rouen, 318 p.

Retaillé D., 2009. « Malaise dans la géographie, l'espace est mobile ». *In* Vanier M. (dir.) *Territoires, territorialité, territorialisation, controverses et perspectives*. Presses universitaires de Rennes, pp. 97-114.

Retaillé D., Guillas E., 1989. « Les identifications ethniques dans l'espace Sahara- Sahel. L'apport d'une géographie méridienne ». *In* Chrétien J.-P., Prunier G. (dir.), *Les ethnies ont une histoire*. Karthala-ACCT, pp. 61-75.

Retaillé D., Walther O., 2008. « Le modèle sahélien de la circulation, de la mobilité et de l'incertitude spatiale ». *Autrepart*, 47, pp. 109-124.

Retaillé D., Walther O., 2011. « Guerre au Sahara-Sahel : la reconversion des savoirs nomades ». *L'information géographique*, n° 3, vol 75, pp. 51-68

Rey A., 2005. *Le dictionnaire culturel en langue française*. Éd. Le Robert, 4 volumes.

Rey A., 2013. *Dictionnaire Le Petit Robert des noms communs*. Éd. Le Robert, 2837 p.

Rezvani S., 2011. *La traversée des Monts Noirs – En supplément au rêve de d'Alembert*. Les Belles Lettres, 430 p.

Ricoeur P., 1954. « Étude sur les « Méditations Cartésiennes » de Husserl ». *Revue philosophique de Louvain*, 52, 33 pp. 75-109.

Ricoeur P., 1995. *Éthique et responsabilité*. La Baconnière, 195 p.

Ricoeur P., 1998. *Éthique*. Article pour l'Encyclopædia Universalis, disponible en ligne.

Ricoeur P., 1991. *Temps et récit*. Seuil, tome 1, 404 p.

Ritter C., 1836 (1822). Géographie générale comparée ou étude de la terre dans ses rapports avec la nature et avec l'histoire de l'homme, pour servir de base à l'étude et à l'enseignement des sciences physiques et historiques. Paulin, trois tomes, trad. E. Buret et E. Desor, 544 p., 552 p., 460 p.

Rognon P., 1989. *Biographie d'un désert*. Paris, Plon, 347 p.

Rolin J., 1982. Journal de Gand aux Aléoutiennes. Payot Voyageurs et Éditions Table Ronde (première édition 1982).

Roux M., 1991. Sahara, Géographie de l'imaginaire. *Mappemonde*, 2/91, http://www.mgm.fr/PUB/Mappemonde/M291/Sahara.pdf

Roux M., 1996. *Le désert de sable, l'imaginaire saharien des Français*. L'Harmattan, 204 p.

S

Salem J., 1996. *Démocrite : grains de poussière dans un rayon de soleil*. Vrin, 416 p.

Sansot P., 1996. *Poétique de la ville*. Armand Colin, 422 p.

Sansot P., 2008. *Rêveries dans la ville*. Carnetsnord, 268 p.

Schelle K.G., 1996. *L'art de se promener*. Rivages poche, 176 p.

Sennett R., 1990. *La conscience de l'œil*. Verdier poche, 405 p.

Sennett R., 1995. *Les tyrannies de l'intimité*. Seuil, 282 p.

Sennett R., 2002 (2001). *La chair et la pierre – Le corps et la ville dans la civilisation occidentale*. Éditions de la Passion, 287 p.

Sennett R., 2009 (1990). *La conscience de l'œil – Urbanisme et société*. Verdier poche, 404 p.

Senett R., 2010. *Ce que sait la main*. Albin Michel, 405 p.

Sennett R., 2014. *Ensemble – Pour une éthique de la coopération*. Albin Michel, 384 p.

Scerba L., Matoussevitch M., 1983. *Dictionnaire russe-français*. Ed. Moscou Langue-Russe, pp. 433-445, 840 p.

Serfaty-Garzon P., 2003. « Le Chez-soi : habitat et intimité ». *In* Segaud M., Brun J., Driant J.-C., (dir.), *Dictionnaire critique de l'habitat et du logement*. Armand Colin, pp. 65-69.

Serres M., 1991. *Le Tiers-Instruit*. Folio/essais, n°199, 24 p.

Signot J., vers 1515-1518. La totale et vraye description de tous les passaiges, lieux et détroits par lesquels on peut passer des Gaules es Ytalies. *On vend lesdits livres a paris a la rue sainct Jacques, près sainct Yves, a lenseigne de la croix de boys, en la maison de toussains denys libraire*, catalogué à la BNF, 40 feuillets.

Soulier N., 2012. *Reconquérir les rues*. Ulmer, 285 p.

Stanley H.M., 1878. *À travers le continent mystérieux. Disponible sur* gallica.bnf.fr

Stazsak J.-F., 2008. « Qu'est-ce que l'exotisme ? ». *Le Globe, Revue genevoise de géographie*, tome 148, pp 7-30.

Stock M., 2004. « L'habiter comme pratique des lieux géographiques. ». *EspacesTemps.net*, Travaux, 18.12.2004 http://www.espacestemps.net/articles/lrsquohabiter-comme-pratique-des-lieux-geographiques/

Stock M., 2005. « Les sociétés à individus mobiles : vers un nouveau mode d'habiter ? ». *EspacesTemps.net*, Travaux, 25.05.2005 http://www.espacestemps.net/articles/les-societes-a-individus-mobiles-vers-un-nouveau-mode-drsquohabiter/

Stock M., 2006. « L'hypothèse de l'habiter polytopique : pratiquer les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles. ». *EspacesTemps.net*, Travaux, 26.02.2006 http://www.espacestemps.net/articles/lrsquohypothese-de-lrsquohabiter-poly-topique-pratiquer-les-lieux-geographiques-dans-les-societes-a-individus-mobiles/

Stock M., 2001. *Mobilités géographiques et pratiques des lieux*. Thèse de doctorat de géographie (sous la direction de Knafou R.), Université de Paris 7-Denis Diderot 663 p.

Sutton K., 2009. « Traverser les Alpes par les affiches ». *In* G. Fumey, J. Varlet, P. Zembri (dir.), *Mobilités contemporaines – Approches géoculturelles des transports*. Ellipses, pp. 191-203.

Sutton K., 2010. « Le portail de tunnel comme écriture monumentale des traversées alpines ? L'entreprise ferroviaire et la mémoire du franchissement dans les Alpes occidentales ». *Flux*, 82, pp. 43-58.

Sutton K., 2011. *Les nouvelles traversées alpines. Entre cospatialité de systèmes nationaux et recherche d'interspatialités, une géopolitique circulatoire*. Thèse de doctorat, Université de Savoie, 577 p.

Sutton K., 2013. « Les Nouvelles Traversées Alpines : la Traversée échouée ». *EspacesTemps.net*, Textuel.

T

Taniguchi J., 2003 (1995). *L'homme qui marche*. Casterman Écritures, 155 p.

Taniguchi J., 2012 (2011). *Furari*. Casterman Écritures, 211 p.

Tarrius A., 1989. *Anthropologie du mouvement*. Paradigmes, 192 p.

Tarrius A., Missaoui L., Qacha F.,. 2013. *Transmigrants et nouveaux étrangers. Hospitalités croisées entre jeunes des quartiers enclavés et migrants internationaux du poor to poor*. PUM, 200 p.

Tarrius A., 2013. « Les carrefours migratoires mondiaux ». *EspacesTemps.net*, Travaux, 06.11.2013 http://www.espacestemps.net/articles/les-carrefours-migratoires-mondiaux/

Tassin E., 1991. « Espace commun ou espace public ? L'antagonisme de la communauté et de la publicité ». *Hermès*, 10, 1991, pp. 23-37.

Telmon P., Tesson S., 2001. *La Chevauchée des steppes : 3 000 km à cheval à travers l'Asie centrale*. Robert Laffont, 236 p.

Telmon P., Tesson S., 2002. *Carnets de steppes : à cheval à travers l'Asie centrale*. Glénat, 166 p.

Tesson S., 2004. *L'Axe du loup : de la Sibérie à l'Inde, sur les pas des évadés du Goulag*. Robert Laffont, 216 p.

Tesson S., 2005. *Petit traité sur l'immensité du monde*. Éditions des Équateurs, 166 p.

Tesson S., 2007. *Éloge de l'énergie vagabonde*. Éditions des Équateurs, 227 p.

Tesson S., 2009. *Une vie à coucher dehors*. Gallimard, 272 p.

Tesson S., 2011. *Dans les forêts de Sibérie*. Gallimard, 272 p.

Tesson S., 2012. *Géographie de l'instant*. Éditions des Équateurs, 345 p.

Tesson S., 2014. *S'abandonner à vivre*. Gallimard, 224 p.

Tesson S., Poussin A., 1998. *Himalaya : visions de marcheurs des cimes*. Transboréal, 128 p.

Tesson S., Poussin A., 2006. *La Marche dans le ciel : 5 000 km à pied à travers l'Himalaya*. Pocket, 397 p.

Thevenin T., 2010. *Transport – Espace - Temps : Regard croisé entre Time Geography et Geohistoire*. Habilitation à Diriger des Recherches, Université de Bourgogne, 182 p.

Tiercelin C., 1993. *La pensée-signe. Etudes sur C.S. Peirce*. Ed. J. Chambon, 399 p.

Toupet C., 1964. « Quelques aspects de la sédentarisation des nomades en Mauritanie sahélienne ». Annales de géographie, vol. 73, n° 400, pp. 738-745.

Toupet C., 1977. *La sédentarisation des nomades en Mauritanie centrale sahélienne*. Paris, Honoré Champion, 490 p.

Turquot L., 2007. *Le promeneur à Paris au XVIII^e siècle*. Gallimard, 440 p.

Tungate M., 2009. *Le monde de la pub*. Dunod, 288 p.

U

Unwin R., 2012. *L'étude pratique des plans de villes. Introduction à l'art de dessiner les plans d'aménagement et d'extension*. InFolio, coll. Archigraphy, poche, 470 p.

Urry J., 2005. *Sociologie des mobilités – Une nouvelle frontière pour la sociologie ?*. Armand Colin, 253 p.

V

Varela F., 1979. *Principles of Biological Autonomy*. Prentice Hall, 701 p.

Vatin J.-C., 1984. « *Désert construit et inventé, Sahara perdu ou retrouvé : le jeu des imaginaires* ». ROMM (Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée), n° 37, pp. 107-131.

Vendler Z., 1957. *« Verbs and Times »*. Repris dans Z. Vendler, Linguistics in Philosophy. Cornell University Press, 1967, pp. 97-121.

Verkuyl H.J., 1989. « Aspectual Classes and Aspectual Composition ». *Linguistics and Philosophy*, n°12, pp. 39-94.

Verlomme H., Bombail M., 2011. Le guide des voyages en cargo et en smallships. Éditions des Équateurs, 250 p.

Vetters C., 1996. *Temps, aspect et narration*. Rodopi, 228 p.

Violier Ph. (dir.). *Le Tourisme, un phénomène économique*. Paris, La Documentation française (6e édition), 218 p.

Vogué S., Camus R. (coll. Dennes M.), Depraetere I., Mellet S., Rijksbaron A., Tzevelekou M., 2004. Aspect – L'aspect, entre parole, langues et langage. *In* Cassin B., (dir.), *Vocabulaire européen des philosophies (Dictionnaire des intraduisibles)*. Seuil – Le Robert, pp. 116-144.

Volvey A., 2013. « Land Art ». *In* Lévy J., Lussault M., Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés. Belin, pp. 592-593.

Volvey A., 2010. « *Spatialités du Land Art à travers l'œuvre de Christo et Jeanne-Claude* ». *In* A. Boissière, V. Fabbri et A. Volvey (éd.), Activité artistique et spatialité. Paris, L'Harmattan, p. 91-134.

Vuaillat F., Madoré F., 2010. « Une affaire de génération : la construction d'un entre-soi à l'épreuve de la mixité intergénérationnelle L'exemple de la Villa Vermeil de Biscarrosse ». *Espacestemps.net*

W

Weber A., 1960 (1935). *Kultur Geschichte als Kultursoziologie*. Piper Verlag, 423 p.

Wismann H., 2010. *Les avatars du vide : Démocrite et les fondements de l'atomisme*. Hermann, 91 p.

Wismann H., 2012. *Penser entre les langues*. Albin Michel, 400 p.

Wittgenstein L., 1993 (1922). *Tractatus logico-philisophicus*. Gallimard, 128 p.

Wolgensinger J, 2002. *L'Épopée de la Croisière Jaune*. Robert Laffont, 240 p.

Y

Younès C., Nys Ph, Mangematin M. (coord.), 1997. *L'architecture au corps*. Ousia, 360 p.

Younès C., Paquot T., 2002. *Philosophie, ville et architecture*. La Découverte, 216 p.

Younès C., (dir.), 2007. *Henri Maldiney – Philosophie, arts et existence*. La Nuit surveillée, Editions du Cerf, 223 p.

Younès C., 2014. *À partir d'Henri Maldiney – Une philosophie spatiale existentielle*. L'Esprit des villes. pp. 79-84.

Tables

Table des figures 277

Table des documents 279

Table des matières 283

Table des figures

Figure 1 – Courbe et angles des grands-espaces* 13

Figure 2 – Le piège de la linéarité :
une lecture fonctionnaliste et techniciste du sentier de traversée. 26

Figure 3 – Matrice de combinaisons des valeurs récitatives du traverser touristique. 27

Figure 4 – Récapitulation de quelques exemples de combinaisons
des valeurs récitatives du traverser touristique. 31

Figure 5 – Les métriques internes des traverser urbains 42-43

Figure 6 – Les oscillations urbaines du « suiveur » (captures d'images du film
« *Following* » de Christopher Nolan (1999) : quand le traverser produit de l'espace 48-49

Figure 7 – Des équations linguistiques de l'énoncé du traverser. 51

Figure 8 – L'espace du traverser. 65

Figure 9 – Carte du traverser. 66

Figure 10 – Une approche interlangues du verbe traverser. 72

Figure 11 – Les préverbes russes associés au mouvement 74

Figure 12 – Quelques pratiques traversières sans moyens motorisés
à travers la question de leur caractérisation 82-83

Figures 13 – Les contours éthiques et esthétiques de l'instanciation* du traverser. 99

Figure 14 – Inclination du sujet spatial à traverser ou non selon les contours éthiques
et esthétiques définis dans l'instanciation* du traverser. 100

Figure 15 – Mémoire et projection des faire spatiaux 101

Figure 16 – Le régime de traversabilité 107

Figure 17 – *Sampling* and *clouding* : l'agencement spiralé des échantillons spatiaux. 111

Figure 18 – Ajustements des trajectoires spatiales du traverser : un « on going process » 112

Figure 19 – La validation du traverser par le récit 114-115

Figure 20 – Les diagonales sémiosphériques du traverser : un système spatial 128

Figure 21 – Le signe de base et la semiosis 141

Figure 22 – Le Plan du Signe en soi 143

Figure 23 – Le Plan de la Signification 144

Figure 24 – Le Plan de la Représentation 145

Figure 25 – Les trois plans empilés du processus sémiotique 147

Figure 26 – Les signes de gestion des vulnérabilités transfrontalières des traverser alpins 149
Figure 27 – Les signes des traversées de franchissement 150
Figure 28 – Les signes cartographiques des réseaux 151
Figure 29 – Les « signes flux » qui disent le traverser 152
Figure 30 – Les signes associés à la nodogénèse du traverser 153
Figure 31 – Les signes incitatifs et restrictifs au traverser 154
Figure 32 – Les signes du franchissement 155
Figure 33 – Les signes des politiques des traversées alpines 156
Figure 34 – Les signes affiches 157
Figure 35 – Les signes messages 158
Figure 36 – L'assemblage d'un métasigne du traverser alpin 159
Figure 37 – Le triangle de la médiatisation du traverser 160
Figure 38 – L'attente individuelle d'une rencontre 187
Figure 39 – Quand le contact se réduit au traçage des rues. 196
Figure 40 – L'écueil d'une déliaison du traverser dans l'atomisation sociale. 197
Figure 41 – Quand la conversion communionnelle de la communauté annihile le traverser 198
Figure 42 – Le traverser des « communautés fermées » 198
Figure 43 – Dans la périphérisation de l'urbain : le traverser mis à mal. 200
Figure 44 – Parallélisme des situations et des trajectoires dans la ville atomisée : le traverser n'est plus ? 201
Figure 45 – L'utopie de la « Jérusalem céleste » comme fin du traverser. 201
Figure 46 – Le Tout-traverser. 202
Figure 47 – Arbre des symboles du traverser de la rue. 203

Table des documents

Couverture – « *Yellow* », sculpture de Nathan Sawaya

Hors texte – Un graffiti de coureurs sur un mur 7

Document 1 – Carte d'Afrique de Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville, 1749. 14

Documents 2 – L'arbre du Ténéré (Niger). 18

Document 3 – Quand Google assemble la carte postale des grands espaces. 20

Document 4 – L'Etat du Montana (USA) ou Big Sky Country. 21

Document 5 – L'affiche du film de William Wyler (1958) « Les Grands Espaces » 21

Document 6 – Quelques catégories de traversées chez les opérateurs du tourisme Cunard, Star Clippers, « Allibert » et « Terre d'Aventures »..... 24-25

Document 7 – Les traverser en décalage de Sylvain Tesson et Cédric Gras, « L'exotisme est une maladie infantile ». 29

Document 8 – Les croisières Citroën. 32

Document 9 – Affiche du film « *Following* » (Christopher Nolan, 1999). 35

Hors texte – Au-dessus de Vitebsk (Marc Chagall, 1915-1920) 57

Document 10 – Technival au col de Larche (août 2002) 61

Document 11 – Guérite frontalière en friche au col de Larche 62

Document 12 – Les verbes russes de mouvement préverbés 75

Document 13 – Carte de localisation de la Transnistrie (Libération.fr / 24 mars 2014). 76

Document 14 – Nik Wallenda traverse les chutes du Niagara (2012) et le Grand Canyon (2013) 84

Document 15 – Highline « montagnarde » et highline « urbaine »..... 88

Document 16 – Traversée des arêtes sommitales de la Blumlisalp (Alpes bernoises), du Weissmies (Alpes valaisannes) et de la Meije (Ecrins) 89

Document 17 – Traversée de la Nonne..... 90

Document 18 – Du sentier au réseau, du vélo à la technique, de la pratique à la compétition, les déclinaisons de la traversée en VTT..... 94

Document 19 – Extrait du documentaire de James March, *Man on a wire*, 2009 96

Document 20 – Définition du capital spatial 96

Documents 21 – Le Transsibérien par son réseau ferroviaire 103

Document 22 – L'opérateur touristique Est-Ouest, spécialisé dans les traverser touristiques de la Russie. 104

Documents 23 – Une traversée virtuelle entre Moscou et Vladivostok : un dispositif numérique proposée par la société de chemin de fer russe « *Russian Railways* » et Google Maps. 105

Document 24 – Les types de rapports aux lieux..... 108

Document 25 – Quelques occurrences du moteur de recherche Google à l'appel « Traverser la Russie » (consulté déc. 2013). 116

Document 26 – La gare du Transsibérien à Novossibirsk 117

Documents 27 – Récits documentés pour simulations spatiales du traverser russe..... 118

Document 28 – A la gare de Vladivostok, terminus du Transsibérien..... 119

Document 29 – Le « piéton de l'air » chez Chagall. 119

Hors texte – Lacoste – Publicité (2013) *The Big Leap* (Le grand saut) 121

Document 30 – Le « piéton de l'air » dans quelques expressions artistiques récentes ?..... 126

Document 31 – Quelques exemples d'alertes de croisement potentiel d'autres trajectoires circulatoires (code la route) et autres signaux de pointages traversiers (directionnels et sélectifs) 130

Document 32 – Trois dispositifs d'amélioration de la sécurité des usagers vulnérables : les zones 30, les zones de rencontre et les trottoirs traversants : vers un retournement des polarités traversières ? 131

Document 33 – Un panneau « cédez le passage » laissé à terre de son poteau, soit en position de faible visibilité…et de non utilité ? 132

Document 34 – Quelques exemples de la signalétique intersectionnelle 135

Document 35 – Deux exemples de valorisation sémiotique des croix et croisements 135

Document 36 – La campagne publicitaire d'Air France (2013) autour de l'opération « Les prix mini vous rapprochent » 136

Document 37 – New-York vs Paris : un face à face de signes traversiers plus qu'une traversée 137

Document 38 – Couverture du livre « Le tour de France exactement » de Lionel Daudet (2014) ... 137

Document 39 – Trois récits de traversées en pictogrammes issues des « PICTOlogies » de Civaschi et Milesi (2013) 139

Documents 40 – Le cas du passage du Brenner 141

Documents 41 – Publicités Jeep, Landrover et Freelander 161

Documents 42 – Mélanger les espaces 162

Documents 43 – Froisser la carte pour produire son espace référent 163

Documents 44 – « Devenez nul en géographie » 164

Documents 45 – Publicité pour le premier Koleos Renault 165

Documents 46 – La figure paresseuse du tunnel et du pont dans les publicités 166

Documents 47 – La figure « inversée » : le sujet « traverse » le véhicule Ford 167

Documents 48 – L'immersion spatiale ou « cherchez le véhicule » 167

Documents 49 – Les dilutions dans l'animalité (campagnes presse et TV Skoda, 2006-2014) 168
Documents 50 – Publicité pour le Koleos Renault (Les suricates et la « civilisation ») 169
Documents 51 – Convergences urbaines 170
Documents 52 – Publicité pour le crossover Peugeot 2008 171
Documents 53 – Courbes et lignes 172
Documents 54 – Publicité pour le Nissan Juk Send-to-car 173
Documents 55 – Publicité pour le Nissan Qashqaï (campagne 2014) 174
Documents 56 – Xpériences par BMW X-Drive 175
Documents 57 – Publicité pour le X-Drive (campagne 2012) 176
Documents 58 – Point et ponctuation d'achèvement dans les campagnes pour le 3008 crossover Napapijri et pour le crossover 2008 (Peugeot) 176
Documents 59 – La campagne « Infiniment » pour les valises Delsey 177
Hors texte – La couverture de l'album des Beatles « *Abbey Road* ». 179
Document 60 – Le film « Lune Rousse » pour le musicien Fakear 184
Document 61 – Quelques déclinaisons signalétiques du « point de rencontre ». 185
Document 62 – Les mesures euclidiennes de la rue et leurs records comme autant d'impasses. 189
Document 63 – Passerelles surélevées dans les rues de Calgary (Canada). 190
Documents 64 – Une exposition comme indice d'une volonté de neutraliser le traverser. 191
Document 65 – « L'expo qui voulait aller d'un point A à un point B » 192
Documents 66 – Quand le piéton parisien est soumis à une traversée en deux temps. 194
Documents 67 – Les références à la montagne dans les rues de Paris. 205
Documents 68 – Traversées touristiques et traverser touristiques à Boston (Mass. USA). 206-207
Documents 69 – « *Tokyo reverse* » : traverser à l'envers ? traversée *a rovescio** ? 211
Documents 70 - Les dissonances rythmiques des traverser urbains dans deux mangas japonais de Jirô Taniguchi. 212
Documents 71 – La promenade de la petite ceinture (sud de Paris). 215
Documents 72 – Quelques guides pour organiser des performances traversières. 217
Documents 73 – Les photographies de Circulation(s) dans l'espace public du métro parisien 219
Documents 74 – Traversées urbaines – Paris. 220
Documents 75 – Les traverser d'« À travers Paris ». 221
Documents 76 – Traverser la porte de Bagnolet (« A travers Paris »). 222
Documents 77 – Les récits des traversées d' « A travers Paris » : les outils du traversaute* 223
Hors texte – Installation de Julio Le Parc (Surface couleur sur acrylique,1970) 225
Documents 78 – L'installation « *Footpath* » de Tadashi Kawamata. 230
Document 79 – Le point d'orgue. 232

Document 80 – Le panneau recouvert d'autocollants du passo del Tonale (Italie) :
une image du traverser..... 233

Document 81 – Le film « La traversée » d'Elizabeth Leuvrey (2013, 1h12') :
le traverser en échec..... 234

Document 82 – La Terre vue depuis Saturne : un écho spatial du Monde..... 236

Document 83 – Avec la traversée de Baumgartner (15 mars 2012),
le Monde traverse quelque chose de plus que l'atmosphère..... 238

Hors texte – Point..... 241

Table des matières

Exposition(s)-
A l'origine du projet :
Proposer une grille d'intelligibilité de l'espace et des spatialités du traverser 7

La nécessité d'identifier plusieurs types d'expériences et de phénomènes spatiaux associés à ce vocabulaire 9

Tout ce qui traverse 9

Un essai sur le concept de traverser 10

Trois grandes familles de spatialités humaines comme support démonstratif 11

Traverser des grands-espaces* 11

Traverser touristique ou traverser sportif – Le poids du récit* spatial 23

Traversées urbaines et traverser de chorotypes urbains 34

Je décale, tu décales, nous décalons, ça décale… le traverser comme un décalage* spatial ? 50

Partie 1 – Principes de diatigisation

L'expérience traversière articulée à la langue et au langage 64

Les architectures dynamiques d'un agencement flottant 64

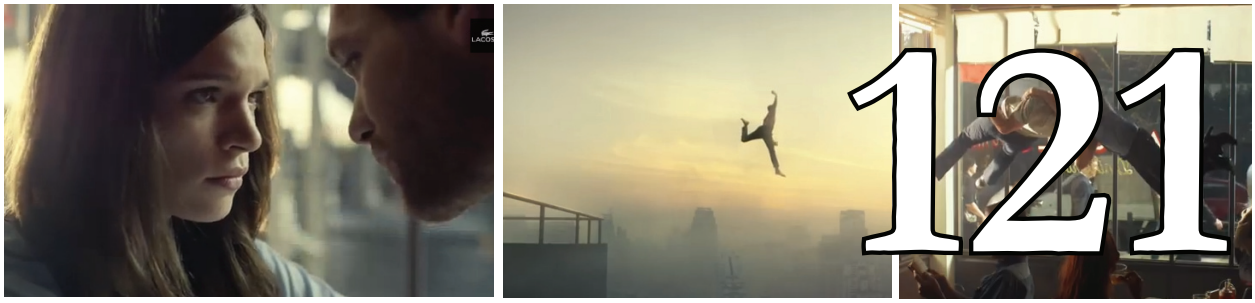
Verbe et espace, verbes et spatialités 69

Construire une cohérence entre l'exposition et l'engagement 79

Décrypter les performances mobilitaires des pratiquants de la traversée 79

Stratégies et agencements de la diatigisation* 95

Partie 2 – Le traverser, une sémiosphère



Polarités, diagonales et croisements : signer et signifier 127

Des codes aux conventions, des signes au signal 127

Un spectre sémiosphérique élargi et plus ou moins sophistiqué 134

Quelle sémiosphère pour les traverser alpins ?
Essai de validation des clés de Charles Sanders Peirce 140

Les apports d'une analyse peircéenne 140

Les plans du signe dans la représentation du traverser 142

Vers 10 grandes classes de signes du traverser alpin 148

1- Les signes de gestion des vulnérabilités transfrontalières des traverser alpins (« Le qualisigne iconique et rhématique ») 148

2- Les signes des traversées de franchissement (« Le signe singulier iconique et rhématique ») 150

3- Les signes cartographiques des réseaux (« Le signe singulier indiciaire et rhématique ») 151

4 - Les « signes flux » qui disent le traverser (« Le signe singulier indiciaire qui-dit ») 152

5 - Les signes associés à la nodogénèse du traverser (« Le légisigne iconique rhématique ») 153

6 - Les signes incitatifs et restrictifs au traverser (« Le légisigne indiciaire rhématique ») 154

7 - Les signes du franchissement (« Le légisigne indiciaire qui-dit ») 155

8 - Les signes des politiques des traversées alpines (« Le légisigne symbolique rhématique ») 156

9 - Les signes affiches (« Le légisigne symbolique qui-dit ») 157

10 - Les signes messages (« Le légisigne symbolique argument ») 158

L'assemblage d'un métasigne du traverser alpin 159

Quelques pistes spatiales autour des publicités pour crossover et 4X4 160

L'imag(ination), un espace de recherche 160

Intégration et incorporation(s) spatiales 161

Vers une hybridation renforcée 170

La condensation* spatiale jusqu'au point d'achèvement 172

Partie 3 – Traverser la rue

La traversée comme l'attente du traverser 187

Le vide*, espace d'une rencontre 187

Pièges et apories de la rue pour le traverser 189

De quoi la rue est-elle l'espace référent* dans le traverser ? 196

Primat de l'individuel ou primat du collectif ? 196

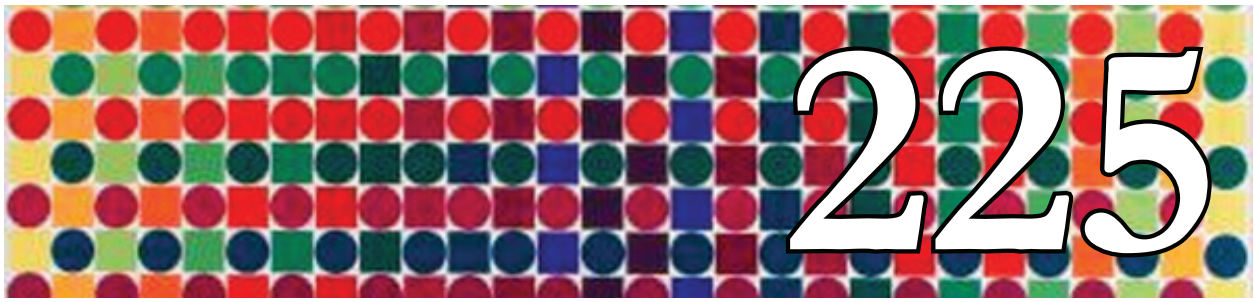
Un ensemble de références. 204

A la recherche de la synchorie* perdue : dissensus ou consensus spatial 210

La traversée ne fait pas le traverser 210

Comment penser l'inflation et la portée spatiale
des dispositifs de traversées* urbaines ? 214

Ouverture(s)



Mises au point 229

Le Monde traversant 236

Épilogue – Substances du traverser

Bibliographie 259

Tables 275

« Chaque vie doit s'achever et se résoudre, indépendante, et dépendante de tous, jusqu'à l'ultime fermeture qui l'accomplit et lui donne sens ».

J.M.G. Le Clézio, *l'Extase matérielle* (1967), Gallimard.